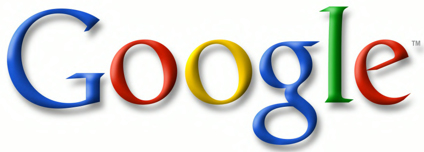

Google

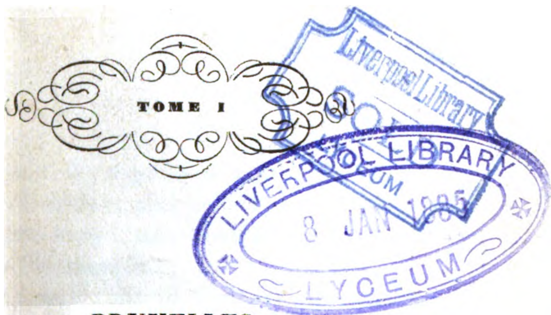


LA

BONNE AVENTURE

PAR

EUGÈNE SUE.



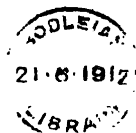
BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. — MÊME MAISON.

LEIPZIG. — J. P. MELINE.

1851


21·6·1912

PROLOGUE.

I

Il existait, il y a quelques années, dans l'une des plus vieilles et plus sombres maisons de la rue Sainte-Avoye, une devineresse nommée madame Grosmanche.

Cette femme menait une vie bizarre, ne sortait presque jamais du petit appartement qu'elle occupait au quatrième étage, vivait absolument seule, et quelquefois sa porte restait longtemps fermée, non-seulement à la portière de sa maison, chargée de lui apporter sa

quotidienne et maigre pitance, mais encore aux nombreux clients attirés par sa renommée.

La première fois que madame Grosmanche s'était ainsi claquemurée chez elle, la portière, alarmée de ne recevoir aucune réponse, après avoir longtemps et bruyamment sonné et frappé, crut à quelque sinistre accident, et courut faire sa déclaration chez le commissaire; celui-ci vint, et, après plusieurs appels inutiles, fit forcer la porte de la nécromancienne.

On trouva madame Grosmanche en proie à une sorte de profond sommeil léthargique; un jeune médecin du voisinage, homme assez bizarre, mais d'un grand savoir, le docteur Bonaquet, fut aussitôt mandé; il parvint, non sans peine, à tirer la nécromancienne de *son état comateux*, ainsi qu'il disait; mais celle-ci, revenue à elle-même, témoigna d'un grand courroux, maltraita fort sa portière et le médecin, s'écriant « qu'elle était libre de s'enfermer chez elle autant de temps qu'il lui convenait et de tenir sa porte close à tout le monde; qu'elle ne voulait pas être troublée dans ses méditations; qu'une fois pour toutes, enfin, elle entendait rester, si cela lui convenait,

deux jours, quatre jours, vingt jours, un mois et plus, sans donner signe d'existence, notifiant à la portière qu'elle quitterait la maison si l'on se permettait de violer encore son domicile. »

Depuis cette époque, l'on remarqua que le docteur Bonaquet vint parfois visiter la nécromancienne.

Était-ce comme médecin, comme ami ou comme client? L'on ne savait.

Les recommandations de madame Grosmanche, au sujet de l'inviolabilité de son domicile, furent cependant enfreintes en deux occasions : la première fois, sa demeure avait été fermée pendant onze ou douze jours; elle n'avait reçu du dehors aucun aliment; bien souvent la portière était allée écouter à la porte de la devineresse, le plus grand silence régnait au dedans. Enfin, soit réelle inquiétude, soit insurmontable curiosité, cette femme prit sur elle de faire de nouveau forcer le mystérieux logis; on y entra, mais l'on ne trouva personne.

La portière jura ses grands dieux qu'il était impossible que madame Grosmanche fût sortie sans avoir été aperçue; on fit dans l'appartement les plus minutieuses perquisitions. Elles

furent vaines, et rien pourtant ne prouva qu'il y eût une double issue. La porte de cette mystérieuse demeure venait d'être refermée sur les investigateurs surpris et désappointés, lorsque soudain elle s'entre-bâilla et l'on entendit la voix de la devineresse qui recommandait à la portière de déposer le lendemain matin, comme d'habitude, dans l'embrasure de la fenêtre du carré, une tasse de lait et un morceau de pain, nourriture ordinaire de madame Grosmanche.

Une seconde fois, l'*antre de la sorcière* fut encore violé, mais dans des circonstances plus graves que lors de la première. Depuis plusieurs jours, madame Grosmanche n'avait pas donné signe de vie. C'était le soir, une forte odeur de brûlé se répandit tout à coup dans l'escalier; évidemment, cette odeur provenait de l'appartement de la devineresse; on y courut, la porte fut forcée : l'on trouva la première pièce remplie d'une fumée assez épaisse, et au milieu du sol carrelé, l'on vit les débris noircis d'un nombre assez considérable de papiers récemment livrés aux flammes; dans la pièce voisine, madame Grosmanche était couchée tout habillée sur son lit, la figure cadavéreuse, les yeux fixes, ternes, la bouche entr'ou-

verte et sans souffle, les membres roidis. On la crut morte. Mais bientôt on vit entrer le docteur Bonaquet, amené là sans doute par hasard et fort à point; personne ne l'avait été prévenir. Il renvoya, à leur grand regret, les voisines et les commères, dit qu'il se chargeait de tout, s'enferma durant toute la nuit avec la prétendue morte; au matin, descendit et pria la portière de monter chez madame Grosmanche.

La devineresse semblait être en parfaite santé; elle se montra très-courroucée d'être ainsi continuellement assiégée dans sa demeure; et comme la portière lui fit observer qu'une forte odeur de brûlé, qui provenait de son appartement, s'étant répandue dans la maison, la plus simple prudence avait exigé que l'on entrât aussitôt chez elle, madame Grosmanche répondit qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire, que depuis plusieurs jours elle n'avait ni bougé de son lit ni allumé de feu. La portière lui montra sur le carreau noirci les cendres des papiers brûlés la veille. Madame Grosmanche parut d'abord stupéfaite de cet incident; puis, après un moment de réflexion, elle répondit que c'était bien... qu'elle savait de quoi il s'agissait.

Toutes ces singularités répétées, exagérées par les échos de ce quartier populeux, étaient même parvenues dans les régions habitées, comme on dit, par le *beau monde*; la renommée de la devineresse, ainsi considérablement grandie, attirait chez elle une énorme affluence de clients ou de curieux de toute sorte; mais bien souvent clients et curieux montaient en vain les quatre étages de madame Grosmanche; en effet, elle ne donnait ses *consultations* qu'ensuite de ses retraites ou de ses disparitions mystérieuses; puis elle restait de nouveau pendant quelque temps sans recevoir personne; son désintéressement était d'ailleurs connu, elle ne taxait pas, acceptait ce qu'on lui donnait, et encore, dès que la recette s'élevait à une somme très-modique, dès que sa *tirelire* d'argile où l'on déposait les offrandes était remplie, madame Grosmanche ne demandait rien à ceux de ses clients qui se présentaient.

Il faut bien le dire; un nombre considérable de personnes, curieuses de voir se lever pour elles un coin du voile qui cache l'avenir, affluaient chez la devineresse, par une faiblesse puérile et dans un espoir insensé, soit; mais à cette puérile faiblesse, à cet espoir insensé,

combien d'excellents esprits, combien de caractères fortement trempés ont parfois succombé! Qui ne sait, entre autres, les étranges et mystérieux rapports de l'empereur Alexandre et de madame de Krudener? Qui ne sait les incroyables prédictions faites à l'impératrice Joséphine, prédictions plus incroyablement encore réalisées? Qui ne sait enfin de quelle manière a été parfois jugée la nécromancie par Benjamin Constant, l'un des esprits les plus profonds, les plus logiques et les plus vigoureux de ce siècle? Et puis encore, qui ne sait que très-souvent les sentiments tendres, passionnés, ont, chez les femmes surtout, à quelque classe qu'elles appartiennent, une remarquable tendance à la superstition ou à la fatalité?

Sera-t-on fidèlement aimée?
Sera-t-on longtemps aimée?

Telles sont presque toujours les questions d'avenir que les femmes de toutes conditions, ignorantes ou éclairées, sottes ou spirituelles, laides ou jolies, viennent poser à la cartomancie. Bien peu sont poussées à consulter l'avenir par espérances cupides ou par ambitieuses visées.

Maintenant que les prédictions les plus ex-

traordinaires se soient réalisées, personne n'en doute. Que d'autres prédictions, au contraire, et en bien plus grand nombre, il est vrai, aient toujours été de vaines et grossières piperies, personne non plus n'en doute. Mais lorsque les devineresses ont prédit rigoureusement juste, est-ce hasard, charlatanisme ou prescience? On l'ignore. Certains phénomènes de seconde vue n'ont-ils pas acquis un tel degré d'évidence qu'il semble aussi fou de vouloir les contester que les expliquer ?

Or, vers le milieu de l'année 184*, madame Grosmanche, après être restée invisible pendant assez longtemps, avait rouvert sa porte à ses clients anciens et nouveaux ; elle ne donnait jamais ses audiences que de nuit. En voici la raison : son appartement se composait d'une entrée, d'une seconde pièce formant salon, et enfin de sa chambre à coucher, où elle donnait ses audiences; ces trois pièces se commandaient. Or, presque toujours les personnes qui vont se faire dire la bonne aventure aiment à conserver leur incognito, incognito très-facile à garder au milieu de l'obscurité profonde qui régnait dans les deux pièces dont était précédée la chambre à coucher de la devineresse. L'on entrait chez elle introduit par la por-

tière, qui, montant avec chaque client, lui ouvrait la première porte. Ainsi invisibles les uns aux autres, les visiteurs attendaient au milieu des ténèbres. Chaque audience terminée, la devineresse prenait son client par la main, lui faisait traverser les deux chambres noires, le conduisait jusqu'à la porte de l'escalier, puis, en revenant, elle appelait par numéro d'ordre (délivré par la portière à chaque survenant) la personne qui devait remplacer le visiteur sortant.

Les scènes suivantes se passaient au commencement du mois de juin.

Madame Grosmanche venait de refermer sa porte sur quelqu'un qu'elle avait reconduit; elle traversa l'antichambre et rentra dans le salon qui, nous le répétons, était aussi complétement obscur.

— Combien y a-t-il encore de numéros? demanda madame Grosmanche d'une voix douce, jeune et vibrante. Veuillez vous compter, je vous prie.

— Comment, madame la sorcière, dit une voix de femme avec un accent moqueur, vous qui savez tout, vous nous demandez combien nous sommes ici?

— Veuillez vous compter, je vous prie, ré-

péta la devineresse sans répondre à ce sarcasme.

— Eh bien! moi, j'ai le numéro un, dit la voix qui venait de mettre en doute la sagacité de la nécromancienne.

— Moi, le numéro deux, dit une autre voix de femme.

— Moi... le numéro trois, dit encore une voix de femme.

La devineresse, au lieu d'introduire sur-le-champ et selon sa coutume l'une de ces trois personnes, resta tout à coup immobile au milieu d'elles, comme s'il était survenu quelque brusque incident.

Il régnait dans cette pièce autant d'obscurité que de silence; silence si profond que l'on pouvait entendre la respiration pour ainsi dire haletante de la devineresse, alors en proie à une émotion violente et soudaine.

Mais bientôt le sceptique numéro 1 éleva de nouveau la voix et dit gaiement :

— Ah çà! madame la sorcière, allons-nous rester ainsi longtemps dans les ténèbres?... J'ai le droit d'entrer la première, et j'ai grande hâte de savoir ma bonne aventure.

Madame Gresmanche resta toujours silencieuse et immobile, murmurant cependant de temps à autre et à voix basse :

— C'est étrange... trois femmes! Quel est ce lien ? quel est ce lien?

Enfin, après quelques instants de méditation, la devineresse dit en ouvrant à demi la porte de sa chambre :

— Venez, le numéro deux.

— Un instant, j'ai le numéro un, dit vivement la voix railleuse, et je tiens à mon rang, moi.

— C'est vrai, répondit madame Grosmanche avec un accent singulier et en appuyant d'une manière significative sur les mots suivants : *vous tenez à votre rang*, madame... Oui, vous y tenez beaucoup à *votre rang*.

Le sceptique numéro 1 fut si surpris, si décontenancé par la réponse de madame Grosmanche, qu'il ne souffla pas mot et qu'il laissa sans la moindre réclamation le numéro 2 suivre la devineresse dans la chambre cabalistique dont la porte se referma aussitôt.

II

La chambre à coucher de la nécromancienne était d'une propreté merveilleuse, mais d'une

simplicité spartiate. Une lampe voilée l'éclairait faiblement; un lit de fer, une table, quatre chaises, une haute armoire et une commode de noyer, en composaient l'ameublement; les murailles, recouvertes d'un papier vert, étaient nues; l'on n'y remarquait aucun de ces emblèmes cabalistiques, tels que hiboux, crocodiles ou serpents empaillés, destinés à impressionner le vulgaire.

Le seul engin magique que possédât la devineresse était un grand vase de cristal de la forme d'un cône renversé, rempli d'une eau limpide, et placé sur la table à côté de plusieurs jeux de cartes et d'une boîte renfermant plusieurs petites médailles d'or, d'argent et de fer, de la grandeur d'une pièce de vingt-cinq centimes, et sur lesquelles on voyait gravés certains signes mystérieux.

Madame Grosmanche était-elle jeune ou vieille, laide ou jolie, bien ou mal faite? Ses clients l'ignoraient absolument; car elle ne donnait ses audiences que revêtue d'une sorte d'ample domino noir, à camail et à cagoule, où l'on n'apercevait que deux ouvertures pour les yeux, qui du moins semblaient être beaux et brillants.

Le numéro 2, très-jeune et très-jolie femme,

semblait assez embarrassé, malgré sa charmante petite mine friponne et éveillée. Plusieurs fois il baissa ses grands yeux noirs, et rougit jusqu'au front en voyant la devineresse l'examiner en silence.

Au bout de quelques instants, madame Grosmanche dit à sa cliente d'une voix douce, presque affectueuse :

— Votre main droite, je vous prie?

Puis, pendant que la jeune femme ôtait son gant de peau de Suède, la nécromancienne se recueillit un instant et reprit :

— Vous ne connaissez pas les deux personnes qui tout à l'heure attendaient ainsi que vous dans le salon?

— Non, madame; au milieu de l'obscurité, je ne pouvais d'ailleurs distinguer leur figure; mais nous nous sommes dit quelques mots, et je suis presque certaine de ne pas connaître ces dames, car je n'ai jamais entendu leur voix; je suis venue avec une de mes amies qui m'attend à la porte dans un fiacre, et j'aurais voulu seulement savoir si...

— Cela est étrange! répéta la devineresse en se parlant à soi-même et interrompant le numéro 2; quel est ce lien?

— Quel lien, madame?

— Pardon, dit madame Grosmanche sans répondre à la question qu'on lui faisait. Donnez-moi votre main.

Le numéro 2 livra sa main à la nécromancienne; celle-ci, relevant sa large manche, laissa voir des doigts roses et effilés terminés par des ongles polis, et, tenant la main de sa cliente entre les siennes, commença d'examiner attentivement ces lignes bizarres qui se croisent dans la paume de nos mains.

Tout en se livrant à cette minutieuse étude, la devineresse, reportant parfois son regard de la main à la figure de la jeune femme, semblait vouloir comparer les pronostics qu'elle tirait de l'observation des lignes de la main avec quelques indices physionomiques, et laissait souvent échapper quelques mots qui révélaient sa pensée intérieure.

— Bon cœur, disait à demi-voix madame Grosmanche avec une expression de satisfaction secrète; excellent cœur... délicatesse rare...

— Madame, balbutia modestement le numéro 2 en rougissant de cet éloge mérité.

— Naturel charmant, poursuivit la devineresse de plus en plus absorbée; esprit droit, juste, mais peu cultivé.

— Oh! pour ça, c'est vrai, madame, reprit gentiment le numéro 2 mis pour ainsi dire à l'aise par cette petite critique. Dame! quand on est née et élevée dans le petit commerce, l'on n'a ni le temps ni le moyen de devenir bien savante.

— Caractère égal et d'une gaieté folle, poursuivit la devineresse. Elle est si heureuse!

— Ah! pour le coup! vous êtes une habile dame, reprit le numéro 2. Le fait est que je suis gaie comme un pinson et heureuse, oh! mais, là, heureuse comme on ne l'est pas... Aussi, je venais vous demander si...

— Femme aimante et dévouée, ajouta la devineresse.

— Tiens! vous savez donc, madame, que mon bon Joseph est le meilleur des hommes? dit la jeune femme tout ébahie.

— Et tendre mère, ajouta madame Grosmanche; oui, bien tendre mère.

— Pardi! toutes les mères le sont, dit naïvement la jeune femme. Ce n'est pas malin à deviner, ça.

Soudain la devineresse tressaillit, laissa brusquement retomber sur ses genoux la main de sa cliente étonnée, leva la tête vers le pla-

fond comme pour se recueillir ; puis, après avoir de nouveau et longtemps examiné la main de la jeune femme, elle lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Vous êtes née en 1821 ?

— Oui, madame.

— Vous avez vingt et un ans ?

— Oui, madame.

— Vous vous êtes mariée le... ?

— Le 21 novembre, répondit la jeune femme de plus en plus surprise du savoir de la devineresse et de l'accent inquiet de sa voix. J'ai toujours remarqué que la date 21 se retrouvait souvent dans ma vie. C'est quelque chose de bien drôle, n'est-ce pas, madame ?

Madame Grosmanche ne répondit rien, et appuya sur ses mains tremblantes son front caché par son camail ; elle semblait accablée. Quelques légers soubresauts de ses épaules faisaient supposer qu'elle pleurait et qu'elle tâchait en vain de comprimer ses sanglots.

Stupéfaite de cet attendrissement, la cliente de madame Grosmanche resta d'abord immobile et muette ; cependant, au bout de quelques instants, elle lui dit timidement :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! on croirait que vous pleurez, madame ?

— Oui, je pleure, répondit la devineresse en portant son mouchoir aux deux ouvertures de sa cagoule, je pleure sur vous.

— Vous pleurez sur moi ! s'écria le numéro 2, et pourquoi? Vous ne me connaissez pas.

— Jamais je ne vous ai vue, répondit la nécromancienne avec abattement; je ne sais qui vous êtes.

— Mais alors, madame, quelle est la cause de votre chagrin à mon sujet?

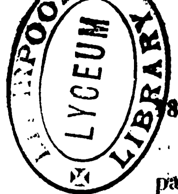
— Quelque chose de bien sinistre, oh! de bien sinistre que j'entrevois. Cependant, je ne suis pas encore tout à fait certaine de ce que je redoute.

— Pour moi?

— Pour vous.

— Allons, ma chère dame, reprit la jeune femme souriante et rassurée par un instant de réflexion, vous vous serez trompée pour sûr; car, moi, je pourrais vous prouver clair comme deux et deux font quatre que j'ai été et que je serai heureuse toute ma vie. Mon Dieu, oui, c'est comme ça, ajouta le numéro 2 d'un petit air résolu. Je n'en doute pas, et je voulais seulement vous demander si...

— Continuons la séance, dit la devineresse avec effort, le voulez-vous?



— Je crois bien ! Car voyez-vous, je ne suis pas poltronne, et d'ailleurs je joue, comme on dit, *sur le velours*. Que peut-il m'arriver ? Si vous répondez *oui* à la question que j'ai à vous faire, je serai contente ; si vous répondez *non*, eh bien, je serai encore contente ! Vous n'avez pas beaucoup de pratiques comme moi, j'espère ?

Madame Grosmanche soupira et dit à la jeune femme :

— Prenez dans cette boîte sept médailles de fer, sept médailles d'argent et sept médailles d'or.

— Tiens ! tiens ! dit le numéro 2, cela fait encore le nombre 21 ?

— Oui... Maintenant, gardez dans votre main quatre médailles d'or, deux médailles d'argent et une médaille de fer...

— Je les ai.

— Laissez-les tomber toutes à la fois, et pêle-mêle, dans ce vase de cristal.

— Mon Dieu, comme c'est amusant ! dit le numéro 2 avec une curiosité d'enfant.

Et il obéit à l'ordre de la devineresse.

Lorsque l'ébullition passagère de l'eau permit de voir dans quel ordre les médailles s'étaient superposées au fond du vase, formant, nous l'avons dit, un cône renversé, la devineresse

observa que la pièce de fer était au fond, puis trois pièces d'or, puis les deux pièces d'argent, puis enfin la dernière des quatre pièces d'or était au-dessus de toutes les autres.

— Maintenant, dit la nécromancienne, mettez dans cette boîte quatre médailles d'argent, deux médailles d'or et une de fer.

La jeune femme obéit.

— Fermez cette boîte, secouez-la afin de mélanger les médailles, et ouvrez-la.

La boîte ouverte, madame Grosmanche observa que l'une des deux médailles d'or était encore placée au-dessus des autres ; elle dit alors au numéro 2, qui semblait enchanté d'exécuter toutes ces évolutions cabalistiques :

— Prenez dans votre main les sept médailles restant, cinq en fer, une d'argent et une d'or.

— Bon, je les ai.

— Fermez votre main.

— Très-bien ; je la ferme.

— Maintenant, entr'ouvrez un peu les doigts afin de laisser tomber sur cette table une seule des sept médailles que vous tenez... il n'importe laquelle.

La devineresse semblait attendre avec une profonde anxiété le résultat de cette dernière épreuve.

L'unique pièce d'or qui se trouvait mêlée avec les autres médailles dans la main de la jeune femme tomba sur la table.

Après avoir paru calculer les rapports de différents signes gravés sur les médailles, la devineresse paraissant tout heureuse d'un pronostic qui contrastait avec les sinistres appréhensions d'abord exprimées par elle, la devineresse s'écria :

— Quoi qu'il arrive, IL vous aimera jusqu'à la mort.

— Eh bien, mais c'est tout simple cela, madame, reprit naïvement la jeune femme sans être étonnée le moins du monde de cette prédiction. Comment ! il vous a fallu tant réfléchir en regardant ma main, et me faire manigancer toutes ces petites médailles, pour découvrir que Joseph et moi nous nous aimerions toujours? Voilà-t-il pas une belle avance! Pardi ! sans être aussi savante que vous, madame, moi, j'avais deviné cela toute seule, et depuis longtemps, allez ! Mais ce que par curiosité je venais vous demander, c'est tout bonnement ça : *Mourrai-je, oui ou non, avant mon bon Joseph ?* Maintenant allez votre train. Ne vous gênez pas, ne craignez pas de me faire de la peine; quoi que vous me prédisiez, je

m'en arrangerai... Dame! c'est tout simple; si Joseph meurt avant moi, il n'aura pas du moins le chagrin de me voir mourir, ce qui serait bien dur, oh! bien dur pour lui; je le connais. Si c'est au contraire moi qui dois mourir la première, c'est à moi que sera épargné le grand chagrin de voir s'éteindre quelqu'un qu'on a tant aimé. C'est un peu égoïste ce que je vous dis là; mais, avant tout, je suis franche.

— Croyez-moi, dit la devineresse avec émotion, restez sur l'heureuse prédiction que je vous ai faite, ne m'interrogez plus.

— Mais, mon Dieu! mon Dieu! reprit la jeune femme avec impatience, que pouvez-vous donc m'apprendre de si chagrinant? Puisque je vous réponds, moi, que Joseph et moi nous nous aimerons toujours, et qu'il m'est égal de mourir avant ou après lui...

— Alors, à quoi bon m'interroger?

— Tiens! pour savoir donc! reprit le numéro 2 avec la plus drôle de petite mine que l'on puisse imaginer; et puis, votre hésitation à me répondre me fait griller de curiosité.

— Je vous en prie, je vous en conjure, reprit madame Grosmanche avec effort, ne me faites

plus de questions ; malgré moi, j'y répondrais peut-être.

— Voyons, ma bonne chère dame, dit le numéro 2 avec un air de supériorité compatissante très-divertissant, je vais vous mettre joliment à votre aise. Supposons que vous ayez lu dans ma main que je mourrais toute jeune, n'est-ce pas? Eh bien! je crois, Dieu me pardonne, que sans désirer le moins du monde cet accident, ah! pour ça non, par exemple, je trouverais encore moyen de m'en arranger. Savez-vous comment? En me disant que si je mourais toute jeune, du moins mon bon Joseph garderait de moi un coquet et gentil petit souvenir... C'est un peu orgueilleux, ce que je vous dis là; mais, je vous le répète, je suis franche.

— Mourir jeune! s'écria involontairement madame Grosmanche, avec une sorte de douloureuse impatience. Ah! s'il ne s'agissait que de mourir jeune!

— Comment! s'il ne s'agissait que de cela! Mais c'est pourtant déjà bien joli comme ça! Aussi, ce que vous venez de me dire me donne pour le coup une rage de curiosité, et je ne sors pas d'ici que vous ne vous soyez expliquée.

Après quelques moments de silence, la nécromancienne dit d'une voix altérée :

— Une dernière fois, je vous le dis, prenez garde, ceci n'est pas un jeu; prenez garde, ne m'interrogez pas sur votre mort. Tout à l'heure, lorsque j'ai pleuré sur vous, j'ai fermé les yeux avec effroi devant ce qu'un instant j'avais entrevu. Oh! ne me forcez pas à les rouvrir, ne me forcez pas à compléter une prédiction peut-être épouvantable! Prenez garde! Encore une fois, ceci n'est pas un jeu.

— Vous me croyez donc bien lâche, madame? s'écria la jeune femme émue malgré elle par l'accent de sincérité des paroles de la sorcière.

Puis, redressant sa tête charmante, où se lisait alors une résolution énergique, la jeune femme ajouta :

— Soyez tranquille, madame, s'il le fallait, j'aurais du courage comme une autre.

— Je le sais, reprit madame Grosmanche avec une profonde mélancolie. Oh! oui, c'est une bonne et vaillante nature que la vôtre... Aussi ai-je pitié de vous; n'insistez donc pas; vous ignorez, voyez-vous, la redoutable tentation à laquelle vous m'exposez... La vérité m'oppresse... Jamais, non, jamais peut-être, les signes qui parfois m'éclairent n'ont été pour moi plus visibles, plus saisissants! Mais, hélas! si certaines révélations me permettent

souvent de prévoir de grands maux, je suis impuissante à les conjurer. Si l'*effet* se dévoile à mes yeux, presque toujours la *cause* reste voilée pour moi... Ainsi donc, je vous en supplie, renoncez à une curiosité stérile et funeste.

— Non, non, répondit impatiemment la jeune femme dominée elle-même, malgré la gaieté de son caractère, par cette étrange et mystérieuse situation, je veux tout savoir, je le veux!

A la réponse si décidée de la jeune femme, la nécromancienne, bannissant tout scrupule, lui indiqua du geste plusieurs jeux de cartes placés sur la table, et lui dit d'une voix brève et comme si elle eût cédé à une obsession croissante :

— Il y a quatre jeux de cartes; prenez au hasard un paquet de ces cartes, gros, petit ou moyen... peu importe!

Le numéro 2 prit un paquet moyen.

— Comptez le nombre de ces cartes sans les retourner, dit la nécromancienne avec anxiété.

La jeune femme compta.

— Il y en a *vingt et une,* dit-elle, non sans surprise.

— Toujours ce nombre!... reprit madame Grosmanche, il est fatal, fatal!

— Je l'avoue, dit la jeune femme, voilà encore un drôle de hasard.

— Un hasard?... dit la devineresse en haussant les épaules.

Puis elle ajouta :

— Sachez d'abord la signification attribuée à ces cartes... Le *trèfle*, c'est la MORT ; les chapelles sépulcrales sont éclairées par des trèfles à jour taillés dans la pierre...

— La mort, je vous l'ai dit, madame, reprit hardiment la jeune femme, la mort ne me fait pas peur. Continuez.

— Le *trèfle* joint au *cœur*, au *cœur* rouge comme un cœur qui saigne, c'est la MORT VIOLENTE, mais seulement la mort violente.

— Seulement? reprit la jeune femme ; seulement ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Écoutez... écoutez, reprit la devineresse avec une agitation croissante : le *trèfle* joint au *carreau*... rouge comme deux triangles joints et teints de sang... c'est...

Et la devineresse, s'interrompant, passa sa main frémissante sur son capuchon, comme si son front eût été baigné de sueur.

— C'est?... répéta le numéro 2, qui semblait céder, malgré lui, à l'attraction vertigineuse

de l'abîme. Achevez... achevez : ces cartes...
signifient?

— La mort...

— La mort!...

— Oui, murmura la devineresse avec épouvante; mais LA MORT SUR L'ÉCHAFAUD!...

— Ah! s'écria la jeune femme en se reculant et se levant vivement, cela fait peur, à la fin!

Et il y eut un moment de profond et lugubre silence.

A la terreur involontaire causée par les sinistres paroles de la devineresse, succéda chez le numéro 2 une réflexion très-rassurante; se sachant, après tout, parfaitement incapable de toute homicide pensée, elle trouvait encore plus insensé qu'épouvantable qu'on vînt lui dire que peut-être les cartes allaient pronostiquer qu'elle *mourrait sur l'échafaud,* en d'autres termes qu'elle devait un jour commettre un meurtre, à moins qu'elle ne fût victime d'une *sanglante erreur judiciaire*.

Le numéro 2, revenant donc de sa première et involontaire frayeur, reprit très-gaiement et très-délibérément :

— Comme de ma vie je n'ai pu seulement voir tordre le cou à un poulet, ma pauvre

chère dame, vos cartes auraient beau dire que je tordrai le cou à quelqu'un, que je m'en rirais comme de Colin-Tampon. Ainsi, allez votre train, et finissez votre tour de cartes... Comptons-les; nous allons voir s'il s'y trouve de ces fameux *carreaux* qui ont une si vilaine signification.

— Comptons les cartes, comptons-les... Ah! je le sens au tremblement qui m'agite... ma *première vue* ne m'avait pas trompée, reprit madame Grosmanche d'une voix de plus en plus haletante, oppressée. *Trèfle et carreau*... ne l'oubliez pas... c'est l'échafaud!

Et ses mouvements devenant brusques et saccadés, presque convulsifs, elle commença de retourner les vingt et une cartes prises au hasard par la jeune femme, et à énumérer leur couleur.

Chose étrange! les dix-huit premières cartes se composaient seulement de *trèfles*, signe de *mort*; mais aucun *cœur*, signe de *mort violente*, aucun *carreau*, signe *d'échafaud*, n'avait été jusqu'alors retourné.

Déjà la jeune femme, quoique nullement superstitieuse et n'attachant plus qu'un sentiment de curiosité désintéressée au résultat de cette épreuve, se sentait cependant involontai-

rement presque satisfaite. Le sinistre pronostic n'apparaissait pas; mais soudain la couleur changea, et madame Grosmanche termina ainsi l'énumération des trois cartes restantes :

— *Sept de carreau !...*

— Ah ! fit la jeune femme sans pouvoir retenir un léger mouvement de surprise.

— *Sept de carreau !*

— Comment, encore?

— Et *sept de carreau !* ajouta madame Grosmanche en jetant la dernière carte sur la table. Vous voyez, vous voyez... ces trois sept de carreau forment encore vingt et un, le nombre fatal, oui, fatal ! car vous avez vécu *trois fois sept ans*... Vous vivrez *sept ans* encore... et la septième année vous mourrez sur l'échafaud !

— Ah bien ! en voilà une sévère ! dit la jeune femme en haussant les épaules, mais ne pouvant cependant pas encore revenir à sa gaieté naturelle ; je suis bien sûre que vous vous trompez, madame; mais enfin, dans le premier moment, on ne peut pas dire que ce soit amusant à entendre.

— Et chose incompréhensible pour moi, reprit la devineresse d'une voix de plus en plus affaiblie, et comme si une passagère incohérence

d'esprit succédait à la puissante surexcitation nerveuse sous l'empire de laquelle elle avait d'abord parlé, ces deux femmes qui sont là à attendre dans la chambre voisine... Oh! mon Dieu, cet échafaud... Je vois... près d'elles... Oui, redoutez la date du 21 février, cette date... Oh! redoutez...

La nécromancienne n'acheva pas, se renversa sur sa chaise comme anéantie, et demeura muette, immobile, affaissée, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendants; et sans quelques tressaillements convulsifs dont elle était agitée de temps à autre, on l'aurait crue privée de tout sentiment.

Puis, au bout de quelques instants, madame Grosmanche tressaillit comme si elle se fût réveillée en sursaut, et dit à la jeune femme d'une voix faible et éteinte :

— Donnez-moi, je vous prie, un flacon qui se trouve dans le tiroir de cette table; je suis brisée, la tête me tourne.

Le numéro 2 ouvrit le tiroir et présenta le flacon à madame Grosmanche. Celle-ci le prit d'une main défaillante et aspira les sels qu'il contenait en l'introduisant sous son camail; au bout de quelques instants, elle reprit ses sens et dit à sa cliente d'une voix plus assurée :

— Excusez-moi, madame ; l'exercice de certaines facultés a souvent sur ceux qui les possèdent une réaction douloureuse, accablante ; il me semble que je m'éveille d'un songe pénible.

— C'est ça même, reprit la jeune femme, voilà qui explique tout, et j'aime mieux cette explication. A la bonne heure, vous rêviez tout éveillée, n'est-ce pas, ma pauvre chère dame, lorsque tout à l'heure vous m'avez conté cette prédiction affreuse qui, à la rigueur, aurait pu me faire un brin dresser les cheveux sur la tête?

— Une prédiction affreuse? à faire dresser les cheveux sur la tête? reprit madame Grosmanche en paraissant interroger péniblement sa mémoire; il se peut, oui, je crois, mais cela est maintenant bien vague dans mon esprit.

— Mais alors, madame, dites-moi...

— Oh! plus un mot! reprit la devineresse en proie à une sorte d'impatience fébrile, j'ai dû vous dire tout ce que je pouvais dire ; vous me tueriez maintenant, que vous n'obtiendriez plus une parole de moi.

— Cependant, madame...

— Oh ! laissez-moi, dit la devineresse en se

levant avec une vivacité nerveuse, laissez-moi ; il se fait tard, il me reste encore, je crois, deux séances à donner ; peut-être n'en aurai-je pas la force ; venez, je vais vous reconduire.

— Madame, vous avez parlé de la date du 21 février. A ce sujet, un mot encore.

— Pas un seul ! s'écria madame Grosmanche en frappant du pied avec colère ; je ne sais plus rien, je ne dis plus rien !

Et elle se dirigea vivement vers la porte, qu'elle entr'ouvrit.

La jeune femme, renonçant à prolonger l'entretien, reprit en tirant de sa poche une petite bourse :

— Madame, combien est-ce que je vous dois ?

— Eh ! mon Dieu ! mettez ce que vous voudrez, là, dans cette tirelire, et sortez.

— Mais, madame, reprit la jeune femme après avoir en vain essayé de faire glisser son offrande à travers la fente de la tirelire, je ne peux rien mettre là dedans, c'est tout plein.

— Alors, gardez votre argent ou donnez-le pour moi au premier pauvre que vous rencontrerez, dit la devineresse en ouvrant la porte de sa chambre.

Prenant alors la main de sa cliente, elle la guida à travers les deux pièces voisines, où

régnaient, nous l'avons dit, d'épaisses ténèbres, et la conduisit jusqu'à la porte de l'escalier, qu'elle referma lorsque sa cliente fut sortie.

III

Lorsque madame Grosmanche rentra dans le salon où ses deux autres clientes l'attendaient dans l'obscurité, elle dit :

— Le numéro un peut entrer maintenant.

— Enfin ! c'est heureux ! répondit la voix moqueuse du numéro 1, à qui la devineresse, une demi-heure auparavant, avait dit d'un ton significatif, lors de sa réclamation au sujet du droit de priorité que lui donnait son numéro : « *Il est vrai, madame, vous tenez beaucoup à votre rang.* »

Le numéro 1 suivit donc la nécromancienne, et fut bientôt après enfermé avec elle dans sa chambre.

Le numéro 1 semblait, du moins par ses vêtements, appartenir à la classe des femmes de chambre de la bourgeoisie, car, au lieu de porter un chapeau comme ses *collègues* de ce qu'on appelle les bonnes maisons, il était

coiffé d'un frais petit bonnet, et portait un tablier blanc qui ceignait sa taille à la fois élégante, fine et élevée. Du reste, sa tournure remplie de distinction, sa physionomie hautaine, son port de tête impérieux et altier, paraissaient être en complet désaccord avec la modestie de sa mise. Son affectation même à donner un tour vulgaire à ses paroles et à son accent eût frappé toute personne douée de quelque pénétration. Aussi madame Grosmanche lui dit-elle en haussant les épaules :

— A quoi bon ce déguisement, madame?

— Comment! répondit le n° 1 en rougissant un peu; quel déguisement? *Quèque* ça veut dire, *mame* la sorcière?

— Soit, ne perdons pas de temps à de vaines paroles, répondit la devineresse d'une voix brève.

Et elle ajouta :

— Que désirez-vous savoir, madame?

— Parbleu! répondit crânement le numéro 1 en reprenant son assurance, je veux savoir ma bonne aventure. Est-ce qu'on vient ici pour autre chose?

— Votre main...

— La voici, mame la sorcière.

Et la prétendue *soubrette* mit au jour une

main ravissante, véritable main de petite-maîtresse.

A la première inspection de la main de sa nouvelle cliente, la devineresse tressaillit et ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

— Toujours ce rapport mystérieux... toujours !

— De quel rapport mystérieux parlez-vous, ma chère?

— C'est une réflexion que je fais, répondit madame Grosmanche d'un air pensif.

— Ça n'est pas prodigieusement clair pour moi, mame la sorcière, et...

— Trêve de railleries ! reprit impérieusement madame Grosmanche, vous venez ici par désœuvrement, par ennui ; vous vous raillez de tout, vous ne croyez à rien. C'est bon pour le vulgaire de croire à quelque chose ! Allez ! vous me faites pitié en attendant que vous m'inspiriez peut-être un sentiment plus pénible.

— Madame, s'écria le numéro 1 avec une expression de hauteur et de fierté indicible et oubliant l'humilité de son rôle, savez-vous à qui vous osez parler ainsi ?

— Si je l'ignorais, reprit durement madame Grosmanche, cet orgueil indomptable que je

lis sur vos traits me dirait qui vous êtes. Mais, je vous le répète, vous ne croyez à rien; votre seul mobile, votre seul frein est un sentiment qui pourrait avoir son côté généreux et élevé, mais qui devient mauvais et stérile par l'application que vous en faites. Du reste, il faut le dire, vous avez été ainsi sauvegardée jusqu'ici des honteuses faiblesses auxquelles devaient vous livrer votre mépris de toute croyance et l'ardeur de votre sang.

— Quoique je ne comprenne pas un mot à ce que vous me contez là, madame la sorcière, reprit le numéro 1 après quelques moments de silence, en dissimulant sa profonde surprise et le dépit courroucé qu'il éprouvait, j'ai bien envie, pour la rareté du fait, de vous demander si je serai aussi sauvegardée pour l'avenir de toute honteuse faiblesse, puisque sauvegardée il y a.

La nécromancienne garda un moment le silence et répondit :

— Je ne peux rien vous prédire sans comparer votre main à celle de la personne qui attend dans la chambre voisine.

— Comment! mais quel rapport y a-t-il entre cette femme et moi? dit le numéro 1 avec hauteur. Est-ce que je sais qui elle est? Et

d'ailleurs elle ne se souciera pas plus que moi d'être vue.

— Vous ne la verrez pas, et elle ne vous verra pas.

— Au moyen d'un tour de magie ou de gobelet probablement, madame la sorcière? répondit le numéro 1, qui ne se décontenançait pas facilement.

Madame Grosmanche se leva, prit sur son lit une écharpe de gaze bleue et un mantelet de soie noire.

— Voilez votre figure avec ce mantelet? dit-elle au numéro 1. La personne qui est ici à côté cachera sous cette écharpe ses traits, que je n'ai nul besoin de connaître; je veux seulement comparer sa main à la vôtre. Consentez à ce que je vous propose, sinon la séance est terminée.

— Pas du tout! ce serait trop fâcheux, madame la sorcière, dit le numéro 1 en s'efforçant de rire de tout son cœur. Cela devient trop curieux pour que je refuse une si belle occasion de m'amuser... J'irai jusqu'au bout.

La devineresse se leva, prit l'écharpe, se rendit dans la pièce voisine, y resta durant quelques instants et revint bientôt avec le numéro 3. Les traits de cette jeune personne,

vêtue de grand deuil, disparaissaient entièrement sous l'écharpe de gaze bleue formant ainsi une sorte de long voile.

Le numéro 1, de son côté, avait caché son visage sous le mantelet de soie noire dont il s'était enveloppé la tête et les épaules à peu près ainsi que le font les Espagnoles de Cadix avec leur mantille, ne laissant qu'une très-petite ouverture longitudinale à la hauteur des yeux.

La séance cabalistique commença donc entre ces trois personnes, la nécromancienne toujours grave et pensive, le numéro 1 affectant toujours l'insouciance et la moquerie, le numéro 3 tremblant et silencieux.

Au bout de quelques minutes de réflexion, pendant lesquelles les regards de madame Grosmanche s'étaient arrêtés sur la figure voilée du numéro 3, elle s'approcha et lui dit à mi-voix d'un ton de commisération profonde :

— Hélas! pourquoi ma science ne me donne-t-elle pas le pouvoir de faire sortir du tombeau un être si tendrement regretté ?

— Grand Dieu ! madame, reprit le numéro 3 d'une voix émue, vous savez mes regrets! Vous savez quel espoir insensé m'amène ici, presque malgré moi, je vous l'avoue, madame ! Mais,

dans la situation d'esprit où je me trouve, l'on a souvent recours aux ressources les plus extrêmes, on demande parfois une dernière espérance à des expédients devant lesquels notre raison recule. Pardonnez-moi, madame, de vous parler ainsi.

— Ce langage doit être le vôtre, répondit doucement la devineresse. Élevée dans des principes pieux et austères, cette démarche vous afflige, vous semble et doit vous sembler condamnable; et pourtant vous vous y résignez par un sentiment que j'honore. Votre main, je vous prie.

Puis s'adressant au numéro 1 :

— La vôtre aussi, madame.

Les deux femmes livrèrent leurs mains à la devineresse, qui les examina longtemps avec une profonde attention; puis, ainsi que dans la précédente audience, elle parut peu à peu ressentir une sorte d'obsession intérieure. Sa respiration devenait sonore, précipitée; son sein paraissait violemment agité; de temps à autre elle étouffait un soupir convulsif; enfin son agitation nerveuse devenant de plus en plus visible, laissant retomber les mains des deux femmes et se reculant d'elles presque avec épouvante :

— Non! non! ce serait trop de malheurs en un jour! ce serait trop!

Et elle appuya son front entre ses deux mains comme pour se recueillir.

— Décidément, madame la sorcière, reprit le numéro 1 en rompant le premier le silence, çà n'est pas très-gai ici! J'étais venue pour m'amuser, c'est vrai; vous avez deviné cela, vous qui savez tout; mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve pas le plus petit mot pour rire dans vos évocations et incantations, très-peu magiques jusqu'à présent. Or, puisque vous devinez si bien le vœu secret de vos pratiques, vous devriez au moins les servir selon leur goût. Et, quant à moi, je déclare...

La devineresse saisit d'une main convulsive les jeux de cartes déposés sur la table, et, interrompant le numéro 1, lui dit:

— Prenez là dedans treize cartes au hasard.

— A la bonne heure, madame la sorcière! cela commence à se dessiner un peu. Le nombre *treize* d'abord, nombre fatidique et infaillible, dit la prétendue femme de chambre en renonçant tout à fait à ses affectations de vulgarité de langage.

Elle prit donc au hasard treize cartes sur la table.

— Et vous, madame, dit la devineresse au numéro 3, prenez aussi treize cartes. Et maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant aux deux femmes, choisissez chacune dans cette boîte neuf médailles d'or, d'argent ou de fer, mais toutes du même métal; ne consultez pour ce choix que votre idée du moment.

— Par ma foi, reprit gaiement le numéro 1, moi, sans hésiter, je choisis tout bonnement l'or. On le regarde si généralement comme l'emblème du bonheur, qu'en sorcellerie il ne peut être que d'un heureux pronostic. Maintenant, madame la sorcière, que dois-je faire de ces neuf petites pièces d'or?

— Les disposer en triangle sur cette table, à côté des cartes choisies par vous.

— Très-bien, dit le numéro 1 en exécutant cette recommandation; seulement, je vous avouerai dans votre intérêt, madame la sorcière, qu'il me semble que vous devriez accompagner vos exercices nécromanciens de quelques paroles cabalistiques et formidables, telles que *Abracadabra* et autres joyeusetés consacrées!

La devineresse, absorbée dans la contemplation des médailles que le numéro 1 venait de disposer en triangle sur la table, ne répondit rien.

Le numéro 3 semblait prendre la chose au sérieux. Plusieurs fois sa main tremblante effleura les médailles, mais elle hésita longtemps, se disant peut-être que chacune de ces petites pièces de métal était pour ainsi dire une des lettres dont devait se composer la prédiction qu'elle venait demander.

Le numéro 1, remarquant son indécision, lui dit gaiement :

— Suivez mon conseil, ma chère complice en sorcellerie, imitez-moi, prenez l'or: c'est vermeil et scintillant comme la bonne étoile d'une belle destinée.

Le numéro 3 secoua mélancoliquement la tête, et, après une nouvelle hésitation, prit neuf médailles de fer, comme si elle eût espéré se rendre le sort favorable par l'humilité de ce choix.

Alors, et à plusieurs reprises, madame Grosmanche disposa dans un ordre particulier les neuf médailles et les treize cartes afférentes à chacune de ses deux clientes, et se plongea de nouveau dans de mystérieux calculs auxquels le numéro 1 apportait une curiosité moqueuse, tandis que le numéro 3 ému, recueilli, les mains jointes, attachait évidemment une grave importance à la décision du sort.

— Eh bien! madame la sorcière, reprit le numéro 1; vous êtes bien longtemps à additionner le total de toutes les miraculeuses félicités dont vous allez nous débiter l'assurance. Allons, allons, n'y regardez pas de si près! Faites-nous large et bonne mesure! Prédisez-nous trésors, amours et jeunesse sans fin! Il ne vous en coûtera pas davantage, ni à nous non plus.

— Non! non! reprit la devineresse avec un profond abattement, non! je ne me trompais pas!

Et elle murmura à voix basse et entrecoupée :

— Ah! c'est horrible, horrible! Mais quelle fatalité pèse donc sur ces trois destinées? Pourquoi encore cette date du 21 février? Quelle est la cause? quelle est la cause? Je ne sais... Au delà un voile s'étend sur mon esprit; c'est l'obscurité.

— Peste! cette obscurité-là est peu rassurante pour nous, reprit le numéro 1; songez donc que nous venons justement nous éclairer de vos lumières, madame la sorcière.

— Écoutez, écoutez! s'écria la devineresse, profitez des dernières clartés qui m'illuminent. Vous avez voulu connaître l'avenir? Que votre

fatale curiosité soit donc satisfaite! Oh! ce n'est plus l'heure des ménagements; la vérité m'oppresse, elle m'obsède, elle me tue. Il faut, il faut que je la dise!

— A merveille! nous ne demandons que cela depuis une heure, reprit ironiquement le numéro 1. Il est vraiment temps de nous satisfaire, madame la sorcière.

Mais madame Grosmanche s'écria en portant tout à coup ses deux mains à son cœur :

— Oh! que je souffre! la crise va venir encore; la voilà! Il faut que je parle avant que les ténèbres soient descendues sur mon esprit. Écoutez-moi! La femme qui tout à l'heure était ici, et vous deux qui m'entendez, vous êtes vouées toutes trois à un sort épouvantable!

La jeune personne en deuil, saisie de stupeur, parut près de défaillir. Elle s'appuya d'une main sur le dossier de la chaise près de laquelle elle se trouvait, tandis que l'indomptable numéro 1 reprenait :

— Mais, madame la sorcière, dites-nous au moins ce que c'est que notre compagne en futur épouvantable sort. On aime à savoir avec qui on se trouve dans ces occasions-là.

— Peu m'importe le sort qui m'est, dites-vous, réservé, madame, murmura la jeune per-

sonne en deuil avec effort ; mais mon père, mon père ! faut-il renoncer à un dernier espoir ?

— Ne m'interrompez pas, s'écria la devineresse. Je vous le dis, je vous le dis, tout s'assombrit autour de moi... C'est à peine si je me sens la force d'achever...

Puis, cédant à une espèce de transport prophétique, et s'exaltant ainsi que s'exaltait l'antique sibylle sur son trépied, la nécromancienne se leva, ne parut pas s'apercevoir de la présence des deux femmes et s'écria :

— Oui ! oui ! les destinées de ces trois infortunées seront reliées entre elles par une communauté d'affreux malheurs. Oui ! oui ! la voix, la grande voix ne me l'a-t-elle pas dit ? *Le 21 février est une date funeste ! La première de ces trois femmes montera sur l'échafaud !* Sa tête charmante tombera dans le panier du bourreau !

— Qui, la première ? s'écria le numéro 1 avec plus d'indignation que de crainte. Allons donc, ma chère, ces plaisanteries sont stupides et atroces ! Taisez-vous, et sur l'heure !

— Celle-ci, reprit la nécromancienne sans répondre, car son esprit était ailleurs, celle-ci mourra d'une de ces morts hideuses qui peuplent les dalles de la Morgue. Elle mourra dans

des douleurs horribles... le poison! le poison! Oh! le 21 février! date fatale! fatale!

— Mon Dieu, mon Dieu! que dit-elle? murmura la jeune personne en deuil. Est-ce un rêve, un rêve affreux? Ah! pourquoi suis-je venue ici? Oh! ma mère, ma pauvre mère, tu l'as voulu!

— Ne vous alarmez donc pas, dit le numéro 1 à sa compagne. Vous ne voyez pas qu'elle est folle, et qu'elle se moque des gens?

— Enfin, reprit la devineresse haletante, épuisée, la troisième... oh! la troisième, c'est plus horrible encore! La mort, c'est un moment; mais l'infamie, mais boire le calice du déshonneur jusqu'à la lie; mais avoir été toujours honorée, adorée, et se voir jetée dans le bagne des femmes perdues! être à perpétuité condamnée aux travaux des grandes criminelles! Oh! le 21 février! date fatale! fatale!

— Vous tairez-vous, misérable folle que vous êtes! s'écria la prétendue femme de chambre en saisissant le bras de la nécromancienne avec emportement. Vous tairez-vous, à la fin? Je vous dis que c'est assez d'atroces plaisanteries. J'en rirais si j'étais seule; mais vous effrayez cette pauvre créature qui peut à peine se soutenir, ajouta le numéro 1 en désignant

du regard l'autre cliente, qui, appuyée au dossier du fauteuil, semblait en effet près de défaillir. Encore une fois assez de ces sottes prédictions qui peuvent frapper des esprits faibles, mais dont les caractères fermes se moquent comme de vos cartes et de vos médailles.

Tout à coup la devineresse, qui depuis quelques instants était agitée d'un tremblement convulsif, poussa un grand cri et tomba comme foudroyée sur le carreau, en renversant par sa chute la seule lampe qui éclairait faiblement cette chambre, où l'obscurité la plus complète régna soudain.

La jeune personne en deuil, déjà défaillante, perdit complétement connaissance, et la prétendue femme de chambre, dont le courageux sang-froid ne s'était pas démenti, eut la force de porter à tâtons l'infortunée sur le lit de la devineresse, qu'elle laissa étendue sur le carreau, sans la moindre pitié ; puis, sortant de la demeure cabalistique, le numéro 1 descendit précipitamment l'escalier, prévint la portière que la sorcière et une de ses clientes se trouvaient mal, et disparut.

FIN DU PROLOGUE.

I

Environ dix-huit mois s'étaient passés depuis les différentes scènes de nécromancie que nous avons racontées.

Usant du magique pouvoir attaché à la béquille du *Diable boiteux*, nous ferons assister le lecteur à trois actions presque simultanées.

La première avait lieu dans un petit appartement situé au troisième étage et donnant sur le quai de l'île Saint-Louis, au Marais, quartier solitaire, d'une tranquillité proverbiale. Tout, dans cette modeste demeure, annonçait les habitudes d'une vie calme, heureuse et retirée.

Une femme âgée, à l'apparence un peu valétudinaire, mais d'une physionomie douce et souriante, assise dans un large fauteuil, s'occupait d'un ouvrage de tapisserie. Le bois pétillant dans le foyer présageait une gelée de plus en plus piquante, car l'on était au mois de février.

De l'autre côté de la cheminée de ce salon très-confortable, une blonde jeune fille de dix-neuf ans, vêtue avec autant de simplicité que de goût, et dont les traits enchanteurs rappelaient la chaste suavité d'une figure de madone, travaillait à une broderie.

Un piano ouvert, sur lequel était dépliée une partition, garnissait une des parties de ce salon. Les murs disparaissaient presque sous un grand nombre de très-beaux dessins au pastel, assez récemment exécutés, ainsi qu'on le devinait à la fraîcheur de leur coloris. En face du piano, une bibliothèque contenait, en outre de nos classiques, les classiques anglais et italiens, dans leur langue originelle. Autour de cette bibliothèque on avait suspendu une multitude de couronnes de chêne, au feuillage artificiel, orné de brindilles d'argent. Enfin, au-dessus du piano, l'on remarquait le portrait d'un homme dans la maturité de l'âge, d'une

figure noble et martiale; il portait l'uniforme de colonel d'artillerie.

Trois heures ayant sonné à la pendule du salon, la jeune fille interrompit son travail de broderie, alla prendre sur une étagère une petite fiole et une cuiller d'argent, et, revenant auprès de la femme âgée, lui dit en apprêtant une cuillerée du liquide contenu dans la fiole :

— Mère chérie, voilà trois heures.

— Oh ! tu ne me ferais pas grâce d'une minute, toi ! répondit en souriant madame Duval (c'était son nom). Te voilà encore avec ton affreux vin de quinquina !...

— Voyons, maman, sois donc raisonnable, dit la jeune fille avec un accent de doux reproche, en approchant la cuiller des lèvres de sa mère ; tu sais que, depuis que tu prends de ce vin, ton appétit est revenu. Allons, tiens...

— C'est si amer !

— Regarde... je n'ai pas même rempli tout à fait la cuiller... Voyons, mère chérie, du courage !

— Brrrr ! que c'est mauvais ! s'écria madame Duval en fermant les yeux après avoir bu. Viens m'embrasser, Clémence, pour me faire oublier cette horrible amertume !

La jeune fille s'agenouilla gracieusement sur le tabouret où reposaient les pieds de sa mère, et lui tendit son front. Madame Duval écarta de ses deux mains les longues boucles de cheveux blonds qui voilaient à demi ce visage angélique, baisa tendrement Clémence au front à plusieurs reprises, et dit gaiement :

— Il n'y a rien de tel pour vous faire *bonne bouche* que d'embrasser ce frais et charmant visage.

— Ne me dis pas cela, mère chérie, reprit Clémence en riant, je doublerais la dose pour y gagner des baisers. Mais, sérieusement, depuis que tu prends de ce vin, avoue que tu te sens bien mieux, bien plus forte?

— Je le crois bien!... je mange comme un ogre!...

— Bel ogre! deux moineaux affamés te feraient honte!

— Enfin, pour moi, c'est beaucoup manger; assurément, ma santé s'améliore de jour en jour, et cela, grâce à tes soins de tous les instants, chère enfant, soit dit sans calomnier le cher docteur Bonaquet, qui a un nom si grotesque et une figure si extraordinaire!

— Le fait est, reprit Clémence sans pouvoir s'empêcher de rire, le fait est que ces têtes de

bois appelées *casse-noisette d'Allemagne*, ont quelque air de parenté avec ce pauvre docteur. Mais aussi quelle science! quel esprit supérieur! quel noble et généreux cœur!

— Oh! quant au cœur, je ne sais pas trop, dit madame Duval en secouant la tête, je n'ai jamais rencontré un homme si bourru, si brusque. Et quand il plaisante, il emporte la pièce.

— C'est vrai, maman, mais sur qui tombent ses sarcasmes souvent trop acérés, je l'avoue? Sur les bassesses ou sur les méchancetés du monde. Aussi, malgré sa rude écorce, je lui crois un bon et vaillant cœur. Que veux-tu! je suis peut-être un peu partiale, mais il a eu pour toi tant de soins délicats, assidus, pendant ta grande maladie! Il t'a sauvée enfin.

— Pauvre cher homme! c'est la vérité. Aussi je suis bien loin d'être ingrate. Seulement je maintiens que s'il n'avait pas eu un aide-médecin comme toi pour exécuter ses ordres avec un zèle, une attention inouïs, sa cure n'eût été ni si prompte ni si certaine.

— Tiens, mère chérie, dit Clémence en souriant, tu seras toujours incrédule en médecine.

— J'aime autant avoir foi dans ta tendresse. Oui, tu as beau me faire une petite moue fu-

rieuse, je voudrais bien savoir où j'en serais si tu n'étais pas sortie de pension pour venir me soigner.

— Ne vas-tu pas me louer de cela, maintenant? Voyons, mère chérie, lorsqu'il y a dix-huit mois, tu es venue t'établir à Paris, afin de suivre les conseils de médecins renommés, pouvais-je te laisser seule et à la merci de soins étrangers?

— Sans doute, mon enfant, sans doute; et pourtant je regrette que tu n'aies pas achevé ta dernière année d'études à ta pension; tu aurais encore eu tous les premiers prix : musique, dessin, langues étrangères, que sais-je? Aussi, lorsque j'entendais : « Mademoiselle Clémence Duval, premier prix... » étais-je fière! étais-je triomphante! C'est comme lorsque autrefois je lisais (mes premières inquiétudes passées, bien entendu) le nom de ton pauvre père cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique.

— Hélas! dit Clémence avec un soupir mélancolique en tournant ses regards vers le portrait du colonel, son intrépidité lui a coûté la vie! il est mort en héros!... Ah! ma mère, la gloire coûte cher aux familles!

Madame Duval, se retournant aussi pour contempler le portrait de son mari, reprit avec

un accent de tristesse douce et résignée :

— Pauvre Julien! c'est bien sa noble et loyale figure! courageux comme un lion!... et pourtant si bon, si tendre pour nous deux, qu'il adorait!

— Bon père, il me gâtait tant! dit Clémence en souriant à demi. Te souviens-tu, quand il venait avec toi, de sa garnison, pour me voir à Paris, et que j'étais *en retenue* à la pension? quelle tristesse pour lui! Être obligé de s'en retourner sans moi, au lieu de me ramener!

— A qui le dis-tu? Lorsque je le voyais revenir seul, j'étais bien sûre de ce qui allait arriver. Au bout de cinq minutes, de grosses larmes roulaient sur ses moustaches, et il s'écriait :

« — Non! cette maîtresse de pension n'a pas d'entrailles! Elle sait que nous ne sommes à Paris que pour un mois, et elle a la cruauté de me refuser ma fille! Pourquoi? Parce que sa composition d'anglais ou d'italien a été mauvaise! Comme si l'on ne pouvait pas faire par hasard un mauvais devoir! Être aussi sévère pour Clémence! elle, un ange de conduite! elle qui a presque tous les prix de sa pension! Après tout, je suis bien sot, ajoutait-il; elle se moque du monde, cette maîtresse de pension!

Ma fille est à moi, peut-être! Je veux qu'elle sorte!... elle sortira !»

« Et il courait derechef à la pension.

— Oui, reprit Clémence, ce pauvre père revenait et demandait résolûment ma sortie.

« — M. le colonel, vous êtes libre d'emmener Clémence, malgré la punition qu'elle doit subir, répondait notre rigide maîtresse ; mais nos règlements sont tels, que si vous m'obligiez à les enfreindre, je ne pourrais, à mon grand regret, conserver ici mademoiselle votre fille, à qui je suis fort attachée.

« Alors, mère chérie, il fallait voir et entendre ce pauvre et bon père prier, supplier, flatter, cajoler, plaisanter même, afin d'obtenir ma grâce. Je l'entends encore dire à notre glaciale et inflexible maîtresse :

« — Tenez, madame, nous sommes un peu collègues, car vous menez votre pension aussi sévèrement que moi mon régiment, et vous avez raison ; pourtant, lorsque j'ai mis un de mes officiers aux arrêts ou un de mes canonniers à la salle de police, je ne suis pas, je vous le jure, toujours inexorable.

« Mais à toutes les cajoleries de ce pauvre père, notre maîtresse répondait toujours :

« — Impossible, M. le colonel. Dimanche

prochain ; Clémence sortira si elle n'a
punition.

« Alors, de guerre lasse, ce pauvre p
tait avec moi pendant le temps de la ré
et me disait tout bas :

« — Certes, je t'engagerai toujours à re
ta maîtresse, car elle t'a élevée à me
mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a
colonel de l'armée aussi sévère que ce
blesse de femme-là sur la consigne. »

Ces ressouvenirs, moitié larmes, moi
rires, attendrirent et émurent madam
et sa fille; mais leur tristesse n'ava
d'amer. Habituées à parler chaque
celui qu'elles avaient perdu depuis tant
ans, elles trouvaient dans ces entreti
charme mélancolique.

Après un assez long silence, durant
madame Duval resta pensive, elle dit
voix et comme se parlant à elle-même

— Non... non... je suis folle!...

— Que dis-tu, maman?

— Rien... tu me gronderais.

— Mais encore, mère chérie, expli

— Eh bien ! si insensé que soit l'esp
tu sais, je ne puis pourtant me décider
noncer encore.

— Hélas! maman, autant que toi je voudrais me livrer à cette folle espérance... mais si je la combats, c'est de crainte de te laisser une illusion dont la perte serait pour toi un chagrin de plus.

— Tu as raison, mon enfant, je ne suis pas sage. Cependant je ne puis m'empêcher de penser que si les probabilités, les circonstances, les faits tendent à prouver que ton pauvre père est mort en héros, dans un combat acharné, l'on n'a pas du moins la preuve matérielle qu'il ait péri.

— Hélas! maman, pourrait-il en être autrement? Renfermé dans ce *blockhaus*, avec cinquante soldats qui lui restaient; assiégé par des milliers d'Arabes; n'ayant plus de vivres, plus de munitions, mon père, d'accord avec ses braves soldats, a mieux aimé se faire sauter que de se rendre pour subir une mort affreuse. Les deux seuls Français échappés par miracle aux Arabes et à cette catastrophe terrible ont dit eux-mêmes avoir vu le colonel Duval mettre le feu à la mine qui a fait du blockhaus un monceau de ruines. Deux ans se sont écoulés depuis ce malheur: comment espérer que mon père...?

La jeune fille n'acheva pas, et elle mit son

mouchoir sur ses yeux afin de cacher ses larmes.

— Chère, chère enfant! dit madame Duval en pleurant aussi et se levant pour aller embrasser sa fille, pardonne-moi! je suis folle; je sais bien que, durant plus d'une année, on a fait en Afrique toutes les recherches possibles, et cela dans les tribus les plus éloignées; car ton père était un de ces officiers d'élite qui inspirent à tous autant d'affection que de dévouement. Sa mort était une si grande perte pour l'armée, que, malgré la presque certitude où l'on était de sa fin héroïque, on a tâché d'en douter le plus longtemps possible. Mais enfin, il n'a plus été possible à personne, sauf à moi peut-être, de conserver l'ombre d'un doute. Mon Dieu, ma pauvre enfant, je l'avoue, j'ai tort, grand tort de me rattacher ainsi à un espoir insensé, c'est continuellement raviver nos chagrins. Car, lorsque je me résigne à accepter ce grand malheur comme un fait accompli, nos entretiens, nos souvenirs touchant ton pauvre père sont sans amertume; nous parlons de lui comme d'un ami absent, auquel nous serons un jour toutes deux réunies pour l'éternité; mais que veux-tu! mon enfant, et pardonne-moi de t'affliger encore; tu le sais,

une seule frayeur vient parfois assombrir cette vie que ta tendresse, que ton caractère angélique, me rendent si heureuse.

— Allons, maman, encore ces tristes pensées! dit Clémence les larmes aux yeux. N'est-ce pas prendre à tâche de vous tourmenter?

— Non, non, chère enfant, je ne veux rien exagérer, mais enfin je ne suis pas d'une santé bien vaillante; la mort de ton père m'a porté un coup cruel; je vais beaucoup mieux, grâce à tes soins si excellents, si pieux; mais, s'il me fallait, vois-tu, te quitter pour toujours avant de t'avoir vue bien mariée, bien établie, ce serait affreux pour moi! Voilà pourquoi souvent je me rattache involontairement au fol espoir de revoir un jour ton père. Au moins, à défaut de moi, tu aurais quelqu'un pour te protéger, pour assurer ton avenir, chère et pauvre enfant adorée! ajouta madame Duval en couvrant sa fille de larmes et de baisers.

Après une tendre et longue étreinte, la jeune fille dit à sa mère en tâchant de sourire afin de la rasséréner :

— Je pourrais, cette fois, te gronder pour tout de bon, mère chérie, et te reprocher de t'alarmer, je dirais presque à plaisir; car,

avant-hier encore, M. Bonaquet, à qui je reprochais la rareté croissante de ses visites, m'a répondu avec sa brusquerie ordinaire que nous devions nous trouver encore bien heureuses qu'il vînt nous voir, car il regardait ses visites comme de véritables visites de luxe, puisque ta santé était complétement remise, et qu'il ne s'agissait plus à cette heure, pour toi, que de quelques observances de régime, et de prendre régulièrement de l'exercice. Aussi, mère chérie, tu vas t'apprêter pour notre promenade ordinaire du Jardin des Plantes (soit dit entre parenthèses). Enfin, M. Bonaquet assure qu'à la fin du printemps, tu seras ingambe comme à quinze ans.

— Et je dois avouer, mon enfant, que je me sens de mieux en mieux. Mes forces renaissent; l'exercice ne me fatigue pas, je dors à merveille, et si...

— Si tu étais raisonnable, si tu ne te tourmentais pas sans motif, ta santé te reviendrait plus vite encore.

— Mon Dieu ! je le sais bien, mon enfant; je t'attriste parfois, et malgré moi, car, après tout, notre position ferait l'envie de tant d'autres personnes! Nous vivons l'une pour l'autre. Grâce à toi, le temps passe comme par enchan-

tement. Ma pension de veuve d'un colonel et le placement sur hypothèque d'une centaine de mille francs, qui seront un jour ta dot, nous assurent plus que de l'aisance. Aussi, chère enfant, si tu voulais seulement songer à te marier...

— Mère chérie, reprit Clémence en souriant, jamais nous ne nous entendrons à ce sujet-là. Bien souvent je te l'ai dit, la vie et l'avenir d'une *vieille fille* ne m'effrayent pas du tout. C'est une vie calme, libre et retirée comme il me la faut. Les arts et la lecture m'offriront toujours plus de distraction que je n'en pourrai désirer. Puis enfin, et surtout, quant au présent, mon cœur est plein de toi, et il n'y aurait pas la moindre petite place pour une autre affection.

— On dit toujours cela à ton âge, ma pauvre enfant, et puis plus tard...

— Plus tard? Non, non! crois-moi, mère chérie, je n'admets pas qu'il y ait au monde une créature plus heureuse que moi, quand je ne te vois pas te chagriner sans raison, bien entendu. Et, aussi vrai que je t'aime et que je te vénère, seul serment que je puisse te faire, je n'ai pas un désir, je ne forme pas un vœu, pas un projet, qui tende à autre chose qu'à con-

centrer davantage encore, s'il est possible, notre vie entre nous deux.

— Chère enfant, je te crois, je te crois! Il n'est pas au monde de cœur meilleur ni plus sincère que le tien.

— Va, mère chérie, aux cœurs bons et sincères Dieu réserve le bonheur. Aussi notre avenir ne m'inquiète nullement, je t'assure. Et avoue, ajouta Clémence en souriant, avoue qu'il me faut pour cela une robuste foi en nous deux, car si j'en croyais ceux qui prétendent savoir lire dans le livre du destin...

— Comment?

— Tu ne te rappelles pas?...

— Quoi donc, mon enfant?

— Il y a environ dix-huit mois, lors de ta grande maladie, cette diseuse de *bonne aventure* auprès de laquelle tu avais absolument voulu m'envoyer, pauvre mère chérie, afin que j'interrogeasse cette devineresse sur le sort de mon père...

— Tiens, Clémence, ne me parle jamais de cela, tu me rends honteuse. C'était absurde de ma part, et il a fallu ton dévouement filial aux caprices d'une malade souffrante et nerveuse comme je l'étais alors, pour vaincre ta légitime répugnance à aller consulter cette folle.

Mon Dieu ! quand j'y songe ! t'avoir exposée à entendre ces prédictions, absurdes il est vrai, mais qui auraient pu cruellement frapper un esprit moins sage que le tien.

— Oh ! maman, ne me fais pas plus brave que je ne l'ai été ; j'ai eu, je te l'avoue, dans le premier moment, une peur horrible ! Ce sont moins peut-être les vagues et sinistres prédictions de cette pauvre femme, que je crois à moitié folle, et qui, comme ses pareilles, cherche avant tout à frapper l'imagination des personnes assez candides pour les consulter ; ce sont moins ses prédictions qui m'ont effrayée que l'espèce de convulsion où je l'ai vue tomber après nous avoir prédit ces belles choses, à moi et à une autre curieuse, une femme de chambre, je pense ; mais celle-là faisait l'esprit fort et riait de tout son cœur. Peut-être l'aurais-je imitée sans mes vives inquiétudes d'alors sur ta santé, et sans le motif grave qui, après tout, me conduisait chez cette devineresse, puisqu'il s'agissait de la consulter sur le sort de mon père.

L'entretien de madame Duval et de sa fille fut interrompu par une servante qui apportait un paquet assez volumineux, enveloppé de toile cirée.

— Qu'est-ce que cela, Clarisse? lui dit la veuve du colonel.

— Je ne sais pas, madame; c'est un monsieur qui vient de l'apporter. Il a demandé si madame était chez elle; j'ai répondu que non, parce que madame ne reçoit personne. Alors ce monsieur a laissé ce paquet avec sa carte.

Madame Duval prit la carte, on y lisait : *Anatole Ducormier*. Et au-dessous, écrit au crayon : *De la part de mademoiselle Emma Levasseur*.

— Je comprends, dit vivement Clémence, ce sont, j'en suis certaine, les étrennes que cette chère Emma m'envoie chaque année depuis qu'elle est en Angleterre.

— Certainement, c'est cela, dit madame Duval; elle aura profité d'une occasion pour te les faire parvenir.

— Vite, vite, Clarisse! dit Clémence avec une impatience enfantine; ouvrez vite ce paquet! il renferme sans doute aussi une lettre d'Emma.

La servante ayant déballé le paquet, Clémence y trouva en effet une lettre qui accompagnait deux des splendides keepsakes que les libraires de Londres font paraître chaque année.

— Oh! les beaux livres! dit madame Duval en examinant les keepsakes pendant que sa fille décachetait en hâte la lettre de son amie.

— Quel bonheur! dit vivement la jeune fille; il y a huit grandes pages de la fine écriture d'Emma. Voyons seulement les dernières lignes, afin que je sache si elle se porte bien. Oui, et elle termine ainsi :

« Rappelle-moi au souvenir de ta chère et excellente mère; réitère-lui l'assurance de mon respectueux attachement. Je t'embrasse de tout cœur.

« Emma. »

— Mais, mon enfant, pourquoi ne lis-tu pas cette lettre tout de suite?

— Comment, mère chérie! pourquoi? Et notre promenade! nous devrions être déjà parties depuis une demi-heure. Allons, vite, Clarisse, le manchon et le manteau de maman! car il gèle très-fort.

Pendant que la servante était allée chercher le manteau, madame Duval dit à sa fille :

— Pourvu qu'Emma se plaise toujours chez lord Wilmot! la position d'une institutrice est toujours si délicate, et quelquefois si pénible chez certaines personnes!

— Oh! maman, Dieu merci, lord et lady Wilmot, ainsi que leur fille, sont parfaits pour cette chère Emma. Elle se loue toujours de leurs excellents procédés, et si ce n'était l'ennui d'habiter en pays étranger, Emma, d'après ses lettres, ne se serait jamais trouvée plus heureuse.

La servante ayant apporté le manteau de madame Duval, Clémence, après mille précautions prises contre la rigueur du froid, qui pouvait incommoder sa mère, lui donna le bras, et toutes deux se dirigèrent vers le Jardin des Plantes pour y faire leur promenade accoutumée.

. . . .

Un coup de la béquille magique du *Diable boiteux* nous transportera dans un quartier tout opposé : au faubourg Saint-Germain.

II

Un magasin de mercerie, ganterie et parfumerie, sous le nom du GAGNE-PETIT, établi depuis nombre d'années dans la rue du Bac, était à l'époque de ce récit exploité par M. Joseph Fauveau et sa femme, successeurs de DUCORMIER, ainsi que l'enseigne de la boutique l'apprenait au public.

A peu près à la même heure où la veuve du colonel Duval avait avec sa fille l'entretien que nous avons rapporté, les scènes suivantes se passaient dans le magasin du GAGNE-PETIT.

Madame Fauveau, la parfumeuse, jeune

femme de vingt-deux ans, était assise à son comptoir. Il serait difficile de s'imaginer une brune plus piquante et plus avenante, des cheveux plus noirs et plus lustrés, des yeux plus brillants et plus éveillés, des joues plus rondes et plus roses, une taille plus fine et plus voluptueusement cambrée.

Maria Fauveau savait qu'elle était jolie, délicieusement jolie, et que, depuis la rue du Bac jusqu'au fin fond de la rue de Grenelle, on connaissait de réputation, mais de bonne réputation, la charmante parfumeuse, car chacun pouvait venir, sous prétexte d'acquisition de gants, bretelles, savon ou essences, admirer cette beauté fine et piquante, mais chacun s'en retournait avec son admiration. Jamais la médisance n'avait effleuré la renommée de Maria Fauveau ; avenante et souriante, toujours de bonne et gentille humeur, elle désespérait les galants en accueillant leurs déclarations avec une gaieté moqueuse et d'autant plus redoutable que, ces galants éconduits, la jolie parfumeuse riait de tout son cœur avec son mari, qu'elle adorait ; et elle avait grand'raison, car c'était la bonté, la franchise personnifiées, que Joseph Fauveau, beau et grand garçon d'ailleurs, d'une physionomie ouverte et sympathique.

Disons enfin que Maria, douée de beaucoup de naturel, n'avait reçu qu'une éducation fort négligée, ayant toujours vécu dans un milieu de petite bourgeoisie, honnête et laborieuse, mais très-vulgaire. La jeune femme ne possédait donc pas cette réserve de paroles, cette distinction de manières que d'autres enseignements et un autre entourage lui eussent nécessairement données; aussi montrait-elle souvent la verve joyeuse et sans façon d'une grisette raffinée par quelque éducation.

Madame Fauveau se trouvait donc ce jour-là à son comptoir, tantôt s'occupant des écritures de son commerce, tantôt servant sa nombreuse clientèle.

La dernière pratique qui venait d'entrer dans la boutique était un homme de cinquante ans environ, mis avec une certaine recherche, ayant les cheveux gris, une physionomie rusée, l'œil fin, pénétrant, et des manières fort convenables.

— Que désire monsieur? demanda Maria Fauveau en s'interrompant d'écrire.

— Un pain de savon, madame.

— A la rose ou aux amandes, monsieur?

— Comme il vous plaira, madame.

— Dame! monsieur, c'est vous qui vous

servirez de ce savon : le choix vous regarde.

— Choisi par vous, madame, il me semblera meilleur.

— Ah ! monsieur, c'est trop galant, répondit en souriant la jolie parfumeuse. Alors, prenez ce savon aux amandes amères ; il est de plus de durée que l'autre.

— En ce cas, madame, donnez-moi l'autre, afin que j'aie plus tôt l'occasion de revenir ici.

— Usez-le donc bien vite, monsieur, et revenez le plus souvent possible, reprit gaiement madame Fauveau. Dieu merci ! les savons ne nous manquent pas. Voici le petit paquet, monsieur. C'est quinze sous.

L'homme aux cheveux gris tira de sa poche un portefeuille, le posa sur le comptoir, l'ouvrit, en tira un nombre assez considérable de billets de banque qu'il se mit à feuilleter avec affectation, et se dit comme en se parlant à soi-même :

— Je croyais avoir là un billet de cinq cents francs, mais non, non, ce ne sont que des billets de mille francs.

— Comment, monsieur, changer un billet de mille francs pour payer un pain de savon de quinze sous? dit madame Fauveau ; vous n'y songez pas ! D'abord je n'aurais pas de

quiers vous rendre, et puis nous faisons toujours crédit aux pratiques... *respectables*.

Cette épithète de *respectable* adressée au galantin suranné fut accompagnée d'un malin sourire de Maria.

— Mais j'y songe, reprit l'homme aux cheveux gris, qui, d'un regard sournois, tâchait de deviner sur la physionomie de la jeune femme si elle était éblouie de la somme assez considérable qu'il venait de lui montrer, mais j'y songe, j'ai de l'or.

Et il tira de sa poche une longue bourse de soie verte, gonflée d'environ deux cents louis, dont une grande partie, par une maladresse calculée, tombèrent avec un attrayant tintement sur le portefeuille laissé sur le comptoir. L'homme aux cheveux gris, observant toujours sournoisement Maria Fauveau, fit de nouveau bruire l'or en le remettant dans la bourse, moins un louis qu'il poussa du bout du doigt en disant :

— Ayez l'obligeance, madame, de me rendre.

La jolie parfumeuse, contraignant assez difficilement son envie de rire, causée par l'affectation de cet homme à faire montre de ses billets et de son or, lui rendit néanmoins la monnaie de son louis avec un sérieux parfait.

L'homme aux cheveux gris, au lieu de prendre cette monnaie, parut se raviser et reprit de l'air du monde le plus naturel :

— Madame, voulez-vous être assez bonne pour me rendre un service?

— Certainement, monsieur ; lequel?

— Je vais de ce pas au Musée ; il y a souvent dans la foule des amateurs curieux de tâter ce que les autres ont dans leurs poches ; veuillez me garder ces billets et cet or avec mon pain de savon ; je reprendrai le tout en passant dans une heure.

Quoique la proposition fût assez étrange, car le Musée n'était pas encore ouvert (circonstance ignorée d'ailleurs par Maria), celle-ci, d'abord assez surprise, mais ne supposant aucune arrière-pensée à cet homme *respectable,* répondit ingénument :

— Je ne vois pas d'inconvénient à faire ce que vous me demandez, monsieur, et puisque vous le désirez, je garderai cet argent pendant une heure. Vous savez combien il y a dans la bourse et dans le portefeuille, n'est-ce pas?

— Oui, madame, il y a quatorze mille francs en billets et deux cents louis en or.

— Total, dix-huit mille francs, que je vais

mettre dans le tiroir de ma caisse, en attendant votre retour, monsieur.

Et la jeune femme mit en effet l'or et les billets dans son comptoir, ainsi que le pain de savon.

— Mille et mille remercîments, madame, dit l'homme aux cheveux gris en saluant avec une extrême politesse et se dirigeant vers la porte.

— A votre service, monsieur, répondit Maria en se remettant à son livre de comptes.

L'homme aux cheveux gris avait à demi ouvert la porte pour sortir, lorsqu'il la referma comme par réflexion, et revenant se placer devant le comptoir, auprès duquel il s'assit sur une chaise vacante, il dit :

— Madame... un mot, s'il vous plaît?

— Tiens! reprit Maria en le regardant avec étonnement, vous n'allez donc plus au Musée maintenant, monsieur?

— Si fait, madame, j'y vais aller tout à l'heure, mais avant... je désire seulement vous adresser une question.

— Voyons la question, monsieur?

— Vous souvenez-vous, madame, il y a de cela six semaines environ, vous souvenez-vous d'avoir vendu une paire de gants à un monsieur d'une tournure encore très jeune et

très-élégante, quoiqu'il soit d'un âge mûr?

— Une paire de gants? il y a six semaines? dit Maria assez étonnée, tout en cherchant à se rappeler ces particularités. Ma foi, non, monsieur, je ne m'en souviens pas; mais est-ce que ce monsieur n'en a pas été content de ses gants?

— Il en a été si content, madame, que le lendemain il est revenu en acheter une autre paire.

— A la bonne heure! voilà une fameuse pratique! Mais je ne me rappelle pas du tout ce monsieur-là.

— Voyons, cherchez bien, ma chère madame : un monsieur très-mince, d'une figure encore fort agréable, et portant un ruban de plusieurs ordres à sa boutonnière, car c'est un très-grand seigneur, un prince, et d'ailleurs, chaque jour, en se rendant à la chambre des pairs, car il est aussi pair de France, il passe exprès par cette rue-ci, quoique ce ne soit nullement son chemin.

— Eh bien, alors, si ce n'est pas son chemin, pourquoi ce brave monsieur passe-t-il par la rue du Bac?

— Pour s'arrêter devant votre magasin, ma chère madame Fauveau, pour avoir le bonheur

de vous contempler un instant; allons, franchement, vous avez dû le remarquer.

— Ah bien oui! j'ai bien autre chose à faire que de regarder les passants!

— Le prince n'en est alors que plus malheureux, ma chère madame Fauveau, car il espérait être connu de vous... de vue du moins.

— Et à quoi ça lui aurait-il servi, à ce monsieur, que je l'eusse connu de vue?

L'homme aux cheveux gris reprit à demi-voix et d'un ton mystérieux et insinuant :

— Si le prince avait eu le bonheur d'être remarqué par vous, ma chère madame Fauveau, vous trouveriez moins brusque peut-être la proposition... que j'ai à vous adresser... de sa part... car... en vérité, à vous parler franchement, vous n'êtes pas faite pour tenir un magasin.

— Moi, monsieur? je voudrais savoir un peu ce qui me manque pour ça, par exemple!

— Au contraire, ma chère madame Fauveau, vous avez trop...

— Comment! j'ai trop?

— Eh! oui, vous avez trop d'attraits, trop de beauté, trop de grâces pour les enterrer dans une misérable boutique. Allons donc!

madame, cela fait pitié ! Votre véritable place, savez-vous où elle est ? Dans un charmant petit hôtel, avec voiture, loges aux spectacles, diamants, toilettes de duchesse ; avec tout ce qui est digne enfin d'une charmante femme comme vous. Or, ma chère madame Fauveau, cette vie délicieuse, vous l'aurez quand vous le voudrez.

— Ah bah !...

— Quand vous voudrez ! Pour cela, vous n'aurez qu'un mot à dire.

— Vraiment, monsieur? il serait possible !

— Encore une fois, cela dépend de vous, un *oui* ou un *non* à dire.

— Un *oui*, ou un *non?* pas davantage? dit Maria en faisant une petite mine étonnée, la plus gentille du monde. Mais écoutez donc, monsieur, savez-vous au moins que ça mérite réflexion ce que vous me proposez là?

— Je crois bien !

— Ah çà ! ce que vous me promettez là, mon digne monsieur, c'est sûr? c'est *pour de bon?*

— Vous aurez, ma chère madame Fauveau, toutes les garanties désirables.

— A la bonne heure ! car, voyez-vous, ça ne serait pas gentil de se moquer du pauvre monde. Ainsi, en disant *oui*, il est bien en-

tendu, qu'il dépend de moi d'avoir un hôtel, un équipage, des diamants, des loges aux spectacles, des toilettes de duchesse... et quoi encore ?... Je ne me rappelle plus.

— Vous aurez naturellement votre maison montée et meublée : linge, argenterie, etc., etc.; mille écus par mois pour votre dépense, et vingt-cinq mille francs pour votre trousseau.

— Mais savez-vous que c'est superbe, cela, mon respectable monsieur ? Jugez donc, mon mari et moi qui n'avons pour logement que deux petites pièces à l'entre-sol, qui ne prenons un fiacre que dans les grands jours, et qui allons au plus une fois par mois au spectacle, et à la galerie !

— C'est indécent, ma pauvre madame Fauveau ! une ravissante femme comme vous, à la galerie !

— Oui, monsieur, et à la seconde galerie encore !

— A la seconde galerie ! Dieu du ciel !

— Et des diamants, mon honorable monsieur, des diamants ! moi qui n'ai, pour tout potage, qu'une broche et une paire de boucles d'oreilles en améthyste.

— Pauvre chère petite femme, des bijoux en améthyste ! Mais c'est ignoble !

— Et mille écus par mois ! Quand pour mon mari, ma petite fille, moi et ma bonne, nous dépensons quinze cents francs par an, au plus !

— Juste les gages que vous donnerez à votre femme de chambre, ma pauvre madame Fauveau.

— J'aurai donc aussi une femme de chambre ?

— Parbleu ! au moins une. Et de plus valet de pied, cocher, cuisinier.

— Un cuisinier ! moi qui me brûle souvent les doigts à faire griller des côtelettes, quand notre bonne n'est pas là !

— Ah ! madame, dit l'homme aux cheveux gris avec un accent de compassion courroucée, ces mains, ces mains charmantes, toucher à des côtelettes ! Ah ! fi, fi ! quel indigne outrage à la beauté ! Cela crie vengeance !

— Le fait est que j'aime mieux faire de la crème au chocolat. C'est mon triomphe, et au moins on ne se brûle pas les doigts. Mais dites-moi, mon vénérable monsieur, puisque j'aurai un cuisinier, j'espère bien qu'il saura faire les omelettes au jambon ?

— Parbleu !

— Je vous demande cela, voyez-vous, parce que Joseph les adore.

— Qui, Joseph? demanda l'homme aux cheveux gris, tout ébahi; quel Joseph?

— Pardi, le mien! le Joseph chéri à sa petite femme.

— Le Joseph... chéri?

— Eh! mon mari, donc!

— Votre mari, madame? comment! votre mari?

— Eh bien! oui.

— C'est sérieusement que vous me dites cela?

— Ah çà! entendons-nous. Vous me demandez, n'est-ce pas, si c'est sérieusement que je vous dis que Joseph adore l'omelette au jambon?

— Mais non, mais non, je vous demande si vous croyez que... que... votre mari consentirait à partager l'existence que je suis chargé de vous offrir?

— Comment! s'il consentirait à avoir hôtel, équipage, cuisinier, femme de chambre, argenterie, etc., etc., car il y a beaucoup d'*et cætera* dans vos promesses... il faudrait qu'il fût joliment difficile, mon Joseph chéri, pour refuser ces belles offres.

— Après tout, se dit l'homme aux cheveux gris avec un sourire dédaigneux, et

sardonique, ça s'est vu des maris comme ça!

Puis il reprit tout haut :

— Pourtant, ma chère madame Fauveau, un mari, ce serait toujours un peu gênant; malgré toute la complaisance que pourrait avoir cet excellent M. Fauveau. Vous m'entendez bien, ma chère madame Fauveau? car vous avez de l'esprit comme un lutin. Or, à propos de la gêne qu'apporte toujours un mari, fût-il de la meilleure volonté du monde, le prince avait songé à une excellente combinaison : comme il a un grand crédit chez les ministres, il s'est précautionné d'une place de commis à cheval dans les droits réunis... à Tarbes.

— A Tarbes, mon vénérable monsieur?

— Oui, à Tarbes, Hautes-Pyrénées, à deux cents lieues d'ici. Il serait censé que le titulaire de la place en question reprendrait en échange votre magasin. Tout serait à ce sujet parfaitement arrangé ; on trouverait moyen d'amener le brave Fauveau à accepter. Le prince vous expliquera d'ailleurs tout cela lui-même, ce soir, si vous y consentez, au bal de l'Opéra.

—Moi au bal de l'Opéra ? dit gaiement la jeune femme, en voilà bien d'une autre, à présent!

— Écoutez-moi attentivement, ma chère

madame Fauveau ; votre mari est de garde aujourd'hui?

— Comment! dit Maria très-surprise et presque inquiète de voir cet homme si bien renseigné, vous savez?...

— Nous savons tout. Votre mari ne reviendra donc ici que demain matin ; vous avez à vous la nuit tout entière ; vous demeurez seule a l'entre-sol, ici au-dessus ; votre bonne couche au cinquième étage.

— Ah ! vous savez aussi que ma bonne...

— Nous savons tout. Nous avons donc la nuit à nous. Or, à une heure du matin, rien ne vous sera plus facile que de descendre dans votre boutique ; je serai à votre porte avec un fiacre et un domino tout préparé ; vous l'endosserez, je vous conduirai au bal de l'Opéra ; le prince a une loge retenue d'avance. Là, vous verrez ce digne et cher seigneur, vous causerez avec lui, il vous dira tous ses projets ; il a tout prévu, même le cas où il n'y aurait pas moyen de faire accepter à votre mari la place de commis à cheval, et où il tiendrait absolument à garder son magasin à Paris ; le prince vous proposerait alors autre chose. Enfin, vous l'entendrez, et vous verrez que c'est le meilleur, le plus charmant et le plus généreux des princes.

Sans doute il n'est plus de la première jeunesse.

— Ni de la seconde, ni de la troisième, peut-être, hein, mon respectable monsieur?

— Je ne veux pas vous tromper : il a la cinquantaine ; mais si bien conservé, si soigné ! enfin vous le verrez. Vous avez d'ailleurs trop de bon sens, ma chère dame Fauveau, pour ne pas comprendre que l'attachement d'un seigneur d'un âge mûr est bien autrement solide et surtout fructueux que l'amour d'un tas de jeunes godelureaux bons à perdre les femmes, rien de plus. Enfin, tout ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai jamais vu le cœur et la générosité du prince se démentir, moi qui depuis vingt-cinq ans ai l'honneur d'être à son service comme homme de confiance.

— Ah! dit Maria en interrompant l'homme aux cheveux gris, il y a vingt-cinq ans, mon bien digne monsieur, que vous avez l'honneur... de...? Je vous en fais mon compliment.

Quoique assez surpris de l'expression des traits de la jeune femme en lui adressant cette dernière parole, l'homme aux cheveux gris continua :

— Allons, ma chère madame Fauveau, c'est entendu, n'est-ce pas? A une heure du matin, je serai à la porte de votre magasin avec un

fiacre et un domino. Vous voyez quelle réserve y met le prince; il aurait pu vous demander une entrevue dans sa petite maison, car il en a une délicieuse, comme les grands seigneurs d'autrefois. Vous la verrez. Mais pour vous rassurer, il a préféré choisir un terrain neutre, l'Opéra, où vous pourrez convenir de tout avec lui. Quant aux dix-huit mille francs que vous avez là, vous les garderez : ce sera une des garanties qui vous prouveront, je l'espère, que vous devez avoir toute confiance dans les promesses que je vous fais au nom du prince.

Après avoir silencieusement écouté l'*ami du prince*, Maria prit dans son tiroir l'or et les billets de banque, les déposa sur le comptoir et dit avec un froid dédain, en regardant l'homme aux cheveux gris bien en face :

— Tenez, mon respectable et très-honorable monsieur, quoique vous fassiez un bien ignoble métier pour votre âge, je ne voudrais pas, à cause de votre âge même, voir mon Joseph chéri vous appliquer la meilleure, la plus solide, la plus belle *rincée* que vous ayez probablement reçue depuis vingt-cinq ans que vous avez l'*honneur* d'être le *courtier* de votre prince dans les honnêtes marchés dont vous vous chargez pour lui.

Stupéfait de ce brusque retour, l'homme aux cheveux gris se leva brusquement et s'écria :

— Mais, madame...

— C'est comme je vous le dis là, mon digne et obligeant monsieur. Si mon mari rentrait, je trouverais très-drôle de lui raconter la chose en votre présence. Alors, vous concevez de quelle indigne *raclée* il vous gratifierait ; car le Joseph chéri à sa petite femme est fort comme un Turc, et il vous l'apprendrait, si vous ne le saviez pas, vous qui *savez tout*. Il est de garde, c'est vrai, mais il doit venir dîner au magasin. Voici trois heures et demie, il ne peut maintenant beaucoup tarder. Voyez si vous voulez l'attendre, mon vénérable monsieur.

— Croyez-moi, ma chère madame Fauveau, reprit imperturbablement l'homme aux cheveux gris, ne cédez pas à un premier mouvement ; vous le regretteriez. Suivez mon conseil, réfléchissez, et en attendant, gardez toujours cet argent ; vous me le rendrez plus tard. Au revoir. En tous cas, je serai cette nuit à une heure à la porte de votre boutique.

Et l'ami du prince se leva.

— Monsieur, dit vivement Maria, du moins remportez cet argent !



— Bon! il sera toujours temps de me rendre.

Et l'homme aux cheveux gris mit la main au bouton de la porte.

— Monsieur, dit vivement la jeune femme avec inquiétude, car pour rien au monde elle n'aurait voulu conserver ce honteux dépôt, eh bien, écoutez-moi!

— Que désirez-vous, chère madame Fauveau?

— Puisque vous voulez absolument que je garde cet argent, j'y consens. Seulement, faites-moi le plaisir d'envelopper vous-même la bourse et le portefeuille dans ce papier, et de nouer le tout avec ce ruban.

— Mais, dit l'homme aux cheveux gris d'un air soupçonneux, pourquoi faire, cela?

— Comment! reprit Maria avec un engageant sourire, voilà déjà votre complaisance à bout, vous qui promettiez des monts d'or? Et vous voulez que je vous croie?

— J'en étais sûr, pensa l'*ami du prince*; elle se ravise.

Et ne voyant aucun motif pour refuser ce qu'on lui demandait, il enveloppa l'or et les billets, pendant que la jeune femme, sans être vue, tirait un cordon de sonnette placé dans

un coin du comptoir et qui communiquait à l'entre-sol.

Au moment où l'*ami du prince* terminait de nouer le ruban qui reliait le paquet, une jeune servante entra.

— Louise, lui dit Maria, vous savez bien où est l'église des Missions-Étrangères?

— Oui, madame, ici tout près.

— Tenez, prenez ce paquet.

Et elle le retira des mains de l'homme aux cheveux gris, qui d'abord la regarda faire avec ébahissement.

— Vous savez qu'auprès de la porte, il y a un tronc pour les pauvres?

— Oui, madame.

— Eh bien! Louise, vous y mettrez ce paquet. Ce sont quelques petites charités que ce digne monsieur veut donner aux pauvres du quartier et...

— Diable! un instant, dit vivement l'homme aux cheveux gris en reprenant le paquet des mains de la servante, on n'est point charitable à ce point!...

— Alors, mon digne monsieur, reprit Maria en souriant, faites vos commissions vous-même, cela vaudra mieux.

Deux pratiques, entrant pour quelques em-

plaintes, forcèrent l'homme aux cheveux gris de déguerpir en emportant son argent, ce qu'il fit non sans dire tout bas à Maria :

— Vous réfléchirez ; à une heure du matin je serai à votre porte.

— Monsieur, monsieur, dit gaiement et tout haut la jeune femme, tout en servant ses pratiques, votre pain de savon que vous oubliez ; si vous avez besoin d'autre chose, brosses à dents, blaireaux pour la barbe, parfumerie, pensez à nous, s'il vous plaît, monsieur ; nous serons toujours bien contents, moi et mon mari, de vous servir en conscience et de notre mieux.

L'ami du prince sortit, assez désappointé, mais non rebuté. Il est des gens complétement aveugles et obtus à l'endroit du désintéressement et de l'honneur.

Les acheteurs servis par la jeune femme la laissèrent bientôt seule ; elle reprit son livre de comptes et se dit tout en écrivant :

— Voyons ! faut-il raconter cela à Joseph, quand il va venir, et en rire avec lui comme de tant d'autres bêtes de déclarations ? J'en ai bien envie. D'un autre côté, il y a là une offre d'argent qui est ignoble, et il pourrait se chagriner en songeant seulement qu'on a osé me

la faire, cette offre. Que décider? Ma foi, demain je dirai tout à maman; c'est une fameuse tête; elle me conseillera pour le mieux au sujet de ce que je dois ou non dire à Joseph.

Puis, la jeune femme, se remettant à son livre de commerce, se mit à fredonner gaiement, tout en écrivant, les paroles suivantes, sur un air et un rhythme impossibles, bien entendu :

— Ce n'est pas le tout d'aimer son Joseph chéri, la, la la ! tra, deri, dera !

D'avoir confiance en lui, de ne lui rien cacher, deri, dera !

Il faut encore prendre garde de le chagriner, la, la! deri, dera !

Même par bonne intention, deri, dera !

A ce moment une voix sonore et joyeuse qui de son côté fredonnait aussi un tra, deri, dera ! se fit entendre derrière les carreaux de la porte du magasin. Elle s'ouvrit du dehors, et M. Joseph Fauveau, grand et beau garçon de cinq pieds sept pouces, entra vêtu de son uniforme de garde national, rehaussé de buffleteries d'une irréprochable blancheur. Faisant alors le salut militaire, en portant le revers de

sa main à son formidable *ourson*, moins noir que ses épais favoris, il s'arrêta au seuil de sa boutique en disant :

— Salut et honneur à ma jolie petite femme !

III

Telle était Maria Fauveau, la *petite bourgeoise vulgaire :* vulgarité naïve et charmante qui laissait un libre et joyeux essor aux plus nobles élans du cœur, aux plus vives saillies de l'esprit ; vulgarité mille fois préférable à la réserve, à la distinction de manières, lorsque par ces raffinements d'une éducation oisive la distinction devient de la sécheresse et de la roideur, la réserve de la dissimulation ou de la fausseté.

— Salut et honneur à ma jolie petite femme! avait dit Joseph Fauveau en entrant dans le magasin.

La jeune femme, à la vue de son mari, frappa joyeusement dans ses petites mains, et coupant au court, légère, souple et pétulante comme une chatte, s'élança d'un bond de son fauteuil sur le comptoir, et du comptoir à terre. Dans cette dernière et rapide évolution gymnastique, la robe de Maria laissa voir la naissance d'une jambe divine, chaussée d'un brodequin noir, digne de Cendrillon; exhibition involontaire qui arracha cette exclamation à Joseph Fauveau :

— Sapristi !

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car les deux jolis bras de Maria s'enlacèrent à son cou.

— Es-tu folle, va, petite Maria ! dit Joseph après avoir répondu aux caresses de sa femme; sauter par-dessus ce comptoir! risquer de tomber, de te faire mal!

— C'était trop long de prendre la grande route, mon chéri, reprit Maria en riant comme une folle, j'étais pressée d'arriver. Allons, d'abord débarrasse-toi de ton bonnet à poil.

Et, se dressant sur le bout de ses jolis pieds, Maria décoiffa Joseph de son ourson, puis posa ensuite, pendant un instant, ledit ourson sur sa tête, de sorte que le joli visage de madame

Fauveau disparut presque entièrement sous la noire fourrure, et que Joseph ne vit plus que le bout du nez rose et la bouche vermeille de la rieuse, dont les petites dents blanches brillaient comme de l'émail.

Le mercier, franc rieur, partagea l'hilarité de sa jeune femme. Cet accès de gaieté calmé, il dit à Maria, qui, après avoir déposé l'ourson sur une chaise, regagnait son comptoir :

— Quel *Roger Bontemps* tu fais, va !

— Tiens! pourquoi donc que je ne serais pas un *Roger Bontemps*, puisque, grâce à toi, je n'ai que du bon temps? reprit Maria en se remettant à son livre de commerce et reprenant sa plume. Mais assez de bêtises! Débarrasse-toi de tes armes, ô fameux guerrier, et tiens-toi tranquille. Je me suis donné pour tâche de finir mes comptes avant dîner. Et à propos de comptes, tu es encore un joli garçon, toi !

— Comment?

— Un fier banquier, je m'en vante !

— Que veux-tu dire?

— Pardi! tu me crédites sur ton livre de deux cent soixante-sept francs pour notre dépense des deux mois passés, et tu me les as

donnés il y a quinze jours, ces deux cent soixante-sept francs.

— Pas du tout!

— Mais si fait!

— Je te dis que non!

— Mais, vilain entêté, reprit Maria en frappant le plancher de son petit pied, la preuve que tu m'as donné ces deux cent soixante-sept francs pour la dépense, c'est que les voici inscrits sur mon livre à moi. Ah! ah! qu'as-tu à répondre à cela, hein?

— Mais, madame la têtue, la preuve que tu te trompes, c'est que j'ai trouvé dans mon tiroir deux cent soixante-sept francs de plus que mon compte.

— Eh bien! c'est que tes pièces de cent sous auront fait des petits, voilà tout... Après tout, elles doivent tant s'ennuyer ensemble dans ce tiroir, que ça leur est bien permis de faire des petits, ajouta Maria en se reprenant à rire aux éclats. Tout ce que je peux t'assurer, c'est que tu ne me dois rien...

— Et moi je suis sûr que, comme toujours, tu te trompes à ton désavantage. Ah! mais pourtant... attends donc, dit Joseph Fauveau en réfléchissant; attends donc, tu as, ma foi, raison!... Je me rappelle avoir prêté trois cents

francs, il y a six mois, à Bonaquet; il me les a rendus, je ne les ai pas inscrits, voilà ce qui fait la différence!

— C'est encore un joli garçon, que ton affreux ami le docteur Bonaquet! Je dis affreux au figuré; car c'est un bien bon enfant, et il ferait descendre les oiseaux des arbres pour l'entendre parler. Mais enfin voilà deux mois que nous ne l'avons pas vu.

— Il est si occupé! il travaille tant! Et puis il a été nommé médecin de l'Opéra...

— Tiens, tiens, tiens! l'Opéra est donc malade?

— Es-tu rieuse, va! Mais c'est cela, l'argent que Bonaquet m'a rendu faisait mon erreur, tu avais raison...

— Voilà pour vous apprendre à n'avoir pas plus de tête qu'un pierrot, M. Fauveau, dit Maria en donnant du bout de ses doigts roses une chiquenaude sur le nez de Joseph.

Mais celui-ci saisit au vol la main de la donneuse de chiquenaude, et, pour se venger, prit entre ses dents le bout des petits doigts de sa femme et les mordilla doucement.

— Joseph, finis donc! dit vivement la jeune femme en retirant sa main. Si quelqu'un entrait!

— Eh bien, quoi? l'on verrait un mari qui baise la jolie petite main de sa jolie petite femme, et voilà!

— C'est gentil, monsieur!

— Je crois bien que c'est gentil! reprit Joseph en regardant amoureusement Maria. Oh! oui, c'est gentil, et c'est aussi bon que gentil, une petite femme comme toi.

— Oh! oui, parlons-en! Je voudrais bien savoir ce que j'ai de si merveilleux!

— D'abord tu es intrépide au travail comme un petit lion. Tu tiens nos livres de commerce mieux que ne les tiendrait un commis à dix-huit cents francs.

— Ah! ah! dit gaiement Maria, voilà-t-il pas une belle affaire! Est-ce que j'ai été élevée à me croiser les bras? Est-ce que je ne tenais pas les livres de mon père? Que veux-tu donc que je fasse pendant toute la sainte journée à ce comptoir? Je m'ennuierais comme une morte, puisque notre petite Joséphine ne revient de sa pension qu'à cinq heures.

— Allons, bien! dit Joseph avec émotion. Non, tu es une femme comme tant d'autres, n'est-ce pas? Et dans la grande maladie de ta fille, que Bonaquet a sauvée, est-ce que tu

n'as pas été admirable de dévouement? Trente-sept nuits sans te coucher !

— Tu vas voir que j'aurais pris une garde-malade pour veiller mon enfant! Ah çà! mais à quoi penses-tu donc, M. Fauveau? Qu'est-ce donc que tu as mangé ce matin à ton corps de garde? reprit Maria en riant. Qu'est-ce que tu as? Voyons, dis-le tout de suite.

— J'ai... ce que j'ai depuis que nous sommes mariés, ma bonne petite femme : un amour et une reconnaissance qui s'augmentent chaque jour.

— De l'amour, c'est permis, je vous y autorise, je vous y engage même, M. Fauveau, reprit Maria d'un ton de gravité comique; mais de la reconnaissance, c'est une farce! et je ne veux pas que tu dises de farces, mon chéri, à moins que nous ne nous mettions franchement à bêtiser, car tu sais que, pour ce qui est de rire, je ne laisse pas ma part aux autres !

— Tiens, Maria, voilà encore une chose que j'admire en toi.

— Voyons la chose. Ça va être drôle !

— Tu as le caractère le plus égal, le plus gai que je connaisse, et pourtant voilà ta vie : Habiller et soigner Joséphine, descendre à la

boutique à huit heures du matin, y rester jusqu'à huit heures du soir ; encore une fois, voilà ta vie de tous les jours, sauf nos dimanches et fêtes, où nous nous permettons quelques petites parties de spectacle ou de promenade.

— Ah çà! voyons, es-tu fou? Est-ce que je n'ai pas été élevée à ça? Est-ce que toutes les femmes ne sont pas comme moi?

— Toutes? Non. Et voilà justement où je t'arrête.

— Je désire savoir si c'est en ta qualité de garde national que tu m'arrêtes? demanda Maria en étouffant de rire; alors je me rends.

— Oh! avec tes malices tu ne m'empêcheras pas de te rendre justice. Non, les autres femmes ne sont pas toutes comme toi, car ce qui m'étonne, ce n'est pas la vie que tu mènes, mais la manière dont tu la supportes. Que diable! je sais bien, moi, sans aller bien loin, comme sont certaines de nos voisines de la rue. Celles-là sont toujours à se plaindre, à bâiller, à rechigner; toujours à dire à leur mari : « Ah! quelle scie que cette boutique! Ah! que c'est ennuyeux d'être toujours là comme un chien à l'attache, sans jamais sortir! Ah! que c'est assommant d'être aux ordres du premier venu qui vient vous acheter pour

deux sous ! Ah ! quelle vie ! n'avoir qu'un pauvre dimanche à soi par semaine ! » Et toujours à grogner ainsi du 1er janvier au 31 décembre. Enfin, il n'y a pas jusqu'à ta mère... la plus brave, la meilleure des femmes ; tu sais si je l'aime ! qui était, tu l'avoueras, malgré son bon cœur, cinq jours sur six d'une humeur de dogue lorsqu'elle tenait son magasin d'épiceries.

— Eh bien ! moi aussi, M. Joseph, je vais être comme un vrai doguin déchaîné, si tu ne finis pas avec tes étonnements de ce qui est simple comme bonjour.

— Ah ! tu trouves cela simple comme bonjour, toi?

— Eh! certainement! dit la jeune femme avec vivacité. Les uns naissent avec un caractère heureux, d'autres avec un caractère malheureux, voilà tout ; les uns sont toujours à regimber contre leur sort ; les autres, au contraire, se disent : « C'est comme ça ! Eh bien ! c'est comme ça ! » Les uns cherchent tous les moyens possibles de rendre encore plus ennuyeuse, encore plus triste pour eux et pour leur entourage, une existence qui n'est pas très-gaie ; les autres, au contraire, tâchent de rendre gai ce qui ne l'est pas. Et puis enfin ;

mon bon Joseph, parlons raison, ajouta la jeune femme avec une tendre émotion; qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je sois gaie, c'est-à-dire contente, heureuse? Voyons, qu'est-ce qui me manque? Mon père et ma mère m'adorent; toi et moi nous nous aimons de tout notre cœur; notre chère petite Joséphine est un trésor de gentillesse; nous ne sommes pas de gros boutiquiers, c'est vrai, mais nous vivons dans l'aisance; nous avons une bonne pour nous servir; tu me gâtes tellement, que, lorsque nous sortons le dimanche, je suis, ma parole d'honneur, aussi bien mise que la femme d'un banquier. Notre commerce, la surveillance de notre ménage, ne me laissent pas une minute de vide. Tout cela me plaît, tout cela m'intéresse, tout cela m'amuse, et tu veux que je trouve le temps de m'ennuyer ou d'être triste? Tu parles d'étonnements! Et si je voulais m'étonner aussi, moi, de ce que tu ne me quittes que pour tes affaires! de ce que tu ne mets pas le pied au café! de ce que tu passes toutes tes soirées avec moi! Ah bien oui! pas du tout! je jouis de mon bonheur comme d'une chose toute naturelle, sans être toujours à me dire : « Ah! mon Dieu, que je suis donc heureuse! Mais pourquoi donc que je suis

heureuse comme ça? Voilà, sac à papier, un bonheur bien extraordinaire! Est-il extraordinaire, mon Dieu! l'est-il! Non, il n'est pas de bonheur... plus extraordinairement... extraordinaire que le mien! »

Ces derniers mots furent prononcés par Maria d'un ton si drôle, si gai, elle contrefit si gentiment son mari en levant les yeux et les mains au ciel à chaque exclamation, que Joseph, malgré son attendrissement, ne put s'empêcher de rire aux éclats de cette plaisanterie. Puis cette hilarité calmée, il reprit :

— Va, tu seras toujours la même! Il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec toi dix minutes de suite, tu ris de tout! Enfin, quand je pense qu'il y a dix-huit mois, lorsque cette vieille folle de madame Bardou t'a mis en tête d'aller te faire dire la *bonne aventure* pour nous deux, non-seulement tu as plaisanté d'une prédiction qui aurait fait dresser les cheveux sur la tête à d'autres personnes, mais tu m'as raconté cela si drôlement... si drôlement, que moi-même je n'ai pu garder mon sérieux! Enfin, est-ce vrai?

— Tiens! cette bête de femme à qui je viens demander...

9.

Et Maria se mit à chantonner :

La bonne aventure, ô gué!
Et elle me répond à ça, ô gué!
Qu'on me coupera ma tête, ô gué,
Qu'on me coupera la tête!

Ces derniers mots furent chantonnés par Maria en nasillant d'une façon si bouffonne, et elle rit de si bon cœur, que Joseph Fauveau ne put s'empêcher de sourire et reprit :

— Au fait, tu as raison, il vaut mieux rire que de s'attrister de si sottes prédictions.

— Pardi!

— Moi, sans être devin, ma petite Maria, je peux bien te la dire, notre bonne aventure, et une fameuse encore!

— Voyons vite, chéri!

— Que nos affaires aillent seulement bien pendant une dizaine d'années, ma chère petite femme, et tu seras récompensée comme tu le mérites. Je nous vois d'ici, jeunes encore, retirés du commerce, avec notre fille, loin de cet étourdissant Paris, dans une jolie maisonnette à la campagne, avec un jardin que je jardinerai. Hein! qu'est-ce que tu dis de ma *bonne aventure?*

— Et nous aurons une basse-cour où j'élè-

verai des poules? dit Maria en frappant de joie dans ses mains. Et j'aurai une vache?

— Tu auras une vache, oh! mais une fameuse *laitière!* Je la ferai venir de mon pays.

— Et des pigeons ?

— Et des pigeons.

— Et des lapins ?

— Et des lapins. Ah! ah! madame Fauveau, cela te rend sérieuse, hein?

— Ah! pour ça, oui, mon bon Joseph, car vivre à la campagne avec toi, notre fille, mon père et ma mère (il faudra bien qu'ils nous suivent), c'est mon rêve, vois-tu, là, c'est mon rêve !

— Et le mien donc! C'est ce qui me donne tant de cœur et de courage. Oui, je me dis : « Ma petite Maria n'est pas aussi heureuse que je le voudrais; mais patience, patience! encore une dizaine d'années, et je lui arrangerai un joli petit paradis sur la terre. »

— Cher Joseph! es-tu bon! mon Dieu, es-tu bon! dit Maria cette fois sérieuse, très-sérieuse, car une larme d'attendrissement brilla dans ses grands yeux noirs, toujours si fripons et si éveillés.

Le bruit de la porte de la boutique que l'on

ouvrait en dehors interrompit l'entretien de Joseph et de sa femme.

Un facteur de la poste entra, salua, déposant une lettre sur le comptoir, et dit :

— Trois sous, madame, c'est une lettre pour M. Fauveau.

Pendant que le mercier tirait de son gousset la monnaie nécessaire au payement du facteur, qui sortit bientôt, la jeune femme examinait curieusement la lettre que l'on venait d'apporter ; puis, l'approchant de son petit nez, et enflant ses narines roses et dilatées, elle dit gaiement :

— Peste ! M. Fauveau, quelle correspondance embaumée tu as là ! Un cachet de cire mordorée, avec une enveloppe de papier bleuâtre et épais comme je n'en ai jamais vu. Du reste, l'adresse est d'une bien jolie écriture. Ah ! ah ! M. Fauveau, qu'est-ce que ce joli poulet-là, s'il vous plaît ?

— Ma foi, je n'en sais rien du tout. Vois toi-même.

— Je crois bien que je vais voir moi-même ! Plus souvent que je te laisserai lire tout seul des poulets comme ceux-là !

Et Maria, décachetant la lettre, lut ce qui suit :

« Mon cher Joseph... »

— Ah! ah! scélérat! dit-elle en s'interrompant, *mon cher Joseph!* rien que cela, hein! c'est assez clair. Mais voyons un peu la signature de cette belle aux yeux doux.

Et la jeune femme lut au bas de la lettre :

« Anatole Ducormier. »

— Anatole! Comment, Anatole est à Paris? s'écria Joseph; quel bonheur!

— Le fils du père Ducormier, dont tu as acheté le fonds de commerce? demanda la jeune femme; ce jeune homme si savant dont tu m'as tant de fois parlé... qui avait tous les prix à ta pension?

— Parbleu! il a eu le prix d'honneur. Ils se disputaient toujours les premières places, lui et Bonaquet. Nous étions les trois inséparables. Ah! quel bonheur que ce brave Anatole soit de retour! Mais lis donc vite, Maria, lis donc vite sa lettre!

Et la jeune femme lut ce qui suit :

« Mon cher Joseph,

« Je suis à Paris depuis deux jours; j'arrive d'Angleterre, voilà près de six ans que nous ne nous sommes vus. J'ai le plus grand désir de

te serrer la main. J'irai donc te demander à dîner aujourd'hui, et nous passerons une bonne soirée de causerie comme autrefois.

« A toi de cœur.

« Anatole Ducormier. »

— Bravo ! s'écria Joseph Fauveau en se frottant les mains, bravo ! une vraie fête ! vivat !

— C'est ça, bravo! une vraie fête! vivat ! reprit la jeune femme en contrefaisant son mari. Ce ne sera pas le dîner qui sera une vraie fête, toujours ! Nous n'avons que le pot-au-feu, un morceau de veau à la casserole et une salade.

— Eh bien ! est-ce que ça n'est pas assez ? Est-ce que tu crois qu'Anatole, fils de petits boutiquiers comme nous, quoiqu'il soit habitué à la table des grands seigneurs, des ambassadeurs, fera fi du pot-au-feu de l'amitié ? Pauvre garçon, va, tu ne le connais pas! c'est bien le meilleur enfant, le moins faiseur d'embarras! Avec ça, ne buvant jamais ni vin ni liqueur... une vraie demoiselle.

— Alors, puisque c'est une demoiselle, dit gravement Maria, je lui ferai de ces petits pots de crème au chocolat dont vous êtes si gour-

mand, M. Fauveau. Il est trois heures et demie, je vais tout de suite envoyer Louise chercher du lait; j'aurai le temps.

— Es-tu gentille, va!

— C'est pour la crème au chocolat que vous dites cela, monsieur; mais un instant : il faut que tu gardes le magasin.

— Parbleu ! Ah! dis donc, Maria, si par la même occasion Louise commandait un vol-au-vent chez le pâtissier, avec des *boulettes?*

— Pas du tout, monsieur le glouton! on dîne très-bien avec le pot-au-feu, un morceau de veau, une salade et une crème au chocolat, quand c'est moi qui l'ai faite.

— Oh! ma petite Maria, j'aime tant les *boulettes!* Et puis, je me le rappelle maintenant, Anatole les adore!

— Bien vrai, M. Anatole adore les boulettes?

— Parole d'honneur!

— Ah! M. Fauveau, M. Fauveau! vous n'êtes guère raisonnable, et fièrement sur votre bouche! dit Maria en quittant le comptoir et menaçant son mari du bout du doigt. Enfin, je vais dire à Louise de passer chez le pâtissier. Mais un instant... à une condition.

— Laquelle?

— Tu es de garde cette nuit?

— Tiens, ne m'en parle pas, c'est atroce! Coucher par ce froid au corps de garde, sur un lit de camp, auprès des voltigeurs et des grenadiers! grelotter là toute la nuit!

— Dame! reprit Maria d'un ton malin, puisque tu aimes à grelotter sur un lit de camp avec d'aimables voltigeurs et de ravissants grenadiers, que veux-tu que j'y fasse, moi?

— Sapristi, non! je n'aime pas ça, et pour preuve, je ne retournerai pas au corps de garde.

—Eh bien! chéri, c'est tout ce que je désire. C'était là ma condition.

— Tant pis! s'écria Joseph. Je brave le conseil de discipline! Je dirai que j'ai eu... un étouffement.

— D'autant plus que tu auras mangé des boulettes!... C'est ça, reste, et tu pourras passer toute la soirée avec ton ami.

— Ma foi! s'écria Joseph, ce qu'il y a de certain, c'est que je suis fièrement heureux d'être au monde, voilà tout ce que je peux te dire, ah! sapristi!

— C'est fameux! pensait Maria; ce vieux indigne sera pendant ce temps-là à m'attendre dans son fiacre, à la porte de la boutique. Je

suis joliment fâchée de ne pas lui avoir dit d'amener aussi son imbécile de prince, ça aurait été plus drôle.

Puis s'adressant à son mari d'un air solennel :

— C'est convenu, monsieur. Puisque vous me faites le sacrifice de passer cette nuit ici, au lieu de la passer au corps de garde... vous aurez des boulettes.

— Tiens, chérie, il faut que je te mange en attendant le vol-au-vent! s'écria Joseph en prenant sa femme par sa ronde et fine taille, au moment où elle entrait dans l'arrière-boutique.

— Mais finis donc, Joseph, dit Maria en se retournant à demi pour donner le baiser d'adieu à son mari; finis donc, voilà quelqu'un qui entre.

En effet, un client ouvrait la porte. Le mercier alla au-devant de lui, et Maria disparut dans la pénombre de l'arrière-boutique.

. . . .

Toujours grâce à la béquille magique du *Diable boiteux,* nous conduirons le lecteur, non pas dans un autre quartier, mais dans une rue aussi aristocratique que la rue du Bac est commerçante.

IV

L'hôtel de Morsenne (appartenant au prince de Morsenne) était l'une des plus magnifiques demeures du faubourg Saint-Germain.

A peu près au même moment où se passaient les scènes précédentes, chez la veuve du colonel Duval et chez la jolie parfumeuse madame Fauveau, madame la duchesse de Beaupertuis (fille du prince de Morsenne) rêvait et songeait, à demi étendue sur une causeuse placée au coin de la cheminée d'un immense salon meublé avec une splendeur royale.

Madame de Beaupertuis, âgée d'environ vingt-quatre ans, représentait le type accompli de ce que Saint-Simon appelait *une grande dame du plus bel et du plus grand air*. Sa taille svelte, élevée, son port de tête ordinairement impérieux, son nez aquilin, quelque chose de dédaigneux, de caustique dans la coupe de sa lèvre inférieure, un peu proéminente, donnaient à ses traits fins et réguliers une remarquable expression d'orgueil aristocratique. Aussi lorsque Diane de Beaupertuis entrait dans un salon, vêtue d'une robe de satin traînante à long corsage, éblouissante de pierreries, redressant sa jolie tête, encadrée des boucles vaporeuses de ses cheveux châtain clair, disposés à la Sévigné, et regardait autour d'elle avec une fierté hardie, en clignant à demi ses grands yeux d'un brun orangé (sa vue était assez basse), on aurait cru voir descendre majestueusement de son cadre un des plus hautains portraits de Mignard.

Ce jour-là les traits de madame de Maupertuis exprimaient l'ennui le plus morne. Nonchalamment étendue sur sa causeuse de satin damas ponceau à bois doré, son regard fixe errait dans le vide; accoudée à un coussin, une de ses belles mains blanches veinées d'a-

jour pendait languissante, tandis que de l'autre elle caressait avec distraction une petite chienne microscopique de la plus pure race des *king's-Charles*, couchée à côté d'elle.

Un bâillement nerveux, prolongé, ayant contracté pendant quelques instants son joli visage, Diane de Maupertuis murmura avec un accent d'une irrécusable sincérité :

— Mon Dieu ! que je m'ennuie !... oh! quelle vie !... quelle vie!

Puis, s'adressant à sa petite chienne dont elle enroulait machinalement autour de ses doigts effilés les longues soies noires et parfumées :

— Tu es bien heureuse, toi, Préciosa ; tu ne t'ennuies pas. Pourvu que tu aies chaque jour ton biscuit émietté dans de la crème et que tu fasses ta promenade pelotonnée dans mon manchon, ou couchée sur les coussins de ma voiture, ta vie est satisfaite, et, le soir, tu t'endors paisible dans ta niche d'édredon. Heureuse, heureuse Préciosa ! tu ne sais pas ce que c'est que de réunir en soi toutes les conditions de bonheur possibles, rang, fortune, beauté, jeunesse, indépendance, et de traîner dans l'opulence une vie morne et glacée, non point par pruderie sauvage, mais parce que rien autour

de nous ne nous plaît, et que notre orgueil de rang, notre délicatesse de nature, nos seules vertus peut-être, se soulèvent de mépris à la seule pensée de chercher l'inconnu dans un monde si au-dessous du nôtre. Mais que dis-je, heureuse? Non, tu n'es pas heureuse, chère petite Préciosa! De par la pureté de ton noble sang, qui remonte au temps du bon roi Charles, n'es-tu pas condamnée, de peur de déroger, à ne faire ta société que de bichons de ton espèce, petits animaux de haut lignage, coquets, frisés, parfumés, nourris comme toi de crème et de biscuits, et comme toi n'allant jamais à pied, mais qui, sauf quelques différences insignifiantes dans leurs jolis museaux, sont tous si absolument pareils qu'entendre l'un d'eux japper, ou le voir faire le beau, donner la patte, c'est avoir vu et entendu tous les autres? Aussi, pour toi, quelle mortelle uniformité dans ce monotone entourage, pauvre Préciosa! et combien j'approuve ton goût pour la solitude! Tu as raison, petite Préciosa. Imagine ce que serait pour toi, si fière, si distinguée, qui de ta vie n'as quitté le salon de cet hôtel que pour m'accompagner dans d'autres hôtels, si tu allais aventurer tes pattes mignonnes et soyeuses sur la fange du pavé

des rues... Ah! chère petite Préciosa, mieux vaut encore vivre dans un morne et pesant ennui, avec tes pareils en race et en manières. Végète et meurs dans ton isolement, pauvre Préciosa! On vantera ta hautaine austérité, et, un jour, te déposant sous une touffe de perce-neige, tristes fleurs pâles et glacées, je te consacrerai cette épitaphe :

Ci-gît l'incomparable Préciosa, *modèle de toutes les qualités que l'on peut avoir eues malgré soi!*

A moins, pauvre petite, ajouta madame de Beaupertuis avec un sourire ironique et moqueur, à moins que, comme ta maîtresse, tu ne sois condamnée par la fatalité du destin à mourir de mort violente, ainsi que me l'a prédit, il y a dix-huit mois, je crois, cette ridicule sorcière, qui n'a pas été dupe de mon déguisement; il est vrai qu'elle ne s'est pas positivement expliquée, nous laissant le choix, à une autre curieuse et à moi, entre une fin tragique ou une condamnation aux galères à perpétuité!... Et quand on songe que l'ennui peut pourtant nous pousser à aller entendre de pareilles sottises!

Le soliloque philosophique de la duchesse de Beaupertuis fut interrompu par la voix d'un valet de chambre qui, soulevant la portière, annonça :

— M. le chevalier de Saint-Merry.

Ce personnage était un homme de cinquante ans, d'une tournure distinguée, encore alerte et juvénile ; il avait les cheveux teints, les sourcils teints, les favoris teints ; véritable type de l'ancien *beau*, ses traits assez fatigués exprimaient ordinairement une morgue hautaine, tempérée d'ailleurs par les habitudes de la meilleure compagnie.

Les méchants disaient que M. de Saint-Merry avait été charmant dans sa jeunesse, et à l'appui de cette assertion, ils prétendaient qu'en tenant compte des différences qui existent entre la beauté d'un homme et la beauté d'une femme, madame de Beaupertuis ressemblait extraordinairement à M. de Saint-Merry dans sa jeunesse. Toujours est-il que le chevalier, grâce à son double privilége de parrainage et de très-ancien ami de la famille, embrassa familièrement (pour ne pas dire paternellement), embrassa sur le front Diane de Beaupertuis, qui, par déférence, s'était à demi levée à l'approche du chevalier ; puis, s'asseyant à côté de la jeune

duchesse, il lui dit d'un air aussi courroucé que consterné :

— Eh bien ! ma belle filleule (c'était son expression accoutumée), vous ignorez sans doute la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Une indignité ! Mais ces monstruosités-là ne peuvent se rencontrer que de nos jours !... Voilà les suites de cette abominable révolution de 1789 ! Dans quel temps vivons-nous, mon Dieu ! dans quel temps vivons-nous !

— Achevez donc...

— Du reste, reprit M. de Saint-Merry, vous aurez l'étrenne de la nouvelle. C'est tout frais. Le fait m'a été certifié, il y a deux heures, par la belle-mère de la marquise. La pauvre femme est si outrée, si désespérée, que, pour échapper à cet opprobre de famille, elle part ce soir pour sa terre, malgré le froid et la neige.

— Mon cher parrain, je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites là. Et d'abord, de quelle marquise voulez-vous parler ?

— Eh ! mon Dieu ! de la marquise de Blainville.

— Ma cousine ? Ce n'est pas celle-là, j'imagine, qui aura commis quelque indignité, car avant et depuis son veuvage, je n'ai jamais

entendu courir sur elle le moindre méchant bruit.

— C'est possible, mais l'on n'aura rien perdu pour avoir attendu.

— Comment! l'on aurait quelque chose à reprocher à madame de Blainville? dit la duchesse en secouant la tête d'un air de doute. Impossible! C'est médisance, erreur ou calomnie! Ma cousine, peut-être la seule femme dont je répondrais!

— Vraiment? Eh bien...

— Eh bien?

— Elle a épousé hier... son médecin!...

Madame de Beaupertuis partit d'un tel éclat de rire, que M. de Saint-Merry la regarda tout ébahi, pendant que la rieuse disait avec un redoublement d'hilarité qu'entrecoupaient ses paroles :

— La marquise de Blainville, une des plus grandes dames de France... et des plus rigoureusement formalistes... madame de Blainville... épouser, ah! ah! ah! épouser une *espèce!!!* épouser son médecin!... ah! ah! ah! un monsieur en noir... qui tâte le pouls... et fait tirer la langue...En vérité, c'est à mourir... de fou rire! surtout, lorsque l'on connaît la marquise... et que l'on se représente sa figure

hautaine et sévère... Tenez... mon cher parrain... il n'y a que vous au monde pour des imaginations semblables. Merci, du moins, de ce bon et franc rire... cela fait du bien... Il y a si longtemps que je n'ai ri de bon cœur!... Vous êtes adorable!

— J'étais bien certain, chère duchesse, que vous ne voudriez pas croire à une pareille énormité, mais...

— Ce qu'il y a de charmant, c'est votre sérieux, votre sang-froid, en contant cette bouffonne histoire! L'effet en est doublement plaisant. Mais au moins, avez-vous inventé un nom, un bon nom, pour ce médecin?

— Je n'ai rien eu du tout à inventer; ce médecin, qui a accompagné la marquise dans son voyage d'Allemagne, se nomme Bonaquet.

— Vous dites? reprit madame de Beaupertuis en contraignant à grand'peine une nouvelle explosion d'hilarité. Répétez donc le nom... je vous prie... Vous dites?

— Eh! mon Dieu! répondit impatiemment le chevalier, je dis le docteur Bonaquet, parce que Bonaquet, c'est son nom, si cela peut s'appeler un nom!

Cette fois, M. de Saint-Merry crut que madame de Beaupertuis allait tomber en spasme,

tant ses éclats de rire étaient violents, convulsifs.

— Ah! ah! ah! reprit-elle en se renversant en arrière, je me figure la marquise ayant toujours porté, soit de son chef, soit de celui de son mari, un des plus grands noms de France, se faisant annoncer : « Madame... » ah! mon Dieu! que vous êtes donc amusant!... se faisant annoncer : « Madame la doctoresse Bo... Bona... Bonaquet! »

Et la duchesse de rire à se tordre.

L'entrée d'une troisième personne vint interrompre l'accès de folle hilarité de madame de Beaupertuis.

Le valet de chambre annonça :

— Madame la princesse.

V

Madame la princesse de Morsenne était une femme de taille moyenne, un peu replète, âgée de cinquante ans environ, mais, ainsi qu'on le dit vulgairement, *bien conservée*. Elle avait dû autrefois être jolie.

Lorsqu'elle entra chez madame de Beaupertuis, sa fille, la princesse de Morsenne tendit cordialement la main à M. de Saint-Merry, qui se leva et baisa avec un galant empressement cette main encore fraîche et potelée.

Se laissant alors tomber dans un fauteuil,

la princesse s'écria avec un accent d'indignation concentrée :

— Ah! quelle honte! mon Dieu, quelle honte!

— Pardonnez-moi de n'avoir pas été au-devant de vous, ma mère, dit la duchesse à madame de Morsenne; mais, grâce à une ravissante plaisanterie de mon cher parrain, j'étais anéantie à force de rire.

— Eh bien ! ma chère, cette envie de rire va vous passer. Apprenez qu'au moment où je vous parle, la famille de votre père est déshonorée !

— Déshonorée? reprit madame de Beaupertuis stupéfaite, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que notre cousine de Blainville...

— Comment! reprit la duchesse près de céder à une nouvelle explosion d'hilarité, vous aussi, ma mère? Ah çà ! mais vous vous êtes donc entendue avec M. de Saint-Merry pour ce duo bouffe, dans le goût d'*Il matrimonio segreto?*

— Quel duo bouffe? dit la princesse impatientée. Voyons, Diane, êtes-vous folle?

— Je viens d'apprendre à ma belle filleule, chère princesse, la dégradation de la marquise

de Blainville, dont je ne vous savais pas instruite, reprit M. de Saint-Merry; j'ai eu beau répéter à votre fille que je parlais sérieusement, elle ne m'a point voulu croire, et s'est mise à rire de tout son cœur, pensant que, pour plaisanter, j'imaginais cette énormité.

— Une plaisanterie? s'écria madame de Morsenne avec amertume. Croyez-vous donc le chevalier capable de plaisanter avec la honte de notre famille?

Madame de Beaupertuis comprit enfin que sa mère et son parrain disaient vrai. D'abord son hilarité fit place à une sorte de stupeur, et comme si elle n'eût pu croire encore à ce qu'elle venait d'entendre, elle dit à madame de Morsenne :

— Non, non, encore une fois, c'est impossible! Madame de Blainville n'a pas pu se dégrader à ce point! Que ce bruit ait pris quelque consistance, soit! mais...

— Mais l'on vous dit que c'est une chose conclue! reprit impatiemment la princesse. Le doute n'est plus permis.

— Je tiens le fait de la belle-mère de la marquise, ajouta M. de Saint-Merry.

Diane de Beaupertuis ressentit alors une indignation profonde; elle rougit jusqu'au

front; ses narines se dilatèrent; le courroux, la révolte de l'orgueil de race, brillèrent dans ses grands yeux étincelants, et elle s'écria d'une voix légèrement altérée :

— Oh ! c'est indigne! pour nous et pour cette femme! Quelle ignominie! quel opprobre!

Puis elle ajouta :

— Mais elle est tombée en enfance! Allons donc! un pareil mariage n'est pas valable!

— Hein! qu'en pensez-vous, chevalier? ajouta la princesse non moins ingénument que sa fille. Vous savez peut-être si ce monstrueux accouplement (car ce n'est pas là un mariage) est valable? Qu'en pensez-vous, vous qui pour vos procès avez si souvent parlé avec des procureurs?

— Eh, mon Dieu! madame, reprit le chevalier en haussant les épaules, malheureusement ce mariage est valable, très-valable!

— Et l'on a pu trouver un ecclésiastique assez éhonté pour consacrer une telle turpitude au nom de la religion ! s'écria madame de Morsenne.

Puis elle ajouta avec une sorte d'épouvante :

— Mais, mon Dieu, où en sommes-nous, chevalier? mais où allons-nous?

— Eh ! chère princesse, reprit M. de Saint-

Merry, non moins consterné, je n'en sais, ma foi, rien du tout, où nous allons; mais évidemment, nous roulons à des abîmes... au chaos! Toutes ces énormités qui se succèdent depuis la révolution de 1789 sont autant de pronostics effrayants. Tenez encore, cet été n'y a-t-il pas eu un autre horrible scandale? Cette malheureuse petite comtesse de Surval n'a-t-elle pas fini par se faire enlever (et je vous demande un peu pourquoi, puisque depuis des années Surval prenait, après tout, les choses en galant homme), n'a-t-elle pas fini par se faire enlever? et par qui? Par un artiste!... un monsieur qui peint des tableaux pour vivre!

— Et pourtant, reprit la princesse, Dieu sait si jusqu'alors, dans le monde, on avait été parfait pour la comtesse. Elle avait beau se compromettre de la façon la plus étrange, changer d'amants comme de robes, l'on fermait les yeux, parce que cela du moins se passait entre gens de même sorte. Mais voilà que pour clore dignement cette belle vie, elle s'imagine de se faire enlever par qui? Par une espèce de l'autre monde, et de s'en aller vivre maritalement avec ce monsieur dans je ne sais quel coin de province. En vérité, je ne sais si

ce n'est pas au moins aussi hideux que la conduite de cette effrontée marquise!

— Ma foi, reprit amèrement Diane de Beaupertuis, ces deux indignités se valent : conserver son nom et son titre pour les traîner dans la fange d'un pareil ménage, ou bien avoir la bassesse d'abdiquer sa position et son rang pour porter, ou plutôt pour supporter le nom d'un homme qui va visiter des malades pour de l'argent, il n'y a que le choix entre les deux hontes.

De nouveaux personnages vinrent prendre part à cette scène.

Le valet de chambre annonça successivement :

— Madame la baronne de Robersac.

Puis :

— Le prince.

Madame de Robersac était une femme de quarante-cinq ans environ, très-brune, très-mince, au regard pénétrant, au sourire doucereux, à la physionomie remplie de finesse et de charme; du reste, femme supérieure et remarquable à un certain point de vue. Nous en reparlerons, et fort au long, car madame de Robersac était un type contemporain.

M. le prince de Morsenne, père de madame

de Beaupertuis (en cela du moins qu'il était le mari de madame de Morsenne), âgé de cinquante et quelques années, avait été chargé de plusieurs grandes ambassades. Il réunissait, sinon tous les mérites, du moins tous les dehors du diplomate homme d'État, toutes les grâces insidieuses du grand seigneur accompli : physionomie charmante, brillant caquetage, dignité prévenante, affabilité exquise, courtoisie parfois coquette, mais jamais banale, car il ménageait, il tarifait, pour ainsi dire, sa bonne grâce selon la position de chacun, et avait vingt manières de donner la main, de rendre un salut ou de souhaiter le bonjour; d'une dévotion sinon outrée, du moins fort voyante (cela depuis peu d'années seulement), il ne manquait pas une occasion sérieuse de faire montre, à la tribune de la chambre des pairs, d'une inflexible rigidité de principes à l'endroit de la morale, de la religion et de la famille, bases immuables de toute société.

Lorsqu'il entra chez sa fille, M. de Morsenne tenait à la main une lettre ouverte.

Madame de Robersac allant droit à madame de Morsenne, assise auprès de la jeune duchesse, lui dit affectueusement, après avoir salué d'un signe amical le chevalier de Saint-

Merry et serré la main de Diane de Beau-pertuis :

— J'ai appris là-haut, par l'institutrice de Berthe, que vous étiez ici, chère princesse. Comme je descendais, j'ai rencontré M. de Morsenne ; il m'a offert son bras, et nous venons nous désoler avec vous du malheur inouï qui frappe votre famille.

— Vous savez donc aussi cette déplorable histoire, ma chère? dit madame de Morsenne à madame de Robersac.

Celle-ci répondit d'un ton pénétré :

— Ce cher prince vient de me tout conter ; je suis encore toute tremblante de stupeur et d'indignation. Qui pouvait donc, mon Dieu! s'attendre à cela? Une femme que l'on avait crue jusqu'ici d'un caractère si honorable, d'un commerce si sûr, d'une solidité si éprouvée, d'une vie si irréprochable, d'une piété si exemplaire ! En vérité, c'est du vertige!

— C'est ce que j'ai pensé tout de suite, reprit la jeune duchesse. Il y a évidemment dans ce mariage, ou plutôt, comme le dit ma mère, dans ce monstrueux accouplement, un motif suffisant pour le faire déclarer nul.

—Eh, mon Dieu, oui! autrefois il en eût été ainsi, dit le chevalier de Saint-Merry, car alors

on prenait du moins quelque souci de l'honneur et de la dignité des familles; mais depuis cette abominable révolution...

Et haussant les épaules en s'adressant au prince, le chevalier ajouta en gémissant :

— Ah! mon pauvre Hector!... dis... dans quel temps vivons-nous?

— Ah! mon cher Adhémar, reprit M. de Morsenne, il n'y a pas bien longtemps, tu le sais, que je l'ai dit à la chambre des pairs : La révolution n'est pas seulement dans la politique; la révolution s'est infiltrée dans les mœurs, dans la famille; elle ébranle la société jusque dans ses fondements! Chaque jour amène son indignité, et ces indignités, dont nous sommes révoltés, se commettent maintenant avec un sang-froid effrayant. C'est la réflexion dans la démoralisation. Ainsi cette indigne marquise a si parfaitement bien la tête à elle, ajouta M. de Morsenne avec un courroux concentré, que, tout à l'heure, en rentrant chez moi, voici ce que j'ai trouvé.

— Qu'est-ce que cela, mon père? demanda Diane de Beaupertuis.

— Une lettre de faire part, répondit le prince en se croisant les bras et en jetant circulairement son regard sur les acteurs de cette scène,

comme pour les prendre à témoin de cette nouvelle énormité.

Et il répéta :

— Oui, une lettre de faire part de ce honteux mariage !

— Quelle impudence ! dit la princesse.

— Quelle audace ! ajouta madame de Robersac.

— Et ce n'est pas tout, reprit M. de Morsenne, ce n'est pas tout !

— Comment ! dit M. de Saint-Merry, il y a autre chose encore ?

— Il y a, reprit le prince en se contenant à peine, il y a que cette lettre de faire part n'est pas imprimée, mais écrite à la main, par la marquise, ainsi que chez nous cela se pratique par égard entre parents. Or, c'est déclarer positivement, effrontément, que l'on revendique ces relations de parenté, que l'on se prépare à les continuer. C'est menacer madame de Morsenne, et moi, et ma fille, et le duc mon gendre, de l'insolente visite de madame et de M. Bonaquet.

— C'est par trop exorbitant ! s'écria madame de Morsenne. Elle ne peut pas être folle à ce point, cette femme !

— Je vous dis, ma chère, reprit le prince,

que c'est nous prévenir officiellement qu'un jour ou l'autre elle nous amènera ici son médecin.

— Et moi, s'écria la princesse, je vous déclare que dès aujourd'hui, dès cette heure, ma porte est à jamais fermée à votre cousine. Je vous demande un peu quel abominable exemple pour ma fille Berthe, une enfant de quinze ans ! Risquer de se rencontrer avec une créature perdue !

— Si elle avait l'audace de se présenter chez moi, ajouta la jeune duchesse, je lui ferais dire par mes gens que je suis chez moi pour tout le monde, excepté pour elle.

— Heureusement, reprit madame de Robersac, ce va être un soulèvement général dans la société contre ce déplorable scandale : toutes les portes seront fermées, et rudement fermées à cette marquise sans cœur et sans vergogne !

— Pour l'amour de Dieu ! ne l'appelez donc point marquise, ma chère ! s'écria la princesse ; grâce au ciel, elle ne l'est plus, marquise !

— Tenez, ma mère, reprit la jeune duchesse en se levant avec vivacité, je me charge d'envoyer à tout le monde des lettres de faire part aussi, mais écrites au nom de notre maison.

— Des lettres de faire part? demanda-t-on

tout d'une voix à Diane de Beaupertuis, comment cela ?

— Oui, reprit la jeune duchesse, des lettres de faire part ainsi conçues :

« *Nous avons l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse et dégradante que notre famille vient d'éprouver, par suite du mariage de madame la marquise de Blainville (née de Morsenne) avec une personne indigne d'appartenir à notre maison.* »

Et je signe la première, ajouta résolûment Diane de Beaupertuis ; et pas un de nos parents ne manquera de m'imiter.

— Excellente idée ! s'écria le chevalier de Saint-Merry. Je suis prêt à signer, moi, comme le plus ancien ami de la famille.

— Il n'y a vraiment que cette chère Diane pour avoir des idées pareilles ! dit madame de Robersac avec admiration.

Et elle ajouta avec une nuance imperceptible d'ironie, en regardant la mère de la jeune duchesse comme par hasard :

— Tout le noble sang des Morsenne se révolte en elle ! Comme elle est bien digne d'avoir pour aïeule cette fière et farouche

Diane..., dame de Morsenne, qui, au XIVe siècle, eut le terrible courage de tuer de sa propre main sa fille, qui avait, dit-on, forfait à l'honneur !

La princesse rougit légèrement, et le chevalier de Saint-Merry reprit vivement :

— Ma chère filleule a raison. Son idée est excellente. Oui, voilà ce qu'on devrait faire plus souvent pour rappeler les gens à la dignité de leur nom!

— Comment! ce que l'on devrait faire? dit vivement la princesse ; mais j'espère bien qu'on le fera !

Et s'adressant à son mari d'un air interrogatif :

-- N'êtes-vous pas de mon avis?

— Certainement, répondit le prince d'un ton solennel, et comme chef de ma maison, je me charge d'écrire moi-même ces lettres de ma main.

Le valet de chambre entrant de nouveau interrompit l'entretien.

VI

Le valet de chambre s'étant approché du prince lui présenta une carte, déposée sur un petit plateau d'argent, et lui dit :

— Prince, c'est la carte d'une personne qui désire vous parler.

— Loiseau n'est pas de retour? dit M. de Morsenne à demi-voix en prenant la carte.

— Non, prince, je n'ai pas vu M. Loiseau rentrer, répondit le valet de chambre tandis que son maître, s'approchant d'une fenêtre, lisait à l'aide d'un lorgnon d'écaille le nom écrit sur la carte.

Ce nom était celui d'*Anatole Ducormier*.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? reprit le prince en interrogeant le valet de chambre, je ne connais pas ce nom-là.

— Prince, ce monsieur dit qu'il vient pour affaires très-pressées...

— Pour affaires? Alors conduisez-le à mon intendant, si c'est pour affaires! Je ne sais pas ce que c'est que M. Ducormier, moi!

Puis au moment où le valet de chambre allait s'éloigner, le prince lui dit de nouveau à demi-voix :

— Vous me préviendrez dès que Loiseau sera rentré.

— Oui, prince.

Et le valet de chambre sortit.

M. de Morsenne alors se rapprocha du groupe, dont il s'était un moment éloigné.

— Mon père, c'est entendu, dit la duchesse de Beaupertuis, ce soir même, il faut écrire ces lettres... de faire part... Ce sera d'un bon enseignement pour les femmes qui désormais pourraient songer à d'ignobles mésalliances.

— Ce soir même je les écrirai, dit M. de Morsenne.

— Venez chez moi un peu plus tôt que de coutume, cher prince, reprit madame de Robersac en s'adressant à M. de Morsenne.

Amenez Diane, nous vous aiderons à écrire ces lettres; puis après cette digne et courageuse action, et en manière de récompense... nous ferons tous trois... une petite débauche... dont j'ai le projet.

— Que voulez-vous dire? reprit le prince en regardant madame de Robersac avec surprise. Quelle petite débauche?

— Tout le monde répète que cette année les bals de l'Opéra sont charmants et tout à fait de bonne compagnie, ajouta madame de Robersac en regardant fixement M. de Morsenne, qui parut un instant surpris et troublé. Je meurs d'envie d'y aller; je suis certaine que Diane ne demandera pas mieux que de m'accompagner, et j'ai résolu que vous nous y conduiriez, cher prince.

— Le bal de l'Opéra? C'est une excellente idée! dit madame de Beaupertuis. Je m'y suis ennuyée l'année passée comme une morte; mais c'est égal, si mon père veut nous y conduire, je suis des vôtres, ma chère madame de Robersac.

— Bravo, Hector! Le bal de l'Opéra, cela nous rajeunit de vingt ans! J'irai t'y rejoindre, dit en riant M. de Saint-Merry, en s'adressant au prince.

Celui-ci, malgré son habitude de dissimulation, ne put complétement cacher son embarras, encore augmenté par le regard fixe et pénétrant de madame de Robersac, et il répondit à M. de Saint-Merry :

— Ah çà ! mon cher Adhémar, tu es fou ?

— Comment ?

— Moi, au bal de l'Opéra !

— N'y sommes-nous pas allés cent fois ensemble ?

— Oui, autrefois, mais franchement, notre place n'est plus là maintenant. Songes-y donc, à nos âges... et puis enfin, quand on est dans une certaine position politique...

— Allons donc ! Hector, est-ce que, l'an passé, je n'y ai pas vu le duc de Mirecourt, l'ancien président du conseil ? Il est cependant de *nos âges*, comme tu dis ; et le marquis de Juvisy, vice-président de la chambre des pairs, autre jeune homme à peu près de *nos âges*, n'est-il pas un des plus intrépides amateurs du bal de l'Opéra, un des habitués du fameux *Coffre ?*

— Il est vrai, mais...

— Comment ! mon cher, vous hésiteriez ? dit madame de Morsenne à son mari ; je vous assure que si je ne craignais que le masque

et la chaleur ne me causassent une migraine affreuse, je serais de la partie, car voilà trois ou quatre ans que je ne suis allée au bal de l'Opéra.

— Sans doute, répondit le prince en reprenant son assurance, je serai toujours mille fois heureux de me mettre en toute occasion aux ordres de madame de Robersac et de ma fille; mais, en vérité, par les raisons que je vous ai dites, et surtout après le malheur qui vient de frapper notre maison, ne serait-ce pas une grave inconvenance d'aller me montrer ce soir même au bal de l'Opéra, où je n'ai pas mis les pieds depuis dix années?

— Et moi, je pense, au contraire, cher prince, reprit madame de Robersac, qu'il serait d'un très-bon effet de témoigner par votre présence dans un lieu de plaisir que vous ne ressentez aucune honte d'une indignité dont vous n'êtes en rien solidaire.

— Pourtant, ma chère madame de Robersac, reprit le prince, vous me permettrez de vous faire observer...

— Je dirai plus, reprit la baronne en interrompant M. de Morsenne, comme un grand nombre des hommes de notre société se trouveront, selon leur habitude, au bal de l'Opéra,

et que votre présence y causera une certaine sensation, il me paraîtrait excellent de profiter de cette occasion pour déclarer là, et bien haut, que vous avez écrit, au sujet de ce honteux mariage, la lettre de faire part dont nous sommes convenus.

— C'est évident! dit M. de Saint-Merry; ce soir et demain tout Paris le saurait.

— Madame de Robersac a parfaitement raison, mon cher, ajouta madame de Morsenne en s'adressant à son mari; il faut l'écouter, son conseil est excellent!

— Je suis aussi de cet avis, mon père, reprit à son tour la jeune duchesse. Je ne vous dis pas cela pour vous engager à venir quand même au bal de l'Opéra; car, après tout, nous pourrions y aller, madame de Robersac et moi, avec M. de Saint-Merry, qui, j'en suis sûre, ne nous refuserait pas son bras.

— Pouvez-vous en douter, ma belle filleule? dit M. de Saint-Merry. Mais Hector, ajouta-t-il en regardant le prince, se rendra, j'en suis certain, à toutes les bonnes raisons qu'on vient de lui donner.

— Sinon, ajouta madame de Robersac en riant, mais en accentuant les paroles suivantes d'une façon qui parut à M. de Morsenne très-

significative, l'on croirait que ce cher prince a *vraiment quelque raison*... quelque raison... d'État, je suppose... pour nous refuser...

— Allons, reprit M. de Morsenne en souriant de l'air le plus gracieux, je ne me sens pas le courage de résister plus longtemps à de telles instances. C'est dommage, il est si doux de se faire prier d'une manière si charmante!

— Ah! mon Dieu, dit la jeune duchesse en paraissant se rappeler un souvenir, mais j'y songe maintenant!

— A quoi donc, ma chère? lui demanda sa mère.

— L'abbé Jourdan doit prêcher demain matin à Saint-Thomas d'Aquin, reprit Diane de Beaupertuis; on dit qu'il est délicieux d'indignation et de colère lorsqu'il tonne contre notre époque, et qu'il dit même des choses très-risquées sur la licence des mœurs ; je me ferais une joie d'aller l'entendre. Or, si je rentre du bal de l'Opéra vers quatre ou cinq heures du matin...

— Il faut renoncer à l'abbé Jourdan.

— Soyez tranquille, ma chère, dit la princesse à sa fille, je me charge d'aller moi-même vous réveiller. Je compte bien ne pas manquer non plus l'abbé Jourdan. Je n'emmènerai cepen-

dant pas votre sœur Berthe, car ces sermons ne sont pas faits, à la rigueur, pour de petites filles... Mais nous irons toutes deux.

— Et je vous verrai là, chère princesse, reprit madame de Robersac, car je suis tous les sermons de l'abbé Jourdan. On dit que c'est le parti de Saint-Sulpice qui le pousse et le met en avant pour désoler et écraser ce pauvre abbé Marotin.

— Tout naturellement, reprit le chevalier de Saint-Merry, qui semblait fort au courant de ces haineuses rivalités de sacristie, l'abbé Marotin étant le *toutou* de l'archevêché, les Sulpiciens, qui sont à couteaux tirés avec l'archevêché, sont comme des enragés pour faire mousser leur abbé Jourdan et éreinter l'abbé Marotin. Les journaux religieux échangent tous les matins des injures atroces, en soutenant qui l'un, qui l'autre, en sorte qu'il y a maintenant les *Jourdanistes* et les *Marotinistes* forcenés. Moi, je suis, je le déclare, *Jourdaniste;* ce garçon-là est impayable. Dimanche dernier, il a été effrayant dans sa peinture des peines éternelles, et irrésistible de logique lorsqu'il a prouvé comme quoi l'homme était né pour être à jamais misérable... et c'est parfait pour le peuple, ces démonstrations-là.

— Le fait est que dimanche, l'abbé Jourdan a été si merveilleusement bien, reprit le prince, qu'en sortant de l'église j'ai été trouver monseigneur l'évêque de Ratopolis, qui a lancé l'abbé Jourdan, afin de lui demander l'adresse de ce jeune prêtre, chez qui je suis allé aussitôt déposer ma carte avec un mot très-flatteur, car il est indispensable, par ces temps de déréglement et d'impiété où nous vivons, d'encourager de toutes nos forces et par tous les moyens possibles les gens d'Église qui prêtent une voix énergique et éloquente à la défense de l'ordre social tout entier.

A ces derniers mots, prononcés d'un ton pénétré par M. de Morsenne, sa fille ne put dissimuler un demi-sourire ironique dont madame de Robersac seule s'aperçut. Se levant alors pour prendre congé de la jeune duchesse, elle lui dit :

— Eh bien ! donc, à ce soir, ma chère Diane. A propos, je ne vous demande pas si le duc sera des nôtres ?

— Je vous avouerai, chère madame, reprit la jeune femme, que depuis trois jours je n'ai pas vu M. de Beaupertuis.

— Pourquoi donc cela?

— Il a reçu d'Alger trois nouveaux scarabées

vivants d'une espèce très-curieuse, dit-il; et sans doute depuis quarante-huit heures, il est, sauf quelques heures de sommeil, occupé, sa loupe en main, à noter ses observations sur les mœurs de ces scarabées.

— Quelle singulière et attachante passion que l'histoire naturelle! reprit madame de Robersac en souriant. Il ne faut pas parler, il est vrai, de ce que l'on ne connaît pas; mais, en vérité, je suis toujours à me demander quel plaisir ce cher duc peut trouver à vivre si solitaire et si intime avec ses scarabées.

— Il paraît, reprit en riant la jeune duchesse, que M. de Beaupertuis se livre principalement à l'étude des mœurs de ces vilaines petites bêtes, afin de faire une notice, pour l'Académie des sciences, sur leur mode d'existence. Croiriez-vous qu'il me disait dernièrement qu'en présence des prodiges dont il est journellement témoin au moyen de sa loupe, il éprouve autant d'admiration pour les scarabées que de profond dédain pour notre pauvre humanité? Il m'avait même, à l'appui de cette belle découverte, apporté l'autre matin une carte pointée par lui de coups d'épingle, en manière de *memorandum*, et il voulait à toute force m'expliquer le pourquoi de ces coups

d'épingle; mais je l'ai prié de me laisser tranquille, et il s'en est allé tout grondant, me reprochant mon indifférence.

Et la jeune duchesse se mit à rire de nouveau.

— Taisez-vous donc, écervelée! dit madame de Robersac.

Puis elle ajouta en s'adressant à madame de Morsenne :

— Entendez, chère princesse... les folies que Diane me conte là...

Pendant que madame de Beaupertuis parlait des singulières et scientifiques préoccupations de son mari, le valet de chambre, entrant de nouveau, s'était approché de M. de Morsenne et lui avait dit à mi-voix :

— Prince, M. Loiseau vient de rentrer.

— Dites-lui d'aller à l'instant m'attendre chez moi, avait répondu M. de Morsenne sans pouvoir cacher son impatience et son anxiété.

Ayant alors vu madame de Robersac s'apprêter à sortir, il s'était approché.

— A ce soir donc, cher prince, lui dit madame de Robersac en serrant la main de la jeune duchesse en manière d'adieu, nous ferons bonne et sévère justice de cette indigne marquise.

— Permettez-moi, madame, de vous offrir mon bras jusqu'à votre voiture, dit M. de Morsenne à madame de Robersac, qui accepta.

Puis, se tournant vers sa fille, il ajouta :

— Diane, soyez prête à neuf heures.

— Oui, mon père, répondit la jeune femme.

— Vous viendrez me dire adieu avant votre départ, n'est-ce pas, ma chère? dit la princesse à sa fille en la quittant également.

— Oui, ma mère.

Et madame de Morsenne, accompagnée du chevalier de Saint-Merry, remonta chez elle (elle occupait le premier étage de l'hôtel dont sa fille occupait le rez-de-chaussée), tandis que le prince de Morsenne conduisait madame de Robersac jusqu'au perron, au bas duquel sa voiture devait l'attendre.

Pour arriver au vestibule qui donnait sur ce perron, il fallait, en sortant du salon de madame de Beaupertuis, traverser une galerie, un billard, un salon d'attente et une antichambre.

Pendant ce trajet assez long, interrompu d'ailleurs par une pause de quelques instants dans le billard, où ne se trouvait personne, le prince de Morsenne et madame de Robersac eurent l'entretien suivant :

— Hector, dit au prince madame de Robersac avec un accent contenu, vous me trompez...

— Olympe, que signifie...?

— Depuis quelque temps, je vous l'ai dit, vous êtes auprès de moi distrait, préoccupé; enfin, hier, vous avez envoyé louer une loge pour le bal de l'Opéra de ce soir.

— Je vous assure, ma chère amie...

— Ne mentez pas, Hector, je le sais.

— Encore une fois, vous êtes dans l'erreur.

— Je suis si peu dans l'erreur, que tout à l'heure votre embarras était évident lorsque je vous ai à dessein proposé cette partie d'Opéra, qui va sans doute, et j'y compte... contrarier certains projets.

— En vérité, chère Olympe, reprit le prince d'un ton insinuant et tendre, vous ne m'aviez pas habitué à tant d'ombrage et de défiance. Comment! après une intimité de dix ans, lorsque je passe ma vie chez vous, il y aurait, entre de vieux amis comme nous, de ces folles jalousies?

Puis souriant d'un air gracieux et fin :

— Me réduirez-vous donc à cette humiliation d'invoquer le bénéfice de mon âge pour me mettre à l'abri de vos soupçons... soupçons véritablement trop flatteurs?

— Je suis surtout jalouse de votre confiance,

Hector ; mais il me la faut entière ; et à ce prix, mon Dieu, vous le savez, vous me trouverez toujours indulgente... plus qu'indulgente.

— Ma confiance? Franchement, Olympe, ne l'avez-vous pas? N'est-ce pas dans votre salon et non dans celui de ma femme que je reçois chaque soir mes amis politiques? N'est-ce pas enfin chez vous que je tiens *ma cour*, ainsi que vous le dites, à tort, car c'est plutôt votre cour à vous? ajouta le prince redoublant de coquetterie. N'êtes-vous pas la divinité dont je suis l'humble pontife... trop heureux d'être le premier à vous offrir mes adorations?

— M. de Morsenne, répondit sèchement madame de Robersac, je vous connais trop et depuis trop longtemps pour me laisser prendre à des fadeurs. Écoutez-moi bien : je redoute pour vous du ridicule et du scandale, et par conséquent un double chagrin pour moi. Or, je suis très-décidée, dans notre intérêt commun, à vous épargner ce ridicule, et...

Plusieurs domestiques, apportant des lumières afin d'éclairer les appartements, car la nuit était à peu près venue, interrompirent l'entretien de M. de Morsenne et de madame de Robersac ; ils arrivèrent bientôt dans l'antichambre, où se trouvaient plusieurs valets de

pied ; les uns se levèrent respectueusement, tandis que deux autres ouvraient les battants de la porte vitrée qui donnait sur le perron au bas duquel attendait la voiture de madame de Robersac.

Celle-ci, en descendant les marches, trouva moyen de dire tout bas au prince, qui la conduisait :

— Je vous attends à neuf heures. Si vous n'y venez pas... j'irai de toute façon au bal de l'Opéra, et prenez garde...

Ces mots furent dits tout bas, avec l'accent du dépit et de la menace, durant la descente des marches du perron, au bas duquel attendait le valet de pied de la baronne, tenant ouverte la portière de sa berline.

Madame de Robersac, changeant alors d'accent et de physionomie, dit tout haut, et de l'air le plus affable, à M. de Morsenne, qui l'aidait à monter :

— Mille grâces de votre obligeance, et à bientôt, cher prince.

M. de Morsenne salua respectueusement, et ne quitta le perron pour rentrer chez lui que lorsque la voiture se fut dirigée vers la grande porte de l'hôtel.

Pendant que le prince reconduisait, comme

nous l'avons dit, madame de Robersac, le chevalier de Saint-Merry accompagnait chez elle la princesse. S'arrêtant un instant au milieu du grand escalier, M. de Saint-Merry dit à madame de Morsenne :

— Savez-vous, Armande, que tout à l'heure j'ai eu fort à contenir mon orgueil pour ne pas me jeter au cou de *notre* chère Diane, tant je trouvais admirable son idée de lettres de faire part?

— Oui. Et vous n'avez pas entendu cette vipère aux yeux doucereux, madame de Robersac, s'exclamer ironiquement sur la fierté *du sang des Morsenne* qui se révoltait chez ma fille?

— Bah! vous savez. Armande, que cette vipère-là siffle plus qu'elle ne mord, et d'ailleurs...

— Taisez-vous donc, Adhémar, voilà Berthe, dit vivement madame de Morsenne en continuant de monter l'escalier, appuyée sur le bras de M. de Saint-Merry.

En effet, au moment où la princesse avait interrompu le chevalier, elle venait d'apercevoir sa seconde fille, Berthe de Morsenne (sœur de madame de Beaupertuis), qui descendait l'escalier accompagnée de son institutrice.

Mademoiselle Berthe de Morsenne était une enfant de quinze ans à peine, grande, frêle et pâle, au regard froid, à la physionomie revêche et déjà hautaine malgré son jeune âge ; son institutrice, jeune Anglaise d'une figure douce, grave et un peu triste, l'accompagnait.

Mademoiselle de Morsenne, venant en sens inverse de sa mère et de M. de Saint-Merry, les eut bientôt rejoints.

— Où allez-vous donc, Berthe? lui dit la princesse.

— Je vais en bas voir ma sœur, ma mère.

— J'espère que miss Nancy est toujours contente des progrès de mademoiselle Berthe, qui n'est plus maintenant une petite fille? dit M. de Saint-Merry avec la familiarité d'un ancien ami de la famille.

— Il y aurait fort à faire pour contenter toujours mademoiselle, reprit Berthe d'un petit ton sec et bref.

— Contenter miss Nancy doit être pourtant votre seul désir, ma chère Berthe, répondit solennellement madame de Morsenne en baisant sa fille au front.

Puis elle ajouta en s'adressant à l'institutrice :

— N'oubliez pas, miss Nancy, de demander

aux gens de madame de Beaupertuis si elle est seule, sinon vous remonteriez avec Berthe.

— Oui, madame la princesse, répondit l'institutrice en suivant mademoiselle de Morsenne, pendant que la mère de celle-ci remontait chez elle.

Pendant que ces différents accidents se passaient sur l'escalier, M. de Morsenne était entré précipitamment dans son cabinet, où l'attendait M. Loiseau, son homme de confiance.

VII

M. Loiseau était l'homme à cheveux gris que le lecteur a vu chez madame Maria Fauveau, la jolie parfumeuse; depuis vingt-cinq ans, cet homme remplissait auprès de M. de Morsenne les fonctions de valet de confiance. En raison des services de toutes sortes rendus à son maître par cet intelligent et peu scrupuleux serviteur, une sorte de familiarité régnait, depuis longues années, entre lui et le prince; du reste, M. Loiseau, beau diseur et grand diseur, se piquait de quelque littérature; en homme bien appris, il professait une

grande admiration pour les écrivains du XVIIe siècle. Molière et Regnard surtout étaient ses idoles ; il prétendait, non sans raison, que les Crispins, les Scapins, les Mascarilles, les Sganarelles étaient toujours les gens les plus spirituels de ces comédies ; aussi arrivait-il parfois qu'à la grande impatience de son maître, M. Loiseau, nourri de ses classiques, rappelait par son langage celui de ses modèles ; il ne manquait alors à M. Loiseau que les gants, le manteau et la rapière de Crispin, pour jouer son rôle au naturel.

— Eh bien ! Loiseau, dit vivement M. de Morsenne en entrant, quelles nouvelles?

— Mauvaises, monsieur !

— Maladroit ! s'écria le prince en frappant du pied, tu auras dit ou fait quelque sottise !

— Si monsieur veut m'écouter, il verra.

— Allons ! parle.

— Monsieur m'a toujours reconnu un certain coup d'œil, une certaine expérience?

— En effet, le moment est heureusement choisi pour vous en vanter, M. Loiseau !

— Que monsieur me permette d'achever ; il jugera ensuite.

Et le digne serviteur poursuivit d'un air prétentieux :

— Madame Fauveau n'appartient malheureusement pas à la catégorie des vertus sauvages, revêches, mais malcontentes de leur sort, car il n'y a jamais rien de désespéré avec celles-là. Madame Fauveau est au contraire une de ces vertus gaies, moqueuses, frétillantes, toujours satisfaites de leur condition; elle n'ambitionne rien, ne désire rien, et elle est, ainsi que je vous l'ai répété plusieurs fois, monsieur, après renseignements certains, elle est affolée de son mari, espèce d'animal fâcheux, de cinq pieds sept pouces; et après plus de trois années de mariage, ils font encore scandale dans la maison par la pétulance de leurs amours; il n'y a rien à faire contre cela, monsieur, car enfin...

— Est-ce une gageure? s'écria M. de Mersenne en interrompant son fidèle serviteur, est-ce une gageure de venir me conter ces impertinences?

— Je ne voudrais pas leurrer monsieur, et...

— Mais ces offres? cet argent?

— Madame Fauveau a été aussi adroite pour m'obliger à reprendre l'argent, que j'avais mis d'adresse à le lui faire d'abord encaisser, comme j'en étais convenu avec monsieur. Quant à l'hôtel, aux diamants, à la voiture, elle

s'est moquée de ces offres, et cela très-spirituellement, je dois l'avouer, car elle a vraiment un esprit naturel fort drôle et très-divertissant; aussi, monsieur, n'est-ce point là une de ces folles alouettes que l'on prend par l'éblouissement du miroir. Quant au physique, c'est plus que jamais la gentillesse, la grâce, la fraîcheur et la friponnerie en personne.

— Mais c'est donc un parti pris, bourreau ! de venir à cette heure me faire tant d'éloges de cette damnée femme?

— Oui, monsieur, c'est toujours un parti pris chez moi de vous dire la vérité, si désagréable qu'elle soit, afin de ne point vous embarquer dans l'impossible; aussi, croyez-m'en, monsieur, renoncez à...

— Mais faut-il te le répéter, malheureux ! que par je ne sais quelle fatalité, je suis piqué au vif par ce minois chiffonné, que je n'ai pourtant vu que deux fois, et pendant cinq minutes? C'est inexplicable, c'est fou, c'est absurde, mais c'est opiniâtre et violent comme tout caprice et tout dernier caprice, chez un homme de mon âge... Est-ce que je n'ai pas la faiblesse, la sottise de passer chaque jour devant sa boutique, comme un écolier, afin de tâcher d'entrevoir cette petite mine si piquante

et si coquine, que je ne peux pas chasser de mon esprit, et que je ne veux pas en chasser, moi ; car, après tout, en y pensant, je me sens rajeuni de vingt ans!

En effet, M. de Morsenne, dans cet entretien qui lui rappelait ses beaux jours de séductions et de poursuites amoureuses, se plaisait à affecter une pétulance juvénile qui sentait d'une lieue son Damis reprochant à Frontin sa maladresse auprès de quelque Cydalise.

— Mais..., reprit M. Loiseau, mais, monsieur...

— Mais... mais..., répondit le prince d'un ton de reproche amer, toujours des mais! des si! M. Loiseau devient paresseux, mou, insuffisant, il est à bout de ressources, ou plutôt il se croit maintenant trop gros seigneur pour se donner la peine... qu'il se donnait autrefois.

— C'est qu'autrefois, répondit le serviteur d'un ton moitié bourru, moitié flatteur, c'est qu'autrefois...

— Eh bien?

— Autrefois monsieur m'épargnait les trois quarts de la peine... il n'avait qu'à se montrer.

— Je ne suis pas dupe de vos défaites, M. Loiseau. Comment! au premier refus vous

vous découragez? Comme si toutes les femmes ne commençaient pas par refuser! Comme s'il ne fallait pas dix fois revenir à la charge!

— Et le moyen, monsieur?

— Comment, le moyen? Ah çà! décidément, M. Loiseau se moque de moi. Est-ce qu'il n'y a pas mille moyens de retourner dans cette boutique, d'obséder cette petite créature, de doubler, de tripler les offres, puisque je suis décidé à tout sacrifier?

— Et le mari, monsieur?

— Quoi, le mari?

— Mais, monsieur, songez donc que pour avoir le loisir de l'entretien d'aujourd'hui avec madame Fauveau pendant une heure, il m'a fallu attendre le jour de garde de son mari, particularité dont j'ai été informé par son sergent-major, un de nos fournisseurs; et vous-même, monsieur, lorsque vous avez rôdé autour de la boutique, n'avez-vous pas remarqué que le traître était là, toujours là, ne quittant pas plus sa femme que son ombre? Or, il est brutal et fort comme un cheval; sa diablesse de petite femme est capable de tout lui découvrir, et j'aurais les os brisés.

— Allons donc! On n'a pas tout de suite, comme ça, les os brisés.

— Ce ne serait que demi-mal, reprit héroïquement M. Loiseau ; je serais fier de me dévouer pour monsieur; mais l'éclat, mais le scandale dans le quartier ! Que l'on me reconnaisse pour votre homme de confiance, monsieur! Alors jugez du reste... Un grand seigneur! un pair de France! un ancien ambassadeur voulant suborner la femme d'un boutiquier!... Quelle bonne aubaine pour *le Charivari!* pour ce nid de serpents appelés petits journaux...

Puis, haussant les épaules, M. Loiseau ajouta avec un aplomb superbe :

— Mais aussi que faire? car, ainsi que je l'ai entendu souvent dire à monsieur, avec une pareille licence de la presse, il n'y a pas de gouvernement possible.

— A merveille! reprit le prince avec un dépit concentré, puisque M. Loiseau est si philosophe et si timoré, j'aurai recours à un intermédiaire un peu plus inventif et plus dévoué que lui.

— Ah! monsieur! s'écria le serviteur consterné en joignant les mains, ah! monsieur...

— Après tout, les hommes s'usent.

— Ah! monsieur!

— Ne parlons plus de cela; je saurai mieux désormais placer ma confiance.

— Me faire cette injure, monsieur, à moi, à moi qui ai vieilli à votre service!

— Assez! assez!

— Déshonorer mes cheveux blancs en chargeant un autre de... Oh! non, non, monsieur, vous n'aurez pas ce courage, ce serait la mort de votre pauvre vieux Loiseau! Oui, monsieur, ajouta cet honnête homme d'un ton tragique, ce serait ma mort!

— Allons donc! vous êtes fou; et d'ailleurs j'y songe maintenant, j'ai d'autres graves reproches à vous adresser : vous avez été indiscret, bavard, au sujet de cette affaire.

— Moi, monsieur? moi qui suis un tombeau pour le silence!

— Comment alors madame de Robersac saitelle que j'avais fait louer une loge pour le bal d'Opéra de cette nuit?

— Madame la baronne sait que monsieur...?

— Eh! sans doute, elle le sait; vous aurez jasé avec ses gens.

— D'abord, monsieur sait que je ne fraye pas avec *la livrée,* répondit le valet de chambre avec une dignité contenue, et je puis jurer à monsieur mes grands dieux que je n'ai pas ouvert la bouche sur tout ceci, et que... mais...

M. Loiseau, s'interrompant soudain, ajouta en se frappant le front :

— C'est cela !

— Quoi?

— Du moins vous verrez, monsieur, s'il y a de ma faute. C'est qu'aussi madame la baronne est si pénétrante...

— Achèveras-tu?

— Tantôt, sur les une heure, je suis allé au bureau de location de l'Opéra. En en sortant, je pliais et mettais dans mon portefeuille le coupon rose que l'on venait de me livrer, lorsque je me suis trouvé presque face à face avec madame la baronne, qui marchait à pied, suivie d'un domestique; je me suis empressé de la saluer respectueusement. Elle n'a pas paru m'apercevoir, ce qui m'a semblé singulier; maintenant je m'explique très-bien qu'une personne aussi clairvoyante que madame la baronne, me voyant sortir du bureau de location et mettre dans mon portefeuille un coupon de loge, a dû en induire que monsieur...

— Quant à cela, c'est possible, reprit M. de Morsenne en réfléchissant. Il n'en fallait pas davantage pour mettre madame de Robersac sur la voie, et cette découverte m'eût beaucoup gêné si mon projet avait réussi; mais il

a échoué pour aujourd'hui, grâce à votre maladresse.

— Il a échoué! dit soudain Loiseau d'un air triomphant après quelques instants de méditation, il a échoué... peut-être... monsieur... peut-être...

— Que dis-tu?

— Si vieilli, si usé, si insuffisant que l'on soit, monsieur, continua l'honnête serviteur avec amertume, l'on peut pourtant parfois être encore bon à quelque chose.

— J'en doute fort... Mais enfin... Voyons...

— Tenez, monsieur, de bien longtemps nous ne retrouverons une occasion semblable... car ce bélître de mari ne quitte pas sa femme... Mais aujourd'hui il est de garde... Madame Fauveau sera donc seule toute la nuit.

— Après... après?...

— Tantôt... quoique bien certain qu'elle refusait très-sérieusement nos offres... j'ai cependant voulu, en manière d'en-cas, lui laisser le moyen de revenir sur sa résolution : je l'ai donc prévenue que de toute manière je l'attendrais avec le fiacre et le domino à sa porte, à une heure du matin.

— Eh bien?

— Il faut, monsieur, venir avec moi dans ce fiacre.

— Ensuite?

— Je frapperai à une heure du matin à la porte de la boutique; la belle loge seule au-dessus, à l'entre-sol; malgré ses refus, il est certain que nos offres lui ont laissé quelque agitation dans l'esprit, ne fût-ce que le sot orgueil d'avoir résisté à nos tentations. Elle ne sera donc pas endormie, ou si, au pis aller, elle l'est, je frapperai plus fort, afin de l'éveiller. La fine mouche se doutera bien que c'est moi qui suis là, fidèle à ma promesse. Alors, soit crainte de scandale (car je frapperai de plus en plus fort si elle hésite à me répondre), soit sûreté d'elle-même, soit enfin impatience et colère, il est très-probable qu'elle viendra ouvrir. En ce cas, monsieur, vous prenez ma place, vous forcez un peu la porte et vous plaidez votre cause mieux que je ne la plaiderais moi-même. J'espère qu'alors, persuadée par vos paroles, enchantée de voir un grand seigneur à ses pieds, éblouie par vos promesses, un retour subit à des idées moins sauvages la décidera à vous écouter.

— Tu as raison. Il faut du moins tenter ce

moyen d'utiliser cette occasion, puisque cette petite doit être seule.

— Monsieur dira-t-il encore que le vieux Loiseau...?

— Mais non, non, dit M. de Morsenne en interrompant son *Scapin* et frappant impatiemment du pied ; il ne faut pas songer à cela !

— Pourquoi, monsieur?

— Je ne puis me dispenser d'accompagner madame de Robersac et ma fille ce soir au bal de l'Opéra ; ce serait éveiller les soupçons de la baronne, et il me faut à tout prix les faire tomber ; car une fois en défiance, j'ai tout à craindre de sa pénétration, et, pour mille raisons, je dois ménager beaucoup madame de Robersac. Ah ! maudite soit l'idée qu'elle a eue dans sa jalousie d'organiser cette partie d'Opéra !

— Il est vrai, monsieur, reprit Loiseau en se rongeant les ongles d'un air pensif, là est la difficulté... ne pas aller au bal de l'Opéra...

— Impossible ! ce serait redoubler la défiance de madame de Robersac.

— Le triomphe serait, n'est-ce pas, monsieur, de rester au bras de madame la baronne tant qu'elle sera au bal de l'Opéra, et cepen-

dant d'être en même temps rue du Bac, à la porte de la jolie parfumeuse?

— M. Loiseau plaisante, apparemment? dit M. de Morsenne avec hauteur.

— Le pauvre Loiseau parle sérieusement, monsieur, et peut-être y aurait-il moyen...

Deux coups frappés discrètement à la porte de M. de Morsenne interrompirent l'entretien.

— Entrez, dit le prince assez impatienté d'être dérangé.

A la vue de son secrétaire, qui le salua profondément, les traits de M. de Morsenne reprirent leur expression habituelle de dignité froide, car Loiseau était le seul de ses gens devant qui le prince pût se démasquer.

— Que voulez-vous, M. Morisson? dit-il à son secrétaire.

— Prince, je désirais avoir l'honneur de vous dire deux mots au sujet d'une affaire que je crois très-importante et... secrète, ajouta-t-il en désignant Loiseau du regard.

— Va préparer ma toilette, dit M. de Morsenne à son valet de chambre de confiance, voici bientôt l'heure du dîner.

Le serviteur sortit.

— Eh bien, monsieur, de quoi s'agit-il? dit le prince à son secrétaire.

— Il s'est présenté tantôt à l'hôtel une personne qui désirait vous parler, prince, et vous l'avez renvoyée à votre intendant.

— Ah! oui, un monsieur qui venait, disait-il, pour affaires ; un monsieur...

— Anatole Ducormier.

— C'est cela. Et qu'est-ce qu'il veut, ce monsieur?

— Il a demandé si vous n'aviez pas un secrétaire, prince, le sujet de la communication et de la mission dont il était chargé auprès de vous devant être plutôt confié à un secrétaire qu'à un intendant. M. Anatole Ducormier m'a alors été amené.

— Et cette communication?

— Il doit vous la faire, prince, de la part de M. le comte de Morval, ambassadeur de France en Angleterre, que M. Ducormier a quitté il y a peu de jours.

— C'est sans doute la personne dont Morval m'avait parlé dans sa dernière lettre, pensa M. de Morsenne, car il est des choses qui se transmettent verbalement et ne se disent pas.

Puis il reprit tout haut :

— Et ensuite, que vous a dit ce monsieur?

— Il a ajouté qu'il était aux regrets de n'avoir pu avoir l'honneur de vous voir, prince, et m'a prié de me rendre auprès de vous le plus tôt possible, et de vous demander de le recevoir demain, s'il se peut, dans la matinée ; il m'a laissé son adresse.

— Certainement, je le recevrai! reprit vivement le prince. Écrivez-lui tout de suite de venir demain de dix à onze heures.

— Oui, prince.

— A propos, M. Morisson, avez-vous remis au net ma lettre de remerciments à monseigneur Boccini, le nonce de notre très-saint-père?

— Oui, prince.

— Ne manquez pas de me la faire signer demain matin.

— Oui, prince.

. . . .

A neuf heures du soir, M. de Morsenne, après une nouvelle conférence avec son fidèle Loiseau, se rendit avec madame de Beaupertuis, sa fille, chez madame de Robersac, ainsi que cela avait été convenu. Les lettres de faire part relatives au honteux mariage de la marquise de Blainville et du docteur Bonaquet furent écrites ; puis, vers minuit, M. de Mor-

senne étant monté en voiture avec mesdames de Robersac et de Beaupertuis, vêtues de dominos noirs, tous trois se rendirent au bal de l'Opéra.

VIII

M. de Morsenne, d'accord en cela avec son fidèle et inventif Loiseau, n'avait consenti à accompagner sa fille et madame de Robersac à l'Opéra qu'à la condition de porter lui-même un domino, prétextant de nouveau la gravité de son âge et de sa position. Comme il était d'une taille moyenne, encore juvénile et fort mince, son ample et long domino lui donnait plutôt l'apparence d'une grande femme que d'un homme. En cas de séparation forcée, amenée par un mouvement de la foule, le prince avait placé un ruban rouge et blanc à la pèle-

rine de son camail, afin d'être reconnu et rejoint par sa fille et par madame de Robersac, qui portaient le même signe de ralliement; la baronne étant d'ailleurs bien décidée à ne pas quitter le bras de M. de Morsenne de toute la nuit.

Lorsque ces trois dominos entrèrent sous le péristyle de l'Opéra, une certaine agitation régnait dans la foule qui se presse ordinairement à la descente des voitures sur le passage des masques. L'on entendait ces paroles dans les groupes :

— On dit qu'elle est morte.

— Qui?

— Cette femme en domino noir qui vient de tomber en convulsions.

— Ah! mon Dieu, où est-elle donc?

— On l'a transportée dans le bureau du commissaire de police.

— Moi, j'ai entendu dire qu'elle n'était pas morte, mais qu'elle allait *passer*.

— Mais on aurait dû aller chercher un médecin!

— C'est ce qu'on a fait; on est allé chercher tout de suite le médecin du théâtre.

— N'est-ce pas le fameux docteur Bonaquet?

— Lui-même.

— Oh! alors, s'il y a de la ressource, elle est sauvée, car avec le docteur Bonaquet, la maladie n'ose pas plaisanter.

M. de Morsenne et les deux femmes qu'il accompagnait, s'étant un moment arrêtés par curiosité, avaient entendu ces paroles.

— Il est véritablement étrange, dit M. de Morsenne avec une indignation courroucée, que le nom de ce médecin, la honte de ma famille, vienne me poursuivre jusqu'ici.

— Ç'a du moins un avantage, reprit la duchesse de Beaupertuis d'un ton sardonique; si à mon tour je me trouve mal, je serai soignée et traitée en parente par notre *cousin* Bonaquet.

Pendant que madame de Beaupertuis parlait ainsi, M. de Morsenne avait soudain, à l'insu de madame de Robersac, échangé un signe avec un grand domino noir, qui donnait le bras à un domino de taille moyenne; tous deux venaient de descendre d'un fiacre qui avait suivi la voiture du prince. Celui-ci, ainsi que les deux femmes, arriva bientôt en haut de l'escalier qui conduit au couloir des premières loges; là, madame de Beaupertuis dit tout bas à madame de Robersac :

— Ma chère madame, je vous laisse, je vais

essayer de m'amuser un peu. En tout cas, nous nous retrouverons dans une heure, en face de l'horloge du foyer.

Et la jeune femme, suivant le flot des promeneurs, se perdit bientôt dans la foule.

Madame de Beaupertuis était venue au bal de l'Opéra sans autre but que d'y chercher quelque distraction à son ennui. Elle vit passer à côté d'elle, ou assis sur le fameux coffre placé près de la porte d'entrée du foyer, un grand nombre d'hommes de sa société habituelle et intime; elle ne se sentit pas la moindre envie de les *intriguer*, n'ayant que des banalités à leur dire ou à attendre d'eux. Elle descendit les quelques marches qui conduisent au vaste plancher sur lequel les gens déguisés et masqués se livraient alors aux danses les plus excentriques et souvent les plus risquées.

Voyant au balcon une stalle vide, madame de Beaupertuis s'y assit. Elle contempla d'abord ce spectacle étrange avec un mélange de curiosité, de mépris et de dégoût. Puis bientôt, malgré elle, une nuance d'envie se joignit à ces sentiments, quoique sa dignité se révoltât d'envier les *espèces* qui se livraient à ces grossières saturnales. Mais ces pierrots et ces pierrettes, ces débardeurs et ces débardeuses,

ces gardes françaises et ces Manon
tous ces déguisés enfin s'amusaient s
ment, avec tant de verve, tant d'al
parfois même tant de grâce; il y
ces costumes bizarres, éclatants, v
faisaient presque toujours valoir la
femmes, il y avait, disons-nous, de
mantes filles, de si beaux garçons;
une telle exubérance de séve, de pl
mour, de jeunesse, dans cette éblouis
chanale, où chacun avait sa chacun
que Diane de Beaupertuis se disait a
tume :

— C'est vulgaire, c'est brutal, c'es
tout ce monde-là ! et pourtant rien n
plus heureux, par exemple, que ce
cette pierrette; la petite a seize an
son amant dix-huit ans au plus; ils
jolis tous deux, et sans doute libres
oiseaux du bon Dieu. Pourvu qu'ils
que argent en poche pour faire, a
folle nuit, un joyeux souper en bu
le même verre, ils rentreront amou
dans leur nid perché à quelque c
étage. Ça n'a rien à envier aux plu
du monde!

En suivant machinalement des yeu

rot et la pierrette, qui, la contredanse terminée, se dirigeaient vers une des portes du couloir, madame de Beaupertuis les quitta brusquement du regard, et resta saisie d'étonnement à la vue d'un jeune homme qui se tenait debout, à l'embrasure de la porte du balcon, très-proche de la stalle où la jeune duchesse était assise.

— Je n'ai vu, de ma vie, beauté plus surprenante chez un homme, se dit Diane de Beaupertuis en contemplant cet inconnu. Quelle figure à la fois noble et charmante! Quels yeux! quel regard! quel sourire spirituel et fin! Que de grâce, de distinction, d'élégance dans sa taille, son maintien et son attitude! Que de bon goût dans sa mise! Et cette main, et ce pied! Il doit avoir vingt-cinq ans au plus. Évidemment, c'est un homme de notre monde : on ne trouve pas ailleurs cette *race* et cette tournure. Comment ne l'ai-je pas jusqu'ici rencontré dans l'un des dix ou douze salons où se rencontre notre fine fleur d'aristocratie? Il était sans doute depuis longtemps en voyage. C'est peut-être un étranger, un Russe? Il y a des Russes qui parfois *jouent* le Français à s'y méprendre. Et encore non : l'on ne s'y méprend

pas. Autre singularité, cet inconnu a des yeux bleus et des cheveux noirs. Je n'ai jamais rencontré d'yeux comme ceux-là ; et ce teint pâle et brun, uni comme celui d'une femme, ces petites moustaches soyeuses au-dessus de ces lèvres d'un coloris si vermeil ! Vraiment, il est charmant, mais charmant! De ma vie, je n'ai rien vu de si séduisant. Je comprends maintenant que les hommes s'enflamment grossièrement à la seule vue d'une jolie femme; et par ma foi, si j'avais l'honneur d'être une de ces gentilles et effrontées pierrettes qui frétillaient là tout à l'heure, j'irais demander à souper à ce ravissant inconnu. Vraiment, j'aime à le regarder; cela m'enorgueillit pour notre monde, ordinairement si pauvre en types accomplis. Celui-là du moins représente dignement l'homme de haute race. Ah! mon Dieu! j'y pense, s'il était bête! Il est, hélas! des physionomies si trompeuses! Mais non, non, ce sourire fin et légèrement moqueur, qui tout à l'heure effleurait ses lèvres, lorsqu'il regardait je ne sais pas quoi dans la salle ! Oui, mais combien de fois n'ai-je pas vu cette délicieuse comtesse de Marcy écouter ses adorateurs avec une petite mine si futée, si éveillée, qu'on l'eût dite spirituelle comme un démon ! et cependant elle ne

répondait jamais que des stupidités révoltantes. Ma foi, je veux en avoir le cœur net : voilà mon amusement au bal de l'Opéra tout trouvé ; je saurai s'il est possible qu'un homme soit assez merveilleusement doué pour être aussi spirituel qu'il est charmant. Mais d'abord, tâchons de savoir quel est cet inconnu ; cela pourra rendre notre entretien moins banal.

Ce pensant, Diane de Beaupertuis se leva, et, usant du privilége du masque, elle passa très-près de l'inconnu ; puis, le fixant pendant quelques instants sans qu'il parût s'en apercevoir, et le trouvant encore plus charmant de près que de loin, elle sortit par la porte, à l'embrasure de laquelle l'inconnu s'appuyait nonchalamment. A ce moment, madame de Beaupertuis avisa un homme de sa société qui passait dans le corridor.

— M. de Gernande, lui dit-elle en l'arrêtant, un mot, je vous prie.

— Plutôt deux qu'un, charmant domino ; vous me connaissez donc?

— Qui ne vous connaît pas? Vous êtes partout !

— C'est vrai, charmant domino, mais...

— Voulez-vous être très-aimable?

— Certainement, pour vous plaire.

— Eh bien, ajouta madame de Beaupertuis en baissant la voix de crainte d'être entendue de l'inconnu, dont elle n'était éloignée que de quelques pas, vous voyez ce grand jeune homme mince, en habit bleu, qui nous tourne le dos, là, debout, à cette porte?

— Oui, je le vois.

— J'ai gagé que c'était un homme de notre monde, absent de Paris sans doute depuis longtemps, et...

— Pardon si je vous interromps, charmant domino, mais vous venez de dire : *De notre monde*. Nous sommes donc de la même société?

— Probablement, puisque je vous ai rencontré hier chez madame l'ambassadrice de Sardaigne, et ensuite chez madame de Bressac, où il y avait un concert. J'ajouterai même que vous vous êtes très-visiblement, trop visiblement occupé de madame d'Esterval.

— Trop visiblement!... Et pourquoi, charmant domino?

— Je vous le dirai plus tard, et dans votre intérêt, si vous m'aidez à gagner mon pari.

— Quel pari, charmant domino?

— J'ai gagé, je vous le répète, que ce grand jeune homme en habit bleu est de notre monde; vous qui connaissez tout Paris, renseignez-

moi à ce sujet, ou par vous-même, ou par vos amis qui sont ici.

— Mais, charmant domino, pourquoi avez-vous gagé que ce monsieur...?

— Ah! vous êtes trop curieux, M. de Gernande, ou plutôt vous n'êtes pas assez curieux, car je pourrais, en retour du renseignement que je vous demande, vous dire de très-intéressantes choses sur madame d'Esterval... et sur l'effet des soins que vous lui rendez.

— Vous piquez ma curiosité à un point!... De grâce, dites-moi si...

— Pas un mot, avant que vous m'ayez appris si j'ai perdu ou non ma gageure.

— Soit, charmant domino, car si moi et Juvisy, que je viens de voir arriver, nous ne connaissons pas ce monsieur, je puis hardiment vous déclarer d'avance qu'il n'est pas du tout de notre monde...

— Je vais vous attendre là-bas, M. de Gernande, au fond du corridor, répondit madame de Beaupertuis en s'éloignant, pendant que M. de Gernande se rapprochait sans affectation de l'inconnu, afin de distinguer ses traits.

Puis cet examen ne l'ayant sans doute pas suffisamment instruit, il se dirigea vers le foyer.

Au bout de quelques minutes, madame de Beaupertuis, voyant M. de Gernande revenir à elle, lui dit vivement :

— Eh bien?

— Eh bien, charmant domino, vous avez perdu votre gageure.

— Comment cela?

— Je n'ai de ma vie vu ce monsieur, ni dans le monde ni à mon club; Juvisy non plus, Saint-Marcel non plus, d'Orfeuil non plus, ne l'ont pas vu au leur; or, un Français ou un étranger qui n'est admis ni au club de l'Union, ni au club agricole, ni au Jockey-club, n'est évidemment pas un homme du monde dans la plus large expression du mot. Quant aux suppositions sur ce que peut être ce monsieur...

— Qu'en pense-t-on?

— Saint-Marcel prétend que ce monsieur doit être un pédicure danois, mais Juvisy soutient que ce doit être un dentiste napolitain. Quant à moi, je suppose que... Mais, charmant domino, où allez-vous donc? Permettez... un instant... écoutez-moi, vous m'aviez promis... Au diable! ajouta M. de Gernande. Impossible de la rejoindre! elle a filé comme une couleuvre à travers ce flot de foule; je ne puis voir où elle a passé. Évidemment c'est une femme

de la société... Mais que peut-elle avoir à me dire de madame d'Esterval? Cela m'intrigue au dernier point; il faut que je la retrouve. Elle a un ruban rouge et blanc à sa pèlerine, je la rencontrerai bien.

Et M. de Gernande se mit à la recherche de son domino.

Madame de Beaupertuis avait ainsi quitté soudainement l'homme aux renseignements, parce que de loin elle venait de voir l'inconnu sortir de l'entrée du balcon où il s'était tenu jusqu'alors, et traverser le corridor; craignant qu'il ne quittât l'Opéra, la jeune duchesse, poussée par une curiosité croissante, voulait du moins adresser à l'inconnu quelques paroles. Désirant enfin n'être ni reconnue ni poursuivie par M. de Gernande, elle ôta de sa pèlerine son ruban rouge et blanc qui pouvait la signaler. L'inconnu montait lentement l'escalier qui mène aux secondes loges lorsque madame de Beaupertuis le rejoignit, après avoir, ainsi que l'avait dit M. de Gernande, traversé la salle comme une couleuvre. Alors la jeune femme, usant du privilége du masque et de la liberté du bal de l'Opéra, gravit lestement le peu de marches qui la séparaient de l'inconnu, et passa son bras sous le sien, sans lui dire un

mot. L'inconnu s'arrêta, toisa d'un regard le domino qui venait le rejoindre, et lui dit poliment :

— Je suis à vos ordres, madame... Désirez-vous que nous montions ou que nous descendions?

— Montons... il y a là-haut moins de foule, répondit la jeune femme.

Et elle arriva bientôt, ainsi que l'inconnu, dans le corridor des secondes loges, où se trouvaient en effet quelques rares promeneurs. Quittant alors le bras du jeune homme, madame de Beaupertuis lui dit résolûment, avec son aplomb de grande dame et un mélange de hardiesse et de raillerie :

— On vous trouve très-beau. Je voudrais savoir si vous êtes très-spirituel.

— Et qui sera mon juge, madame? demanda l'inconnu en souriant et d'un ton de léger persiflage. Qui décidera si j'ai de l'esprit ou non?

— Mais, monsieur... moi, je pense.

— Ah! vraiment? répondit l'inconnu avec une affectation de surprise et de nonchalance assez impertinente dont madame de Beaupertuis fut piquée, car elle reprit :

— Vous ne me croyez sans doute pas à

même de distinguer un sot d'un homme d'esprit?

— Permettez, madame... vous changez nos rôles. Voici maintenant que c'est vous qui me demandez si je vous trouve spirituelle... ou non.

— C'est qu'en effet nos rôles sont changés, monsieur, répondit en souriant madame de Beaupertuis. Vous avez pris le mien... peut-être vous sied-il mieux qu'à moi.

— De quelque façon que vous me jugiez, madame, je mériterai toujours votre indulgence; car si vous me trouvez sot, c'est que l'éclat de ces beaux grands yeux que je vois briller à travers votre masque m'aura troublé. Si par hasard vous me trouviez de l'esprit, c'est que vous m'en aurez donné.

Peu à peu un reflux de foule envahit le couloir des secondes; plusieurs fois madame de Beaupertuis et l'inconnu furent dérangés ou heurtés par les promeneurs.

— Si j'étais assez heureux pour que vous eussiez encore quelques instants à me sacrifier, madame, dit l'inconnu à la jeune femme, je vous demanderais si nous ne serions pas mieux pour causer dans l'une de ces loges qu'au milieu de ce couloir.

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur ; donnez-moi votre bras et cherchons une loge.

Au bout de quelques instants, la duchesse et l'inconnu étaient assis dans une loge des secondes. Le jeune homme, avec un bon goût qui n'échappa pas à madame de Beaupertuis, laissa la porte à demi ouverte, n'affectant pas ainsi de se croire, comme on dit, *en bonne fortune*.

IX

Lorsque l'inconnu fut assis à côté de madame de Beaupertuis, il lui dit en souriant et montrant du doigt le mouchoir qu'elle tenait à la main, mouchoir à l'angle duquel on voyait brodés un M et un B (*Morsenne de Beaupertuis*), surmontés d'une couronne ducale :

— Quoiqu'il soit, je le sais, de mauvaise compagnie de deviner tout haut un incognito qui désire être gardé, je ne puis m'empêcher de vous dire, *madame la duchesse,* que voici une rencontre bien inespérée pour un petit bourgeois comme moi.

— Vous, monsieur ! ne put s'empêcher de

s'écrier madame de Beaupertuis avec une sorte de stupeur, vous!

— Votre surprise, plus flatteuse encore que désobligeante, ne m'étonne pas du tout, madame, et voici pourquoi, reprit gaiement l'inconnu. Tout à l'heure, alors que j'étais debout à l'entrée du balcon, je vous ai entendue (pardonnez-moi cette indiscrétion involontaire), je vous ai entendue prétexter d'une gageure, afin de pouvoir vous informer si j'étais ce que vous appelez *un homme du monde*. Je n'ai pas cet honneur, madame la duchesse. J'imagine que mon père a dû vendre du fil et des aiguilles aux femmes de votre maison, si, comme cela est probable, vous demeurez au faubourg Saint-Germain, où est établie depuis longtemps la modeste boutique de mercerie que tenait mon père.

— Et c'est dans cette boutique, monsieur..., dit madame de Beaupertuis, ne pouvant encore se résigner à s'avouer son erreur, c'est dans cette boutique que vous avez pris certaines façons qui ont pu me tromper un instant?

— Pas précisément, madame. Au sortir du collége, je suis entré comme secrétaire particulier chez M. le comte de Monval, alors et encore aujourd'hui ambassadeur de France en

Angleterre ; je suis resté là plusieurs années, madame, et l'habitude d'une excellente compagnie m'a donné ce léger vernis du monde auquel vous avez été trompée.

— Mais, mon cher monsieur, dit madame de Beaupertuis en reprenant son assurance et son ironie hautaine, vous êtes, tout comme moi, peut-être dupe des apparences ; il ne suffit pas plus d'une couronne brodée sur un mouchoir pour être duchesse, qu'il ne suffit de quelques dehors pour être un homme du monde, ainsi que vous l'avez fort judicieusement remarqué. Qui vous dit que je ne porte pas là un des mouchoirs de ma maîtresse? Pourquoi donc ne serais-je pas une de ces femmes de chambre qui se fournissaient de fil et d'aiguilles chez monsieur votre père ?

— Vous êtes une grande dame aussi vrai que je suis un petit bourgeois.

— Ainsi, mon pauvre monsieur, vous tenez absolument à vous croire en bonne fortune réglée avec une duchesse... éprise de vos mérites, probablement?

— Mon Dieu ! madame, je n'ai pas le moins du monde cette ambition-là, répondit l'inconnu avec un accent de très-sincère et presque de dédaigneuse indifférence ; vous m'avez fait

l'honneur de prendre mon bras, sous le prétexte de savoir si j'étais un sot ou un homme d'esprit; vous devez, madame, grâce à votre sagacité, savoir à peu près maintenant à quoi vous en tenir; si l'épreuve vous semble suffisante, je suis à vos ordres pour vous offrir la main et sortir de cette loge.

Cette réponse très-polie, mais un peu hautaine, augmenta le dépit de madame de Beaupertuis déjà contrariée de sa lourde méprise, et d'être reconnue pour une femme de sa qualité; puis, enfin, sa fierté se révoltait de se trouver en tête-à-tête avec le fils d'un mercier, secrétaire à gages de M. de Monval, qu'elle avait vu cent fois chez sa mère. Aussi la jeune femme reprit-elle assez insolemment :

— Savez-vous, mon cher monsieur, qu'il y a des vanités de toutes sortes?

— De beaucoup de sortes, madame.

—Et savez-vous que l'une des plus insupportables de ces vanités est la vanité de roture? Ainsi vous vous empressez de me déclarer que vous êtes un petit bourgeois; révélation on ne peut plus intéressante, c'est vrai; mais pourquoi commencer tout de suite par ce bel aveu? C'est désolant, mon pauvre monsieur, voilà que ce n'est plus piquant du tout; à cette heure que

nous savons qui nous sommes, moi duchesse, puisque vous paraissez y tenir, vous fils d'un mercier, qu'est-ce que vous voulez que nous disions maintenant?

— Ma foi, madame, à défaut de mieux, moquons-nous des petits bourgeois ridicules, je vous aiderai.

— C'est d'une abnégation vraiment héroïque.

— Pas du tout, madame, c'est de la vengeance.

— Et contre qui?

— Contre vous, madame. Vous m'avez, n'est-ce pas, pris pour un des vôtres? Or, plus nous parviendrons à me rendre ridicule, plus votre méprise aura été amusante, et mieux je serai vengé. Voyons, madame, évertuons-nous à *m'abîmer;* je peux pour cela mettre une foule de moyens à votre disposition. Voulez-vous des faits? voulez-vous des idées?

— Des idées ridicules qui sont les vôtres?

— Tellement ridicules, tellement miennes, madame, qu'il n'y a qu'un homme de peu ou de rien qui les puisse avoir. Tenez, désirez-vous bien rire? désirez-vous bien vous moquer de moi?

— Vrai, mon pauvre monsieur, vous vous exécutez de si bonne grâce, que je craindrais d'abuser de votre obligeance.

— Ah! madame, moi qui m'estimerais si heureux de vous divertir quelques instants! Voyons, voulez-vous que je vous dise ce que je pense, par exemple, de l'inégalité des rangs et des richesses, ou bien ce que je pense de l'amour?

— Soit. Eh bien, que pensez-vous de l'inégalité des rangs et des richesses, mon cher monsieur? La naissance! préjugé; la richesse! hasard ou injustice, sinon pis, n'est-ce pas?

— Il est, madame, cinq dons souverains, qu'aucun trésor, qu'aucune puissance humaine ne saurait acheter, dons inestimables pour qui les réunit tous et sait en user.

— Et ces dons, monsieur?

— D'abord, la *santé*.

— Et puis?

— La *beauté*.

— Et puis?

— La *jeunesse*.

— Et puis?

— L'*esprit*.

— Et puis?

— La *naissance*.

— Vraiment, monsieur, vous tiendriez compte de... la naissance?

— La naissance! ah! madame, c'est un mer-

veilleux talisman, quoi qu'on dise ; mais naissance, esprit, beauté, jeunesse et santé, toutes ces royautés, sans la *richesse*, traînent, comme on dit, la guenille ; l'or seul les couronne et les fait rayonner de tout leur éclat. Ainsi donc, madame, l'homme ou la femme qui réunissent rang et richesse, esprit et beauté, jeunesse et santé, sont des créatures dignes d'un impitoyable mépris, s'ils ne trouvent, soit dans la pratique de la vertu, soit dans la pratique du vice, un bonheur capable de faire mourir de rage ou d'envie tout ce qui est laid, pauvre, sot, ou... petit bourgeois... comme moi.

— Vous seriez alors sévère, monsieur, pour beaucoup de femmes d'un certain monde?

— Oui, madame, sévère pour celles-là surtout.

— Et que leur reprochez-vous, monsieur, à ces pauvres femmes?

— A presque toutes, leur ennui.

— Et qui vous a dit, monsieur, qu'elles s'ennuyaient?

— Souvent leur vertu stérile et maussade, plus souvent encore le choix de leurs amants!

— Ah! il y en a qui ont des amants?

— Quelquefois, cela s'est vu, madame.

— Mais alors, monsieur, que pensez-vous donc de l'amour?

— Duquel, madame?

— En est-il donc de plusieurs espèces?

— De mille! mais nous nous bornerons, si vous le voulez, à ce que généralement dans votre monde on appelle l'*amour*, c'est-à-dire ce sentiment auquel cèdent deux personnes *de la société*, lorsque celui-ci, après s'être plus ou moins longtemps occupé de celle-là en la compromettant de toutes ses forces, triomphe enfin de sa vertu comme d'autres en ont triomphé ou en triompheront un jour.

— Le tableau est peu flatteur, mais enfin, soit, monsieur. Que pensez-vous de cet amour-là?

— Pour être conséquent à son principe, cet amour-là doit chercher le plaisir dans l'inconstance.

— Et le cœur, monsieur?

— Le cœur! madame, dans ces liaisons-là, erreur!

— Un amour sans cœur?

— C'est un amour à l'abri de tout chagrin.

— Mais sans le cœur que reste-t-il?

— Il reste, madame, ce qu'il y a de moins problématique au monde, la jouissance des sens et de l'esprit.

— Quand on en a...

— Des sens ou de l'esprit, madame?

— De l'esprit, monsieur.

— Il n'y a que les gens d'esprit dignes et capables d'aimer comme je vous le dis.

— Et en quoi la participation du cœur nuirait-elle à cette manière d'aimer?

— Eh! madame, dans ces liaisons-là, ce que vous appelez *le cœur*, c'est la jalousie du présent, de l'avenir ou du passé, c'est le despotisme subi ou imposé, c'est le chagrin de sentir qu'on n'est plus désirée ou que l'on ne désire plus, c'est la monotonie, c'est la fidélité d'un mariage austère appliquée à une rencontre de plaisir basé sur une mutuelle perversité.

— Comment, monsieur, et les amours si longtemps durables que l'on rencontre dans le monde?

— Il n'en existe pas.

— Allons, monsieur, vous vous moquez; l'on a vu de ces amours durer un an, deux ans, dix ans.

— Dix ans, c'est beaucoup, mais enfin soit; au bout de dix ans, qu'arrive-t-il? Lassitude et dégoût. Pourquoi donc ne s'être pas épargné cette lassitude et ce dégoût en recourant plus tôt à une mutuelle infidélité?

— Parce que l'on s'est du moins adoré pendant dix ans.

— C'est impossible.

— Mais, monsieur...

— Mais, madame, dites-moi que l'habitude, que la commodité, que certaines convenances réciproques, ou d'autres considérations, parfois honteuses, amènent quelquefois deux amants à se tolérer aussi longtemps. J'y consens ; mais l'amant a fait cent infidélités à sa maîtresse ; celle-ci l'a imité souvent, et tous deux sont tombés dans ce qu'il y a de plus niais, de plus ridicule au monde : je veux parler de ces vieux ménages adultères fréquents dans votre monde, se traînant maritalement de fêtes en fêtes ; amours fanés, surannés, affectant les scrupules et les dehors de fidélité que l'on demande aux vrais mariages; amours si effrontément affichés, si percés à jour, que toute maîtresse de maison quelque peu hospitalière n'invite jamais l'amant sans inviter l'*amante*. Les malheureux ! les maladroits ! renoncer ainsi à ce qu'il y a peut-être de plus piquant dans cette sorte d'amour, le mystère !

— Comment ! vous vantez la discrétion, monsieur ? C'est singulier !

— Pourquoi cela, madame ?

— N'est-ce pas en contradiction avec l'horrible facilité de mœurs que vous prêchez?

— Erreur, madame, je *prêche* la liberté dans les amours faciles; mais personne plus que moi n'admire, ne vénère davantage l'amour et la fidélité dans le mariage.

— Vous, monsieur?

— Moi.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Allons, vous vous moquez.

— Non, madame, je ne me moque pas, je vénère, j'admire d'autant plus cette fidélité qu'elle me paraît difficile et méritante. Un homme et une femme mariés, restant toujours tendres et fidèles, sont aussi complets, aussi logiques que ceux qui, dans de simples liaisons de plaisir, cherchent à varier et à multiplier leurs plaisirs; l'inconstance est le droit de ceux-ci, la constance est le devoir des autres; mais ces derniers ont la force d'accomplir un devoir austère, de résister à mille entraînements, à mille séductions, et l'accomplissement de tout devoir est une glorieuse et vaillante chose.

L'accent de l'inconnu était devenu sérieux,

pénétré. Madame de Beaupertuis ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comment! c'est vous, monsieur, vous qui parlez ainsi?

— Et si je parle ainsi, madame, reprit l'inconnu avec abandon, c'est que j'ai le cœur encore plein d'une douce émotion. Ce soir, chez l'un de mes amis d'enfance, j'ai été témoin d'un de ces rares et charmants exemples d'amour et de fidélité dans le mariage.

— Et où avez-vous découvert, monsieur, ces perles conjugales?

— Ce n'est pas, madame, dans l'une de ces familles opulentes qui pourtant, grâce à leur richesse, ont mille moyens de charmer, de parer, de poétiser une affection pareille, de la ménager, de la prolonger par les distractions mêmes d'une vie de luxe; non, madame, l'ami dont je vous parle et sa femme vivent dans une extrême médiocrité; leur métier (ils sont marchands) les retient continuellement près l'un de l'autre; la femme est obligée de se livrer aux soins du ménage et à l'éducation de son enfant; pourtant elle est toujours charmante, et, chose fondamentale en ménage, toujours désirable, toujours désirée. Trop pauvrement élevés pour chercher quelque distraction dans les lettres

ou dans les arts, ces deux jeunes gens vivent seuls à seuls, et trouvent bien souvent qu'ils ne sont pas encore assez seuls, car ce sont d'enragés amoureux; aussi, je vous le dis, madame, ai-je été ému, oh! délicieusement ému, en contemplant cet amour toujours si ardent, si naïf, si fidèle, et si sincèrement content de soi qu'il peut défier tous les bonheurs.

La voix de l'inconnu était devenue touchante et sympathique; madame de Beaupertuis partageait presque l'émotion qu'il semblait éprouver, et se demandait comment cet homme pouvait être tantôt effrontément sceptique et railleur, tantôt accessible à des sentiments délicats et élevés.

Un incident survenu au dehors de la loge interrompit les réflexions de la jeune femme.

X

L'on se souvient que l'inconnu avait, par une réserve de bon goût, laissé entr'ouverte la porte de la loge où il se trouvait avec madame de Beaupertuis.

Soudain, le bruit d'une assez vive altercation, élevée dans le couloir, fit que la jeune femme et le jeune homme tournèrent machinalement la tête du côté où le bruit s'était élevé.

Au milieu d'un groupe considérable, deux masques assez vulgaires échangeaient des paroles fort vives. Madame de Beaupertuis aper-

çut alors, parmi les spectateurs de cette dispute, son père et madame de Robersac, reconnaissables aux rubans rouges et blancs attachés à la pèlerine de leurs dominos; tout à coup la jeune femme vit le prince de Morsenne quitter prestement le bras de la baronne comme pour prendre part à la discussion, quoique madame de Robersac s'efforçât en vain de le retenir en lui disant à voix basse :

— De grâce, ne vous mêlez pas de cela.

Madame de Beaupertuis, connaissant l'excessive réserve de son père, se demandait quelle cause pouvait le faire ainsi déroger à ses habitudes et aux convenances que lui imposaient son âge et sa position, lorsqu'elle le vit revenir presque aussitôt et reprendre le bras de madame de Robersac qui ne l'avait perdu de vue que pendant quelques secondes à peine, et disparaître avec elle parmi les groupes qui se dissipaient, car l'altercation s'était bientôt apaisée.

Soit illusion, soit conséquence de sa vue un peu basse, madame de Beaupertuis crut avoir remarqué qu'en revenant donner le bras à madame de Robersac, le prince semblait d'une taille un peu moins élevée; mais ne s'arrêtant pas longtemps à cette pensée, elle se retourna

du côté de l'inconnu. Celui-ci lui dit en souriant :

— Quelque scène de jalousie sans doute ? car l'on dirait vraiment que le masque surexcite toutes les passions qu'il abrite.

— C'est du moins, monsieur, une surexcitation que doit ignorer toujours ce modèle des ménages bourgeois dont vous parliez tout à l'heure, reprit madame de Beaupertuis avec ironie ; voilà de braves gens qui ne risqueront jamais leur bonheur au bal de l'Opéra.

— Pourtant, madame, il s'en est fallu de bien peu.

— Comment cela ?

— En les quittant, je leur ai dit en plaisantant : « Je vais au bal de l'Opéra ; venez-y donc avec moi. » Mon ami, croyant procurer un grand plaisir à sa femme, voulait absolument la conduire ici, mais elle a courageusement refusé.

— Voilà un héroïsme digne d'une matrone romaine. Et elle est gentille, cette marchande ? car elle tient boutique, m'avez-vous dit.

— Oui, madame, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'être ravissante ! C'est tout ce qu'on peut imaginer au monde de plus joli, de plus coquet, de plus piquant.

— Et... c'est sage?

— Comme une femme amoureuse de son amant.

— Et sotte?

— Remplie d'esprit naturel; aucune éducation, mais le plus amusant petit babil que j'aie jamais entendu, madame.

— Et ça a du cœur?

— Elle a veillé son enfant pendant deux mois avec un dévouement admirable.

— Mais, mon pauvre monsieur, savez-vous que c'est un phénix que cette petite marchande? Le mari est votre ami? Ce serait pour vous une maîtresse charmante, et vous seriez parfaitement appareillés.

Une insolente dureté vint aux lèvres de l'inconnu; mais il se contint et reprit en souriant:

— Une petite bourgeoise... c'est, voyez-vous, madame la duchesse, encore trop bonne compagnie pour moi.

— Comment! cette bourgeoise?

— J'ai des goûts très-vulgaires, très-grossiers, encore au-dessous de ma condition; jugez un peu! Mais n'en parlons pas. Si j'étais masqué, je vous ferais peut-être ces confidences, madame; mais sans masque, vraiment... je n'oserais.

— Je ne m'étonne plus, monsieur, du cynisme de certains de vos jugements, dès que vous préférez par goût ce qui est bas et grossier.

— Par goût et par raison.

— Par raison?

— Je ne sais, madame, si M. le duc, votre mari, est un fumeur.

— Quelle question!

— C'est que si M. le duc aimait à fumer, vous auriez peut-être, madame, quelques notions sur la passion du tabac, et vous comprendriez mieux ma comparaison.

— Il n'importe... Dites!

— Eh bien! madame, à Londres, j'ai souvent vu un certain lord Salsbury, le plus grand amateur de tabac qu'il y ait, je crois, en Europe. Il dépensait pour cette manie des sommes considérables. Un jour, je le trouve fumant du tabac de *caporal* (pardon de l'expression, madame la duchesse) dans une pipe de deux sous; je reste stupéfait. Voici la réponse pleine de sens et de philosophie que me fit lord Salsbury : « J'ai fumé ce qu'il y a de plus exquis à la Havane et en Turquie, des cigares couleur d'ambre, à l'épiderme fin comme du satin, à la saveur de noisette, à la

cendre blanche comme de l'albâtre ; j'ai fumé dans des pipes magnifiques du tabac turc, jaune comme de l'or, au parfum plus délicieux que celui des aromates les plus enivrants. Mais, hélas ! que de peines, que de soins, que de frais, et surtout souvent que d'horribles déceptions !... Combien de fois, après avoir savouré une caisse de cigares de la Havane ou une boîte de *latakié*, dignes des dieux, je tombais, ainsi que cela arrive toujours, sur des tabacs frelatés, fardés, desséchés, insipides, aigres ou amers, en un mot, exécrables ! Pourtant, ils avaient absolument la même apparence que les premiers et m'avaient coûté aussi cher et autant de soins. Ma foi ! las d'être dupe de ces dehors trompeurs, de ces alternatives de choses exquises et de choses détestables, qu'il faut acheter au même prix, je me suis bravement rabattu sur le tabac vulgaire. C'est rude, c'est énergique, c'est violent, mais sain, naturel, et d'une qualité toujours égale ; l'on en trouve enfin, et toujours, sans peine et sans souci, à la première boutique venue. Aussi, depuis que j'en ai goûté, je trouve cela si commode et surtout si agréable, que tout autre tabac me semblerait maintenant sans montant et sans verdeur. »

— Que prouve, monsieur, cette dépravation de goût, sinon que votre lord était blasé?

— Blasé? lui! madame?... Allons donc! Il fumait intrépidement tout le jour.

— Quoique impertinente, cette comparaison, monsieur, est assez claire; vous osez prétendre qu'il faut chercher d'ignobles et faciles plaisirs dans la dégradation d'autrui et de soi-même!

— Je prétends, madame, qu'il n'y a pas de milieu entre le vice et la vertu; je prétends que ceux-là qui ont le courage de la constance et des bonnes mœurs sont dignes d'admiration et de respect; mais je prétends aussi que pour ceux qui cherchent le plaisir dans le vice, tout ce qu'autorise la loi est permis. La seule morale est le mystère.

— Le mystère! Vraiment, monsieur, vous faites cette belle concession... aux préjugés probablement?

— Non... au plaisir.

— Comment cela?

— D'abord, avec du secret, dans les amours d'un certain monde, si l'on est quitté, personne ne sait votre liaison; ainsi point de blessure d'amour-propre; puis avec du secret l'on se donne d'inépuisables sujets de rire de ce monde

toujours si pénétrant, et dont on met ainsi la pénétration en défaut; puis enfin une femme sauvegarde ainsi les apparences et sa réputation, toujours si importante à ménager, dans l'intérêt du plaisir même, car avec de l'adresse, du mystère, de l'audace et de la présence d'esprit, caprices, fantaisies, tout est permis à une femme.

— A une femme qui ne se respecte pas, monsieur, car s'il en est qui fassent peut-être bon marché des principes, du moins la dignité de soi, sachez-le bien, les préservera toujours de dégradantes faiblesses.

L'inconnu se mit à rire d'un air sardonique.

— La dignité de soi? lorsqu'il s'agit après tout d'un amour adultère! d'un échange de dépravation! Allons! madame la duchesse, c'est une plaisanterie! Qu'une femme d'une sagesse austère ou, qui mieux est encore, d'une sagesse pleine de modestie et de charme, ait la dignité de soi, je serai le premier à y rendre hommage; mais qu'une femme qui a des amants exige d'eux des quartiers de noblesse, comme s'il s'agissait de *monter dans les carrosses du roi*, ainsi qu'on disait autrefois, c'est aussi ridicule que maladroit, c'est limiter ses choix dans un cercle d'une monotonie désolante; c'est en

exclure la variété, l'imprévu, le nouveau, car franchement, madame, les hommes d'un même monde sont tous taillés sur le même patron. Et puis, tenez, une fois lancés dans la voie du plaisir, votre tort, à vous autres, est de ne pas savoir vous servir, dans vos amours, de votre *titre* comme d'un contraste piquant! Quoi de plus fastidieux que d'être duchesse avec des ducs, marquise avec des marquis? Ah! vos grand'mères de la régence savaient bien mieux que vous jouir de leur jeunesse et de leur beauté. Aujourd'hui grandes dames à Versailles ou dans leur petite maison ouverte à quelque Richelieu ; demain grisettes ou petites bourgeoises, et aimées (ce n'est pas peu dire) comme sont aimées les grisettes et les bourgeoises! Alors pour elles que de bons tours! que de folles aventures! quel trésor de gais souvenirs pour leur vieillesse! Aussi, quelles aimables femmes c'étaient que ces vieilles marquises de la régence ou de Louis XV! Quel vif esprit! quelle inaltérable bonne humeur! quelle malice! combien d'anecdotes! que de joyeux souvenirs relevés par le sel du vieil esprit gaulois de Brantôme, de Rabelais ou de la Fontaine! Mais aussi ces grandes dames-là entendaient et surtout pratiquaient mieux *la*

fusion et l'égalité des classes que les philosophes bourrus de ce siècle couleur de rose et argent; vos grand'mères, madame, laissaient leur dignité avec leur couronne ducale, leurs paniers et leur corset, et après avoir été frétiller en jupon court à quelque rendez-vous, elles reprenaient leur dignité avec leur tabouret au jeu de la reine. Et franchement elles avaient raison. Pourquoi s'arrêter à telle ou telle limite? Pourquoi, s'ils vous plaisent, exclure celui-ci et celui-là? Existe-t-il donc aussi un code religieux et moral pour l'amour? Telle liaison est-elle donc permise, telle autre défendue? Pour ces grandes *éclectiques* du plaisir (pardon du mot, madame), un beau garde-française était-il plus déshonorant qu'un petit marquis? Un frais et joli jouvenceau était-il plus messéant que quelque prélat insolent et dissolu?

— Eh! monsieur, même au milieu de ce dévergondage passager, nos grand'mères conservaient toujours une préférence digne d'elles.

— Certes, madame, quelque amant qui restait ami, ou quelque ami... qui restait amant; oh! pour celui-là, ordinairement d'une discrétion éprouvée, pour celui-là jamais de secrets.

Aussi, lorsqu'un ressouvenir de plaisir rapprochait de temps à autre *Clitandre* et *Cydalise* dans un gai souper, que de bons contes! que de piquantes confidences à la lueur des bougies roses de la petite maison! Deux jeunes amis, compagnons de plaisir, ne sont pas plus sincèrement indiscrets, plus rieurs et plus causeurs, en se versant le vin d'Aï glacé; puis après une folle journée, *Clitandre* et *Cydalise* se disaient gaiement au revoir, et couraient à de nouvelles aventures qu'ils devaient se raconter quelque autre soir.

— Mon pauvre monsieur, savez-vous une chose?

— Quoi donc, madame?

— Depuis longtemps Molière a dit et prouvé que *M. Josse était orfèvre.*

— Ainsi vous pensez, madame, que vous croyant une grande dame, moi, pauvre diable de petit bourgeois, je vous parle ainsi dans le machiavélique dessein de vous engager à vous *encanailler?* Rassurez-vous, madame la duchesse. D'abord j'ai trop de foi dans votre bon goût; et puis, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, je fais comme lord Salsbury, je ne fume plus que du *tabac de caporal.*

—Soit, monsieur; vous exposez ces théo-

ries étranges avec le plus parfait désintéressement, et seulement pour...

— Pour l'amour de l'art, ou, si vous le préférez, madame, pour l'amour du vice.

— Chacun a son idéal; le vôtre ne serait pas le mien; il me dégoûte et me révolte.

— Et votre idéal, madame?

— Deux amants d'un certain monde, toujours tendres, fidèles, passionnés, vivant solitaires dans quelque charmante retraite.

— A merveille, madame! je vous comprends; votre amant vous enlève dans une voiture de poste à quatre chevaux, avec un courrier en avant, pour plus de mystère, et vous allez vous confiner en Suisse ou en Italie, dans quelque villa ravissante, avec un excellent cuisinier, des gens et quelques chevaux, car, après tout, on se doit à soi-même de vivre d'une certaine sorte. C'en est donc fait, vous et votre amant, vous voilà libres! Plus d'inquiétudes, plus de contrainte, plus d'obstacle, plus de témoins jaloux, gênants ou trop commodes; vous êtes seuls, indépendants, vous allez tous deux, les bras enlacés, voir la lune se lever sur la montagne, ou le soleil se coucher derrière les grands bois; d'autres fois, ce sont des promenades nocturnes sur le lac; alors, silen-

cieux et ravis, pressés l'un contre l'autre, pendant que le batelier dort sur ses rames, vous rêvez délicieusement à votre amour en regardant les étoiles. Oui, ah ! oui, ce sont là d'ineffables bonheurs, capables d'être même parfois goûtés par deux amants d'un certain monde, ajouta l'inconnu d'une voix émue, attendrie, dont l'accent plein de charme frappa de nouveau madame de Beaupertuis. Oui, ce sont là, je le sais, des jouissances célestes ! Mais combien durent ces jouissances ? Mais où trouver deux âmes assez pures, assez fortes, assez religieusement aimantes pour se tenir durant des mois, des années, toute une vie, à une telle hauteur de poésie et d'extase ? Non ! non ! de telles âmes n'existent pas, madame, surtout quand elles ont été trempées, ou plutôt détrempées dans un certain monde ! Aussi, voulez-vous que je vous dise ce qui arrive toujours ? reprit l'inconnu en redevenant moqueur. Ces amants, s'ils n'ont pas l'heureuse idée de prendre la poste chacun de son côté, lorsqu'ils ont vécu quinze jours. un mois au plus de cette vie extatique, afin d'en emporter du moins le souvenir dans tout son parfum ; ces amants solitaires bientôt s'ennuient à la mort, malgré la lune, le soleil, la montagne, le lac

et les grands bois. Chacun, par sot amour-propre, craignant de faire à l'autre cet aveu décevant, les caractères s'aigrissent, s'irritent, récriminent, et le temps de la dispute paraît encore le moins long. L'amant, poussé à bout, courtise votre femme de chambre, si elle est jolie, ou quelque gentille paysanne. Enfin, un beau jour, l'on se sépare ennemis jurés, et la femme choisit alors des amours moins poétiques et moins solitaires. Voyons, madame, vous êtes du monde, vous le connaissez à merveille; avouez que sur cent *une chaumière et son cœur*, cela se passe ainsi.

— Soit, monsieur, mais il est heureusement des exceptions.

— Oui, qui confirment la règle.

— Eh! monsieur, nous parlons d'idéal! Faut-il le chercher dans la règle commune? Or, je vous dis, moi, qu'à ma connaissance il existe deux amants qui, depuis plus de vingt ans, vivent toujours heureux et solitaires dans leur retraite.

— Ainsi, madame, ils ont vieilli ensemble, les infortunés !

— Infortunés ! Pourquoi ?

— Grand Dieu ! madame, vieillir ensemble ! et dans la solitude encore ! voir se creuser la

première ride ! voir poindre le premier cheveu blanc ! assister chaque jour, seuls à seuls, face à face, au lent envahissement de l'âge ! à la triste décomposition de ce qui a été jeune, frais et charmant ! se dire avec effroi presque avec remords : « Voilà pourtant ce que j'ai adoré ! » Ah ! madame, il faut presque se haïr pour s'exposer mutuellement à cette cruelle et incessante comparaison du présent au passé ! Non, non, chaque âge a ses plaisirs, chaque saison a sa fleur. L'amour, de quelque façon qu'on aime, est la fleur de la jeunesse ; en sa saison, elle brille d'un éclat enchanteur, elle donne les parfums les plus enivrants ; mais, sa saison passée, si vous voulez la conserver, vous la conserverez comme l'on conserve une fleur dans les herbiers ; vous verrez bientôt son coloris s'effacer, sa senteur s'évaporer, et de cette fleur autrefois ravissante il ne restera que des pétales si flétris, des feuilles si desséchées, qu'il faudrait recourir à l'étiquette pour reconnaître que cette chose jaunie, fanée, ratatinée, s'appelait jadis L'AMOUR ! Non, non, vous tous qui n'avez pas la force des grands devoirs, à force de vivre dans l'austère pratique de la vertu, soyez magnifiques et prodigues, dépensez et semez partout et pour

tous, sur votre route, ces trésors de jeunesse; l'âge vient sitôt! Chaque jour, chaque heure perdus, sont irréparables! Allez, madame, croyez-moi; que votre vie stérile pour le bien ne soit pas du moins stérile pour le plaisir; imitez vos grand'mères de la régence, déposez souvent votre manteau de cour, et, moins dignement vêtue, suivez l'inconstance à l'aile légère, le caprice au vol fantasque; alors vous serez ravie, charmée de ce que vous rencontrerez de nouveau, d'imprévu, de piquant, de varié dans ces pays qu'une fausse dignité vous empêchait de parcourir!

— Mon Dieu, monsieur, j'admire combien les gens d'esprit (car après tout je peux bien maintenant convenir que vous en avez quelque peu), j'admire, dis-je, combien les gens d'esprit se laissent souvent entraîner à se contredire eux-mêmes par la manie de soutenir des paradoxes!

— Quels paradoxes? quelle contradiction, madame?

— Vous venez de me dire, n'est-ce pas, qu'à votre sens, rien n'est plus triste, plus cruel pour deux personnes qui se sont longtemps et fidèlement aimées (et c'est à peine si vous admettez qu'il puisse exister de ces

personnes-là), que de se voir vieillir ensemble?

— Je les admets comme exception et les trouve en effet très-malheureuses de se voir mutuellement vieillir.

— Et tout à l'heure vous n'aviez pas assez de louanges, assez d'éloges hyperboliques pour me vanter le bonheur de votre ami d'enfance et de sa femme! Et cependant ces époux tourtereaux sont, d'après toute probabilité, destinés à devenir (pardon du terme) de vieux tourtereaux?

— Je vous ai parlé d'eux, madame, comme de personnes fidèles à leurs devoirs et à leur amour; et nous parlons de gens cherchant le plaisir dans des liaisons coupables; la comparaison n'est pas possible, car...

L'inconnu ne put achever, car soudain une voix joyeuse et sonore, retentissant à la porte entr'ouverte de la loge, fit entendre ces mots:

— Ohé! Anatole, ohé!

XI

L'inconnu, ou plutôt Anatole Ducormier, en s'entendant brusquement appeler d'une façon si vulgaire et si bruyante, se retourna vivement, ainsi que madame de Beaupertuis ; tous deux aperçurent alors à l'entrée de leur loge un grand diable de postillon de Longjumeau et un ravissant petit débardeur. Ces masques avaient la figure tellement chargée de fard et de mouches, leurs perruques à longue queue poudrées changeaient tellement leurs traits, que d'abord Anatole Ducormier, ne reconnaissant pas ses interpellateurs, les regarda silen-

cieux et surpris, tandis que madame de Beaupertuis lui disait tout bas en se levant :

— Je viendrai ici samedi... je serai à minuit à la porte de cette loge avec un ruban orange à mon domino.

Et la jeune femme quitta la loge au moment où Anatole Ducormier, reconnaissant enfin le débardeur et le postillon, s'écriait :

— Comment, Joseph, c'est toi?

— Allons donc, à la fin! répondit le joyeux mercier, j'espère que je t'ai fièrement intrigué, hein?

— Et moi, M. Anatole, ajouta Maria en avançant sa charmante petite mine, me reconnaissez-vous aussi?

— Oui, madame... mais en vérité... j'étais si loin de m'attendre à vous rencontrer tous deux ici cette nuit...

— Ce n'est pas ma faute, allez, M. Anatole, reprit madame Fauveau ; pour plus d'une raison, je ne voulais absolument pas venir ici. Mais il m'a bien fallu céder à Joseph ; il était comme un acharné. « Viens-nous-en donc au bal de l'Opéra ! me disait-il ; tu n'as jamais vu cela, ça t'amusera, et moi aussi ; je m'en fais une joie ; nous irons surprendre Anatole et nous l'intriguerons. Viens donc, petite Maria ; si

ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi, je t'en prie. » Vous pensez bien, M. Anatole, qu'en me parlant ainsi, ce mauvais sujet de Joseph était bien sûr d'en venir à ses fins... et nous voilà.

— Nous sommes allés chez notre voisine, madame Sublet, qui loue des costumes, reprit Fauveau. Justement elle avait un joli déguisement de débardeur qu'on lui avait commandé et qu'on ne lui avait pas pris. Or, je te demande un peu si l'on ne dirait pas qu'il a été fait exprès pour Maria. Vois donc comme il lui va bien ! Regarde-la donc! n'est-elle pas ainsi gentille à croquer... à dévorer?

— Tais-toi donc, Joseph ! tu es bête aussi, répondit la jeune femme en jetant à son mari un regard de reproche.

Rien en effet n'était plus ravissant à voir que Maria sous son costume de velours vert tendre, rehaussé de petits boutons d'argent, et qui dessinait sa taille de nymphe, serrée aux hanches par une ceinture de soie orange à longs bouts flottants, tandis que le pantalon, s'élargissant seulement à partir du genou, laissait voir le plus joli pied du monde chaussé de bas de soie roses à coins verts et de petits souliers vernis à larges boucles d'argent. Le

fard, les mouches et la poudre donnaient aux grands yeux noirs et veloutés de Maria un éclat extraordinaire, et sa physionomie déjà si piquante, si éveillée, prenait ainsi une expression de crânerie et de gentillesse des plus provoquantes.

Anatole Ducormier avait embrassé ce séduisant ensemble d'un coup d'œil rapide et furtif, de crainte d'augmenter le naïf embarras de la jeune femme. Aussi, au lieu de répondre par quelque compliment à la question de Joseph Fauveau, qui lui demandait s'il ne trouvait pas Maria charmante, Anatole Ducormier dit gaiement à son ami :

— Mais sais-tu, Joseph, que tu as aussi, toi, un costume qui te sied à merveille?

— N'est-ce pas, M. Anatole? reprit madame Fauveau, enchantée d'échapper par cette diversion au galant examen provoqué par son mari; n'est-ce pas que Joseph est joliment bien avec sa veste bleue, sa culotte blanche et ses grandes bottes?

— S'il y avait beaucoup de ces postillons-là aux diligences, cela pourrait bien augmenter le nombre des voyageuses, répondit gaiement Ducormier.

— Ah! c'est bien vrai, ce que vous dites là,

M. Anatole, répondit Maria en riant comme une folle ; il serait capable de les verser pour se donner le plaisir de les relever, le mauvais sujet qu'il est !

— Si je les versais, petite Maria, reprit amoureusement Joseph, c'est que, ne pensant qu'à toi, je ne ferais pas attention à mon chemin.

— M. Anatole, reprit la jeune femme ravie de cette galanterie, empêchez Joseph de me dire des choses aussi gentilles, sinon je m'en vais lui sauter au cou devant tout le monde... tant pis !

— Que voulez-vous, madame ? Si Joseph vous dit de si gentilles choses, ce n'est pas sa faute, c'est la vôtre.

— Ah ! bon ! M. Anatole, voilà que vous m'abandonnez ! Si vous vous mettez contre moi avec lui, je ne suis pas de force.

Puis, s'interrompant et étouffant à grand'-peine son envie de rire, la jeune femme reprit à demi-voix en s'adressant à son mari :

— Dis donc, Joseph, le voilà encore qui rôde autour de nous.

— Qui donc, Maria ?

— Tu sais bien, ce domino...

— Quel domino ? demanda Anatole Ducor-

mier à madame Fauveau, qui répondit en riant et en affectant un air de mystère :

— C'est pour sûr une femme qui suit ce scélérat de Joseph. Elle ne le quitte pas des yeux; parole d'honneur! elle me fait de la peine. On t'en donnera des postillons de Longjumeau, va! prends-y garde, ça te ferait loucher!

Et Maria de rire aux éclats et d'ajouter :

— Ils étaient deux dominos, un grand et celui-là. Nous les avons rencontrés dans l'escalier; ils descendaient comme nous arrivions. Alors le plus petit, la femme, a fait un mouvement, frappée sans doute de la bonne mine de ce garnement de Joseph, et elle le suit. Est-elle effrontée, hein! M. Anatole!

— Moi, au contraire, je soutiens que c'est un homme qui trouve Maria gentille comme un démon, reprit Joseph non moins gaiement, et le malheureux, l'infortuné la suit. Tiens, regarde-le donc, Anatole. Le voilà là-bas, appuyé sur la rampe; il a la tête tournée de notre côté. Fait-il des yeux, ce brigand-là! On le voit à travers son masque.

Ducormier se tourna du côté que lui indiquait son ami et vit en effet un domino noir, petit pour un homme, mais grand pour une femme, qui, remarquant sans doute

quion l'observait, s'éloigna de quelques pas.

— Eh bien! qu'en dites-vous, M. Anatole? reprit gaiement Maria. N'est-ce pas que c'est une femme?

— N'est-ce pas que c'est un homme? dit Joseph; et je parie que je vais lui demander qui il est, à ce farceur-là.

— Joseph! s'écria la jeune femme toute tremblante et d'une voix alarmée. Te faire une dispute peut-être! Ah! M. Anatole, retenez-le, je vous en supplie! Il est si mauvaise tête!

— Rassurez-vous, madame, Joseph ne voudra pas vous effrayer. Et d'ailleurs, dit Anatole Ducormier, tenez, voilà notre domino qui descend.

En effet, ce douteux personnage dont s'occupaient alors les trois amis venait de s'éloigner brusquement en voyant venir à lui deux dominos portant un ruban rouge et blanc pour marque distinctive.

Le plus petit des deux (une femme. à n'en pas douter) semblait parler avec beaucoup d'animation; ses gestes étaient prompts et vifs, tandis que son partenaire semblait rester muet et absolument impassible. Sans doute cette impassibilité exaspérait le domino féminin, car ces deux personnages passèrent à peu de dis-

tance des trois amis ; ils entendirent la femme dire vivement :

— Pas un mot ! pas une réponse ! Mais c'est inconcevable ! Mais pourquoi ce silence ? Est-ce une gageure ?

Puis les deux dominos continuèrent leur promenade, et les trois amis n'en purent entendre davantage.

Joseph Fauveau reprit en riant :

— En voilà un du moins qui ne risquera pas de dire de bêtises !

— Et moi, reprit Maria, je veux t'empêcher d'en faire peut-être.

— Que veux-tu dire, Maria ? reprit Fauveau.

— Tiens, mon bon Joseph, reprit la jeune femme, sérieusement cette fois, malgré moi, ta menace d'aller parler à ce domino m'inquiète. Et puis, d'ailleurs, tu dois être content, nous avons vu le coup d'œil du bal de l'Opéra, nous avons rencontré M. Anatole ; il est tard, il faut être à la boutique demain matin de bonne heure. Allons-nous-en.

— Comment ! déjà, ma petite Maria ? reprit Joseph ; tu ne veux pas qu'Anatole te fasse au moins danser une contredanse ?

— M. Anatole m'excusera, et nous allons partir, mon bon Joseph.

— Je suis sûr, petite Maria, que c'est à cause de moi que tu veux t'en aller : tu te figures que le bal ne m'amuse pas.

— Et moi, je suis sûre, bon Joseph, que c'est à cause de moi que tu veux rester : tu te figures que le bal m'amuse.

— Et moi, je crois, reprit Ducormier, que vous avez tous les deux raison.

— Le fait est, reprit Fauveau, que lorsqu'on a vu ça pendant une heure, ça finit par être toujours la même chose.

— Alors, vite, vite, Joseph, descendons ; allons prendre nos manteaux au vestiaire et partons. Venez-vous avec nous jusqu'en bas, M. Anatole? Vous vous en allez aussi peut-être?

— Ah! bien oui, reprit gaiement Joseph. Est-ce qu'il ne faut pas qu'il rattrape ce joli domino qui s'est sauvé lorsque nous avons crié à la porte de la loge : « Ohé! Anatole, ohé! » Hum ! c'est du grand genre, ce domino, Maria. Il avait à la main un mouchoir garni de valenciennes qui vaut au moins sept à huit cents francs, prix marchand. Je m'y connais ; j'en ai vendu aussi. Ça vaut la peine qu'on le rattrape, un domino qui vous a des mouchoirs de huit cents francs ; quelque grande

dame, c'est sûr. Scélérat d'Anatole, va !

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai, dit naïvement Maria ; voilà que j'y pense seulement à cette heure. M. Anatole, nous vous aurons dérangé ! Mais, dame ! c'est la faute à Joseph ; nous vous avons reconnu d'en bas ; alors il m'a dit : « Nous cherchions Anatole, le voilà là-haut dans une loge ; allons l'intriguer ; il ne me reconnaîtra pas tout de suite ; je lui crierai : *Ohé ! Anatole, ohé !* Tu verras comme ce sera drôle ! » Alors nous sommes venus, et ce beau domino s'est sauvé.

— Vous ne m'avez pas du tout dérangé, reprit en souriant Anatole ; j'avais dit à ce domino tout ce que j'avais à lui dire, et la preuve, c'est que je vais vous imiter et quitter comme vous l'Opéra.

— En ce cas, donne le bras à Maria, dit Fauveau à son ami, et en avant, marche !

— Y penses-tu, Joseph ? répondit la jeune femme en se cramponnant au bras de son postillon de Longjumeau ; M. Anatole est en bourgeois et je suis déguisée ; ça ferait rire de nous voir ensemble. Si M. Anatole avait au moins un faux nez, je ne dis pas.

— Et puis, madame, répondit gaiement Ducormier, je ferais trop de jaloux.

— Alors, c'est moi qui vais en faire des jalouses et des ravages parmi les pierrettes et autres ! reprit Maria en enlaçant plus étroitement encore son bras à celui de son mari.

Puis les trois amis quittèrent le couloir des secondes loges pour descendre l'escalier qui conduit au péristyle de l'Opéra.

XII

La foule des promeneurs était si considérable dans le couloir des premières loges, sur lequel s'ouvre le foyer, qu'Anatole Ducormier, Maria et son mari durent marcher très-lentement et stationner pendant quelques minutes au milieu des groupes.

A ce moment, deux dominos à demi cachés dans l'embrasure d'une des entrées de la galerie échangeaient à voix basse les mots suivants :

— Loiseau... la voilà... elle s'en va !...

— Que faire à cela, monsieur? Son imbécile de mari ne l'a pas quittée d'une seconde; impossible de l'approcher.

— Depuis que je l'ai vue sous ce damné costume, je suis mille fois plus amoureux encore. Mais vois donc quelle taille! quelle tournure!... Et cette jambe, et ce pied!... Et cette petite mine si friponne, si coquine!... Et ces yeux... oh! ces yeux! c'est à ressusciter un mort!

— Monsieur, prenez garde! Je vois là-bas madame la baronne avec ma grande nièce, votre sosie... La méprise a été parfaite. Sa taille élevée, un bout de ruban rouge et blanc à son domino, un pantalon noir, des souliers vernis et quelques gouttes d'essence de bouquet dont vous vous servez, monsieur, ont complété l'illusion; mais à chaque instant je tremble que tout se découvre, et qu'à la fin, impatientée de votre inexplicable silence, madame la baronne...

— Ne crains rien; j'ai adroitement amené ce silence... car du moment où nous avons mis le pied ici, j'ai commencé à ne plus répondre à madame de Robersac que par monosyllabes, d'un ton sec et fâché. Je ne lui disais plus mot depuis dix minutes, lorsque, grâce au

mouvement causé par cette dispute, j'ai pu...

Mais s'interrompant, M. de Morsenne, qui en parlant à son digne serviteur n'avait pas quitté des yeux madame Fauveau, s'écria :

— Je ne la vois plus! elle a disparu!...

— Alors, monsieur... tâchons maintenant de vous substituer à ma nièce, nous retrouverons ailleurs madame Fauveau ; c'est déjà bien heureux que le hasard nous l'ait fait rencontrer ici, au moment où nous allions bonnement chez elle, l'y croyant seule. Somme toute, j'ai maintenant meilleur espoir de cette farouche vertu qui se déguise en débardeur et vient frétiller au bal de l'Opéra.

— Ah! Loiseau, j'en deviendrai fou! Cette petite mine, ce costume, cette tournure si agaçante, ne me sortent pas de la tête. Pourquoi diable ai-je vu cette créature?

— Encore une fois, monsieur, songez à reprendre le bras de madame la baronne, et apprêtez-vous à remettre, dès qu'il sera temps, votre ruban rouge et blanc à votre pèlerine.

— Mais comment allons-nous faire?

— Cette substitution sera, je l'espère, plus facile que la première, si heureusement accomplie grâce à la rencontre d'une dispute. Ma

nièce est prévenue; venez, monsieur, et saisissez bien votre moment.

M. de Morsenne, à demi caché par son confident auquel il donnait le bras, se rapprocha de madame de Robersac et de son silencieux promeneur, qu'ils laissèrent passer devant eux. Aussitôt après, M. Loiseau s'écria très-haut et très-brusquement en contrefaisant sa voix :

— Grand Dieu! Ah! mon Dieu!

Surprise, effrayée de ce cri soudain qui se faisait entendre immédiatement derrière elle, madame de Robersac fit un soubresaut, jeta elle-même un cri et se retourna vivement, ainsi que d'autres personnes, pour connaître la cause de ces exclamations. Le sosie de M. de Morsenne avait adroitement profité du soubresaut et de l'inattention de madame de Robersac pour quitter son bras et s'effacer aussitôt derrière le prince; aussi, lorsque la baronne, encore tout émue, chercha machinalement le bras de la personne qui l'avait jusqu'alors accompagnée, la substitution était accomplie.

Quant aux exclamations bruyantes du rusé Frontin, qui bientôt s'éclipsa, elles avaient été regardées par les assistants comme une de

ces joyeusetés de mauvais goût assez fréquentes dans ces jours de liesse.

— Remettez-vous, Olympe, dit à demi-voix M. de Morsenne à madame de Robersac ; vous voilà toute tremblante ; il ne s'agit, après tout, que d'une sotte plaisanterie.

— Il n'en fallait pas moins sans doute pour vous rendre la parole et vous amener à rompre ce silence obstiné, inconcevable, que vous gardez depuis une demi-heure par je ne sais quelle bizarrerie, reprit madame de Robersac avec dépit.

— C'est qu'en vérité, Olympe, je suis cruellement blessé de la persistance de vos soupçons jaloux, et j'aimais mieux me taire que de me laisser aller malgré moi peut-être à vous dire des choses pénibles. Vous devez du reste être complétement rassurée, j'imagine, et reconnaître combien votre défiance était peu fondée. Voyons, chère Olympe, faisons la paix. Et après tout, je ne me plaindrai pas, car j'ai eu le bonheur d'être auprès de vous pendant toute cette soirée.

— Peut-être n'a-t-il pas dépendu de vous qu'il en fût autrement, reprit madame de Robersac; d'ailleurs, le silence que vous gardiez, par contrariété sans doute...

— Silence, de grâce! voilà ma fille, dit M. de Morsenne en interrompant madame de Robersac à la vue de madame de Beaupertuis, qu'il reconnut au ruban rouge et blanc qu'elle portait aussi en signe de ralliement, et qu'elle avait rattaché après son entretien avec Anatole Ducormier.

— Eh bien! ma chère, dit le prince à la jeune femme, ne trouvez-vous pas qu'il est temps de partir? Si c'est votre avis, ce serait celui de madame.

— Alors, partons, car j'ai un mal de tête affreux, répondit la duchesse de Beaupertuis en prenant le bras de madame de Robersac.

Tous trois descendirent ainsi le grand escalier et arrivèrent bientôt sous le péristyle. Ils attendirent leur voiture parmi beaucoup de personnes qui faisaient comme eux ou venaient reprendre leurs manteaux, le vestiaire étant tout proche.

Là le prince de Morsenne, accompagné de sa fille et de madame de Robersac, retrouva madame Fauveau, auprès de qui se tenait Anatole Ducormier, pendant que Joseph demandait au vestiaire son manteau et la pelisse de sa femme.

A quelques pas de là, un groupe assez nom-

bleux, rassemblé à la porte du bureau du commissaire de police, s'entretenait encore de l'accident survenu à une femme en domino, transportée mourante, assurait-on, dans cet endroit une heure auparavant.

Tels étaient les propos qui circulaient dans ce groupe.

— Eh bien, cette pauvre dame?

— On dit que lorsque le médecin du théâtre est arrivé, il l'a trouvée morte.

— C'est impossible, puisque le médecin vient de quitter le bureau du commissaire, disant qu'il courait chez un pharmacien pour préparer lui-même une potion et qu'il allait revenir.

— Alors, c'est évident, cette femme n'est pas morte!

— Parbleu! elle est si peu morte que quelqu'un assure l'avoir vue sortir il n'y a qu'un instant et monter l'escalier.

— C'est un peu fort! Un des contrôleurs que voilà a dit, il y a un instant, qu'au départ du médecin, elle était encore sans connaissance!

Anatole Ducormier et Maria Fauveau se trouvaient assez rapprochés de ce groupe pour avoir entendu ces différents propos, auxquels ils prêtaient une certaine attention.

— Mon Dieu, M. Anatole, dit Maria, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce donc que cette pauvre femme?

— Je l'ignore comme vous, madame; mais, si vous le désirez, nous pourrons en savoir davantage en questionnant un des contrôleurs.

Et Anatole Ducormier, s'approchant du contrôle, ainsi que Maria, dit à l'un des employés :

— Auriez-vous la bonté, monsieur, de me dire de quel accident l'on parle?

— Il s'agit, monsieur, d'une pauvre dame en domino qui est tombée, il y a deux heures, dans une espèce d'attaque de nerfs, d'autres disent d'épilepsie; alors on a couru éveiller le docteur Bonaquet, médecin du théâtre.

— Tiens! dit Maria, c'est l'ami de Joseph et le vôtre, M. Anatole.

— Est-ce que M. Bonaquet va bientôt revenir? demanda vivement Ducormier au contrôleur. Il y a quelques années que je ne l'ai vu, je serais bien heureux de cette occasion de lui serrer la main plus tôt que je ne l'espérais.

— M. le docteur ne peut, je crois, tarder beaucoup à revenir, car il est allé, dit-on, chez un pharmacien du voisinage.

Joseph Fauveau, arrivant alors du vestiaire avec son manteau et la pelisse de sa femme, lui dit :

— Ce n'est pas sans peine que j'ai eu nos affaires ; il y a une queue... à n'en pas finir. Voilà toujours ta pelisse, ma petite Maria... Attends, laisse-moi te la mettre avant de sortir, car il fait un froid de tous les diables.

Pendant que M. Fauveau s'occupait ainsi de sa femme, l'enveloppant chaudement dans sa pelisse, dont il rabattait le capuchon sur le joli visage de Maria, afin de la préserver, disait-il, des coups d'air, ce à quoi Maria répondait qu'on l'étouffait, un singulier et triste incident attira l'attention des trois amis.

Une jeune fille enveloppée d'un manteau, portant un chapeau de velours noir au voile à demi abaissé, qui cachait à demi ses traits pâles et alarmés, entra précipitamment du dehors sous le péristyle de l'Opéra, puis, après avoir consulté quelqu'un de la foule, alla droit au contrôle et dit à l'employé d'une voix altérée, presque haletante :

— Monsieur, je viens de chez M. le docteur Bonaquet ; l'on m'a assuré qu'il était ici. Où puis-je le trouver? dites-le-moi, je vous en supplie! ajouta-t-elle en joignant ses mains

tremblantes. Il s'agit du salut de ma mère qui me donne les plus grandes inquiétudes.

Les paroles, l'émotion de la jeune fille, contrastaient si douloureusement avec le bruit joyeux et l'aspect animé de la foule des masques, que Maria, son mari et Anatole Ducormier, qui se trouvaient encore auprès du contrôle, furent douloureusement affectés. L'employé, partageant lui-même cette pénible sensation, répondit avec regret à la jeune fille :

— Mon Dieu, madame, M. le docteur Bonaquet n'est malheureusement plus ici.

— Ah! c'est trop de malheur! s'écria-t-elle en portant son mouchoir à ses lèvres pour étouffer ses sanglots.

— Mais, rassurez-vous, madame, reprit l'employé, M. le docteur sera peut-être de retour dans peu de temps, et si vous désirez l'attendre...

— L'attendre! et ma mère! s'écria involontairement la jeune fille avec un accent déchirant. Ah! que faire? que devenir?

— Pauvre jeune personne, dit tout bas madame Fauveau à son mari; ce que c'est pourtant! pendant que les uns s'amusent, les autres pleurent toutes les larmes de leur corps.

— C'est vrai, ma petite Maria. Nous finissons mal notre soirée ; c'est attristant !

Anatole Ducormier, touché de la douleur de la jeune fille, lui dit avec une certaine hésitation :

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mademoiselle, mais je suis l'un des meilleurs amis du docteur Bonaquet ; si vous le désirez, je vais l'attendre ici ; je lui dirai vos inquiétudes, et je crois pouvoir vous promettre en son nom qu'il se rendra tout de suite à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer.

— Oh ! merci, monsieur, merci ! dit la jeune fille avec reconnaissance. J'accepte votre offre, car j'ai laissé ma mère dans un état bien alarmant et seule avec notre servante. Mais j'ai préféré venir moi-même chercher notre sauveur, afin d'être sûre au moins de le ramener ; ayez donc la bonté de lui dire de venir en hâte chez madame Duval.

— Chez madame Duval ! dit Anatole Ducormier avec surprise, au Marais ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille non moins étonnée, mais comment savez-vous ?...

— Ce matin même, mademoiselle, j'ai porté

chez madame votre mère un paquet de livres qui m'ont été remis en Angleterre par mademoiselle Emma Levasseur.

— En effet, monsieur, nous avons reçu tantôt les livres et votre carte. Je bénis le hasard qui me fait vous rencontrer ici ; je puis aller retrouver ma mère en emportant du moins la certitude que bientôt nous verrons M. Bonaquet, notre sauveur. Suppliez-le pour moi, monsieur, de venir sans retard, car ma pauvre mère a été saisie d'un malaise subit, et elle me donne les plus vives inquiétudes.

Au moment où Clémence Duval exprimait ainsi sa reconnaissance à Anatole Ducormier, madame de Beaupertuis, qui n'avait pas quitté des yeux le jeune homme, se rapprocha doucement et lui dit à demi-voix :

— A samedi, ne l'oubliez pas...

Anatole Ducormier en cet instant se trouvait ainsi entouré des trois femmes : derrière lui était Diane de Beaupertuis, qui venait de lui parler à l'oreille ; devant lui Clémence Duval, qui le remerciait de son offre obligeante, et à sa gauche Maria Fauveau, appuyée sur le bras de Joseph.

Ce fut au moment où ces trois jeunes femmes étaient groupées de la sorte autour d'Anatole

Ducormier, qu'une voix basse, stridente, paraissant sortir de derrière une colonne voisine, fit entendre ces mots qui n'arrivèrent qu'à l'oreille des trois femmes et d'Anatole :

— C'est aujourd'hui le 21 février! Vous voilà toutes les trois... réunies encore une fois... Souvenez-vous de la devineresse de la rue Sainte-Avoie!

Les trois femmes restèrent d'abord frappées de stupeur, et sans doute, cette première impression passée, elles eussent tâché d'examiner mutuellement leurs traits; mais le valet de pied du prince de Morsenne, s'étant approché de son maître à ce moment, vint lui dire :

— Prince, la voiture est avancée.

— Venez donc, ma chère, dit alors M. de Morsenne en prenant le bras de sa fille qui s'était rapprochée de lui et le suivit.

Joseph Fauveau avait vu madame de Beaupertuis parler à l'oreille de Ducormier; aussi lorsqu'elle s'éloigna, il dit en riant à Maria :

— Ce gaillard d'Anatole! c'était une princesse, son domino à mouchoir de valenciennes; rien que ça! Le grand domestique vient de dire : « Prince, la voiture est avancée. »

Mais la jeune femme, devenue rêveuse, ne répondit rien.

Soudain on entendit plusieurs voix s'écrier parmi le groupe de curieux stationnant toujours à la porte du bureau du commissaire, où l'on avait transporté la femme évanouie :

— Ah! voici M. le docteur Bonaquet!

Clémence Duval courut au-devant du médecin et lui dit :

— Ah! monsieur, ma mère est au plus mal! venez, venez!

— C'est donc une rechute, ma pauvre enfant? répondit le docteur.

— Oui, monsieur. Ce soir une indisposition subite... Oh! venez, venez!

— Dans quelques instants je suis à vous, répondit le médecin, car j'ai là aussi un malade.

— Non, M. le docteur, votre malade n'est plus là, dit un employé du théâtre en sortant alors du bureau du commissaire; cette dame est revenue tout à fait à elle pendant votre absence. Il faut qu'elle soit sortie par l'autre porte.

— Si elle est sortie, je n'ai plus à m'inquiéter d'elle. Alors, mon enfant, courons chez votre mère, dit le médecin en offrant son bras à Clémence Duval.

Mais apercevant Ducormier qui s'avançait vers lui accompagné de Joseph Fauveau et de

sa femme, le docteur s'écria d'une voix attendrie :

— Toi... toi, ici, Anatole!... lorsque je te croyais encore à Londres?

— Je suis arrivé avant-hier, mon bon Jérôme, répondit Anatole en serrant avec effusion les mains du docteur entre les siennes.

Puis il ajouta en désignant Fauveau du regard:

— Et Joseph... tu ne lui dis rien?...

— Comment, c'est toi! reprit le médecin en examinant plus attentivement le postillon de Longjumeau; toi, sous ce costume! Mais qui est donc enveloppé dans cette pelisse? Ta chère et charmante femme, sans doute?

— Oui, M. Bonaquet, dit Maria; et puisque je vous rencontre, je dois vous dire que vous nous oubliez fièrement; ce n'est pas gentil à vous.

Au lieu de répondre à ce gracieux reproche, le médecin, songeant à l'anxiété où devait se trouver Clémence Duval, lui dit en reprenant son bras :

— Pardon, mille pardons, mademoiselle, ce sont de vieux amis à moi.

Puis il ajouta en s'éloignant avec la jeune fille :

— Anatole, viens me voir demain matin de bonne heure... Madame Fauveau, j'irai bientôt

vous porter mes excuses et faire ma paix avec vous. Adieu, Joseph ; à bientôt.

Et le docteur disparut précipitamment avec Clémence Duval.

— Bonsoir, Anatole, au revoir, dit Fauveau en tendant la main à son ami, qui la serra cordialement.

— Et surtout ne faites pas comme M. Bonaquet, ne nous oubliez pas trop, M. Anatole, ajouta Maria.

— Non, non, madame, répondit Ducormier, j'irai plus d'une fois demander encore une bonne soirée de causerie à notre cher Joseph.

Et Anatole s'éloigna pendant qu'un des commissionnaires du théâtre faisait avancer un fiacre pour Joseph et pour sa femme.

— Mais qu'as-tu donc, ma petite Maria ? lui dit Fauveau avec inquiétude ; depuis tout à l'heure tu as l'air toute triste...

— Je te dirai cela, Joseph, répondit la jeune femme.

Le fiacre étant arrivé, le postillon et le débardeur montèrent en voiture, et regagnèrent leur modeste boutique moins allègrement qu'ils ne l'avaient quittée.

XIII

Le docteur Bonaquet occupait un assez grand appartement, situé au second étage, quai de l'École. Les deux fenêtres de son cabinet s'ouvraient sur un balcon assez proéminent, formant terrasse ; le docteur, grand botaniste, aimait à la fois les fleurs en savant et en jardinier ; aussi, sa terrasse, garnie de caisses, surmontée d'une voûte de treillage, lui permettait, dès le printemps, de se livrer à son goût favori. Cette saison venue, et grâce aux plantes grimpantes dont se couvrait la tonnelle aérienne du balcon, il n'apercevait plus des

fenêtres de son cabinet qu'un horizon de verdure fleurie.

Mais à l'époque de ce récit, c'est-à-dire vers les derniers jours de février, les losanges du treillage vert étaient complétement dégarnies de feuilles ; cependant, on voyait dans les caisses un grand nombre de ces fleurs qui bravent la froidure, telles que cactus, perce-neige et héliotropes d'hiver.

L'on n'a pas oublié que la veille, à la sortie du bal de l'Opéra, le docteur Bonaquet, surpris et heureux de rencontrer Anatole Ducormier, l'avait engagé à venir le voir le lendemain matin.

Le studieux et savant médecin s'était, selon sa coutume, levé avant le jour ; les premières et pâles lueurs d'une matinée de février le trouvèrent assis à son bureau, écrivant, lisant, annotant, à la clarté de la lampe ; un poêle de fonte chauffait cette grande pièce, meublée avec une simplicité extrême, et dont les murailles disparaissaient sous des rayons chargés de livres.

Le docteur Bonaquet, âgé d'environ trente ans, était laid, mais de cette laideur à la fois spirituelle et énergique dont les bustes de quelques philosophes de l'antiquité nous offrent

souvent le type remarquable ; son large et beau front, un peu chauve, surplombait ses profondes orbites ; son nez saillant, à vives arêtes, son menton osseux, avancé, un peu long et carrément coupé, donnaient à ses traits une expression de fermeté rare, tempérée cependant par la douce placidité du regard et par la finesse du sourire plein d'esprit et de bonhomie ; en un mot, les traits du docteur Bonaquet, reproduits par la peinture, auraient offert un ensemble presque désagréable, tandis que le mâle et sévère ciseau du sculpteur devait leur donner, au contraire, un cachet d'originalité puissante.

Cette comparaison artistique était d'autant plus facile à faire qu'un illustre statuaire, sauvé par le docteur Bonaquet, avait sculpté en marbre le buste du médecin ; cette tête, hardiment accentuée par la main du génie, offrait à la fois une ressemblance frappante et un caractère grandiose, digne de l'antiquité. L'on concevra enfin que vêtu d'un habit noir et le cou enfoncé dans une cravate, Jérôme Bonaquet offrait à l'œil un aspect disgracieux ; mais enveloppé dans une longue robe de chambre de couleur foncée, qui, drapée en larges plis, dégageait son cou et l'attache de la tête, qu'il

portait toujours haute et fière, Jérôme Bonaquet n'était plus reconnaissable ; à le voir vêtu de la sorte et assis devant sa table ainsi qu'il l'était ce matin-là, son menton appuyé sur sa main, son large front et son regard pensif levés vers le plafond, tandis que sa physionomie rayonnait de sérénité, tout cœur sympathique eût éprouvé pour le docteur un doux et sérieux attrait.

Une vieille servante interrompit le travail matinal du médecin pour lui annoncer M. Ducormier.

— Anatole ? qu'il entre ! qu'il entre ! s'écria Jérôme Bonaquet en se levant aussitôt pour courir au-devant de son ami, qu'il serra dans ses bras avec effusion.

La servante sortie, Anatole et Jérôme se trouvèrent seuls.

— Combien il est bon d'embrasser un ami après une si longue absence ! dit le médecin. Cette nuit, à l'Opéra, je t'avais à peine vu. Mais, ajouta le docteur en souriant après avoir un moment examiné son ami, sais-tu que tu es à peine reconnaissable ?

— Comment cela, mon cher Jérôme ?

— Lorsque tu es parti de Paris, tu avais la tournure modeste et toute scolastique d'un

prix d'honneur sortant du collége, et hier, à l'Opéra, je t'ai retrouvé d'une élégance ! un vrai dandy, un lion, comme ils disent. Tu avais, ma foi, l'air très-grand seigneur, et j'étais fier d'avoir un si bel ami, en songeant qu'il était aussi bon qu'il était beau.

— Oui, oui, mon cher Jérôme, c'est un grand bonheur de se revoir. Mais à propos de cette nuit, la mère de cette pauvre jeune fille, madame Duval, comment va-t-elle?

— Tu la connais ?

— J'ai été chargé à Londres par une des amies de cette jeune personne de lui apporter quelques livres ; je l'ai rencontrée pour la première fois cette nuit, lorsqu'elle est venue te chercher à l'Opéra.

— Sa pauvre mère est encore dans un état très-alarmant ; sa rechute d'hier m'étonne autant qu'elle m'inquiète ; heureusement rien n'est désespéré. Ah ! mon ami, c'est un ange que cette jeune fille ! un ange ! Fasse le ciel qu'elle ne perde pas sa mère ! elle en mourrait de chagrin ! Mais n'attristons pas notre entrevue. Te voilà enfin de retour, mon cher Anatole, après plus de quatre années de séparation et un silence de huit à dix mois, trop oublieux ami !

— Oublieux ! Jérôme, oublieux ! peux-tu le croire?... Quant à la cause de mon silence...

— Je la devine... et je l'excuse... tu es secrétaire !... Ton état est d'écrire des lettres, tu dois, par conséquent, avoir horreur de toute correspondance. Ainsi, je te pardonne ; je ne suis pas d'ailleurs moi-même à l'abri de tout reproche, car, après t'avoir écrit deux fois sans recevoir de réponse, je t'ai cru en tournée dans quelque comté d'Angleterre avec ton ambassadeur. De mois en mois, j'attendais une lettre de toi, afin de savoir où t'adresser les miennes et renouer ainsi notre correspondance. De toutes manières, je devais t'écrire aujourd'hui ou demain, pour t'apprendre une heureuse nouvelle dont je devais aussi aller instruire tantôt notre ami Joseph et sa charmante femme.

— Une heureuse nouvelle?

— Je suis marié...

— Toi?

— Depuis avant-hier.

— Alors, mon ami, dit Anatole en serrant affectueusement les deux mains du docteur, je puis, sans savoir qui tu as épousé, te complimenter sur ton bonheur, car je connais tes idées à l'égard du mariage. Je n'ai pas besoin

de te demander si c'est une incli
tagée.

— Oui, et cette inclination dat
trois ans.

— Voyez-vous, le sournois ! Et
tres pas un mot de cet amour !

— Ce n'était pas mon secret à m
cher Anatole.

— Tu as raison ; mais dis-moi,
jeune fille ou une veuve? Selon t
devais préférer une veuve.

— C'est une veuve à peu près d
Tu la connais sans doute de nom ; e
à ton ambassadeur.

— Ta femme ! alliée à M. le comte

— Oui.

— Ta femme !

— Mais oui ! Cela t'étonne?

— Franchement, reprit Anatol
tonne.

— C'est singulier, dit le docteur
avec bonhomie, moi, cela ne m'ét
tout.

— Et le nom de ta femme?

— Son nom était madame de Bl

— La veuve du marquis de Bla
tenant général?

— Elle-même !

— Comment! la marquise de Blainville t'a épousé ?

— Oui, ou bien je l'ai épousée ; ce qui revient absolument au même.

— La marquise de Blainville ! répéta Anatole Ducormier avec stupeur, il serait possible !... Quel mariage pour toi ! mais c'est inouï, incroyable !

— Ah çà ! mon pauvre Anatole, reprit gaiement le médecin, est-ce que, par hasard, l'atmosphère aristocratique de l'Angleterre aurait pénétré jusqu'à ton excellent esprit? Je ne comprends pas tes ébahissements.

— Que veux-tu, mon cher Jérôme ? Un pareil mariage est si peu dans les habitudes, dans les mœurs du monde auquel appartenait ta femme...

— Cela vient peut-être, vois-tu, mon ami, de ce que ma femme n'avait ni les habitudes ni les mœurs du monde où elle vivait.

— Mais on la dit fort riche, reprit Anatole ; j'ai, en effet, cent fois entendu parler d'elle chez mon ambassadeur, dont elle est parente éloignée.

— Oui, son mari était fort riche, et comme elle n'en a pas eu d'enfant...

— Elle hérite de lui ! s'écria Ducormier. De sorte que, par ton mariage, te voilà millionnaire. Ah ! c'est un beau rêve !

— Un beau rêve et rien de plus, du moins quant à la fortune, mon ami.

— Que veux-tu dire ?

— Madame de Blainville avait droit, il est vrai, à l'héritage de son mari ; mais ai-je besoin de te dire qu'en se mariant, la première chose que ma femme a dû faire, et pour elle et pour moi, a été de renoncer aux grands biens de M. de Blainville ?

— Mais alors elle a donc par elle-même une fortune considérable ?

— Une dot de quatre-vingt mille francs, je crois, car bien que d'une très-grande naissance, son patrimoine était, tu le vois, assez modeste. Mais le revenu de sa dot, joint au produit de ma clientèle, qui me rapporte huit à dix mille francs (je ne fais payer que les gens riches), nous permet de vivre convenablement.

— Comment ! ta femme a consenti à ce que tu restes médecin ?

Le docteur Bonaquet regardait depuis quelques moments son ami avec une surprise croissante, presque inquiète ; aussi répondit-il à la dernière question de Ducormier :

— En vérité, mon pauvre ami, tu me fais des questions qui me semblent aussi singulières que tes étonnements ; je ne te reconnais plus! Avant notre séparation, ce que je viens de te confier t'eût paru, j'en suis certain, aussi simple qu'à moi. Voyons! comment peux-tu supposer qu'il soit seulement venu à la pensée de ma femme de me demander l'abandon d'une carrière que j'aime, qui m'honore, et qui me fait vivre?

— Il est vrai, Jérôme, mes questions, mes étonnements, comme tu dis, doivent te surprendre ; c'est qu'aussi, vois-tu, je vis parmi des gens si excentriques, que sans partager aucun de leurs sots préjugés... — oh ! loin de là ! ajouta Ducormier avec un sourire amer, — souvent, et malgré moi, j'envisage les choses au point de vue des gens dont je parle.

— C'est donc pour cela que je te trouvais l'air si grand seigneur, reprit en souriant le docteur Bonaquet, rassuré par les paroles de son ami. Je conçois parfaitement ce qu'amène l'habitude de vivre avec certaines personnes. Ainsi un Parisien, je suppose, jeté au milieu de Gascons, de Normands ou de Provençaux, finit par prendre leur accent. Eh bien, toi, tu as parfois l'accent aristocratique, comme

d'autres l'accent normand ou gascon ; mais au fond tu parles toujours la langue de ton bon et noble cœur d'autrefois, n'est-ce pas ?

— Peux-tu en douter, mon cher Jérôme ? Mais, dis-moi, je vais te sembler très-impatient, je brûle de savoir...

— L'histoire de mon mariage ?

— Oui.

— Oh ! mon Dieu, rien de plus simple, de moins romanesque que cette histoire, mon cher Anatole. En deux mots, la voici : J'étais médecin du bureau de bienfaisance de mon arrondissement. Entre autres malades, je donnais alors mes soins à une famille d'artisans plongée dans une horrible misère et digne du plus touchant intérêt. Chez eux, pour la première fois, je rencontrai madame de Blainville, alors veuve depuis peu de mois.

— Et que venait-elle faire chez ces malheureux?

— Dame de charité, elle accomplissait sa mission avec zèle et dévouement. La famille dont je te parle se composait d'une jeune fille de seize ans et de trois petits enfants, tous entassés dans un galetas, couchant sur le même grabat : la mère et sa fille aînée étaient atteintes d'une fièvre typhoïde; les autres enfants avaient

jusqu'alors échappé à la contagion et grelottaient sur une paillasse dans un coin de la mansarde. Frappée de ce spectacle, madame de Blainville me dit que ces malheureux ne pouvaient rester dans ce taudis, et qu'elle allait s'occuper de leur faire chercher une demeure moins insalubre, en attendant qu'on eût trouvé un asile convenable pour cette famille. Madame de Blainville vint chaque jour passer quelques heures dans ce galetas, bravant la contagion et d'horribles répugnances; elle soignait ces malheureux avec un dévouement si tendre, une abnégation si valeureuse, que je ressentis pour elle autant de sympathie que d'admiration. Sa charité lui coûta cher. Au bout de quelques jours, atteinte par la contagion des maux qu'elle soulageait, je la vis pâlir, tomber en faiblesse dans ce misérable réduit. Lorsqu'elle reprit ses sens, je la reconduisis chez elle; quoiqu'elle me connût depuis peu, elle désira m'avoir pour médecin. Sa maladie fut terrible; je passai de longues nuits à la veiller, souffrant tour à tour, selon les phases de sa maladie, les angoisses de l'espérance ou du désespoir. Une mère ou une sœur ne m'aurait pas causé plus d'alarmes. Enfin, je sauvai madame de Blain-

ville; sa convalescence dura plusieurs mois, demanda beaucoup de soins, exigea même un voyage pendant lequel je l'accompagnai. Je vécus ainsi plusieurs mois dans une étroite intimité avec madame de Blainville, je pus l'apprécier; noble et grand cœur, rare et solide esprit, instruction profonde et variée, caractère ferme et élevé. Telle je jugeai madame de Blainville, telle je l'aimai. Du reste, peu faite pour la société où sa naissance et son mariage l'avaient appelée à vivre, ses goûts étaient simples, son existence très-retirée, très-studieuse, car elle s'occupait d'art et de science avec une remarquable distinction; elle cherchait aussi de plus sérieux plaisirs dans la pratique d'une charité ardente et éclairée. Que te dirai-je, mon ami? je m'habituai ainsi à voir chaque jour madame de Blainville; elle m'indiquait les familles qui avaient besoin de moi, je lui indiquais celles qui avaient besoin d'elle. Ces relations resserrèrent notre intimité; nous éprouvâmes l'un pour l'autre un sincère attachement. Ma profession envisagée à son vrai point de vue, je veux parler de son côté moral et philosophique, parut à madame de Blainville une des plus nobles carrières qu'il fût donné à l'homme de

parcourir ; elle ne crut pas plus déroger en me proposant d'unir son sort au mien, que je ne crus, moi, m'élever en acceptant. Nous nous sommes mariés. Ma femme a vingt-sept ans, j'en ai trente ; nous touchons à la maturité de l'âge ; nous n'avons pas cédé à un entraînement aveugle, nous avons eu foi à une affection profonde, calme, réfléchie et éprouvée pendant trois ans par des relations journalières. Le passé nous garantit de toute déception à venir ; nos goûts sont semblables, nos esprits ont mille points de contact, et par une grande conformité de principes et par notre commun amour de l'étude ; enfin notre position est indépendante. C'est te dire, Anatole, que notre mariage réunit toutes les chances d'un bonheur durable.

Anatole Ducormier avait attentivement écouté son ami, peut-être plus surpris encore que touché de cet amour si simple, si droit, et, comme l'avait dit le docteur Bonaquet, si peu romanesque.

Cette énormité : le mariage d'un médecin et d'une marquise, avait été amenée par des incidents tellement bourgeois, qu'Anatole en restait confondu. Pourtant il reprit en tendant cordialement la main à Jérôme :

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé lorsque je te félicitais de ton mariage sans en connaître les circonstances; ce qui m'avait d'abord tant surpris dans cette alliance ne m'étonne plus à cette heure, que je connais le caractère de ta femme; caractère rare, je t'assure, car dans la société où elle a vécu, crois-moi, sur cent femmes, sur mille femmes, nées comme elle...

— Il n'y en a pas une capable d'épouser un médecin, n'est-ce pas?

— Non, mon ami, répondit Ducormier.

Et il ajouta avec une expression de haine contenue :

— Ah! dans cette aristocratie, que de hauteur! que de morgue! que de préjugés insolents ou absurdes! Ces gens-là en sont encore à la féodalité! Oui, dans leur stupide distinction de races et de classes, ils sont aussi impitoyables que par le passé. Aussi, crois-moi, ton mariage leur aura paru aussi exorbitant que si nous étions encore au temps des nobles et des vilains!

— Allons, mon cher Anatole, répondit le docteur Bonaquet en souriant avec bonhomie, tu es trop sévère, tu es même injuste.

— Envers ces gens-là?

— Envers ces gens-là.

— Voyons, Jérôme, reprit Anatole en souriant, ton indulgence ne vient-elle pas de ce que, par ton mariage, te voilà presque de cette aristocratie?

— Moi! Jérôme Bonaquet! avec les principes que tu me connais! répliqua en riant le médecin. C'est une plaisanterie. Mais tiens, sérieusement, cette noblesse altière qui a, dis-tu, conservé sa tradition intacte, malgré les siècles et les événements, me semble à moi une curiosité historique et féodale dans le goût de Chambord ou de Chenonceaux.

— Comment! s'écria Ducormier d'une voix âpre, leur orgueil de race, leur mépris écrasant pour nous autres gens de peu ou de rien, ne te révoltent pas?

— Ma foi, non. Qu'est-ce que cela me fait? Peu m'importe, après tout, que les tourelles du vieux manoir dominent au loin la vallée, pourvu que leur ombre n'ôte ni jour ni soleil à ma maisonnette et à mon jardinet. Va, mon ami, le temps des hauts barons est passé; il n'y a plus que deux classes d'hommes : les honnêtes gens et les fripons, les gens d'esprit et les sots. Laissons donc l'aristocratie se cantonner dans ses souvenirs, se retrancher dans

l'inoffensif château fort de ses traditions. En quoi ces gens-là nous causent-ils dommage? Sont-ils ridicules, plaignons-les d'être ridicules. Sont-ils orgueilleux, plaignons-les d'être orgueilleux.

— Mais ils nous méprisent! dit Anatole d'un ton d'amer ressentiment. Voilà quatre ans que je vis parmi eux; je les connais. A leurs yeux, sais-tu ce que nous sommes? Des êtres inférieurs, *des espèces*, comme ils disent.

— Bah! je les défie, moi, de mépriser un homme de bien, répondit Bonaquet avec son habituelle placidité. Ah! dis-moi qu'ils se moquent des bourgeois gentilshommes, soit; entre nous, ils n'ont pas tort. Mais au bout du compte, qui peuvent-ils blesser? Notre vanité? N'exposons jamais notre vanité à leurs dédains. Ils vivent dans leur cercle, vivons dans le nôtre; n'allons jamais à eux, mais si, par hasard, ils viennent à nous, accueillons-les cordialement s'ils sont gens de bien et d'esprit.

— En vérité, Jérôme, tu me confonds.

— Pourquoi?

— C'est toi qui parles ainsi?

— Certes.

— Et ton mariage?

— Eh bien! mon mariage?

— Ne viens-tu pas de dire : N'allons jamais à eux, mais s'ils viennent à nous...

— Accueillons-les cordialement s'ils le méritent. Oui, j'ai dit cela.

— Et toi, n'es-tu pas allé à eux en épousant une des leurs?

— Je pourrais te répondre, mon ami, que c'est une des leurs qui est venue à moi, car la proposition de mariage m'a été faite par madame de Blainville, mais en cela elle devançait ma pensée.

— Et si le premier tu lui avais offert de l'épouser, tu n'aurais pas appelé cela, comme tu dis, *aller à eux*?

— Mon ami, entendons-nous; qu'ai-je aimé dans madame de Blainville? Son titre? Non! elle le perdait en m'épousant. Sa naissance, ses relations aristocratiques? Non, car ni moi ni elle ne mettrons les pieds dans la société où elle a vécu jusqu'ici. Ai-je enfin recherché ses richesses? Pas davantage, puisqu'elle a fait abandon des grands biens de son mari. Non, non, ce que j'ai aimé en elle, c'est la femme de cœur excellent, d'esprit élevé, de caractère généreux, ni plus ni moins. Maintenant, le hasard fait qu'elle appartient à l'aristocratie, je ne m'en plains ni ne m'en réjouis; sa nais-

sance n'a en rien motivé ma préférence... Pourquoi sa naissance deviendrait-elle un obstacle à mon choix ? Madame de Blainville était libre, moi aussi ; nous nous sommes mariés ; voilà tout. Eût-elle appartenu à ce que certains bourgeois appellent le *peuple*, je l'aurais encore épousée, car je ne reconnais non plus que deux classes de femmes : celles qui sont honnêtes et celles qui ne le sont pas, celles qui plaisent et celles qui ne plaisent point.

— Mais enfin, crois-tu que sa famille, que la société à laquelle elle appartient, ne seront pas outrées, indignées de son mariage avec toi ?

— Il est toujours fâcheux d'outrer et d'indigner les gens, répondit Jérôme en souriant ; mais lorsque les gens s'indignent d'une conduite droite et désintéressée... que faire ? Plaindre ces vieux enfants et continuer de vivre heureux et honorés.

La servante, entrant chez le médecin après avoir frappé, lui dit :

— Monsieur, madame désirerait vous parler.

— Voilà une excellente occasion de te présenter à ma femme, dit le docteur.

Puis s'adressant à la servante.

— Priez madame d'avoir la bonté de venir.

Peu d'instants après, madame Bonaquet entra dans le cabinet de son mari.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LA

BONNE AVENTURE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA

BONNE AVENTURE

PAR

EUGÈNE SUE.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1851

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA

BONNE AVENTURE

PAR

EUGÈNE SUE.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1851

I

L'ex-marquise de Blainville, née Héloïse de Morsenne, avait vingt-sept ans environ ; ses traits, sans être régulièrement beaux, étaient doués d'un grand charme, attrayant mélange de bienveillance, de finesse et de fermeté. Une robe très-simple faisait valoir sa taille gracieuse, et quoiqu'il fût encore de grand matin, madame Bonaquet était déjà coiffée avec soin et chaussée avec élégance ; son attitude, ses moindres mouvements annonçaient cette dignité contenue, douce et tranquille, résultant de l'inébranlable sûreté de soi-même.

Madame Bonaquet tenait à la main une lettre ouverte lorsqu'elle entra chez son mari.

— Ma chère amie, lui dit le médecin pendant qu'Anatole Ducormier la saluait profondément, je vous présente un de mes plus anciens et meilleurs amis, dont souvent je vous ai entretenue, M. Anatole Ducormier.

— En effet, monsieur, dit la jeune femme en répondant avec affabilité au salut d'Anatole, nous avons beaucoup parlé de vous. Je sais combien est sincère et vive votre affection pour mon mari ; cela fait son éloge et le vôtre, monsieur : aussi n'ai-je pas besoin de vous dire que nous serons très-heureux de vous voir souvent ici.

Anatole s'inclina; madame Bonaquet reprit en souriant :

— Je vais d'ailleurs et tout de suite, monsieur, vous demander la permission d'agir avec vous en ancien ami ; je viens de recevoir une lettre que, pour des raisons assez importantes, je désirais communiquer à M. Bonaquet.

— De grâce, madame, dit Anatole Ducormier en s'inclinant de nouveau, pendant qu'Héloïse, donnant à son mari la lettre en question, lui dit d'une voix douce et calme :

— Veuillez lire ceci, mon ami.

Cette lettre, écrite la veille au soir, était ainsi conçue :

« Je tiens à vous faire savoir, madame, que sur mon initiative la lettre de faire part ci-jointe a été adressée à tous les membres de la maison à laquelle vous *aviez* l'honneur d'appartenir.

« DIANE DE MORSENNE, DUCHESSE DE
« BEAUPERTUIS. »

« *M.*

« *Nous avons l'honneur et le regret de vous faire part de la perte douloureuse et dégradante que notre maison vient d'éprouver, par suite du mariage de madame la marquise de Blainville* (NÉE DE MORSENNE) *avec une personne indigne de nous appartenir.* »

(*Suivent les signatures.*)

Après avoir lu cette lettre, pendant que sa femme le suivait du regard, le docteur Bonaquet sourit, et dit à Héloïse :

— Qu'est-ce donc que cette madame de Beaupertuis, ma chère amie ?

— Une de mes cousines, très-jeune, très-jolie et très-honnête femme. Mais, vous le

voyez, elle est sous l'empire d'idées assez fausses, résultant non d'un mauvais cœur, mais d'une mauvaise éducation; elle est fille du prince de Morsenne...

— Du prince de Morsenne! dit involontairement Anatole.

— Est-ce que vous connaissez M. de Morsenne? lui demanda madame Bonaquet.

— Non, madame, répondit Ducormier. Mais M. de Morval, dont je suis secrétaire, m'a chargé de lettres pour le prince de Morsenne; je me suis présenté hier chez lui sans pouvoir le rencontrer, mais il doit me recevoir ce matin même.

— Ma chère Héloïse, reprit le médecin après un moment de réflexion, vous savez mon amitié pour Anatole; j'ai toute confiance en lui. Je viens de lui raconter les diverses et heureuses circonstances de mon mariage. Permettez-moi de lui donner connaissance de cette lettre singulière. D'abord, elle vient fort à propos, quant à une petite discussion que nous avions tout à l'heure, Anatole et moi; puis, cela sera d'autant plus piquant pour lui qu'il doit voir, ce matin même, le père de cette fière duchesse.

— Certainement, mon ami, répondit madame Bonaquet en souriant, vous pouvez dés-

ner cette lettre à lire à M. Ducormier. Il est, m'avez-vous dit, très-observateur; il trouvera là un curieux trait de mœurs.

Jérôme remit la lettre à Anatole. A peine l'eut-il lue qu'il s'écria :

— L'insolente créature! C'est à la fois stupide et infâme!

— Mais non, mais non, reprit Jérôme avec son habituelle sérénité. Il y a dans cette résolution une sorte de courage joint à un instinct de dignité très-prononcé, dignité fort mal comprise, il est vrai, mais qui cependant, à un certain point de vue, ne manque pas de grandeur. Qu'en pensez-vous, Héloïse?

— Je pense, mon ami, répondit madame Bonaquet avec son doux et fin sourire, je pense que cette contre-lettre de faire part serait, comme exécution et comme idée, parfaite de tout point si...

— Comment, madame! s'écria Ducormier en interrompant malgré lui la femme de son ami, vous n'êtes pas révoltée de cette audacieuse insolence? vous partagez l'indulgence de Jérôme?

— Permettez, monsieur, reprit Héloïse en souriant, le choix que j'ai fait étant le plus honorable du monde, le seul défaut de cette

circulaire est d'être écrite à mon sujet... Sauf ce manque complet d'à-propos, l'idée me semble excellente, et pourrait servir à merveille dans une occasion plus opportune.

— Pardonnez ma surprise, madame, reprit Anatole abasourdi de cette dignité calme et impartiale; un tel stoïcisme me confond : approuver l'idée de cette lettre outrageante...

— Eh! certainement, mon cher Anatole, reprit le docteur Bonaquet, ma femme a raison; car enfin, voyons, suppose un grand peintre, Van Dyck ou Velasquez, ayant manqué complétement la ressemblance d'un portrait : n'en resterait-il pas du moins une toile d'un mérite supérieur, grâce au coloris et à la forme?

— Soit! où veux-tu en venir, Jérôme?

— Eh bien! admets qu'une femme, de quelque condition que ce soit, ait fait un choix indigne d'elle et des siens : une protestation pareille à celle de cette circulaire, et faite au nom de toute une famille, serait pleine de dignité.

— Encore une fois, Jérôme, tu parles de cet outrage comme s'il ne s'agissait ni de madame ni de toi.

— Mais c'est qu'en effet, monsieur, reprit

Héloïse en souriant, nous sommes complétement désintéressés dans la question. Ce n'est pas de nous, à bien dire, qu'il s'agit.

— Il faudrait néanmoins, je crois, ma chère Héloïse, puisqu'il en est ainsi, aller ensemble, l'un de ces soirs, chez ces gens-là, reprit Jérôme Bonaquet avec son inaltérable placidité. Nous irons une seule fois, bien entendu; mais cela devient maintenant indispensable; qu'en pensez-vous, Héloïse?

— J'allais, mon ami, vous faire cette proposition, répondit madame Bonaquet d'une voix douce et ferme. Nous choisirons, pour cette *visite de noce,* le plus prochain jour de grande réception à l'hôtel de Morsenne, puisque M. de Morsenne est le chef de ma famille.

— Quoi! madame, reprit Anatole tombant de surprise en stupeur, vous aurez le courage d'affronter tant d'insolence et de dédain?

Madame Bonaquet ne put s'empêcher de regarder son mari d'un air significatif, comme si elle lui eût demandé compte des étonnements de son ami, dont elle avait eu jusqu'alors une excellente opinion. Puis, s'adressant à Duçormier, elle reprit un peu froidement :

— Vous devez penser, monsieur, qu'il n'entre ni dans la pensée de M. Bonaquet ni dans la

mienne de faire en de telles circonstances ce qu'on appelle une bravade. Non, nous voulons seulement accomplir un devoir impérieusement dicté par le respect de soi... Mais, ajouta d'un air affable madame Bonaquet en se levant pour sortir, je ne veux pas gêner plus longtemps les épanchements de deux amis qui sont restés si longtemps éloignés l'un de l'autre. Au revoir, je l'espère, M. Ducormier.

Et la jeune femme quitta le cabinet de son mari en répondant au salut d'Anatole.

Après le départ de madame Bonaquet, Ducormier, se croisant les bras d'un air triomphant, dit au médecin en secouant la tête :

— Eh bien, Jérôme! eh bien?

— Eh bien! quoi, mon cher Anatole? Que veux-tu dire?

— La voilà donc, cette aristocratie pour laquelle, il y a un quart d'heure, tu te montrais si indulgent, si bénévole! *Que m'importe,* disais-tu, *que les tourelles du manoir féodal dominent la vallée, pourvu que leur ombre ne m'ôte ni jour ni soleil?*

— Où diable veux-tu en venir?

— Où je veux en venir! Comment! cette dédaigneuse duchesse, par sa lettre insolente, ne te force-t-elle pas de rester sous le coup

d'un outrage écrasant, ou d'aller t'exposer, toi et ta femme, aux plus humiliants dédains? Mais, Dieu merci! ces dédains, tu n'iras pas les braver; tu reviendras sur cette résolution que je puis qualifier, maintenant que ta femme n'est plus là, sur cette résolution vraiment absurde, insensée, de vous rendre tous deux chez ce prince, un jour de grande réception, pour...

— D'abord, mon ami, reprit le docteur en interrompant Anatole, je ne reviens jamais sur une détermination juste et sage; ma femme est comme moi, sans cela elle ne me serait pas si chère. Nous accomplirons donc ce que nous avons résolu; en cela, les appréhensions de ton amitié égarent ton jugement. Rassure-toi, ce grand monde n'est pas si farouche; il se compose en résumé de créatures humaines; or, pour peu qu'on ait un cœur dans la poitrine et un cerveau dans la tête, on rend forcément hommage à une action digne et ferme.

— Jérôme, je t'en supplie, au nom de ton bonheur et de celui de ta femme, renonce à ces projets insensés. Aller braver ce monde arrogant, qui se croit solidaire de ce qu'il appelle le *honteux outrage* fait à la noblesse d'un des siens! ah! mon ami, tu ne sais pas ce que

c'est que ces gens-là ; tu les juges d'après ta femme ; tu ignores avec quelle sanglante adresse ils manient l'ironie, et de quels traits acérés peut vous percer leur hautain persiflage. Non, non, tu ne les connais pas, mais je les connais, moi ! s'écria Anatole Ducormier, comme si un douloureux ressentiment, contenu depuis longtemps dans son cœur, faisait enfin explosion.

Puis il ajouta avec un accent de haine impossible à rendre :

— Oh ! race infernale ! que d'humiliations amères ! que de mépris insolents tu m'as fait dévorer pendant quatre ans ! Oh ! que de fiel s'est amassé dans mon cœur !

— Anatole ! que dis-tu ? s'écria Jérôme aussi surpris qu'effrayé de l'expression de sinistre méchanceté qui venait soudain contracter les beaux traits d'Anatole ; toi humilié ? toi méprisé ? Et ces dédains, tu les as subis ?

— Pardieu ! répondit Ducormier avec un éclat de rire sardonique. Tu ne connais pas ces gens-là, te dis-je ! Avec eux jamais un acte que l'on puisse relever : ils savent si bien vivre ! Jamais un mot dont on puisse s'offenser : ils sont si polis ! Et pourtant leur accent, leur physionomie, leur attitude, tout jusqu'à leur silence même, est ironie ou dédain,

lorsque l'on a le secret de ces natures insolentes, hypocrites et corrompues !

— Anatole, ton langage me confond et m'alarme, reprit tristement le médecin; d'après tes premières lettres, je te croyais heureux chez ton ambassadeur, puisque tu ne l'avais pas quitté. Comment! tu as souffert, dis-tu, tant d'humiliations, et tu es resté là pendant quatre ans?

— Oui, répondit Ducormier avec un mélange d'amertume, de honte et de rage; oui, parce que cela est fatal! oui, parce que dès qu'on a hanté ce monde maudit, toute autre société vous devient insupportable. Mordieu! il faut bien l'avouer, et ma haine s'en augmente, l'élégance, le luxe, la grâce, le goût exquis, la poésie de la vie enfin ne se rencontrent que là; ailleurs tout paraît mesquin, vulgaire et bourgeois. Je le sais bien, moi! Quelle était ma position chez ces gens-là? Celle d'un secrétaire à gages, une espèce de domestique, supérieur aux autres en cela que je mangeais au bas bout de la table, et que si je sortais en voiture seul avec mon *maître*, au lieu de monter derrière comme les laquais, je m'asseyais respectueusement sur les coussins de devant. Eh bien! oui, ces humiliations de tous les jours,

je les dévorais pour ne pas quitter cette sphère éblouissante, pour assister à ces fêtes splendides, à ces bals magnifiques, où j'errais cependant inconnu, silencieux et dédaigné; contemplant avec une envie ardente et amère tant de femmes charmantes qui n'avaient pour moi ni sourire ni regard, je ne pouvais pas seulement les inviter à danser, ainsi que le faisaient tant de sots titrés et blasonnés. Mon invitation eût passé pour une *insolence*. Il n'importe ! quelquefois, je parvenais à m'étourdir sur la bassesse de ma condition et à me croire de cette orgueilleuse aristocratie, où j'aurais tenu ma place mieux que d'autres, si le sort m'eût fait naître Crillon, Montmorency ou Lorraine... Mais, Jérôme, qu'as-tu à me regarder de cet air chagrin, presque sévère ?

— Anatole, reprit le médecin d'une voix grave et douloureusement émue, il y a quatre ans, nous nous sommes séparés. Tu étais bon, candide et loyal; je ne connaissais pas d'âme plus ouverte que la tienne à tous les sentiments élevés. Tu es parti pour Londres, heureux d'une position honorable offerte à ton mérite; durant les premiers temps de notre correspondance, tu me faisais part de tes impressions ingénues, pauvre enfant du peuple,

ou peu s'en faut, jeté dans ce tourbillon du grand monde ; alors, timide et naïf, mais plein de dignité naturelle, tu accomplissais religieusement tes devoirs, et lorsque l'homme qu'à cette heure tu appelles avec tant d'amertume ton *maître*, et que tu nommais alors ton *bienfaiteur*, t'engageait, me disais-tu, à rester dans son salon, au lieu d'accepter cette offre remplie de séductions dangereuses, tu préférais passer tes soirées chez toi, dans le doux recueillement de l'étude.

— Oui, reprit Anatole avec un sourire sardonique, j'étais en effet très-naïf, très-candide... alors!

— Alors... mon pauvre Anatole, tu étais heureux, tu ne te plaignais pas d'être méprisé... Timide et fier, tu te tenais dans les limites de ta position ; peu à peu, ta correspondance avec moi est devenue plus rare ; un grand changement s'était opéré dans ton esprit, tu me parlais avec enthousiasme de ce monde dont ton heureux instinct t'avait d'abord éloigné. A cette phase d'enivrement a succédé chez toi une réaction contraire ; tes lettres trahissaient tantôt un découragement profond, tantôt des boutades d'une noire et amère ironie sur les hommes et sur les choses,

tantôt enfin, et cela m'avait, je te l'avoue, rassuré, tu faisais un tendre appel à notre ancienne amitié, à nos souvenirs de collége et d'enfance. Puis notre correspondance a cessé de ta part, depuis à peu près une année, ajouta le docteur en soupirant. Et je ne m'attendais pas, mon Dieu, à trouver en toi ce changement qui me navre...

— Bon Jérôme, reprit Ducormier sincèrement touché de la grave émotion de son ami, juge-moi sévèrement, c'est ton droit; mais tu crois du moins, n'est-ce pas, que mon ancienne amitié pour toi n'a jamais failli?

— Je ne sais, répondit le médecin en secouant la tête, je l'espère... pour moi... et surtout pour toi...

— Jérôme... des doutes?... Ah! c'est injuste!

— Puisse ton cœur être demeuré le même! puisse ta bonté native ne s'être pas altérée par cette misérable vanité... par cette envie haineuse, insensée, d'être d'un monde dont tu ne peux pas être, dont tu ne seras jamais... quoi que tu fasses... quoi qu'il arrive...

— Allons... toi aussi! reprit Ducormier avec impatience et amertume, toujours ces insolentes distinctions de races... Eh! mor-

dieu ! est-ce que je ne les vaux pas, moi, ces gens-là ?

— Si, tu les vaux. Bien peu d'entre eux réunissent comme toi tous les dons naturels, esprit, savoir, beauté, jeunesse, courage ; il ne te manque rien, sinon ce que ces gens-là appellent *la naissance*... Mais, que veux-tu ? aucune puissance humaine ne fera qu'il y ait eu un sire Ducormier à la croisade... Mais tiens, Anatole, je suis honteux pour toi d'en venir à de pareils raisonnements. Comment ! tu ne peux pas te contenter de vivre dans un monde où chacun est classé selon son mérite ? N'est-ce donc pas aussi une belle aristocratie que celle du talent ? Figure-toi une réunion composée de ces illustres roturiers, poëtes, peintres, musiciens, penseurs, savants, philosophes, hommes d'État, dont l'Europe entière, dont les deux mondes, vénèrent les noms célèbres et admirent les travaux ; figure-toi un Montmorency, un Créqui, un Luxembourg ou un prince de Lorraine quelconque, n'ayant pour soi que son nom et sa richesse, voulant lui aussi être de ce monde illustre qui n'est pas, qui ne sera jamais le sien ! Le vois-tu, s'étonnant, se révoltant de ce que ces princes de l'intelligence le toisent avec dédain en se demandant : « Qu'est-

ce que c'est que ce prince de Lorraine? qu'est-ce que ça vient faire ici? qu'est-ce que ça a produit de célèbre? quelles sont ses œuvres? en quoi est-il illustre? En rien du tout! Mais, alors, qu'est-ce qu'il nous veut, ce monsieur? Qui est-ce qui connaît ça en Europe? Allons donc! ça n'a pas de nom et ça veut frayer avec nous! Il se moque du monde, ce M. de Lorraine! Qu'il nous laisse donc tranquilles et aille vivre avec ses pareils! » Voyons, franchement, Anatole, ne hausserais-tu pas les épaules, si cet homme de titre et de blason s'opiniâtrait à vouloir marcher l'égal de ces hommes de génie? Ne lui dirais-tu pas : « Tenez, croyez-moi, prince, au lieu d'être regardé ici comme un roturier assez mal venu, retournez briller parmi vos pairs... »

— Oui, reprit Ducormier avec une nouvelle explosion de sardonique amertume; oui, et à ces belles paroles M. le prince de Lorraine haussera les épaules de pitié, remontera dans son élégante voiture, rentrera dans le splendide hôtel de ses pères, où il trouvera la plus grande, la meilleure compagnie de France, et une foule de femmes charmantes, qu'il divertira fort en leur racontant les incroyables figures, les grotesques tournures de ces princes

du savoir crottés jusqu'à l'échine, de ces ducs et pairs du génie en bonnets de soie noire et en lunettes vertes, curieux échantillon de cette célèbre aristocratie de l'intelligence qui sort de l'Institut avec des socques aux pieds, un parapluie sous le bras, va dîner à quarante sous le cachet, et dont les plus grands seigneurs vivent avec la splendeur et l'éclat d'un notaire retiré ou d'un épicier enrichi.

— Ce qu'il dit là, il le pense! s'écria le médecin d'un ton de compassion douloureuse et comme en se parlant à lui-même; quel changement, mon Dieu! quel abaissement! Quand je songe à notre fanatisme d'autrefois pour tant d'illustres renommées, à notre culte religieux pour le génie, à notre reconnaissance pour les divines jouissances que nous devions à ses œuvres immortelles!

Puis prenant entre ses mains les deux mains d'Anatole, Jérôme lui dit avec l'accent de la plus tendre pitié :

— Anatole... mon ami, toi que j'appelais mon frère... oh! mon Dieu... mais pour railler si misérablement ce qu'il y a au monde de plus sublime, le génie pauvre et illustre, ta raison est donc obscurcie? Pour épancher tant

de fiel, ton âme est donc profondément ulcérée? Pour être devenu si méchant, tu as donc beaucoup souffert?

— Oui! s'écria Ducormier, les traits décomposés par la haine et la rage, oh! oui, j'ai souffert!... Mais ces tortures n'auront pas été vaines!... Patience, patience!... le martyr, un jour, deviendra bourreau!

Il y eut dans l'accent, dans la physionomie de Ducormier, en prononçant ces sinistres paroles, une telle expression de froide férocité, que Jérôme contempla un instant son ami avec une muette épouvante.

II

Ducormier rompit le premier le silence ; s'apercevant de l'impression remplie d'angoisse et d'alarme que ses paroles de haineux ressentiment causaient à Jérôme Bonaquet, il lui dit presque avec un accent de remords :

— Accuse mes sentiments... mais du moins pardonne à ma sincérité.

Puis, passant la main sur son front comme pour en chasser de sombres pensées, Anatole ajouta :

— Tiens, Jérôme, oublions cet entretien ; je ne sais quelle fatalité a amené sur mes lèvres

les paroles qui t'ont blessé : n'y pensons plus ; je t'aimerai malgré ton austère sagesse, tu m'aimeras malgré mes infirmités d'esprit, car ma guérison est impossible ; ne parlons donc plus de moi, mais de toi, de ta chère et vaillante femme, et, pour en revenir au point de départ de notre entretien, crois-moi, Jérôme, encore une fois, n'expose ni toi ni ta digne compagne aux outrages de cette insolente aristocratie ; méprise ses dédains, et mets en pratique les conseils que tu me donnes.

— Nos positions sont différentes, répondit sévèrement Jérôme ; tu jalouses, tu hais cette aristocratie ; je ne la jalouse ni ne la hais ; tu as provoqué les humiliations dont tu es ulcéré, tandis que l'outrage est venu nous chercher dans notre retraite ; ma femme et moi, nous ferons notre devoir sans haine, sans colère, mais avec dignité, fermeté. Ce n'est donc pas de nous qu'il faut s'inquiéter, c'est de toi.

— Jérôme...

— L'état de ton cœur m'épouvante.

— Allons, tu plaisantes.

— Tu ne respires que haine, que vengeance !

— Qu'importe, si je t'aime comme autrefois, mon bon Jérôme ?

— Non, tu ne peux plus m'aimer comme par le passé. L'on aime avec le cœur, et le tien, autrefois candide et bon, est aujourd'hui noyé de fiel; quelle place y peut-il rester pour les sentiments tendres? Anatole, prends garde! tu es sur une pente fatale! Croire que l'on souffre injustement, c'est presque regarder la souffrance d'autrui comme une juste représaille; et tu as prononcé ces détestables paroles : *Un jour le martyr deviendra bourreau!*

— Je l'ai dit, reprit Anatole, dont les beaux traits se contractèrent de nouveau, je l'ai dit et je le répète.

— Va, tu as perdu toute notion du bien et du mal! s'écria Jérôme avec indignation. L'orgueil et l'envie t'ont perdu.

— Moi?

— Oui, car tu te révoltes contre des iniquités imaginaires; oui, car tu t'es dégradé à ce point de subir des humiliations outrageantes plutôt que d'abandonner un monde que tu exècres, mais dont le faux éclat te séduit et te donne le vertige. Encore une fois, prends garde, Anatole, prends garde! Je te l'ai dit, à la haine succède la vengeance! Tu es doué de toutes les séductions de la jeunesse, de l'esprit et de la

beauté; tu peux faire beaucoup de mal... et tout mal s'expie cruellement!

— Jérôme, tu es injuste, tu te trompes. J'ai si peu perdu la notion du bien et du mal, je suis encore si sensible à ce qui est honorable et généreux, que, tout à l'heure, j'ai éprouvé une jouissance délicieuse en reconnaissant combien toi et ta compagne vous étiez dignes l'un de l'autre. Hier, j'ai dîné avec Joseph et sa femme, et je ne puis te dire combien j'étais heureux de les voir si gais, si amoureux! L'aspect de leur bonheur ne m'a pas causé la moindre envie. Eh bien ! dis, celui-là qui ressent de si douces émotions à la vue de félicités qu'il doit toujours ignorer, celui-là a-t-il perdu toute notion du bien et du mal ?

—Ni le bonheur de Joseph ni le mien ne peuvent t'inspirer aucune envie ; l'on n'envie que ce qu'on désire. Ces tableaux de félicité intérieure te charment, dis-tu ? Oui, comme te charmerait un tableau de Gérard Dow représentant quelque riante scène de famille ; oui, tu t'attendrirais encore, je le crois, à la lecture d'une page touchante et poétique ; cela te repose, cela rafraîchit un moment ton âme corrodée par tant de passions âcres et mauvaises. Et encore le jour n'est-il pas loin,

peut-être, où la dédaigneuse ironie ne nous ménagera pas plus, Joseph et moi, qu'elle ne ménageait tout à l'heure ces gens de génie vivant dignement dans leur pauvreté fière.

— Moi... me railler de Joseph... et de toi? Moi... vous dédaigner ? Ah ! Jérôme , dit Anatole , douloureusement atteint de ce reproche , un tel soupçon n'indigne pas... il blesse... ah ! il blesse cruellement le cœur... Laisse-moi...

Et Ducormier, se levant brusquement, alla vers la fenêtre pour cacher une larme qui vint mouiller sa paupière. Ses traits exprimaient alors un chagrin si sincère, que Jérôme, heureux et surpris de cette preuve de sensibilité, courut à son ami et s'écria radieux, en serrant avec effusion les mains d'Anatole entre les siennes et le ramenant auprès de lui :

—Je t'ai blessé... dis-tu, cruellement blessé au cœur?... Oh ! tant mieux, tant mieux ! je ne l'espérais plus ! Joies du ciel ! il reste donc encore quelque fibre saine dans ton âme ulcérée ! Ton retour au vrai, au bien, est donc possible ? Anatole... mon ami... mon frère... du courage ! Abandonne ce monde brillant et futile où tu n'as trouvé que haine et souf-

france ! Viens habiter ici avec nous, en frère ; viens retremper ton cœur à une source pure, laisse-nous te guérir... Tu verras avec quels soins, avec quelle tendre sollicitude, nous fermerons les plaies de ta pauvre âme...

— Bon Jérôme, reprit Anatole profondément attendri, toujours... toujours le même cœur ! Ah ! je devrais peut-être t'écouter...

—Accepte, accepte ! Que peux-tu regretter? Le grand monde? Eh bien, ajouta le docteur en souriant, tu appelleras ma femme *madame la marquise* tant que tu voudras, cela te fera illusion ; et si tu ne trouves pas chez nous ces splendeurs qui t'enivraient, tu trouveras du moins toutes les jouissances du cœur et de l'esprit ; nous emploierons au bien les dons brillants qui te distinguent. Allons, Anatole, c'est dit : tu acceptes, n'est-ce pas ? Il y a dans cette maison deux jolies petites chambres à louer, toutes meublées , je les arrête aujourd'hui pour toi ; tu quittes ton ambassadeur, et avant un mois je me charge de te trouver un emploi fructueux, honorable ; j'ai mon projet, je connais ta valeur.

— Tiens, Jérôme, reprit Ducormier après quelques moments de silence , je ne puis te dire la saine et douce impression que me cau-

sent tes paroles ; elles m'apaisent, elles me détendent, elles me font espérer... Oui, peut-être cette vie de famille... partagée avec toi, aurait pour moi un charme réparateur... il me semble que je m'y sentirais renaître... Ah ! pourquoi la fatalité m'a-t-elle fait connaître une autre existence ?

— Eh ! justement pour t'en démontrer le néant, mon ami ; rude et excellente épreuve si tu veux en profiter.

— Oui... et cependant renoncer...

— Allons, frère ! tu es ému, tu hésites ; un dernier effort, tu es à nous, et le repos, le bonheur, la dignité de ta vie sont assurés.

— Oui, reprit Anatole d'un air pensif et cédant à la généreuse influence du docteur, tu dis peut-être vrai.

— Il n'y a pas de *peut-être,* Anatole, je dis vrai, je dis juste !

— Ah ! Jérôme, tu dis vrai, plus vrai que tu ne le penses ; je te devrai mon salût ; cœur et esprit, vois-tu, tout se dégradait, se corrompait en moi. Si tu savais aussi à quelle école j'ai vécu ! Employé subalterne de ces hommes d'État, grands seigneurs ou parvenus, gens sans foi, sans principes, sans mœurs ; effrontés hypocrites qui prêchent les plus

saintes vertus et vivent journellement dans la crapule ou la débauche ; exécrables ambitieux qui, pour s'arracher ou conserver le pouvoir, boivent toutes les hontes, parjurent tous leurs serments ! Je les méprisais, ces misérables ; mais encore plus méprisable et misérable qu'eux, car voulant, par vanité, me rendre nécessaire, je ne reculais devant rien, tantôt servant leur basse et jalouse ambition, tantôt instrument de leur diplomatie secrète, où la vénalité le dispute à l'ignominie, j'acceptais sans rougir ces missions corruptrices, toujours désavouées, car elles déshonorent autant celui qui achète que celui qui se vend ! L'infamie du corrupteur égale celle du corrompu !

— Toi, mon Dieu ! toi, un si honteux métier ?

— Et ce n'est pas tout ; ces dépravations de l'esprit amènent la dépravation de l'âme. Ah ! Jérôme, que ces aveux, loin de t'épouvanter, te rassurent. Je ne te dévoilerais pas ainsi le passé si je ne voulais rompre à jamais avec lui.

— Oh ! je te crois, je te crois !

— Eh bien ! oui, Jérôme, tu disais vrai. Je devenais méchant, froidement méchant. Tiens, hier, j'étais allé par désœuvrement au bal de

l'Opéra. Le hasard m'a mis au bras une jeune femme, une duchesse; je ne sais comment elle m'avait remarqué ; mais, me trouvant les dehors d'un homme bien élevé, elle m'avoua, dans son insolence ingénue, qu'elle n'avait pas douté un instant que je fusse, ainsi qu'ils le disent, *un homme du monde*. Profondément blessé, je ne trahis aucun ressentiment, me vantant au contraire de ma roture; je luttai d'arrogance avec cette femme arrogante. Son esprit, sa tournure élégante, et, s'il faut t'avouer cette dernière faiblesse, son haut rang, faisaient sur moi une vive impression ; mais je feignis l'indifférence, presque le dédain ; puis, devinant bientôt que son orgueil de race lui tenait lieu de vertu, je tâchai, à force de paradoxes et de verve, de lui peindre la plus ignoble débauche sous des couleurs séduisantes, espérant ainsi jeter dans son âme de détestables germes que le premier caprice sensuel pouvait faire éclore.

— Mais c'était horrible! s'écria Jérôme, mais c'était infâme!...

— Oui, oui, bien infâme, car du moins, me disais-je, si mes paradoxes portent coup, cette hautaine créature sera tôt ou tard dégradée, avilie, perdue, et sa perte me vengera du

dédain de ses pareilles ! Oui, je pensais cela... oui, je voulais cela..., reprit Anatole Ducormier avec un remords sincère ; et maintenant que le sentiment du juste et du bon se réveille en moi sous l'influence de ta sagesse et de ton amitié, je dis comme toi, Jérôme : C'était indigne, c'était infâme !... Puisse ce pénible aveu me mériter ton pardon !

A ce moment la pendule du cabinet du médecin sonna dix heures.

— Dix heures ! dit vivement Ducormier en se levant, j'oubliais mon rendez-vous. Il faut que je te quitte, mon ami ; c'est à peine si j'arriverai à temps chez le prince de Morsenne.

— Encore tes princes ! dit le médecin avec appréhension. Que vas-tu faire là ? A quoi bon cette visite ? N'es-tu pas disposé à revenir à nous ? Abandonne donc ces gens-là !

— Impossible, mon ami, de manquer mon rendez-vous avec M. de Morsenne... je dois lui remettre des lettres très-importantes, il m'attend ce matin.

— Eh ! morbleu ! qu'il t'attende ! Mets tes lettres à la poste.

— Ce n'est pas tout, mon ami : M. de Morval l'ambassadeur, de qui je suis secrétaire, m'a chargé pour le prince d'une mission ver-

bale. Or, tout en quittant M. de Morval, — et j'y suis décidé, très-décidé, — je ne puis me dispenser de remplir jusqu'au bout les devoirs de ma place.

— C'est juste.

— Mais ne crains rien, mon cher Jérôme, dès aujourd'hui j'écris à M. de Morval que je renonce à mon emploi.

— Ainsi, Anatole, reprit le médecin d'une voix grave, presque solennelle, tu me promets, tu me jures sur ta foi d'honnête homme de suivre ta généreuse résolution, de venir vivre ici, avec nous, en famille ? Tu me le jures ?

— Mon ami, reprit à son tour Ducormier d'une voix solennelle, que je perde à jamais ton estime et ton amitié, que je sois regardé comme le plus lâche, comme le plus ingrat des hommes, si je parjure la promesse que je te fais librement ici avec une reconnaissance profonde, car il me semble qu'à ta voix tendre et austère, je m'éveille d'un mauvais songe. Merci donc à toi, mon ami, mon frère ! reprit Anatole en se jetant avec effusion dans les bras de Jérôme, tu m'auras sauvé des périls que tu redoutais pour moi, et de ceux que tu ne soupçonnais pas.

— Eh bien, maintenant que je ne doute plus de ta résolution, reprit Jérôme les yeux humides, après avoir répondu à l'étreinte de son ami, écoute une idée qui m'est venue tout à l'heure.

— Explique-toi.

— A mon sens... une femme digne de toi devrait être à la fois le prix et le complément de ta conversion... en un mot, je voudrais te marier le plus tôt possible.

— Jérôme... tu es fou!

— Je suis très-sage... car je ferais deux heureux. Tu as vu mademoiselle Duval ?

— Cette nuit, j'ai pu à peine distinguer ses traits.

— Un ange ! mon ami... dix-huit ans... belle comme une vierge de Raphaël, un cœur d'or, fille d'un colonel d'artillerie ; une dot convenable, et quant à son esprit, à ses talents...

— Une de ses amies, que j'ai souvent vue à Londres, m'a bien des fois parlé de mademoiselle Duval comme d'une personne accomplie ; mais en vérité, ce projet si soudain...

— Écoute, Anatole, cet ange... peut d'un jour à l'autre perdre sa mère et se trouver ainsi seule au monde ; car sa mère est veuve,

quoique la pauvre femme garde le fol espoir d'apprendre un jour que son mari n'est pas mort.

— En effet, l'amie de mademoiselle Duval m'a souvent parlé, à Londres, des doutes que la famille du colonel Duval conserve sur sa mort.

— Espoir insensé, te dis-je. Aussi, dans l'inquiétude que me causait l'avenir de cette pauvre enfant, que j'aime comme ma fille, Héloïse et moi, nous avions d'abord songé à marier mademoiselle Duval.

— A qui donc ?

— A un neveu de feu M. de Blainville.

— Comment ! à un grand seigneur ! Voyez-vous, M. Jérôme, ajouta Ducormier en souriant, quel aristocrate vous êtes !

— Écoute-moi donc ! Ce jeune homme est plein de cœur : il a hérité des biens de son oncle, grâce au désintéressement de ma femme. Depuis longtemps il éprouvait pour elle une vénération que la reconnaissance a encore augmentée ; aussi, lorsque Héloïse lui a parlé de mademoiselle Duval en lui vantant ses mérites et sa beauté, il a répondu que si mademoiselle Duval lui plaisait, il serait enchanté de ce mariage et de pouvoir donner

ainsi à ma femme une preuve de déférence pour ses désirs.

— Je l'avoue, cette conduite est remplie de délicatesse.

— Je devais ces jours-ci proposer ce parti inespéré à madame Duval, mais sa grave indisposition de l'autre nuit m'en a empêché. Heureusement aucun engagement n'est pris ; d'ailleurs, en y réfléchissant, je craindrais que ce jeune homme n'eût cédé moins à son inclination qu'au désir de prouver sa gratitude à ma femme ; je préférerais donc mille fois te voir épouser mademoiselle Duval... Juge quelle joie, nos deux ménages n'en faisant qu'un ! Hein ? qu'en dis-tu ?

— Ma foi, mon cher Jérôme, reprit Anatole après quelques moments de réflexion, je pense comme toi : les demi-mesures sont toujours insuffisantes, et un heureux mariage, contracté sous tes auspices et sous ceux de ta femme, consoliderait peut-être ma conversion en occupant mon cœur et fixant mon avenir. Mademoiselle Duval m'a paru d'une rare beauté, son amie m'en a dit tout le bien imaginable; la pensée de réunir nos deux ménages me ravit, et si j'avais la chance de plaire à mademoiselle Duval et à sa mère... je...

— Tais-toi, hypocrite, dit gaiement le docteur Bonaquet en interrompant son ami. Tiens, je crois que tu me rendras fou de joie!... Maintenant, sauve-toi, et cours chez ton prince; je voudrais t'en voir déjà revenu. Tantôt nous reparlerons de nos projets avec Héloïse et toi, puisqu'il est convenu que tu nous restes... que tu loges ici.

— N'est-ce pas ma maison de santé? répondit Anatole en souriant. N'es-tu pas mon médecin, mon sauveur?

— Ainsi, reprit le docteur Bonaquet en se frottant les mains, je vais tout de suite arrêter les deux chambres; elles sont meublées... ce soir même tu t'y installes.

— En quittant le prince de Morsenne, je cours à mon hôtel, et j'envoie ici mon bagage.

— Et ce soir nous pendons la crémaillère : tu viens dîner avec nous.

— Parbleu! j'y compte bien.

— Dis donc, Anatole, une idée, une excellente idée...

— Voyons, tu es en train.

— Je vais écrire à ce brave Fauveau; il sera des nôtres; il amènera sa gentille petite femme. D'après ce que j'ai conté d'elle à Héloïse, elle en raffole; car rien de plus rare

et de plus charmant que le naturel, lorsqu'il s'y joint, comme chez Maria Fauveau, le meilleur cœur et la plus riante vertu.

— Bravo! Jérôme, ton idée est parfaite, la fête sera complète... Nous parlerons du vieux temps. Tiens, de ce jour, de cette heure, je me sens renaître, revivre, je respire... Oui, je me sens meilleur, je m'en aperçois à l'attendrissement croissant que j'éprouve... C'est bête, mais c'est comme ça.

Et une larme vint de nouveau mouiller les yeux d'Anatole Ducormier. Presque honteux de cette vive émotion, il serra la main de son ami et le quitta précipitamment en lui disant :

— A tantôt, mon bon Jérôme!

— Oui, oui, tu as beau te sauver, lui cria le docteur Bonaquet radieux de joie et d'espérance. Je l'ai vue... cette douce larme que tu me veux cacher. Va maintenant, je ne crains plus rien... Tu seras heureux, Anatole! ta conversion est certaine!

Ducormier sortit de chez son ami, monta dans le cabriolet qui l'avait amené, et se fit rapidement conduire à l'hôtel de Morsenne.

III

Anatole Ducormier arriva bientôt chez M. de Morsenne. Il était alors environ dix heures et demie.

L'ami du docteur Bonaquet, en traversant l'immense cour de l'hôtel, vit arrêtée au bas du perron une berline attelée de deux superbes chevaux gris. L'on n'a pas oublié que la veille madame de Beaupertuis et sa mère (madame de Morsenne) étaient convenues de se rendre ensemble le lendemain matin au sermon de l'abbé Jourdan. Fidèle à sa promesse, la princesse était allée vers les neuf heures et demie éveiller sa fille, et quoique

celle-ci fût rentrée assez tard du bal de l'Opéra, elle s'était décidée à accompagner sa mère; leur voiture les attendait au bas du perron pour cette sortie matinale.

Anatole Ducormier allait monter les degrés, lorsque les portes du vestibule s'ouvrirent, et deux valets de pied descendirent, l'un portant des coussins brodés au chiffre de madame de Beaupertuis et de sa mère, l'autre tenant sous son bras deux grands livres d'heures dans leurs fourreaux armoriés. L'un de ces domestiques ouvrit la portière de la berline et déposa sur les coussins les objets qu'il apportait, tandis que son camarade, s'adressant au gros cocher à perruque blanche qui, enveloppé d'un carrick à vingt collets, se tenait grave et immobile sur son siége, lui dit en riant :

— Eh bien ! James, le bal de l'Opéra ne vous empêche pas de vous lever matin pour aller à la messe?

Ducormier, alors au pied du perron, et se trouvant ainsi à quelques pas de la voiture, prêtait l'oreille aux paroles que l'on venait d'adresser au cocher, lorsque l'autre domestique interrompit son camarade en lui disant à demi-voix ces mots qu'Anatole Ducormier entendit encore :

— Tais-toi donc, Pierre, voilà madame la duchesse.

En effet, madame de Beaupertuis et sa mère sortaient à ce moment du vestibule; la gouvernante de mademoiselle de Morsenne les accompagnait. La princesse, ayant sans doute à donner quelques instructions relatives à sa jeune fille, parla bas pendant quelques minutes à l'institutrice.

Madame de Beaupertuis, attendant que sa mère eût entretenu miss Nancy, resta donc seule au faîte du perron. Malgré la nuit passée au bal, la jeune duchesse était d'une fraîcheur charmante; son teint, légèrement coloré par le frais du matin, brillait d'un vif éclat; les légères boucles châtain clair de sa coiffure à la Sévigné encadraient son beau front à demi caché par la voilette de son chapeau de velours noir; ses grands yeux bruns, un peu alanguis, sans doute par la fatigue de la nuit, semblaient soulever difficilement leurs longues paupières; quoiqu'elle fût enveloppée d'un manteau à longue pèlerine d'hermine, comme son manchon, la grâce de ses mouvements laissait deviner l'élégance de sa taille svelte et élevée.

Ce fut ainsi que Diane de Beaupertuis appa-

rut à Ducormier, resté un moment immobile, au bas du perron, à l'aspect de cette ravissante jeune femme.

Anatole, naturellement très-pénétrant, très-observateur, avait d'abord déduit des paroles du valet de pied au cocher que les maîtres de cette voiture étaient allés la nuit précédente au bal de l'Opéra. Aussitôt il jeta les yeux sur les panneaux d'une des portières, et y vit un M et un B enlacés, surmontés d'une couronne ducale, absolument le même chiffre que la veille il avait remarqué à l'un des coins du mouchoir de l'élégant domino qui s'était emparé de son bras. Puis enfin, Anatole avait entendu dire à l'autre domestique : *Tais-toi donc, voilà madame la duchesse.* Et ce fut alors que, levant les yeux vers le perron, Ducormier resta saisi d'admiration à la vue de la jeune femme. Ajoutons encore que, le matin même, il avait appris chez son ami le docteur Bonaquet que la fille du prince de Morsenne, madame la duchesse de Beaupertuis, était l'auteur de ces insolentes contre-lettres de faire part, relatives au mariage de la marquise de Blainville et de son médecin.

Un esprit aussi sagace que celui de Ducormier ne devait-il pas conclure, de tant de rap-

prochements significatifs, que le domino de la veille était madame la duchesse de Beaupertuis, l'élégante et charmante femme qu'il voyait en haut du perron?

Ces réflexions, rapides comme la pensée, Anatole les faisait en montant lentement les degrés du perron, afin de voir de plus près cette femme qui de loin lui paraissait si belle. Il arrivait aux dernières marches à l'instant où madame de Morsenne finissait d'entretenir la gouvernante de sa plus jeune fille.

Madame de Beaupertuis avait, nous l'avons dit, la vue assez basse; aussi ne reconnut-elle Anatole que lorsque celui-ci se trouva fort près d'elle. Dans sa brusque surprise, la jeune femme tressaillit et devint pourpre. Ducormier remarqua cette émotion, regarda fixement la duchesse, s'inclina respectueusement devant elle et sa mère, puis il passa.

Le tressaillement de madame de Beaupertuis à la vue d'Anatole avait été si vif, que madame de Morsenne lui dit :

— Diane, qu'avez-vous donc?

— Rien, ma mère... j'ai marché, je crois, sur ma robe, répondit la duchesse. Et baissant la tête afin de cacher sa rougeur croissante, elle descendit légèrement les degrés du perron.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui vient de nous saluer? dit la princesse en suivant sa fille; il est d'une beauté ridicule chez un homme. Il va sans doute chez votre père?

— Je n'en sais rien, ma mère, répondit Diane; je ne le connais pas plus que vous.

Et les deux femmes étant montées en voiture, les chevaux quittèrent rapidement la cour de l'hôtel.

Ducormier, s'étant adressé et nommé à l'un des gens de M. de Morsenne, avec lequel il avait, disait-il, rendez-vous le matin même, fut introduit et annoncé dans le cabinet du prince. Celui-ci, vêtu d'une robe de chambre, était assis au coin de son feu et tenait machinalement le *Moniteur*, qu'il ne lisait pas. Son visage pâle, fatigué, et ses yeux légèrement injectés, témoignaient d'une nuit passée dans l'insomnie; l'expression de ses traits paraissait abattue et morose. Bien qu'il eût entendu annoncer : *M. Anatole Ducormier*, il ne semblait pas s'apercevoir de la présence du jeune homme, à qui jusqu'alors il avait tourné le dos, peu soucieux de se gêner pour le secrétaire à gages de son ami l'ambassadeur de France en Angleterre. Cependant, M. de Mor-

senne, s'arrachant non sans un soupir à ses secrètes et amoureuses pensées, car il pensait à Maria Fauveau, jeta son journal sur son bureau, et se retourna lentement dans son fauteuil pour donner enfin son audience.

Ducormier, debout depuis quelques minutes, ressentant cruellement le dédain de cet accueil, avait attendu en silence que le prince eût daigné s'apercevoir de sa présence. Mais quelle fut la surprise d'Anatole lorsqu'il vit M. de Morsenne, après l'avoir fixement regardé, se renverser en arrière dans son fauteuil sans prononcer une parole!

— Quelle étrange rencontre! se disait M. de Morsenne; c'est ce même jeune homme qui, cette nuit, au bal de l'Opéra, accompagnait ce démon de Maria Fauveau, dont le souvenir, hélas! ne m'a pas laissé dormir une minute; je le reconnais parfaitement, ce garçon; il était resté auprès d'elle sous le péristyle, pendant que l'imbécile de mari allait chercher les manteaux; il paraît familier avec le ménage Fauveau. Serait-ce un soupirant ou un amant? Cette double brute de M. Loiseau, qui ne sait rien, ne voit plus rien, n'a pu cette nuit me renseigner là-dessus, car la présence de ce godelureau auprès de *la petite* m'avait inquiété.

Encore une fois, c'est une rencontre étrange ! Pour moi sera-t-elle funeste?... Voyons cela.

En se livrant à ces réflexions, M. de Morsenne avait repris son sang-froid. Aussi, voulant donner le change à Anatole sur l'impression de surprise qu'il venait de trahir involontairement, il lui dit de l'air du monde le plus naturel :

— Mille pardons, mon cher monsieur; la lecture de mon journal m'absorbait tellement que je ne vous avais pas entendu annoncer; aussi ai-je été tout surpris de vous voir là; excusez ma distraction, je vous prie.

Ducormier, peu dupe de ce mensonge, et cherchant pour quel motif sa présence surprenait si vivement M. de Morsenne, s'inclina respectueusement et lui dit :

— Prince, voici une lettre dont M. l'ambassadeur de France en Angleterre m'a fait l'honneur de me charger pour vous.

M. de Morsenne prit la lettre sans inviter Ducormier à s'asseoir, et lut tout bas ce qui suit :

« Mon cher ami,

« Anatole Ducormier, mon secrétaire particulier, vous remettra cette lettre; ayez

créance en ce qu'il vous dira, et ouvrez-vous à lui en toute confiance *sur notre affaire;* c'est un garçon très-fin, très-intelligent, peu scrupuleux sur les moyens, capable enfin de rendre *toute espèce de services* (et d'excellents services) dans une affaire comme celle dont il s'agit. Il écrit à merveille ; son style a du nerf, du mordant ; sa logique est serrée, vigoureuse, et, *dans l'attaque en question*, il peut être une arme d'autant plus dangereuse qu'elle frappera dans l'ombre. Ce garçon s'est incroyablement façonné chez moi ; il y a pris, je ne sais comment, les dehors et les façons d'un homme de vraiment bonne compagnie ; c'est quelquefois à s'y méprendre. S'il avait eu seulement une naissance tolérable, on aurait pu tirer parti de lui dans les postes subalternes de la diplomatie officielle; mais ce garçon est le fils d'un pauvre diable de boutiquier, de qui la sœur a été longtemps femme de charge chez moi. Le Ducormier restera donc une sorte de Figaro propre à tout ce qui exige de l'astuce, de l'ombre et du secret. Si, pour mener à bonne fin *la chose que vous savez,* il est besoin d'acheter quelque récalcitrant, fiez-vous à mon Ducormier : c'est le tentateur en personne. Bref, il ne reculera devant aucune

démarche, même des moins avouables, pourvu que l'on caresse son incurable et ridicule vanité, et qu'on lui laisse entrevoir un sort brillant (véritable mirage pour les sots, bien entendu). Car c'est le plus singulier mélange de bassesse et de fierté, d'orgueil et de servilité, que je connaisse... Et ça est pourtant entré chez moi timide et ingénu comme une rosière. Du reste, le Ducormier est probe et désintéressé ; du moins, jusqu'à présent il a été ainsi. En tout cas, même avec lui, *n'écrivez rien*. Dès que les gens de cette extraction ont perdu leur première candeur, et prétendent à faire *les messieurs, les beaux*, il est extrêmement prudent de ne se point compromettre avec eux et de se réserver le moyen de les désavouer au besoin. Je suis donc parfaitement en mesure de renier le Ducormier. Prenez les mêmes précautions, cher ami ; je vous le recommande instamment, dans notre intérêt commun.

« La note ci-jointe se complétera par ce que vous dira Ducormier. Renvoyez-le-moi à Londres dès que vous n'aurez plus besoin de lui à Paris.

« Adieu, mon cher ami, tout et bien à vous,

« A. de M.

« *P. S.* Comme il faut tout prévoir, je n'ai pas mis, et à dessein, cette lettre sous enveloppe. Ainsi que vous le remarquerez, la cire est superposée à l'un de nos petits cachets métalliques de sûreté, grâce auxquels toute violation du secret épistolaire, si adroitement réparée qu'elle soit, laisse une trace ineffaçable; il est entendu, du reste, que si, contre mon attente (je le crois fidèle), ce Ducormier avait eu l'impudence de décacheter cette lettre, vous le convaincriez immédiatement de son indignité, et le chasseriez de chez vous comme un laquais, en me donnant avis de l'exécution. »

M. de Morsenne, après avoir lu, resta un moment silencieux, ayant l'air de tourner machinalement cette lettre entre ses doigts, afin de se donner le loisir d'examiner sans affectation si le *cachet de sûreté* était intact; de quelque dissimulation dont fût entouré cet examen, il ne put échapper à l'œil pénétrant de Ducormier; une bouffée de rougeur et d'indignation lui monta au visage, en voyant de quel ignoble abus de confiance on le soupçonnait; un sourire amer effleura ses lèvres, puis il redevint impassible et attentif.

Le cachet de sûreté prouvant que la lettre venait d'être seulement ouverte pour la première fois, M. de Morsenne se dit :

— D'après ce que je sais maintenant de ce drôle, sa venue est peut-être providentielle ; ce ne sera jamais là pour moi un rival dangereux auprès de la petite Fauveau.

Et après une nouvelle réflexion, le prince ajouta mentalement :

— Non, ce ne sera pas là un rival, ce sera peut-être même... tout le contraire.

Et M. de Morsenne, passant à un autre ordre d'idées, lut attentivement une longue note dont la lettre de son ami l'ambassadeur était accompagnée.

De temps à autre, et quelle que fût la gravité des intérêts dont il s'occupait, la physionomie pensive du prince trahissait des distractions involontaires ; plusieurs fois, en poursuivant sa lecture, il jeta un regard oblique sur Ducormier. Celui-ci, s'apercevant de ce manége et désirant le dérouter, se retourna comme pour considérer avec une apparente curiosité un très-beau tableau de *sainteté* dont était orné le cabinet.

M. de Morsenne acheva dès lors sans nouvelle distraction la lecture de sa note diplomatique.

IV

Après avoir lu la note qui accompagnait la lettre que lui avait remise Ducormier, M. le prince de Morsenne, plaçant ces papiers sur son bureau, jeta un regard attentif et pénétrant sur le jeune homme, et lui dit d'une voix affable :

— Eh bien, mon cher M. Ducormier, parlons affaires.

— Je suis à vos ordres, prince.

— Vous savez de quoi il s'agit?

— Prince, répondit Ducormier avec finesse et en hésitant, dois-je le savoir?

— Oui. oui, vous pouvez parler avec une entière sécurité.

— J'oserais pourtant vous prier, prince, de me mettre tout à fait en confiance, en daignant m'adresser quelques questions au sujet de cette affaire.

— M. Ducormier est très-prudent?

— C'est mon devoir, prince... car j'ai l'honneur d'être chargé auprès de vous d'une mission fort délicate.

— Allons, M. Ducormier, reprit M. de Morsenne d'un ton insinuant et flatteur, je vois que vous êtes un diplomate consommé, plein de tact et de réserve. Eh bien donc, soit, puisque vous préférez être interrogé, je vais vous interroger. L'on vous a remis des notes relatives à la question anglaise?

— Oui, prince... et à l'aide de ces notes et des pièces dont elles sont accompagnées, j'ai préparé un travail complet, dans le sens qui m'a été indiqué.

— Nous verrons ce travail. Vous êtes en mesure de le faire publier dans *le National* sans que l'on puisse connaître la source de ces écrits? Vous êtes aussi en mesure de soutenir vigoureusement, et toujours *incognito*, la polémique qui s'engagera nécessairement à ce su-

jet avec les journaux officiels, organes du cabinet?

– Les faits en question sont d'une telle importance, ils ont un tel caractère d'authenticité, qu'il me suffira, prince, d'envoyer simplement par la poste, et sans me nommer, mon travail au *National*, pour qu'il s'empresse de faire usage de ces documents si dangereux pour le ministre. Une fois la polémique engagée à leur sujet, le *National* recevra de son collaborateur inconnu des réponses catégoriques aux objections des journaux ministériels.

— Je sais, mon cher M. Ducormier, que vous êtes un écrivain du premier ordre, et qu'avec votre esprit, votre discrétion et vos excellentes manières, vous pouvez aller fort loin, oh! mais fort loin!

— Prince!

— Je vous dis cela entre parenthèses, cher M. Ducormier. Revenons à notre affaire. Le premier article *le National* amènera évidemment, de la part de l'opposition, des interpellations à la tribune.

— Et il en résultera, prince, que M. le ministre des affaires étrangères, se trouvant dans un embarras extrême, opposera néanmoins aux

faits allégués la dénégation *la plus nette, la plus explicite, la plus catégorique.*

— En vérité, reprit le prince en souriant, je crois l'entendre, ce cher ministre.

— Puis, poursuivit Anatole, M. le ministre, selon son procédé oratoire habituel, engagera solennellement sa parole qu'il dit vrai, et que ses adversaires mentent effrontément.

— Alors, M. Ducormier, nouvel article communiqué au *National*, accompagné cette fois de pièces d'une irrécusable authenticité.

— Stupeur de M. le ministre des affaires étrangères en présence de ce démenti à lui donné, démenti corroboré de la publication d'une pièce *officielle signée de sa main.* Alors, prince, fidèle à son système, lorsqu'il est pris en flagrant délit de mensonge, M. le ministre ne se déferre point, hausse les épaules de pitié, dit qu'il reconnaît bien là les niais commérages d'une opposition tracassière aux abois; puis, se drapant dans son austère et superbe dédain, il déclare avec majesté qu'il est des accusations si *ridicules*, si *odieuses*, si *impudentes*, que l'on ne s'abaisse pas à les relever, encore moins à les combattre, lorsque l'on a l'honneur d'être ministre du roi.

— Parfait! parfait! cher M. Ducormier, dit

le prince en riant de nouveau, le portrait est tracé de main de maître, c'est vivant! Mais enfin, malgré les dénégations et l'audace de M. le ministre, le coup a porté à mort, le hautain personnage ne peut résister au *tolle* général qui s'élève contre lui dans la presse; il est obligé de donner sa démission.

— Double bonheur pour les intérêts diplomatiques du pays, prince, car M. l'ambassadeur de France en Angleterre conserve le poste que le ministre en question songeait à lui enlever... Puis, ajouta Ducormier avec un accent significatif, l'on voit enfin à la tête des affaires étrangères de la France un homme d'État à la fois illustre par son génie politique et par sa grande naissance.

— M. Ducormier est beaucoup trop indulgent pour l'homme d'État auquel il veut bien, je crois, faire allusion, reprit M. de Morsenne avec un sourire discret et coquet; le seul mérite de cet homme d'État serait d'aimer assez la gloire et la dignité de la France pour accepter le ministère des affaires étrangères, s'il devenait vacant; alors, à défaut de génie, il mettrait du moins, aux pieds du roi, l'offre d'un dévouement inaltérable à sa personne et à sa politique.

— J'oserai, prince, ne pas partager complétement votre avis au sujet de l'homme d'État auquel je viens, en effet, d'avoir l'honneur de faire allusion ; en parlant de son génie politique, le jugement que j'ai porté n'est pas le mien : dans ma condition, prince, l'on admire et l'on se tait ; mais je suis malgré moi l'écho de la France, je pourrais même dire de l'Europe, car mon séjour à Londres m'a mis à même, dans mon humble sphère, d'entendre souvent apprécier par différents diplomates des cours étrangères le célèbre homme d'État dont j'ai l'honneur de parler ici, prince.

— Vraiment! Eh bien! voyons, qu'en dit-on de cet homme d'État, cher M. Ducormier?

— Prince, si on ne l'aimait pas tant, on le haïrait beaucoup.

— Le haïr ! Et pourquoi?

— Mais, prince, parce qu'il est très-redoutable par la vigueur, par l'habileté de sa diplomatie ; cependant, d'un autre côté, ajoutent ceux qui ont eu l'honneur d'avoir quelques relations avec cet illustre homme d'État, il cache son immense et incontestable supériorité sous une si exquise courtoisie, il triomphe de ses adversaires avec tant de bonne grâce, qu'il séduit même ceux qu'il a vaincus.

— Il est impossible d'être plus effrontément et plus habilement adulateur que ce polisson-là, pensa M. de Morsenne. C'est un drôle à tout faire. Je ne m'étais pas trompé. Il pourra me servir... Cependant, tâtons-le encore.

Et M. de Morsenne reprit tout haut :

— Vous êtes tellement aveuglé sur l'homme d'État dont nous parlons, cher M. Ducormier, que je n'essayerai pas de vous faire revenir de vos préventions beaucoup trop flatteuses, car enfin, voyons, examinons l'affaire dont il s'agit.

— Eh bien, prince?

— Eh bien, établissons brutalement les choses : notre homme d'État et son ami, M. l'ambassadeur de France en Angleterre, ne vous semblent-ils pas tenir dans cette petite conspiration antiministérielle une conduite assez... assez machiavélique?

— La raison d'État couvre tout, prince, et d'ailleurs, en affaires publiques et privées, l'insuccès seul est blâmable et blâmé.

— Ces principes sont élastiques.

— Oui, prince, comme la conscience humaine.

— Ainsi, la vôtre est... suffisamment large, cher M. Ducormier?

— Suffisamment, prince, puisque je me

suis chargé de l'affaire qui m'amène ici, et dont tout l'odieux retomberait sur moi, car je serais désavoué et accusé d'abus de confiance pour soustraction de dépêches; mais ainsi que dit le proverbe vulgaire : *Qui ne risque rien n'a rien.*

— Cher M. Ducormier, encore une fois, vous irez loin, très-loin ; j'en sais qui, n'ayant pas vos avantages naturels, et partis de plus bas que vous, sont arrivés très-haut, avec du secret et du dévouement ; le tout est de rencontrer un protecteur puissant, et vous n'en manquerez jamais (ceci soit dit aussi entre parenthèses). Quant à notre affaire, j'ai besoin de réfléchir aujourd'hui et demain sur l'opportunité du moment où il faudra engager l'action ; et encore quelquefois, je me demande : A quoi bon reprendre une part active aux affaires? C'est un si grand assujettissement ! A mon âge, on a tant besoin de repos, d'indépendance, mon pauvre M. Ducormier!

— Prince, vous ne vous appartenez pas, vous vous devez au pays.

— Oui, c'est singulier comme il vous est reconnaissant, le pays! comme il vous tient compte des sacrifices que l'on fait pour lui!

— Prince, il faut le traiter comme un en-

fant ingrat et rebelle, faire son bien malgré lui, et dédaigner ses puériles clameurs.

— Ah! cher monsieur, le repos, l'indépendance, rien ne remplace ces biens-là; aussi je ne sais, mais depuis quelques jours, j'hésite, en ce qui me touche du moins, à profiter des bénéfices probables de notre complot, qui suivra toujours son cours, car je hais cordialement le ministre en question, et je tiens à ce que Morval reste à l'ambassade de Londres; mais quant à moi, j'hésite à rentrer aux affaires. Enfin je ne décide rien, je vous reverrai, vous viendrez dîner ici après-demain. Non, j'y songe, ne venez pas après-demain, j'ai du monde, mais venez demain, je n'aurai personne; c'est le jour de réception de madame de Morsenne. N'écrivez pas à Londres avant de m'avoir revu. Peut-être votre séjour à Paris sera-t-il prolongé. M. de Morval m'autorise à vous garder ici autant que je le jugerai nécessaire. J'userai de la permission, et vous n'en serez pas fâché, j'imagine, cher M. Ducormier; car nous voici justement dans la saison des plaisirs, des spectacles, des fêtes, du bal de l'Opéra, et je parie que vous ne manquez pas le bal de l'Opéra, hein? cher M. Ducormier?

Quoique cette question : *Je parie que vous ne manquez pas le bal de l'Opéra?* fût faite par le prince de l'air le plus naturel du monde, et fût amenée par une transition parfaitement ménagée, Anatole, pressentant cependant que ce n'était pas une question banale, amenée par hasard, redoubla d'attention et répondit :

— En effet, prince, je suis allé cette nuit au bal de l'Opéra.

— C'est donc cela! reprit M. de Morsenne en paraissant rappeler ses souvenirs ; je ne me trompais pas.

— Comment, prince?

— Votre figure ne m'était pas tout à fait inconnue.

— Prince, je ne croyais pas encore avoir eu l'honneur de vous rencontrer.

— Voici le fait, cher M. Ducormier ; rien de plus simple : cette nuit, un whist m'avait retenu assez tard au club de la rue de Grammont ; voyant la file des voitures qui se rendaient au bal de l'Opéra, j'ai eu l'idée d'y entrer ; un ressouvenir de jeunesse, comme vous voyez. J'y suis resté quelques minutes, et pendant que j'attendais mes gens, je crois vous avoir vu sous le péristyle, accompagnant une fort jolie femme, ma foi! ce qui me prouve, cher

M. Ducormier, que vous ne perdez pas votre temps au bal de l'Opéra, et que vous ne vous en allez pas, comme on dit, les mains vides.

— Où veut-il en venir? pensa Ducormier; je croyais d'abord qu'il s'agissait peut-être de ma rencontre avec sa fille la duchesse de Beaupertuis.

Et il reprit tout haut :

— Vous me faites, prince, beaucoup plus d'honneur que je n'en mérite... J'accompagnais momentanément la femme d'un de mes amis d'enfance, pendant qu'il était allé au vestiaire chercher son manteau.

— Comment! une femme mariée déguisée! déguisée... en je ne sais pas trop quoi; mais enfin, il m'a paru assez leste, quoique fort joli, son costume!

— Il est vrai, prince, qu'un tel déguisement n'est pas de très-bon goût, mais mon ami et sa femme appartiennent au petit commerce, ils songent plus au plaisir qu'aux convenances.

— Et vous êtes fort lié avec le mari?

— Intimement lié, prince, et notre longue séparation n'a en rien altéré cette amitié.

— Pardon de mon erreur, cher M. Ducormier; entre nous, je vous avais cru... en bonne fortune.

— Vous étiez, prince, dans une erreur complète, répondit Anatole.

Puis attachant un regard pénétrant sur M. de Morsenne, qui depuis quelques instants, malgré son assurance, trahissait un léger embarras, Ducormier reprit :

— Que voulez-vous, prince? A défaut de vins exquis dont un pauvre diable comme moi ne doit jamais goûter, j'aime mieux boire de l'eau que de gros vin commun.

— C'est bien là cet imbécile orgueil dont Morval me parle dans sa lettre; ce drôle-là se trouve trop haut placé probablement pour s'abaisser jusqu'à une petite marchande! pensa M. de Morsenne. Allons, j'ai un poids de moins sur le cœur, je puis résolûment aborder l'autre question.

Les traits du prince avaient trahi sa vive et secrète satisfaction à cette pensée, que Ducormier n'était ni le soupirant ni l'amant de Maria Fauveau. Cette émotion n'échappa pas à Anatole.

— J'y songe, pensa-t-il. Cette nuit, ce domino noir, obstinément attaché aux pas de madame Fauveau, et dont elle et Joseph se moquaient si fort... Est-ce que ce serait...? Mais oui... plus de doute!... Quel trait de lu-

mière!... C'était le prince!... Où veut-il en venir?

M. de Morsenne reprit tout haut :

— Je vous approuve fort, mon cher monsieur : un goût difficile et délicat est toujours le symptôme d'une grande distinction de manières; mais, dites-moi, d'anciens amis comme vous et ce petit marchand, vous avez sans doute été ravis de vous retrouver? Et puis, pour ces bonnes gens. vous devez être un très-gros seigneur, cher M. Ducormier; votre parole doit être pour eux, comme on dit, *parole d'Évangile.*

— En effet, prince, mon ami a une grande confiance en moi, car c'est le cœur le plus loyal et le plus ingénu que je connaisse.

— *Ingénu !*... c'est le mot poli, n'est-ce pas, mon cher monsieur?

— Que voulez-vous, prince, souvent l'amitié nous aveugle.

— Entre nous, le petit boutiquier est un brave homme à mener par le nez, n'est-ce pas? Et sa femme? Elle doit vous écouter comme un oracle, vous qui avez approché le grand monde? Aussi, tenez, ajouta le prince en jetant à son tour un regard perçant sur Anatole et accentuant lentement et d'un ton

significatif les paroles suivantes; tenez, je suis sûr que si vous vous mettiez dans la tête de persuader à cette charmante bourgeoise (car moi, moins difficile que vous, je la trouve... délicieuse... adorable), si vous vouliez, dis-je, vous donner la peine de lui persuader... de lui persuader... que vous dirai-je? qu'il est du bel air de mettre sa robe à l'envers, et que les grandes dames n'en font jamais d'autres, je gage que vous finiriez par la convaincre... par lui faire faire, en un mot, grâce à vos conseils, tout ce que l'on voudrait?

A ces paroles, dont il comprit le sens honteux et caché, les lèvres d'Anatole blanchirent légèrement, signe chez lui de rage et de haine contenues, mais arrivées à leur paroxysme; du reste, sauf un imperceptible tressaillement des mâchoires, un moment convulsivement serrées, ses traits restèrent impassibles, et il n'interrompit pas le père de la duchesse de Beaupertuis.

M. de Morsenne continua donc en accentuant de plus en plus ses paroles :

— Vous possédez, il paraît, cher M. Ducormier, et je le crois, un art prodigieux pour triompher des consciences les plus rebelles, des scrupules les plus enracinés, des préjugés

les plus bourgeois, des vertus les plus revêches, car Morval m'écrit dans sa lettre que, lorsqu'il le faut, vous êtes le tentateur en personne. Or, cher M. Ducormier, si vous êtes tentateur, la délicieuse petite madame Fauveau est une fille d'Ève ; me comprenez-vous ?

— Prince, répondit Anatole d'une voix imperceptiblement altérée, je ne sais si...

— Un dernier mot, mon cher monsieur, reprit M. de Morsenne en interrompant Anatole ; vous êtes à la fois un homme sérieux et un homme positif. Or, de deux choses l'une : ou nous nous entendons parfaitement à demi-mot, ou nous ne nous entendons point du tout ; dans ce dernier cas, vous n'attacherez aucun sens aux paroles suivantes : écoutez-les bien.

— Je vous écoute, prince.

— Voulez-vous vous assurer un protecteur puissant, qui, soutenu par un immense crédit, s'engagerait, à un moment donné (ce moment, il dépend de vous de le hâter ou de le reculer), s'engagerait, dis-je, à vous élever plus haut que vous n'avez jamais rêvé d'atteindre ? Voyons, est-ce clair ?

— Très-clair, prince.

— Ainsi... vous me comprenez ?

— Parfaitement, prince.

— En un mot, vous comprenez par quel moyen vous pourriez acquérir cette toute-puissante protection ?

— Oui, prince, nous nous entendons à merveille, mais il y aurait une condition indispensable à la réussite de *la tentation*.

— Quelle condition?

— Il me faudrait auprès de vous, prince, une position pour ainsi dire officielle; cette position donnerait, non-seulement plus d'autorité à mes paroles, mais me permettrait surtout de parler incessamment de vous à madame Fauveau, de vanter votre générosité, votre puissance, et cela sans affectation et comme la chose la plus naturelle du monde; car, je ne vous le cache pas, prince, il faudrait procéder auprès de cette jeune femme avec une prudence, une réserve excessives, et encore je...

— Parfait! s'écria M. de Morsenne en interrompant Anatole, votre idée est excellente, elle prouve un tact admirable, cher M. Ducormier; dès demain, je vous installe ici comme mon secrétaire; je me débarrasserai de l'autre en le plaçant dans une administration quelconque. Morval m'autorise à vous garder ici tant que j'aurai besoin de vous; je vous garde

et me charge de tout auprès de lui ; vous logerez donc ici et mangerez à ma table. Est-ce entendu ?

— C'est entendu, prince.

— Maintenant, cher M. Ducormier, vous avez votre avenir entre les mains ; vous pouvez être sous-préfet dans trois mois, dans deux mois, dans un mois ; cela dépend de vous ; ensuite, je vous en donne ma parole de galant homme, je vous fais nommer préfet dans deux ans ; et plus tard nous verrons... car vous ne savez pas comme je pousse ceux qui me servent.

La porte du cabinet du prince s'ouvrit en ce moment.

Madame de Morsenne, sa fille, madame la duchesse de Beaupertuis, revenant du sermon, entrèrent familièrement sans s'être fait annoncer.

A la vue de Ducormier qui, après avoir salué profondément les deux femmes, se dirigeait discrètement vers la porte, Diane de Beaupertuis rougit involontairement, mais quelle fut sa stupeur en entendant son père rappeler Anatole et lui dire :

— Un moment, monsieur, un moment ; je désire vous présenter à ma femme et à ma fille.

Anatole s'arrêta et se retourna.

Le prince, le montrant alors du regard aux deux femmes, leur dit en manière de présentation.

— M. Ducormier... mon nouveau secrétaire.

Anatole salua de nouvenu et plus respectueusement encore madame de Morsenne et sa fille, tandis que le prince lui disait :

— A demain matin, M. Ducormier, votre appartement sera préparé.

Le jeune homme s'inclina, sortit, et quitta l'hôtel de Morsenne.

V

L'on n'a pas oublié qu'Anatole Ducormier, cédant aux sages conseils de son ami le docteur Bonaquet, lui avait formellement promis de venir habiter désormais auprès de lui, et que le soir même, pour fêter cet heureux rapprochement, un dîner de famille donné par le médecin à Joseph Fauveau devait réunir les trois amis d'enfance.

Il était environ six heures du soir.

Jérôme Bonaquet, assis dans son modeste salon, pendant que sa femme terminait sa toilette, attendait ses convives.

Les seuls ornements de ce salon se composaient de la harpe et du piano d'Héloïse, ainsi que de plusieurs grands portraits de famille, parmi lesquels figuraient ceux du père et du grand-père de la jeune femme ; le premier portait le riche mais théâtral costume des pairs de France de la restauration, avec le cordon bleu en sautoir et la plaque d'argent de cet ordre ; le second portait l'uniforme d'officier général de la marine du siècle de Louis XVI, avec le grand cordon de saint Louis.

En pendant se trouvaient les portraits de la mère et de la grand'mère de madame Bonaquet, l'une en costume de la cour impériale avec le manteau traînant et brodé (le père d'Héloïse, comme tant d'autres gens de vieille noblesse, s'était rallié à Napoléon) ; l'autre vêtue en grande dame de la fin du XVIII[e] siècle, avec de la poudre, des mouches et d'immenses paniers ; un petit nègre, vêtu d'une jaquette écarlate galonnée d'or, portait la queue de la robe de cette imposante personne, tandis qu'un bichon blanc, au toupet relevé et relié par des faveurs roses, semblait aboyer au négrillon.

Au milieu de ces deux portraits d'apparence et de tournure aristocratiques, on voyait, touchant contraste, une toile assez mal peinte,

mais qui devait être d'une ressemblance frappante. Elle représentait la vieille mère de Jérôme Bonaquet, femme d'une figure douce et vénérable, portant le bonnet rond et le casaquin de droguet des paysannes du Blaisois ; au-dessous de ce cadre, et renfermée sous le verre d'une petite bordure noire, on remarquait une esquisse au crayon touchée avec un talent magistral.

Voici l'histoire de cette esquisse :

Jérôme Bonaquet, étudiant en médecine à Paris, avait appris presque en même temps la maladie et la mort de son père, pauvre vigneron des environs de Blois. Jérôme avait prié un de ses amis, depuis sculpteur célèbre, de l'accompagner, afin de conserver du moins la ressemblance suprême des traits de son père. Ce projet fut religieusement exécuté après la mort du vieillard, et telle avait été la sérénité de sa fin, que, dans ce portrait, il semblait doucement sommeiller. Un fil noir fixait à ce dessin une mèche de longs cheveux blancs, et au-dessous on lisait cette date mortuaire : 20 *octobre* 1833.

Sauf ces portraits, qui imprimaient à l'aspect de ce salon un caractère particulier, rien de plus simple que son ameublement, égayé

çà et là par quelques vases de porcelaine de Chine, placés sur les meubles et renfermant de beaux camélias pleins de fraîcheur et d'éclat; car madame Bonaquet, ainsi que son mari, aimait passionnément les fleurs; enfin, un bon feu petillant dans la cheminée, un épais tapis, des rideaux bien clos, la vive et gaie clarté de deux lampes à globes dépolis, rendaient cette modeste demeure si parfaitement confortable dans sa simplicité, que l'on n'était guère tenté de regretter pour l'ex-marquise de Blainville le magnifique hôtel et les cinquante mille écus de rente qu'elle avait noblement abandonnés lors de son mariage avec l'homme de son choix.

Jérôme Bonaquet, d'abord seul, fut bientôt rejoint par sa femme, qui, en entrant, lui dit gaiement :

— M. Ducormier sera établi à merveille dans ces deux petites pièces de là-haut; mon ami, je viens de tout faire mettre en ordre et d'ajouter à l'ameublement un excellent fauteuil, où M. Ducormier pourra réfléchir et méditer à son aise sur son retour aux bonnes idées, car il faut de tout point faciliter sa conversion; mais sérieusement, mon ami, j'espère que votre compagnon d'enfance se plaira dans cet appar-

tement; on y jouit d'un calme parfait, la vue est charmante et très-étendue; enfin, s'il manque quelque chose aux habitudes de M. Ducormier, vous m'en informerez, et nous ferons pour le mieux, afin qu'il se plaise auprès de nous.

— Combien vous êtes bonne, chère Héloïse, de prendre tant de soins pour Anatole!

— N'est-il pas votre ami ? Ne s'agit-il pas de l'enlever à une vie mauvaise? de calmer, de guérir cette âme cruellement blessée? blessée, un peu par sa faute, peut-être; mais il souffre, et toute douleur mérite indulgence et compassion.

— Grâce à Dieu, il aura effleuré l'abîme sans y tomber; mais il était temps, grand temps, je vous jure, de lui ouvrir les yeux.

— Tout mon désir est que cette soudaine conversion parte d'un sentiment réfléchi, raisonné, plutôt que d'un entraînement momentané, causé par votre excellente influence, mon ami.

— Je ne suis pas assez optimiste, ma chère Héloïse, pour croire qu'Anatole n'éprouvera pas quelques défaillances dans sa bonne résolution; l'on ne rompt pas brusquement, et sans une violente secousse morale, avec un passé

tel que le sien ; aussi ai-je, avant tout, voulu le garder près de nous, le faire pour ainsi dire changer d'air, veiller sur lui comme sur un enfant malade, car l'on doit à l'humanité de conserver pure et belle une nature aussi généreusement douée que celle d'Anatole ; heureusement, chose essentielle pour qui le connaît comme moi, il m'a juré sa parole d'honnête homme qu'il viendrait s'établir ici. Or, tout est là ; une fois entre nos griffes, ajouta Jérôme en souriant, je le mets au défi de ne pas revenir à la raison, c'est-à-dire au bonheur, et si le mariage en question réussit, comme je n'en doute pas, Anatole sera tout à fait sauvé.

— A propos, mon ami, dit Héloïse en interrompant son mari, et madame Duval ! comment va-t-elle aujourd'hui ?

— Un peu mieux ce soir, mais elle m'inquiète toujours. C'est dire, ma chère Héloïse, le double intérêt que nous aurions à ce mariage. Ce serait assurer à la fois l'avenir d'Anatole et celui de cet ange. Aussi je compte demain, si l'état de madame Duval s'améliore, lui faire ma proposition au sujet de notre ami.

— Ne trouveriez-vous pas convenable d'attendre un peu ?

— Pourquoi cela?

— Je partage sans doute vos espérances à l'égard de M. Ducormier; je partagerai tous vos efforts pour les faire réussir; mais enfin, mon ami, mieux que personne vous connaissez les singulières variations de l'esprit humain. Ne serait-il pas prudent d'avoir du moins quelques garanties certaines de la part de M. Ducormier avant d'engager pour ainsi dire l'avenir de mademoiselle Duval?

— Peut-être bien, répondit le médecin d'un air pensif, et pourtant tout me dit que la détermination d'Anatole est sincère. Si vous aviez vu son émotion, ses larmes! Et puis enfin, j'ai sa parole, et il n'est pas homme à la donner légèrement, quels qu'aient été ses égarements; d'un autre côté, je serais désolé d'agir imprudemment dans une circonstance si grave.

— Vous sentez, mon ami, que je ne vous dis pas cela pour soutenir mon *prétendant* aux dépens du vôtre, ajouta madame Bonaquet en souriant, car je pense comme vous que M. Ducormier, redevenant digne de l'affection des gens de bien, serait pour mademoiselle Duval un parti, je dirais presque plus *rationnel* que mon parent, M. de Saint-Géran, quoiqu'il puisse apporter à mademoiselle Duval les

grands biens dont j'ai été très-heureuse de lui abandonner l'héritage.

— Je pense comme vous, ma chère Héloïse, au sujet de nos deux prétendants ; car tout en reconnaissant, d'après sa conduite et ses antécédents, M. de Saint-Géran pour un parfait galant homme... je crains parfois que l'excès même de sa délicatesse... et de sa reconnaissance envers vous ne l'ait fait s'avancer peut-être plus qu'il ne l'eût voulu... lorsque vous lui avez proposé d'épouser mademoiselle Duval... Il la trouve, il est vrai, admirablement belle, et en parle en homme très-épris ; car, sans être remarqué d'elle, il s'est, d'après mes instructions, deux ou trois fois rendu au Jardin des Plantes à l'heure où elle accompagnait sa mère pour sa promenade de chaque jour. Certes, je crois encore que M. de Saint-Géran accomplirait scrupuleusement ses devoirs d'honnête homme s'il épousait cette charmante enfant, et pourtant j'aurais toujours peur que tôt ou tard il n'éprouvât quelque regret d'avoir contracté cette union ; regret délicatement caché par lui sans doute... mais que l'exquise sensibilité de mademoiselle Duval devinerait peut-être un jour... Et alors pour elle... jugez quel avenir !

— Ce serait désolant, mon ami ; et puis enfin M. de Saint-Géran, quoique jeune encore et doué des meilleures qualités, ne plairait peut-être pas à mademoiselle Duval, car il est loin, je l'avoue, de réunir les avantages extérieurs de M. Ducormier; et si nous pouvions avoir des garanties sérieuses de son complet retour au bien, je dirais comme vous, il n'y a pas à hésiter à le proposer à la mère de cette chère enfant.

— Eh ! mon Dieu, oui, ma chère Héloïse, et sans les alarmes que me cause l'état de santé de madame Duval, je ne serais pas si pressé de prendre une décision. Et puis encore, l'idée, le désir de ce mariage une fois bien arrêté dans l'esprit d'Anatole, son cœur est occupé, il a un but, une ligne tracée, il sait où il va, et nos communs efforts tendant au même but, nous avons cent chances pour une de le sauver radicalement.

— Il est vrai.

— Si madame Duval éprouvait un peu de mieux, je serais donc d'avis de l'instruire au plus tôt de nos projets ; elle a toute influence sur sa fille, et nul doute qu'elle la déciderait à accepter nos offres, si elles lui agréaient ; le plus grand chagrin de cette malheureuse

femme serait de laisser après elle sa fille seule et sans appui : aussi, ne peut-elle renoncer à l'espoir, hélas! bien chimérique, d'apprendre un jour que son mari le colonel Duval n'est pas mort, comme on le croit, et que plus tard sa fille trouvera en lui un soutien.

— Pauvre femme!... Et cet espoir est malheureusement insensé, n'est-ce pas, mon ami?

— Jusqu'ici toutes les recherches pour retrouver les traces du colonel ont été vaines, personne ne peut plus douter qu'il n'ait péri sous les décombres du blockhaus qu'il a fait sauter; l'important serait donc de tâcher d'assurer l'avenir de Clémence Duval, du vivant de sa mère. Ah! si nos projets réussissaient, ma chère Héloïse, quelle enviable trinité nous ferions, Anatole, Joseph et moi! quelle joie pour trois amis d'enfance de se suivre dans le bonheur comme ils se sont suivis dans la vie!...

— Ce que vous m'avez appris de madame Fauveau et de son mari me rend vraiment curieuse de les connaître, mon ami. Je n'oublierai jamais que vous me disiez qu'alors que vous ressentiez quelque tristesse, quelque découragement à travers les rudes épreuves, les doutes amers dont votre première jeunesse a été assaillie, vous alliez chez ces excellents

amis, et que l'aspect de leur amour si tendre, de leur félicité si vraie. si riante, vous faisait un bien infini, et que vous sortiez de chez eux presque consolé.

— Oui, ma chère Héloïse, j'ai dû bien des doux moments à ces excellents cœurs. Ce n'est pas tout : j'étais pauvre ; au sortir du collége, une vocation irrésistible m'entrainait vers les sciences naturelles ; c'est à peine si, malgré son bon vouloir, mon digne et bon père pouvait suffire au quart des dépenses nécessitées par mes nouvelles études, malgré les dures privations que je m'imposais. Joseph Fauveau possédait un petit patrimoine; il vint à mon aide pendant plusieurs années, et fut pour moi le frère le plus tendre, le plus dévoué. Grâce à son secours et au peu que m'envoyait mon pauvre père, je possédai les moyens et les instruments de travail qui font, hélas ! si souvent défaut à tant de vaillantes intelligences, arrêtées dans leur essor par la misère; enfin, après de nombreux soucis, des luttes cruelles, ma carrière s'aplanit, s'agrandit, je pus me libérer matériellement envers Joseph Fauveau, mais moralement je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui, car je lui dois tout ce que je suis.

— Et moi, mon ami, ne lui dois-je pas tout aussi à cet ami dévoué ? S'il ne vous avait pas aidé à devenir un homme célèbre, vous aurais-je jamais rencontré ? Qu'ils soient donc ici, lui et sa femme, accueillis avec bonheur ; ce que vous m'avez dit d'elle me charme : c'est quelque chose de si rare, de si charmant, que le naturel !

— Seulement, reprit Jérôme en souriant, je vous en ai prévenue, ma chère Héloïse, mon ami et sa femme sont, comme les appellent les grands personnages, *de petites gens*, sans manières, sans savoir-vivre et sans *savoir-dire ;* mais ils ont la plus rare des éducations, celle qui naît d'une vie laborieuse et honnête.

— Ah ! mon ami, vous m'avez fait comprendre le sens adorable de ces deux mots latins, souvent cités par vous : *sancta simplicitas !* SAINTE SIMPLICITÉ ! Est-il en effet quelque chose de plus saint, de plus céleste que la simplicité ? c'est-à-dire la sincère et libre expansion de tous les bons sentiments naturels, l'heureuse ignorance de ce qu'il est *convenable* ou *inconvenant* de dire, lorsque la vérité vous vient aux lèvres. *La simplicité !* c'est-à-dire l'insouciance de toute réserve dans l'expression de ce qui est honnête et généreux ! l'aversion in-

stinctive de tout ce qui est factice ou de pure convention ! le courage d'être heureux tout haut sans gêne, et de ne rien sacrifier à la vanité ! Oh ! la simplicité, *le bon sens des bons cœurs !* plus que personne je dois l'apprécier ! Hélas ! j'ai si longtemps vécu dans un monde où les meilleurs esprits, les meilleures natures s'étiolent, languissent ou se perdent fréquemment sous la desséchante influence du *convenable* et du *convenu !* Ah ! que de trésors de toutes sortes j'ai vus ainsi gaspillés, anéantis ! Combien j'ai vu de grands seigneurs tomber dans la gêne et de la gêne dans la bassesse ou la vénalité... parce qu'il était *convenable* de tenir son rang, de faire *une certaine figure,* dût-on, par de folles ostentations, ruiner soi et sa famille ! Combien j'ai vu de jeunes gens admirablement doués tomber, d'une vie oisive et stérile, dans d'odieuses dépravations, parce qu'il n'était *pas convenable* qu'un homme de vieille race eût une profession, *un état !* Combien j'ai vu de jeunes femmes, naïvement passionnées pour leur mari, souffrir cruellement d'abord, et se venger ensuite... de la froideur conjugale qui accueillait leur tendresse ingénue, parce qu'il n'était *pas convenable* qu'un mari fût ou parût amoureux de sa femme,

comme un bourgeois! Combien je connais de mes pareilles, ajouta Héloïse avec une émotion touchante, en tendant avec effusion sa main charmante à Jérôme, oh ! combien j'en connais qui eussent manqué le bonheur de leur vie entière... parce qu'il est souverainement *inconvenant*... de s'honorer à ses propres yeux, en se dévouant à l'existence de l'homme que l'on aime, que l'on révère le plus au monde!...

— Chère et vaillante Héloïse ! répondit Jérôme, dont les yeux se mouillèrent de larmes, trésor de bonté, de grâce et de vertu! tiens... les paroles me manquent... ne me dis plus rien, mon cœur déborde... laisse-moi pleurer et te regarder.

Il est impossible de peindre l'adoration extatique où Jérôme semblait plongé en contemplant sa femme. On l'eût dit transfiguré par les rayonnements intérieurs de son âme; la mâle rudesse de ses traits disparaissait sous une expression tellement ineffable, qu'Héloïse ne put s'empêcher de dire en serrant tendrement les mains de Jérôme entre les siennes et en le contemplant à son tour avec un délicieux recueillement :

— Un homme heureux... comme c'est beau !

La sonnette de la porte extérieure s'étant

fait entendre jusque dans le salon, la jeune femme, se remettant de son émotion, dit à son mari :

— Mon ami, voilà sans doute M. Ducormier, ou M. Fauveau et sa femme.

VI

La porte du salon du docteur s'ouvrit, et un vieux domestique qui avait fait partie de la maison de l'ex-marquise de Blainville annonça :

— M. et madame Fauveau !

Joseph portait l'habit noir et la cravate blanche de rigueur et tenait galamment sur son bras le châle de sa femme soigneusement plié. Maria était si charmante, avec sa simple robe de soie gorge de pigeon et son frais petit bonnet de dentelle orné d'un nœud de rubans et de quelques boutons de rose mousseuse, que madame

Bonaquet ne put s'empêcher de dire tout bas à son mari au moment où il allait au-devant de ses amis :

— Mon Dieu, que cette jeune femme est donc jolie !

— Combien vous êtes aimable, ma chère madame Fauveau, d'avoir, ainsi que Joseph, accepté notre invitation, dit Jérôme à la gentille parfumeuse en la conduisant auprès d'Héloïse.

Celle-ci, s'avançant avec empressement vers Maria, lui dit avec la plus gracieuse affabilité :

— Je suis heureuse, madame, d'avoir l'honneur de vous recevoir ici ; je sais que vous et M. Fauveau êtes les meilleurs amis de M. Bonaquet ; puis-je espérer que vous m'accorderez un peu de cette bonne amitié que vous avez pour mon mari et à laquelle il est si sensible?

— Madame..., répondit Joseph en saluant de son mieux, madame... certainement...

— Tenez, madame, reprit vivement Maria, je n'irai pas, moi, par quatre chemins, je vous dirai tout de suite : Vous avez l'air d'une si aimable personne, votre figure me revient tant, qu'il me sera très-facile et très-agréable d'être amie avec vous... comme nous le sommes avec M. Bonaquet.

— Et moi, madame, répondit Héloïse touchée de l'accent sympathique et sincère de la jeune femme, je vous dirai non moins franchement que vous me plaisez aussi beaucoup et qu'il faut me promettre que nous nous verrons souvent.

— Oh ! mon Dieu ! tous les dimanches si vous voulez, madame, car les autres jours les gens de boutique comme nous sont à leur comptoir. Aujourd'hui, par exemple, c'est un *extra ;* j'ai prié maman de venir à ma place tenir le magasin pendant la soirée et garder ma petite fille. Mais à propos de ma petite fille, madame, ajouta Maria en regardant M. Bonaquet avec un ineffable sourire, je vous l'amènerai ; vous verrez comme elle est gentille ; ça vous fera comprendre mieux que des paroles tout ce que nous devons à votre mari et combien nous avons sujet de l'aimer, lui le sauveur de notre chère enfant !

— Oh ! oh ! moi ?... reprit gaiement le docteur, moi... et vous aussi, ma chère madame Fauveau. Vos soins de tous les instants ont fait autant que les miens.

— Je crois bien. Figurez-vous, madame, que pendant plus d'un mois, jour et nuit, Maria n'a pas quitté cette pauvre petite, dit Joseph avec

un gros soupir. Oui, madame, pendant plus d'un mois elle n'a pas quitté notre petite fille.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit Maria en haussant les épaules et faisant une ravissante petite moue, que c'est donc impatientant, n'est-ce pas, madame, d'entendre les gens être toujours à s'extasier de ce qu'il fait soleil en plein midi ?

— Que voulez-vous, madame, reprit Héloïse en souriant, rien n'est sans doute moins extraordinaire qu'un beau jour de printemps bien pur, bien doux. Cela doit-il empêcher de dire que rien n'est plus charmant?

— Bravo! reprit Joseph en se frottant les mains et tout enchanté du compliment qu'on adressait à sa femme. Ah ! ah ! vois-tu, petite Maria, que j'ai le droit de te répéter tant que ça me plait que je te trouve bonne et charmante?

— Je le crois bien, mon bon Joseph, que tu en as le droit, reprit gaiement le docteur Bonaquet, la loi le dit : *La femme doit obéissance à son mari*. Or donc ta femme est forcée de se laisser adorer du matin au soir et de s'entendre dire qu'elle est adorable. Ah! mais oui, madame Fauveau... c'est ainsi! il n'y a pas à plaisanter avec la loi, au moins.

— Ta ta, ta! M. Bonaquet, reprit Maria d'un petit ton mutin rempli de finesse; mêlez-vous de ce qui vous regarde, sinon je vous dirai, moi, que si vous étiez forcé d'écouter les actions de grâces de tous ceux à qui vous avez rendu la vie, vous n'auriez pas le temps de la rendre à d'autres!

— Attrape! Jérôme, dit Joseph tout fier de la répartie de sa femme. Va donc t'y faire mordre maintenant.

— Après tout, mon ami, dit Héloïse en souriant et de plus en plus charmée de la gentillesse de Maria, vous n'avez que ce que vous méritez!

— Ah! mon Dieu! Joseph, s'écria tout à coup madame Fauveau qui venait seulement de remarquer les portraits de famille dont le salon était orné. Vois donc, Joseph, ajouta-t-elle en s'approchant pour les regarder, les beaux tableaux!

Puis, se tournant vers Héloïse, elle reprit ingénument :

— C'est des rois et des reines de l'ancien temps, n'est-ce pas, madame? Faut avouer, par exemple, qu'ils ont l'air de braves gens; ça se reconnait à leur mine. Cette reine-là surtout avec son beau manteau bleu tout brodé d'or;

regarde donc, Joseph, quelle figure douce et avenante! Je parierais qu'elle était aimée de ses sujets, celle-là. Mon Dieu, mon Dieu! est-on sotte et malheureuse d'être ignorante comme une carpe et de ne savoir rien de rien! ajouta Maria avec un naïf accent de regret. Mais vous qui savez tout, M. Bonaquet, vous devez savoir son nom à cette belle et bonne reine-là? Dites-nous-le donc, car mon pauvre Joseph n'est pas plus fort que moi en histoire.

Il s'agissait, on le devine, du portrait qui représentait une femme en grand costume de la cour impériale, la mère d'Héloïse; celle-ci, touchée de la sympathie que les traits de sa mère inspiraient à Maria, lui répondit avec un sourire ému :

— Vous ne sauriez croire, madame, quel plaisir vous me faites en me disant que la figure de cette personne vous agrée; vous la jugez, d'ailleurs, à merveille : sa douceur, sa bonté la faisaient chérir de tous, et chaque jour, en contemplant son image bien-aimée, je me rappelle sa tendresse et ses vertus.

— Comment, madame, dit Maria stupéfaite, vous la connaissiez?

— C'était ma mère.

— Votre mère, madame! s'écria Maria de

plus en plus abasourdie et ne pouvant croire à ce qu'elle entendait. Ah! mon Dieu! votre mère, cette belle reine?

— Ma femme n'a pas eu de si royales destinées, ma chère madame Fauveau, reprit Bonaquet en souriant. Ce brillant costume vous trompe ; les originaux de ces portraits n'étaient ni des rois ni des reines, c'étaient des...

— Des acteurs, n'est-ce pas? dit vivement Maria enchantée de sa pénétration, exprimée d'ailleurs avec un accent de respectueuse déférence, car un comédien lui semblait un personnage. Aussi, reprit-elle d'un ton d'admiration naïve en ouvrant ses jolis yeux de toutes ses forces pour regarder les tableaux, c'est ça, c'étaient des acteurs dans leurs plus beaux costumes de théâtre? Oui, oui, voilà là-haut une autre dame déguisée en marquise avec sa robe à paniers.

— *Sancta simplicitas!* murmura Bonaquet en regardant sa femme.

Celle-ci, malgré l'émotion que lui avait causée le souvenir de sa mère, ne put s'empêcher de sourire de la méprise ingénue de la jeune femme, tandis que Jérôme reprenait gaiement :

— Autre erreur, ma chère madame Fauveau,

erreur très-concevable, du reste ; car les personnages que vous voyez là étaient quelquefois, à regret, obligés de paraître ainsi affublés sur un théâtre où l'on joue d'assez pauvres comédies. Ce théâtre s'appelle la cour.

— Et là souvent on accepte un rôle qui contrarie la modestie et la simplicité de nos goûts, ajouta Héloïse. Ma mère était du nombre de ces personnes qui se plaisent peu à la cour.

— La cour?... un rôle? répéta Maria en faisant de vains efforts pour comprendre.

Puis, se tournant vers son mari :

— Et toi, Joseph, y es-tu?

— Ma foi, non ! répondit Fauveau avec bonhomie.

Et s'adressant à Héloïse :

— Il faut nous excuser, madame ; nous ne sortons guère, voyez-vous, de notre boutique ; nous ignorons bien des choses, et notre ami Jérôme, qui voit tant de monde, est un gros monsieur auprès de nous.

— En deux mots, mon bon Joseph, reprit le docteur, voici cette énigme : ma femme appartient à une noble et ancienne famille qui a occupé de grandes charges dans l'État. Ces portraits sont ceux de ses parents les plus proches, de même que tu vois aussi là les por-

traits de mon digne père et de ma chère mère.

— Cette bonne vieille en bonnet rond, n'est-ce pas, M. Bonaquet? reprit Maria en examinant le tableau avec attention.

Puis elle reprit :

— Eh bien, moi qui ne me connais pas en peinture, je gagerais pourtant qu'elle avait un cœur d'or, votre chère mère. Vois donc, Joseph, quel air doux et bon!

— Oh! c'est vrai ; il semble qu'on l'aimerait rien qu'à la voir.

— C'est tout de même drôle, reprit Maria d'un air pensif en contemplant tour à tour les portraits aristocratiques et les portraits plébéiens, là, une grande dame en manteau de cour... ici, une bonne femme en bonnet rond.

Et ensuite d'un moment de silence, la jeune femme ajouta, comme si elle eût répondu à une secrète pensée :

— Après tout, pourquoi donc pas?

— Voyons, ma chère madame Fauveau, dit gaiement le médecin, soyez franche comme toujours... dites-nous... toute votre pensée...

— Oh ! n'aie pas peur, reprit le bon Joseph qui attendait les paroles de sa femme pour savoir s'il devait ou non se montrer surpris de ce que Bonaquet avait épousé une grande dame,

n'aie pas peur, va, Jérôme ; quand Maria ne dira pas ce qu'elle pense... c'est qu'elle sera muette.

— Mon Dieu, c'est tout simple, ce que je pense, reprit madame Fauveau. D'abord je me suis dit : « Tiens, tiens, tiens! M. Bonaquet, notre ami, à nous petits boutiquiers, qui épouse une belle dame noble, dont les parents étaient de la cour, c'est drôle! » Et puis, en réfléchissant, j'ai ajouté : « Ah çà ! mais, voyons donc un peu ! Pourquoi donc ce mariage m'étonnerait-il ? Ils s'aimaient, ils se convenaient, ils se sont mariés, voilà tout. Est-ce que, si j'avais été la fille d'un gros banquier, ça m'aurait empêchée d'épouser Joseph, parce qu'il n'aurait été que petit détaillant ? Est-ce que de son côté, si Joseph avait été gros banquier, il ne m'aurait pas épousée quoique fille de petits commerçants ? »

— Moi ! s'écria Joseph, je me serais fait couper en morceaux plutôt que de renoncer à toi, petite Maria.

— Pardi ! je le crois bien, M. Joseph, répondit la jeune femme en riant, et avec une gentille mine de coquetterie. C'est donc pour vous dire, M. Bonaquet, qu'à mon avis, du petit au grand, quand de braves gens s'aiment et se plaisent, il est tout simple qu'ils se

mariehl; richesse et noblesse n'y font ni chaud ni froid. Car après tout, ajouta Maria en riant de ce petit air mutin qui la rendait si séduisante, ce n'est pas avec de la noblesse que l'on s'adore, ni avec des écus que l'on s'embrasse; mais par exemple, il faut dire une chose, reprit Maria en redevenant sérieuse, presque émue, en s'adressant à Héloïse, pour une grande dame, vous n'êtes pas fière du tout, madame, ce qui montre que vous avez bon cœur. Et je me sens aussi à l'aise avec vous que tout à l'heure, quand j'ignorais votre rang. Ah! pour ça non, vous n'êtes pas fière!

— Vous vous trompez, madame, reprit Héloïse en tendant la main à la jeune femme avec une cordialité croissante; je suis fière, très-fière d'avoir pressenti, d'après ce que mon mari me disait de vous, qu'il n'y avait rien de meilleur que votre cœur, rien de plus aimable que votre esprit et votre naturel.

— Vrai, madame? vous trouvez cela? répondit Maria en serrant avec effusion la main que lui tendait madame Bonaquet. Eh bien! tant mieux; vos compliments devraient m'embarrasser, et au contraire, ils me rendent toute heureuse pour Joseph et pour moi. C'est peut-être orgueilleux de ma part; mais, que vou-

lez-vous? je ne peux pas m'empêcher de dire ce que je pense.

— *Sancta simplicitas!* murmura de nouveau le docteur Bonaquet en regardant sa femme avec une douce émotion qu'elle partageait.

A ce moment, le vieux domestique ouvrit la porte du salon et vint discrètement parler à l'oreille de madame Bonaquet ; celle-ci dit alors à son mari :

— Mon ami, il est sept heures passées, M. Ducormier n'arrive pas ; nous pouvons, je crois, agir sans façon avec lui ; voulez-vous que l'on serve?

— Anatole aura sans doute été retenu par quelques affaires imprévues, répondit Jérôme Bonaquet; il ne peut tarder à arriver ; mais l'on ne se gêne pas entre amis. Ma foi ! mettons-nous à table.

Héloïse fit un signe au vieux domestique qui sortit.

— C'est ça, à table, c'est le meilleur moyen de le faire arriver, ce traînard d'Anatole, dit gaiement Fauveau.

— Et, comme nous avons l'habitude de dîner toujours à cinq heures, ajouta non moins gaiement Maria, il se trouve, mon pauvre M. Bonaquet, que j'ai une faim de tigresse, et je vais

tout à l'heure joliment me guérir de cette maladie-là, sans avoir besoin de vos ordonnances, car...

Mais, s'interrompant et s'adressant à son mari qui, sans avoir des usages très-raffinés, tâchait de lui faire comprendre par signes qu'il était inutile de parler de son appétit, Maria lui dit :

— Quoi donc, Joseph ? qu'est-ce que tu as?

— Moi? Rien, mais rien du tout, ma petite Maria, se hâta de dire Fauveau en rougissant jusqu'aux oreilles ; je... je cherchais où placer ton châle.

En effet, le digne garçon avait jusqu'alors toujours tenu le châle plié sur son bras.

— Bon, j'y suis, je comprends! dit Maria en se mettant à rire comme une folle ; tu me fais les gros yeux parce que je dis tout haut que j'ai bon appétit, n'est-ce pas?

— Mais non, reprit Joseph de plus en plus embarrassé; mais non, je t'assure.

— Au fait, peut-être ne doit-on pas dire en belle société que l'on a faim lorsqu'on a faim? reprit gaiement Maria en regardant Héloïse. En ce cas, excusez-moi, madame.

— C'est, au contraire, à vous de nous excuser de vous faire dîner si tard, répondit gaie-

ment Héloïse, et au risque d'être aussi grondée par M. Fauveau, je vous avouerai tout haut que, comme vous, j'ai grand'faim... Mais heureusement nous sommes servis, ajouta madame Bonaquet en voyant le vieux domestique ouvrir les deux battants de la porte du salon qui conduisait à la salle à manger. M. Fauveau, donnez-moi votre bras, je vous prie.

— Ma foi, tant pis pour Anatole! dit le médecin en prenant à son tour le joli bras de Maria ; il nous trouvera à table ; ça lui apprendra à avoir des affaires imprévues.

Et les quatre convives, entrant dans la salle à manger, prirent place à une table modestement servie et seulement remarquable par une excessive recherche de propreté.

L'entretien continua de la sorte entre nos quatre personnages :

— Du reste, dit le docteur Bonaquet à sa femme, il ne faut pas nous étonner beaucoup, ma chère Héloïse, de l'inexactitude d'Anatole ; un déménagement de garçon n'est certainement pas grand'chose, mais ce pauvre ami se sera sans doute occupé de ce soin ; de là son retard.

— Tiens! Anatole déménage? demanda Fauveau.

— Il est vrai, tu ne savais pas cela, mon bon

Joseph, reprit le docteur. Anatole vient demeurer dans notre maison et se fixer auprès de nous.

— Ah bah ! fit Joseph. Voyez-vous le sournois ! Hier il a dîné avec nous ; et il ne nous en a pas soufflé mot, n'est-ce pas, Maria ?

— Non, répondit la jeune femme, et ce n'est pas gentil de sa part.

— Je vais défendre M. Ducormier, reprit Héloïse. C'est qu'hier, il n'avait pas encore pris la résolution dont vous parle M. Bonaquet.

— Mais alors, reprit Joseph, comment s'arrangera-t-il avec son ambassadeur? Anatole ne retournera donc pas à Londres?

— Non, mon cher Joseph ; il abandonne ses fonctions de secrétaire, et je suis certain de lui trouver ici de l'occupation.

— Ma foi, tant mieux, reprit Fauveau mis de plus en plus à l'aise par l'affabilité de ses hôtes ; je dis tant mieux, pour deux raisons : d'abord parce que nous le verrons davantage, ce brave Anatole, et puis, selon moi...

— Eh bien, Joseph ?...

— Eh bien, dans mon gros bon sens, je crois que, pour des gens comme nous, la fréquentation du grand monde n'est pas saine ; il faut que cela soit vrai ; car enfin, Anatole, un

cœur d'or, un garçon d'esprit s'il en est...

Puis s'interrompant, Fauveau ajouta :

— Voyons, Jérôme, entre nous, est-ce qu'Anatole ne t'a pas paru un peu changé?

— Si... ce n'était plus là notre ami d'autrefois; mais, grâce à Dieu, dans peu, mon bon Joseph, tu le reverras ce qu'il était jadis.

— Ce qu'il y a de certain, reprit gaiement Maria, c'est que Joseph m'avait dit hier : « Tu verras, Anatole, comme il est bon enfant, comme il est timide; c'est une vraie demoiselle ; » à telles enseignes que, le croyant une demoiselle, je lui avais fait moi-même de la crème au chocolat... mon triomphe.

— Comment! dit Bonaquet, est-ce qu'Anatole aurait eu la scélératesse de n'en pas manger de cette fameuse crème au chocolat, madame Fauveau?

— Ah! par exemple! M. Anatole est trop poli pour m'avoir fait un pareil affront, M. Bonaquet ; il a mangé de ma crème ; il en a même mangé deux fois.

— Ce qui ne m'étonne pas du tout, reprit le docteur ; car moi...

— Oh! vous, M. Bonaquet, dit Maria en riant comme une folle, chez nous, vous mangiez toujours vos trois petits pots.

— Et encore, reprit le docteur en riant, je m'arrêtais par discrétion.

— Eh bien donc, continua Maria, j'ai trouvé M. Anatole très-gai, très-bon enfant, si vous voulez; mais pour être timide et une vraie demoiselle, c'est autre chose. Aussi, en l'entendant parler de tous ces grands seigneurs, de toutes ces belles dames qu'il voyait, nous disait-il, tous les jours; de ces fêtes, de ces bals superbes, qu'il nous dépeignait à nous éblouir, j'ai été d'abord comme honteuse du pauvre petit dîner que nous lui donnions dans notre arrière-boutique, et puis après, ma foi, je me suis dit : « Dame ! on est ce qu'on est, on donne ce qu'on a ; nous recevons M. Anatole de tout cœur, il doit être de tout cœur avec nous, puisque c'est un des meilleurs amis de Joseph, » et mon embarras s'est en allé comme il était venu. D'ailleurs, M. Anatole a été très-aimable; seulement, je l'ai trouvé un peu trop moqueur; mais du reste, il parle si joliment, il sait tant d'histoires, que notre soirée a passé comme un éclair, et onze heures sonnaient que nous croyions qu'il était à peine huit heures, n'est-ce pas, Joseph ?

— Certainement, et nous étions si éveillés, si émoustillés, que l'idée nous est venue d'aller

intriguer Anatole au bal de l'Opéra, où tu nous as rencontrés.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? dit soudain Héloïse à son mari. Vous semblez préoccupé.

— Voilà bientôt huit heures, et Anatole ne vient pas, reprit le médecin. Malgré moi, ce retard m'inquiète. Mais bah! c'est folie que de m'inquiéter. N'ai-je pas sa parole? Allons, mon bon Joseph, un verre de ce vieux vin de Bordeaux, cadeau d'un de mes malades, à la prompte arrivée d'Anatole et à son heureux retour parmi nous!

— De tout cœur, Jérôme, car Anatole est au fond le meilleur garçon du monde. Mais c'est au physique qu'il est changé. Quand je pense que nous l'avons quitté portant des souliers lacés, une casquette de loutre et des habits à manches trop courtes, et voilà que je le retrouve mis comme un prince, beau à peindre, hardi comme un page, et vous parlant des ducs et des princes avec autant de *respect* que nous parlions au collége des *pions* et des *chiens de cour*. Aussi, ma foi, je ne pouvais résister au plaisir de l'écouter et même de le regarder, car je n'en revenais pas. Je me disais : Comment! ce beau et charmant garçon, qui doit

faire tourner la tête de toutes les femmes, c'est notre Anatole d'autrefois?

— C'est pourtant vrai, madame, reprit Maria. Figurez-vous que depuis hier Joseph n'a cessé de me répéter: « Mon Dieu, qu'Anatole a une jolie figure! quelle jolie tournure! Est-il mince! est-il mince! est-il bien mis! a-t-il l'air distingué! Qu'est-ce que je dois donc paraître auprès de lui? Que je donnerais donc de choses pour lui ressembler! »

— C'est que c'est la vérité, aussi, reprit le bon Joseph. N'est-ce pas, Jérôme, que nous autres nous ne sommes que *de la Saint-Jean* auprès de ce beau garçon-là?

— N'est-ce pas, madame, que Joseph dit des bêtises? s'écria Maria en rougissant d'impatience. Qu'est-ce que cela signifie, *qu'on n'est que de la Saint-Jean?* qu'on paraît moins bien que celui-ci ou que celui-là? Paraître? Aux yeux de qui... paraître? Aux yeux de votre femme, probablement, M. Joseph? car il n'y a qu'elle que ça regarde, vu qu'elle ne regarde que vous! Et si elle vous trouve bien, très-bien comme vous êtes, c'est encore poli et gentil, de dire que vous n'êtes *que de la Saint-Jean.* Alors vous pensez donc que votre femme a mauvais goût ou qu'elle ne s'y con-

naît pas, puisqu'elle vous préfère à tous?

Il y avait tant de sincérité dans la petite boutade de Maria, tant de justesse dans ses paroles, qu'Héloïse dit en souriant à Joseph :

— Je dois avouer, monsieur, que vous méritez ces reproches; madame Fauveau a parfaitement raison; nous autres femmes, nous sommes les seuls, les meilleurs juges des dehors qui nous plaisent.

— Allons, madame, j'ai tort, dit Joseph; mais que voulez-vous? j'aime tant ce petit démon-là! il me rend si heureux, si heureux, que quelquefois je désirerais être tout ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, de plus riche et de plus charmant au monde, afin d'être digne de tout le bonheur que je lui dois.

Ces derniers mots furent prononcés par Fauveau d'une manière si touchante, il regarda sa femme d'un air si tendre, si bon, que Maria, tout émue et combattant l'envahissement d'une larme qui noya ses yeux, s'écria :

— Ah! Joseph, ça n'est plus de jeu! nous plaisantions; je n'ai pas de défiance, et tu viens me dire des choses tendres qui vous font monter les larmes aux yeux. N'est-ce pas, madame, que ce n'est pas généreux à lui?

Héloïse, qui s'intéressait de plus en plus à

Maria dont la gentillesse, la droiture et la sincérité la charmaient, allait lui répondre lorsque le vieux domestique entra et remit une lettre au docteur.

— L'écriture d'Anatole, se dit Bonaquet avec une inquiétude involontaire.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Voulez-vous, ma chère amie, que nous rentrions dans le salon?

Le dîner étant terminé, Héloïse se leva, prit le bras de Fauveau, tandis que le docteur offrit le sien à Maria, et les convives quittèrent la salle à manger.

VII

Lorsque les convives furent entrés dans le salon, le docteur Bonaquet, impatient de connaître le contenu de la lettre d'Anatole Ducormier, dit à madame Fauveau et à Héloïse en leur montrant le billet qu'il tenait à la main :

— Mesdames, vous permettez ?

Et il lut ce qui suit :

« Mon cher Jérôme, mes projets sont changés, ne compte plus sur moi ; je n'oublierai jamais la nouvelle preuve d'amitié que tu m'as donnée ce matin ; mais l'entraînement de

cette amitié nous a égarés tous les deux; tu as cru qu'à mon âge, je pouvais refondre mon caractère, mes idées, mes habitudes; cette illusion, un instant je l'ai partagée, dominé que j'étais par l'influence de notre ancienne affection.

« Il est trop tard pour revenir sur le passé, le sort en est jeté, je suivrai le courant qui m'emporte.

« Quant à la *parole d'honnête homme* que je t'avais donnée, en te jurant de suivre tes avis, tu as trop de bon sens, trop d'esprit, pour attacher une importance exagérée à un serment irréfléchi, fait dans l'entraînement de la conversation.

« Je te connais, mon cher Jérôme, ma lettre te chagrinera, t'irritera, te rendra sans doute momentanément injuste à mon égard; tu ne t'étonneras donc pas si je reste quelque temps sans t'aller voir. J'attendrai, pour renouer nos relations, que ta réflexion toujours si sage t'ait démontré que je n'avais d'autre parti à prendre que celui que je prends, et dont aucune puissance humaine ne pourrait désormais me faire changer.

« Adieu, mon ami, et à toi *quand même*.

« A. DUCORMIER. »

Le premier mouvement de Jérôme, à la lecture de cette lettre, fut de cacher son visage entre ses mains et de se laisser tomber avec accablement dans un fauteuil en murmurant d'une voix étouffée :

— Ah ! le malheureux ! il est perdu !

— Mon ami, lui dit vivement Héloïse, qu'avez-vous ?

— Jérôme, qu'y a-t-il ? demanda Joseph Fauveau.

— Héloïse, reprit vivement le docteur avec abattement, je vous avais raconté mon entretien de ce matin avec Anatole, mes craintes, puis mon espoir, presque certain, je vous avais dit, enfin sa promesse d'honneur de venir demeurer avec nous, de renoncer à une vie qui doit le conduire à un abîme de maux.

— Eh bien ? demanda Héloïse, cette lettre...

— Anatole se parjure ! il se jette en aveugle dans le tourbillon qui le perdra !

— Ah ! mon ami, reprit tristement Héloïse, mes pressentiments ne me trompaient pas : cette conversion était trop subite pour être durable.

— Manquer ainsi à la parole d'honneur qu'il t'avait donnée, dit sévèrement Joseph Fau-

veau, c'est mal! il n'en faut pas davantage pour juger un homme; notre Anatole d'autrefois n'aurait rien promis, ou il aurait tenu loyalement sa promesse.

— Alors, Joseph, reprit Maria après avoir attentivement écouté, et dont les traits s'étaient peu à peu attristés, il ne faut plus voir M. Anatole, ça lui sera certainement fort égal, mais nous agirons comme nous le devons, et pour nous et pour notre ami M. Bonaquet; son chagrin prouve qu'il a maintenant mauvaise opinion de M. Ducormier.

— Mon ami, reprit Héloïse après quelques instants de réflexion, avant de renoncer à tout espoir, pourquoi ne pas essayer une dernière tentative auprès de M. Ducormier? L'influence de votre amitié est grande, peut-être pourriez-vous encore le ramener?

— J'y songeais, reprit Jérôme Bonaquet, car ce n'est pas de la colère, mon Dieu! mais de la compassion, mais de l'effroi qu'il m'inspire. Non, non, j'en atteste ses larmes qu'il versait ce matin, sa profonde émotion, son serment solennel et spontané; non, non, tout sentiment généreux n'est pas éteint en lui; il a sans doute fallu le concours de je ne sais quelles fatales circonstances pour l'amener à

se rétracter si cruellement. Plus ceux que nous aimons sont en danger, plus ils nous méconnaissent, plus ils sont ingrats, plus nous devons redoubler envers eux de tendresse, de sollicitude. Aussi je ne perds pas courage. Et puis enfin, sauver Anatole, ce n'est pas seulement le sauver lui-même, c'est l'empêcher de faire peut-être, hélas ! beaucoup de mal ; son âme, ulcérée par les mépris du monde où il vivait, s'est aigrie jusqu'à la haine, jusqu'à la vengeance aveugle et méchante, car ces mots odieux lui ont échappé : *Patience, patience ! un jour le martyr deviendra bourreau.*

A ces mots, Maria ne put retenir un cri d'effroi, et cacha son visage dans ses mains.

Héloïse, s'approchant vivement de la jeune femme, qui, depuis quelques instants, avait paru attristée, lui dit :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, ma chère madame Fauveau ?

— Rien, madame, répondit la jeune femme en tressaillant et tâchant de contenir son émotion, je n'ai rien...

— Mais si, Maria, tu as quelque chose, reprit Joseph de plus en plus alarmé, je connais bien ta figure... te voilà toute tremblante, absolument comme tu étais cette nuit, quand

nous avons quitté le bal de l'Opéra... Il est vrai qu'en arrivant chez nous il n'y paraissait plus ; tu avais repris ta bonne et joyeuse petite mine, si bien que je n'ai pas insisté pour savoir ce qui t'avait si brusquement attristée à la sortie du bal... Mais, pour sûr, voilà que ça recommence... N'est-ce pas, Jérôme, que depuis un instant elle est toute changée?

— Il est vrai, répondit le médecin, oubliant un moment les préoccupations que lui causait Ducormier, et regardant Maria avec attention; vous voilà pâle... votre main frissonne. Au nom du ciel, qu'avez-vous?

Après un moment de silence, la jeune femme parut faire un pénible effort sur elle-même et dit au docteur d'une voix altérée :

— Monsieur Bonaquet, que pensez-vous de la *bonne aventure*?

— Expliquez-vous, ma chère madame Fauveau, dit le médecin surpris de cette singulière question.

— Enfin, reprit Maria, croyez-vous que ce que les diseuses de bonne aventure vous prédisent puisse arriver?

— Ah! mon Dieu! s'écria Joseph, est-ce que tu vas encore penser à cette stupide et atroce

prédiction dont hier encore tu te moquais de tout cœur?

— Hier je m'en moquais... oui, mon bon Joseph, répondit tristement Maria, mais depuis cette nuit... mais à cette heure... je n'ose plus m'en moquer.

— Et pourquoi? demanda Joseph.

— Je n'en sais rien, répondit la jeune femme accablée. C'est une chose que je ne m'explique pas... c'est cela qui m'effraye.

Héloïse et Jérôme s'étaient plusieurs fois regardés, ne comprenant rien aux paroles que Joseph et Maria échangeaient.

Le docteur Bonaquet reprit le premier :

— Si je ne me trompe, ma chère madame Fauveau, il s'agit d'une prédiction que l'on vous a faite; elle vous inquiète, et vous me demandez sérieusement, — car, en vérité, il faut que je vous gronde, — et vous me demandez sérieusement si je crois aux sornettes des diseuses de bonne aventure?

— N'est-ce pas, Jérôme? dit vivement Joseph, n'est-ce pas que c'est un tas de sottises, sans rime ni raison?

— Je peux d'autant mieux vous édifier à ce sujet, reprit le docteur Bonaquet, que j'ai eu, et que j'ai encore pour malade, une des plus

célèbres diseuses de bonne aventure de Paris, femme fort singulière, d'ailleurs, et dont je crois vous avoir parlé, ma chère Héloïse, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— En effet, mon ami, selon vous cette pauvre créature, au lieu de chercher comme tant d'autres à faire des dupes, est elle-même la première dupe de ce qu'elle appelle sa *seconde vue*.

— Si j'osais vous parler médecine, ma pauvre madame Fauveau, reprit Jérôme, je vous expliquerais comment, depuis quelques années, j'étudie attentivement chez cette pauvre femme, d'ailleurs jeune, jolie et d'une intelligence remarquable, ce phénomène de prétendue divination qui succède presque toujours chez elle à des crises d'une maladie terrible et malheureusement incurable ; car... tenez, cette nuit même... quand vous m'avez rencontré à l'Opéra, mes amis... on était allé me chercher en hâte pour une femme qui venait de tomber en attaque de catalepsie... et cette femme...

— C'était elle!... s'écria Maria en tressaillant, j'en étais sûre!

— Qui, elle? demanda Jérôme.

— M. Bonaquet, cette devineresse que

vous connaissez, reprit Maria d'une voix oppressée, où demeure-t-elle?

— Rue Sainte-Avoye, répondit Jérôme.

— Et..., reprit Maria, elle se nomme madame Grosmanche?

— Justement, dit Jérôme. C'est donc elle que vous avez consultée?

— Oui, mon pauvre ami, répondit Joseph; ah! que l'enfer confonde cette sorcière de malheur, ainsi que la sotte femme qui la première a donné à Maria l'idée de mettre les pieds dans cette caverne!

— Allons, Joseph, reprit le médecin, en parlant ainsi, au lieu d'apaiser les craintes de ta femme, tu les augmenteras.

— Et vous, ma chère enfant, ajouta Héloïse en prenant affectueusement la main de la jeune femme entre les siennes, vous qui avez un si rare bon sens, comment pouvez-vous céder à ces folles appréhensions?... Et puis enfin, voyons, ajouta Héloïse en souriant, afin de tâcher de rassurer Maria, cette sorcière, qui me paraît à peu près folle, que vous a-t-elle donc prédit de si terrible?

— Elle m'a prédit..., répondit Maria en frissonnant, elle m'a prédit que je mourrais sur l'échafaud.

— Ah! c'est affreux! s'écria Héloïse sans pouvoir dominer son premier mouvement.

Puis elle ajouta :

— Mais l'absurdité même de cette prédiction doit, je ne dirai pas même vous rassurer, mais vous faire hausser les épaules de pitié.

— Et moi je vous donne cette devineresse pour une folle accomplie, reprit le médecin ; elle n'a pas même conscience de ce qu'elle appelle ses prédictions. Ce sont les aberrations d'un cerveau délirant. Enfin... je...

— Tenez, M. Bonaquet, reprit Maria en interrompant le docteur, sans avoir la tête bien forte, j'avais jusqu'ici pris le parti de rire de cette prédiction; mais vous allez voir s'il n'y a pas aussi de quoi avoir peur. Lorsque je suis allée consulter cette devineresse, j'ai attendu mon tour dans l'obscurité avec deux femmes que je ne connaissais pas plus qu'elles ne me connaissaient. Seule avec la devineresse, elle m'a dit, autant qu'il m'en souvient, qu'il y avait ou qu'il devait y avoir tôt ou tard quelque chose entre moi et ces deux femmes.

— Eh bien! ces deux femmes, dit le docteur, vous ne les avez jamais rencontrées?

— Si, dit Maria, cette nuit.

— Comment, reprit Jérôme très-étonné, cette nuit?

— Oui, reprit Maria.

Et s'adressant au médecin :

— N'est-il pas venu une jeune personne vous chercher à l'Opéra?

— En effet, mademoiselle Duval, répondit Bonaquet. Elle venait me prier d'aller voir sa mère.

— M. Anatole avait proposé à cette demoiselle de se charger de sa commission auprès de vous, et elle le remerciait de son offre, reprit Maria, lorsque j'ai vu un domino noir venir parler à l'oreille de M. Anatole, à côté de qui je me trouvais. Nous étions ainsi à ce moment trois femmes auprès de lui. Tout à coup, ajouta Maria en frissonnant de nouveau, une voix qui sortait de derrière une colonne a dit : *Vous voilà encore toutes trois réunies; souvenez-vous de la rue Sainte-Avoye...*

— Jérôme, dit Joseph effrayé, tu entends? tu entends?...

— Eh bien! après? reprit le docteur Bonaquet en haussant les épaules, voilà-t-il pas quelque chose de bien miraculeux! Cette devineresse retrouve au bal de l'Opéra, où il y a peut-être deux ou trois mille personnes, deux femmes à qui elle a dit la bonne aventure;

premier miracle! Comme ces deux femmes sont d'une beauté remarquable, — pardon du compliment, madame Fauveau, vous m'y forcez, — la sorcière, qui a bonne mémoire, les reconnaît ; second miracle ! Enfin voyant ces deux femmes et un domino réunis, elle leur dit avec la diabolique pénétration de M. la Palisse : « Vous voilà toutes les trois ensemble! Souvenez-vous de la rue Sainte-Avoye... » Troisième et effrayant miracle!

— Jérôme a raison, reprit Joseph ; en y réfléchissant, c'est simple comme bonjour, petite Maria ; cela ne vaut pas seulement la peine d'y songer.

— Tout ce que je puis vous dire, M. Bonaquet, reprit tristement la jeune femme, c'est que lorsque la devineresse nous a dit cela, à toutes les trois, qui entourions M. Anatole, j'ai senti, sans savoir pourquoi, mon cœur se serrer si fort, si fort, que mon bon Joseph s'est aperçu de ma tristesse...

— Oui, et tu m'as même dit que de cette tristesse soudaine je saurais la cause.

— Il est vrai, reprit Maria, mais ce moment passé, autant pour m'étourdir là-dessus que pour ne pas t'inquiéter, Joseph, j'ai pensé, comme M. Bonaquet, qu'après tout c'était un

hasard ; j'ai pris mon courage à deux mains, pour n'y plus songer, j'ai dit toutes sortes de folies à Joseph, et ce matin c'était oublié.

— Mais alors qui t'a rappelé cette vilaine et maudite pensée? demanda Joseph.

— Je ne peux pas expliquer cela, mais tout à l'heure, quand M. Bonaquet se chagrinait du manque de parole de M. Anatole, disant qu'il voudrait le sauver non-seulement à cause de lui, mais du mal qu'il ferait peut-être par haine et par vengeance, puisqu'il disait qu'après avoir été martyr, il deviendrait *bourreau*, à ce mot de BOURREAU, j'ai pensé à la guillotine, je me suis encore rappelé les paroles de la sorcière, et je me suis senti froid partout. Hélas ! ce que je vous dis là est ridicule, vous allez vous moquer de moi, vous aurez raison, je sais que rien n'est plus sot que de craindre que M. Anatole, si méchant qu'il devienne, soit mon bourreau et me fasse mourir sur l'échafaud. Cependant, je vous dis franchement ce que j'éprouve ; sans doute cela passera, mais enfin, tenez... à cette heure, je me sens triste... triste à mourir ! je ne sais pourquoi je pense à embrasser ma pauvre petite fille comme si je ne devais plus jamais la revoir...

En disant ces mots, Maria trembla de tout son corps et fondit en larmes.

— Maria... tu pleures! s'écria Joseph en se jetant aux pieds de sa femme, et ne pouvant lui-même retenir ses larmes; mais ces craintes sont folles! Jérôme!... madame!... dites-le-lui donc comme moi! Ah! que je suis malheureux!

L'émotion de Maria et la cause de cette émotion étaient si étranges, si inexplicables, que Jérôme et sa femme, malgré la sagesse et la fermeté de leur esprit, restèrent un moment surpris et silencieux.

Le docteur Bonaquet rompit le premier le silence, et s'adressant paternellement à Maria:

— Ma pauvre et chère enfant, lui dit-il, si je vous disais que rien ne justifie l'impression que vous éprouvez, je mentirais; je comprends que, quoique très-explicables par le hasard des choses, certaines circonstances peuvent étonner, inquiéter même les caractères les plus fermes; je comprends encore qu'en rapprochant de ce qui s'est passé hier à l'Opéra les craintes que je manifestais tout à l'heure sur les funestes tendances d'Anatole, vous ayez, dans un premier moment de frayeur, vaguement cherché à expliquer par mes pa-

roles le sens de l'horrible et folle prédiction qu'on vous a faite. Mon Dieu ! encore une fois, ces écarts de la pensée ne se raisonnent pas ; ils sont, parce qu'ils sont... Mais, ma pauvre enfant, cette part justement faite à l'infirmité de l'esprit humain, vous m'avouerez, n'est-ce pas, et vous l'avez dit vous-même, que le plus simple bon sens doit vous rassurer ? Voyons, là, franchement (et ce sont vos paroles que je rappelle), si méchant, si odieux, si scélérat que l'on puisse supposer Anatole, en quoi et comment peut-il devenir votre *bourreau,* vous faire mourir sur l'échafaud ? Songez donc aux garanties que vous donnent le présent et le passé. Fille chérie de vos vieux parents, épouse idolâtrée de ce bon Jérôme, mère heureuse entre toutes les mères, satisfaite de votre humble condition où vous trouvez l'aisance, le bonheur, votre vie n'est-elle pas toute tracée d'avance ? Car, après tout, le bon sens, la raison, sont aussi des devins, et infaillibles ceux-là ! Vous devez donc croire au bonheur. C'est là une prédiction que je défie le sort de ne pas accomplir.

— Et de plus, chère Maria, permettez cette familiarité à ma récente mais sincère affection, ajouta Héloïse en prenant l'autre main

de la jeune femme, de plus, n'avez-vous pas de bons, de sûrs amis? Et ces amis, croyez-le bien, je ne dirai pas au premier danger sérieux (il est en vérité impossible de rien prévoir qui puisse vous menacer), mais enfin ces amis, à la première inquiétude, si vague, si déraisonnable même qu'elle soit, accourraient auprès de vous, afin de vous soutenir, de vous aider à combattre ces folles superstitions auxquelles les âmes tendres et candides comme la vôtre sont parfois sujettes. Allons, chère Maria, voyez comme vous êtes entourée! sur combien de cœurs courageux, dévoués, vous pouvez compter! Croyez-moi, pauvre enfant, affrontez sans crainte, par la pensée, les suppositions les plus sinistres, et demandez-vous ensuite ce que peuvent peser ces funestes illusions auprès des réelles affections qui vous protégent!

— Je vous avais bien dit, madame, que ma tristesse passerait, répondit Maria en essuyant ses grands yeux humides de larmes et tâchant de sourire. A vos bonnes paroles, mon cœur se rassure; mes mauvais pressentiments s'en vont: il me semble que je m'éveille d'un vilain rêve; oui, maintenant j'ai honte d'avoir été si enfant. Mais c'était plus fort que moi. Dans le

premier moment j'ai souffert. Il faut me pardonner, je ne l'ai pas fait exprès, allez, je vous l'assure; allons, Joseph, disons bonsoir à madame et à notre cher M. Bonaquet; il se fait tard, je me sens un peu fatiguée et j'ai promis à maman, qui garde le magasin, de revenir de bonne heure.

— Et demain, dit Héloïse en tendant la main à la jeune femme, j'irai savoir de vos nouvelles, chère Maria. J'espère que toutes ces méchantes idées auront passé comme un songe.

— Je l'espère aussi, madame, car ces sottes et vilaines idées oubliées, Joseph et moi nous n'aurions plus qu'à nous rappeler votre aimable accueil de ce soir. Oh! nous ne l'oublierons jamais!

— Non, madame, jamais, dit Joseph en enveloppant Maria dans le châle qu'il avait enfin déplié; et pour en finir avec ce maudit Anatole, qui maintenant est pour tout le monde un vrai loup-garou, et qui a manqué à sa parole d'honneur envers toi, Jérôme, ma foi, nous lui fermerons notre porte, à moins que plus tard il ne revienne à résipiscence... et alors comme alors!

— Oh! je t'en supplie, tiens à cette résolution-là, mon bon Joseph, reprit Maria, car,

je te l'avoue, je ne pourrais maintenant rencontrer M. Anatole sans un serrement de cœur, sans une espèce de crainte qui me ferait mal.

— Vous avez raison tous deux, dit Héloïse en échangeant un regard avec Jérôme, mon mari et moi vous engageons instamment à ne plus voir M. Ducormier. Tenez à votre résolution, tenez-y fermement ; vous ne pourriez que perdre à vos relations avec lui.

— Oui, reprit Bonaquet, je t'en conjure, Joseph, ne le reçois plus ; s'il revient à de meilleurs sentiments, c'est différent ; mais en tout cas ne le revois pas avant que je t'aie dit : « Tu peux maintenant renouer tes relations avec lui. » Je te dis cela dans ton intérêt, mon bon Joseph.

— Je le sais bien, mon ami, j'ai en toi une confiance aveugle, Maria aussi, et nous suivrons tes conseils, sois tranquille.

— Oh ! de grand cœur et avec reconnaissance, dit Maria. Allons, Joseph, faisons nos adieux à madame.

— Joseph, je vais sortir avec toi, reprit le docteur Bonaquet. Il faut absolument que je tente un dernier effort auprès de ce malheureux Anatole et que je découvre où il demeure.

Il m'a dit avoir ce matin un rendez-vous important avec un ami de son ambassadeur; peut-être saurai-je là son adresse.

Et s'adressant à sa femme :

— Ma chère Héloïse, où est donc l'hôtel de Morsenne?

— Rue de Varenne, n° 7, mon ami. Mais j'y songe, ajouta la jeune femme à demi-voix, nous sommes convenus de nous y rendre à l'une des plus prochaines réceptions de madame de Morsenne; informez-vous donc en même temps à sa porte quel jour elle reçoit.

— C'est juste, mon amie, je demanderai en même temps ce renseignement.

Après des adieux remplis de cordialité, Maria et son mari quittèrent Héloïse, accompagnés du docteur Bonaquet, pour retourner à leur magasin.

Le médecin se rendit à l'hôtel de Morsenne, et s'adressa aux gens du prince pour découvrir la demeure d'Anatole; ils l'ignoraient, car aucun d'eux ne savait encore que M. Ducormier dût remplir auprès de leur maître l'emploi de secrétaire; quant aux jours de réception de la princesse, le docteur Bonaquet apprit qu'elle donnait le lendemain une grande soirée.

De retour chez lui, Jérôme convint avec sa femme qu'ils iraient le lendemain faire leur *visite de noce* à l'hôtel de Morsenne.

VIII

Madame la princesse de Morsenne donnait, on l'a dit, une grande soirée le lendemain du jour où Maria Fauveau et son mari avaient dîné chez le docteur Bonaquet.

Deux gardes municipaux à cheval, chargés de la police de la *file*, se tenaient de chaque côté de la grande porte de l'hôtel ouverte à deux battants; les seules voitures des ambassadeurs et des ministres du *gouvernement du roi*, comme on disait alors, avaient le droit de stationner dans la cour immense de ce vaste palais dont toutes les fenêtres étincelaient de lumière.

Dix heures et demie venaient de sonner; l'interminable file de voitures armoriées s'avançait avec lenteur et s'arrêtait successivement devant le perron de l'hôtel; une livrée splendide et nombreuse garnissait le vestibule, où aboutissait un magnifique escalier de marbre blanc, à rampe dorée; un tapis de velours rouge cachait à demi les marches, garnies de caisses d'orangers ou de camélias fleuris. Cet escalier, brillamment éclairé, conduisait au premier étage, où se trouvaient les appartements de réception. La duchesse de Beaupertuis habitait le rez-de-chaussée.

Une nombreuse réunion occupait déjà ces salons énormes, dorés, meublés et décorés avec une splendeur grandiose. Là se rencontraient la fine fleur de la vieille aristocratie française, le corps diplomatique et presque tous les grands seigneurs étrangers alors en résidence à Paris; on remarquait aussi plusieurs ministres alors en fonctions : M. de Morsenne, pair de France. ayant daigné, quelques années auparavant, accepter une ambassade importante, et nourrissant l'espoir de revenir aux affaires, était obligé de recevoir les ministres.

Ces pauvres gens, complétement désorientés au milieu de ce monde où ils n'avaient aucune

relation, ne se rendaient chez M. de Morsenne que par convenance politique. Aussi, après avoir été saluer madame de Morsenne et échangé quelques mots avec le prince sur les banalités politiques à l'ordre du jour et sur la *grosse affaire* du moment, comme disaient ces Turgot et ces Sully dans leur argot parlementaire, ils se promenaient un instant dans les salons, allaient contempler les fenêtres ou les fleurs de la galerie pour se donner une contenance, puis s'éclipsaient au plus tôt, non sans avoir souvent entendu des dialogues dans le goût de ceux-ci :

« — Dites donc, mon très-cher, qu'est-ce que c'est donc que ce gros homme en noir qui contemple les rideaux de cette croisée depuis cinq minutes? Qu'est-ce qu'il peut donc y trouver de curieux, à ces rideaux?

« — C'est sans doute un valet de chambre qui aura aperçu quelque accroc dans les draperies.

« — Allons donc! mon très-cher, est-ce que les valets de chambre de la princesse ont de ces affreuses tournures-là? Puis d'ailleurs il a son chapeau à la main, ce monsieur. Il n'est donc pas de la maison.

« — C'est vrai. Qu'est-ce que ça peut être? »

Ou bien encore :

« — Qu'est-ce que c'est donc que ce petit homme jaune à encolure de procureur, à qui personne ne parle? Tenez, il vient d'approcher son vilain nez de ces beaux *strélizias* comme pour les sentir, croyant probablement que ça a de l'odeur, l'imbécile !

« — Ah ! j'y suis : ces deux inconnus doivent être des ministres ; ce pauvre Morsenne est bien obligé d'en recevoir, des ministres !

« — Voilà pourtant à quoi vous conduit l'ambition !

« — Mais alors, pourquoi donc le gouvernement de tous ces gens-là ne leur donne-t-il pas quelque chose comme qui dirait une plaque d'ordre ou un grand cordon quelconque, pour les marquer ? Ça les empêcherait d'avoir tout à fait l'air de porteurs d'eau endimanchés !

« — C'est vrai, et ça serait du moins plus décent au vis-à-vis des gens d'un certain monde qui sont forcés d'admettre ces *espèces-là* dans leur salon. »

C'était donc généralement avec cet accompagnement d'insolents sarcasmes que les piètres ministres opéraient leur retraite, le cœur gonflé de fiel et de jalousie contre cette incorrigible et hautaine aristocratie qu'ils avaient la

lâcheté de craindre, la bassesse d'aduler, et qui puisait son influence dans leur couardise.

La soirée que donnait madame de Morsenne brillait donc de tout son éclat; un observateur eût remarqué trois coteries, ou, si l'on veut, trois *cours* bien distinctes, ayant chacune leur *reine*.

Dans le grand salon, la princesse de Morsenne trônait sur son canapé que venaient tour à tour partager les femmes avec qui elle comptait le plus; derrière elle, assis sur un pliant et le bras familièrement appuyé au dossier du sofa, se tenait le fidèle chevalier de Saint-Merry : c'était là sa place habituelle, il n'en bougeait pas, et se trouvait, ainsi que madame de Morsenne, le centre d'un groupe assez nombreux de femmes assises sur des fauteuils et d'hommes se tenant debout.

Cette coterie, presque exclusivement composée d'anciennes amies et de vieux amis de la princesse, qui, directement ou indirectement, n'avaient voulu, en quoi que ce soit, se rallier comme le prince au gouvernement nouveau; cette coterie, disons-nous, pour les idées, les principes et l'immuable tradition aristocratique, représentait un petit Coblentz. On se rappelait là les souvenirs et les haines de

l'émigration, les aventures amoureuses et chevaleresques *des chers princes*, la crânerie galante de ces charmants officiers prussiens ou autrichiens qui devaient faire une bouchée des armées de la république ; l'on ressassait à plaisir les *horreurs* de la révolution et l'on concluait à une prochaine restauration qui devait débarrasser la France d'un *juste-milieu* horriblement bourgeois ; inutile de dire que, dans ce cénacle, les femmes parlaient de *monseigneur le comte de Chambord* avec un héroïque enthousiasme assez semblable au mystique engouement des nonnes pour leur directeur.

Les jeunes femmes et les jeunes gens fuyaient volontiers, comme une peste d'ennui, le *petit Coblentz*, et, après être venus saluer madame de Morsenne, ils se rendaient de préférence dans ce qu'on appelait le *salon Bleu*, où trônait de son côté la jeune duchesse de Beaupertuis.

Cette seconde coterie réunissait les femmes les plus à la mode. On y parlait toilette, opéra, romans nouveaux, musique, chasse, chevaux, et surtout galanterie ; toutes les petites médisances envenimées, toutes les découvertes scandaleuses à l'endroit des ruptures, des rapprochements ou des nouveaux engage-

ments pris entre celles-ci et ceux-là; toute chronique amoureuse en un mot était la bienvenue; on ne dédaignait même pas de s'entretenir longuement des *impures* les plus en vogue, et dans la soirée dont nous parlons, on se disait tout bas, afin que la nouvelle circulât bien haut, que lors d'un des derniers bals de l'Opéra, deux très-grandes dames avaient voulu, par curiosité, aller, en compagnie de leurs amants, souper avec une mademoiselle Moreau, surnommée *la Chevrette*, et remarquable, disait-on, par son esprit original et sa verve licencieuse; on parlait même de chansons trop peu gazées, chantées par la Chevrette et écoutées d'ailleurs sans inconvénient par les deux curieuses, qui avaient chastement gardé leur masque durant le souper. Une fois ces thèmes scandaleux donnés, chacun s'escrimait de son mieux; les plus hardis ou les plus spirituels risquaient des mots hasardeux, que les moins innocentes feignaient de ne pas comprendre; dans ce tournoi de médisances, d'allusions et de méchancetés, chaque homme tâchait de se faire remarquer de la jeune duchesse de Beaupertuis, qui trônait là en véritable *reine de beauté*.

Enfin, dans ce que l'on appelait la *galerie*

hollandaise (elle renfermait une précieuse collection de tableaux flamands ; il y avait aussi une très-belle galerie des maîtres italiens et espagnols) se tenait la coterie de madame de Robersac, maîtresse en titre du prince de Morsenne, femme d'un esprit très-délié, très-insinuant, amie douteuse, mais la plus dangereuse ennemie que l'on pût avoir, et, comme telle, terriblement redoutée, c'est-à-dire aussi entourée que bassement adulée.

Madame de Robersac était ordinairement assise au coin de la cheminée, devant laquelle le prince se tenait debout. Ce groupe, assez considérable en hommes, mais peu nombreux en femmes, réunissait pourtant toutes celles qui s'occupaient de politique ou d'*élections académiques,* spécialité alors nouvelle et florissante dans les salons de ce temps-là : les candidats prônés à outrance par ces belles patronnesses académiques, dames de charité de l'esprit, qui quêtaient si chrétiennement des voix pour leurs pauvres, les candidats étaient invariablement des savants en *us* profondément ignorés, ou de très-grands seigneurs beaucoup trop connus par leur nullité, mais qui trouvaient bienséant d'avoir, par droit de naissance, un fauteuil à l'Académie, ainsi que

l'avait eu M. le duc de Richelieu, ce correct et illustre écrivain que chacun sait.

Quelque paysan du Danube, quelque *Huron*, osait-il respectueusement s'informer, dans sa candide ignorance, de ce qu'avaient écrit M. le marquis ou M. le duc, pour être un des quarante immortels, l'on répondait aigrement au Huron « que d'abord M. le marquis ou M. le duc causaient le plus agréablement du monde, inappréciable qualité dans un temps où l'esprit de conversation devenait de plus en plus rare, sans compter que M. le marquis ou M. le duc aimaient en gens de goût la belle littérature, et qu'ils étaient d'ailleurs de ces personnages qui honorent infiniment les compagnies littéraires et roturières, toujours empressées de respectueusement accueillir les grands noms, en raison du lustre qu'ils apportent à ces gens de si peu. »

La coterie rassemblée autour de madame Robersac et de M. de Morsenne se composait donc d'hommes de haute naissance, temporairement ralliés au gouvernement d'alors par la pairie dont ils jouissaient, et de *précieuses* politiques (Molière est de tous les temps) ou de précieuses littéraires.

Dans ce cercle, moitié tribune, moitié aca-

démie, on remarquait encore quelques très-jeunes gens, aussi de haute naissance, roides, gourmés, guindés, cassants, ignorants et suffisants, qui après six mois de *parlotte* et quelques banalités politiques, corrigées par leur précepteur ou par leur *papa,* et insérées dans les revues sérieuses, sérieusement inconnues, jouaient à l'homme d'État et au diplomate, disant et répétant, les chers innocents, que Fox avait bien été ministre à vingt ans!... Ces vieux petits Metternich, ces Talleyrand, la veille encore en vestes rondes, devaient, par droit de naissance, peupler un jour les grandes ambassades, et regardaient de très-haut ceux de leurs pairs qui, plus consciencieux ou plus modestes, préféraient bravement les lorettes, les clubs, le lansquenet et les courses de chevaux.

Le simple énoncé du personnel de la coterie présidée par madame de Robersac donne une idée de la pesanteur des entretiens de ce groupe, où l'on passait tour à four des hauteurs d'une littérature caduque aux sublimités d'une politique édentée; mais là du moins l'on s'en donnait à cœur joie sur ces novateurs, sur ces révolutionnaires de toutes sortes, contempteurs de la religion, de la famille et

de la propriété, odieux scélérats dont la croissante audace épouvantait, et que l'on regrettait de ne pouvoir pendre ou brûler un peu, la prison ne suffisant point à refréner cette exécrable engeance.

A onze heures sonnant, madame de Robersac, qui n'assistait qu'une ou deux fois au plus par mois aux réceptions hebdomadaires de la princesse, quittait l'hôtel de Morsenne; la plupart des personnes composant sa coterie l'imitaient et se rendaient chez elle, où se retrouvait le prince, qui, fidèle à son habitude de chaque soir, allait prendre le thé chez sa maîtresse, pendant que madame de Morsenne continuait de faire les honneurs de son salon.

Faut-il dire qu'en dehors de ces coteries bien tranchées se tenaient des hommes véritablement distingués, qui considéraient leur richesse et leur naissance comme de hautes obligations morales, et qui, pleins de courage, de désintéressement, marchaient loyalement avec le siècle, comprenant, avec le tact des bons esprits et des nobles caractères, que l'heure était venue de compter non plus par sa race et par ses grands biens, mais par soi?

En dehors de ces coteries se tenaient encore ces femmes d'une élégance charmante et point

coquettes, instruites mais non pédantes, pieuses et non dévotes, sages et non prudes, dignes et non hautaines; s'honorant de leur grande naissance, mais la faisant aussi honorer par leur bonne grâce et leur bon goût, par leur inépuisable et intelligente charité, et enfin par leur affable et sincère déférence, sans distinction de classes ou de personnes, envers toute supériorité méritant une estime et une considération personnelles.

Tels étaient la physionomie générale et les éléments divers de cette réunion. Disons enfin qu'une seule pensée, manifestée sous mille formes, dominait tous les esprits et se faisait jour à travers les entretiens les plus variés. Nous voulons parler du mariage de madame de Blainville avec son médecin, énormité récente à laquelle les contre-lettres de faire part, envoyées à profusion par M. de Morsenne, donnaient un ragoût des plus piquants; cette mésalliance inouïe, ou plutôt ce monstrueux *accouplement,* ainsi que l'avait dit la princesse dans sa morgue naïve, excitait une indignation unanime.

Aucune des personnes réunies ce soir-là à l'hôtel de Morsenne n'avait manqué d'adresser au prince, à sa femme et à leur fille, quelques

paroles de condoléance profondément senties à l'endroit du coup si douloureux, si imprévu, dont était frappée leur illustre maison.

Cette alliance, objet incident de tous les entretiens, donnait encore une animation nouvelle à la physionomie de cette brillante réunion.

Un homme errait çà et là, non moins inconnu et esseulé, dans cette foule élégante, qu'un ministre du gouvernement du roi ; cet homme était Anatole Ducormier. M. de Morsenne lui avait obligeamment dit après dîner :

— Mon cher, envoyez chercher un fiacre, et *retournez où vous savez ;* vous viendrez me rejoindre chez madame de Morsenne, qui reçoit ce soir. L'entrée de son salon, qu'elle m'a accordée pour vous parce que vous êtes à moi, est une faveur dont aucun de mes secrétaires n'a jamais joui : vous voyez avec quelle distinction j'entends vous traiter ici.

Anatole était retourné *où il savait ;* à son retour, voyant le prince très-entouré, il attendit le moment de lui parler à loisir, et se retira dans un petit salon peu fréquenté, séparé, par une large baie garnie de portières, du salon Bleu, où trônait au milieu de sa cour galante la jeune duchesse de Beaupertuis.

Anatole, assis devant une table, feuilletait machinalement plusieurs riches albums, afin de se donner une contenance et de pouvoir observer à son aise Diane de Beaupertuis, qu'il voyait parfaitement de sa place.

La jeune duchesse était éblouissante de parure et de beauté; son teint plus animé, ses yeux plus brillants que de coutume, lui donnaient un éclat extraordinaire. Elle parlait et riait très-haut; ses mouvements semblaient parfois saccadés, nerveux, et de temps à autre elle jetait à la dérobée un regard du côté d'Anatole.

Celui-ci, calme en apparence, s'interrompait souvent de feuilleter ses albums. Plusieurs fois ses yeux rencontrèrent les yeux de madame de Beaupertuis fixement arrêtés sur lui; son visage impassible ne trahit pas la moindre émotion; un sourire légèrement sardonique contracta ses lèvres, et il se remit à feuilleter ses albums.

Au bout de quelques instants, l'attention de Ducormier fut éveillée par quelques mots d'une conversation que tenaient deux personnes assises derrière et à quelque distance de lui.

Tel était cet entretien :

— Non, non, mon cher Saint-Géran, tu ne feras pas cette folie.

— Je te répète que si mademoiselle Duval veut de moi, je l'épouse.

— Mais tu dis toi-même qu'elle est sans fortune, sans naissance.

— Elle est fille d'un colonel d'artillerie. C'est, après tout, sortable.

— Mais, mon cher Saint-Géran...

— Mais, mon cher Juvisy, j'en suis fou.

— Allons donc! tu ne lui as jamais parlé.

— Je l'ai vue trois fois. Elle est belle, mais belle à en perdre la tête. Je ne pense qu'à elle, je ne vois qu'elle, et quant à son caractère, je sais de bonne source qu'elle est un ange de vertu.

— Tu dis vrai, tu es fou! archifou! Tu te feras moquer de toi.

— Que veux-tu, mon cher Juvisy? j'ai l'inconvénient de vouloir me marier un peu pour moi. Mon seul désir est d'aller vivre en Anjou, dans une de mes terres; j'ai de Paris par-dessus les yeux, et du caractère dont je sais mademoiselle Duval, je ne doute pas que mes projets ne lui conviennent à merveille. Sa mère est valétudinaire, elle nous accompagnera. Nous aurons dans mes terres la plus grande

existence, et, du diable! si on me revoit à Paris.

Anatole Ducormier fut distrait du vif intérêt que lui inspirait cet entretien par la voix du prince, qu'il n'avait pas vu venir à lui, et qui lui dit tout bas en l'emmenant dans l'embrasure d'une croisée :

— Je vous ai aperçu tout à l'heure, vous avez bien fait de ne pas venir m'interrompre... Eh bien, ce soir, avez-vous pu *la* voir?

— Impossible, prince; j'ai encore trouvé la mère gardant le magasin. Madame Fauveau, souffrante depuis hier soir, n'est pas descendue à sa boutique; son mari ne la quitte pas d'un instant, et son médecin, l'un de mes amis d'enfance, le docteur Bonaquet, est venu voir la malade deux fois dans la journée.

— Au diable le docteur Bonaquet! pensa le prince. Ce ridicule et insupportable nom me poursuivra donc partout!

M. de Morsenne ne croyait pas si bien dire, car soudain une rumeur, d'abord sourde, puis de plus en plus bruyante et bientôt mêlée d'éclats de voix, commença de s'élever des salons voisins, où l'on entendait çà et là dire à voix haute :

— Mais où est le prince?

— Il faut à l'instant prévenir le prince de ce scandale, de cette énormité !

M. de Morsenne, très-surpris, quitta précipitamment Anatole et sortit du petit salon, où il s'était jusqu'alors entretenu avec son nouveau secrétaire.

IX

Telle était la cause de la rumeur qui mettait en émoi la réunion de l'hôtel de Morsenne.

Un jeune homme, qui avait assisté à la soirée, venait d'accourir tout effaré auprès de madame de Morsenne, en lui disant d'une voix entrecoupée par la stupeur et l'indignation :

— Ah! princesse, c'est à n'y pas croire! Ah! princesse!...

— Mon Dieu! qu'avez-vous, M. de Moldane? dit vivement madame de Morsenne en se levant de son canapé; vous m'inquiétez!

— Qu'y a-t-il, mon cher? demanda le chevalier de Saint-Merry en quittant précipitamment le pliant qu'il occupait derrière la princesse. Que se passe-t-il donc?

— J'étais sous le péristyle, reprit le jeune homme, attendant mes gens pour m'en aller, lorsque les portes du vestibule se sont ouvertes, et j'ai vu entrer... mais vu comme je vous vois, princesse...

— Achevez donc! s'écria M. de Saint-Merry. Qui avez-vous vu entrer?

— Madame de Blainville.

— *Madame... de... Blainville!* reprit madame de Morsenne en faisant une pause entre chaque mot, car le saisissement la suffoquait.

A cette incroyable nouvelle, toutes les personnes composant la coterie de la princesse se levèrent spontanément de leurs siéges, et se rapprochèrent en s'entre-regardant, sans pouvoir trouver une parole.

Puis ce fut une explosion formidable de voix confuses s'écriant :

— Quelle audace !

— Quelle impudeur!

— C'est à n'y pas croire!

— La malheureuse a perdu la tête!

— Mais, princesse, vous n'aviez donc pas

dit à vos gens de lui fermer votre porte... à cette vilaine femme?

— Moi je soutiens que c'est imposible. M. de Moldane se sera trompé!

— Je me suis si peu trompé, reprit le jeune homme, que j'ai reconnu un vieux valet de chambre que j'ai cent fois vu chez le marquis; cet homme accompagnait madame de Blainville, et lui ôtait ses *douillettes* [1], tandis que le mari... probablement recevait le manteau.

— Le mari! s'écria madame de Morsenne foudroyée cette fois; comment! ce médecin! elle aurait l'audace de...

La princesse ne put achever; elle étouffait.

Le chevalier de Saint-Merry reprit:

— Cette fois, mon cher Moldane, vous rêvez! Que diable! elle n'est pas assez folle ou assez effrontée pour oser le colporter ici, son médecin!...

— Je vous répète que ce monsieur est avec elle, reprit M. de Moldane, je l'ai entendu dire à madame de Blainville: *Ma chère amie, donnez-moi votre manteau.* Aussi, ne pouvant plus douter de cette insolence inouïe, je suis accouru, princesse, vous prévenir de l'énorme scandale qui se prépare.

[1] Chaussons de satin ouaté.

A cette complication, les exclamations redoublèrent.

— Il faut quitter en masse l'hôtel de Morsenne!

— Non, ce serait trop fort!

— Il faut tourner le dos à cette éhontée, si elle ose nous adresser la parole!

— Et se lever, si elle se permet de venir s'asseoir auprès de nous!

— Quant à son médecin, on lui dira que ce n'est pas ici sa place!

— Mais c'est à en perdre la tête! s'écria la princesse. D'un instant à l'autre ils vont entrer. M. de Saint-Merry, aidez-moi donc! conseillez-moi donc! Quel parti prendre? Mon Dieu, mon Dieu, je suis abasourdie!

— Il n'y a qu'à faire jeter ce monsieur à la porte par vos gens, chère princesse, reprit crânement le chevalier en se rengorgeant dans sa cravate et en passant la main dans sa rare chevelure, que l'eau algérienne, ou toute autre, rendait d'un noir d'ébène.

— C'est évident; il faut faire jeter ce drôle-là à la porte! dirent plusieurs voix.

— A moins que la princesse ne leur notifie à tous les deux de sortir à l'instant de chez elle, dit un autre.

— En effet, ce serait peut-être plus digne.

— Plus digne? Allons donc ! Est-ce qu'il y a de la dignité à garder au vis-à-vis d'une pareille impudence?

— Qu'en pensez-vous, madame la duchesse? dit un des plus outrés à Diane de Beaupertuis.

Chose assez étrange, cette jeune femme, qui s'était montrée la veille si implacable pour ce qu'elle appelait l'*indignité* de madame de Blainville, et qui avait donné l'idée de la fameuse contre-lettre de faire part, ne semblait pas partager, ce soir-là, l'exaspération générale contre l''ex-marquise. Sa physionomie était pensive, presque triste, et elle répondit froidement au furieux qui venait de l'interpeller :

— Tout ceci, monsieur, se passe chez ma mère et non pas chez moi ; c'est à elle de prendre une décision.

Madame de Morsenne entendant ces paroles de sa fille, et très-surprise de sa tiédeur, lui dit :

— En vérité, ma chère, je ne vous comprends pas. Qu'importe que cette énormité se passe chez vous ou chez moi? Ne sommes-nous pas solidaires du déshonneur de notre maison?

N'est-ce pas vous qui, la première, avez provoqué cette circulaire empreinte d'une si légitime indignation?

— Légitime..., dit Diane avec un sourire singulier, peut-être...

— Comment! s'écria la princesse de plus en plus surprise, que signifie ce *peut-être?*

— Mais, princesse, dans quelques secondes ils vont être ici, dit une voix; il faudrait au moins prévenir le prince.

— C'est vrai! Où est donc le prince?

— Il faut se hâter, car le temps de monter le grand escalier et de traverser la galerie, et ils sont ici...

Ce fut à ce moment que M. de Morsenne, très-étonné des sourdes rumeurs qu'il entendait s'élever, sortit du petit salon où il s'était entretenu avec Ducormier.

L'incroyable nouvelle de l'arrivée de l'ex-marquise de Blainville et de son médecin s'étant répandue avec une rapidité électrique, les différents groupes disséminés dans plusieurs pièces les avaient complétement désertées, et s'étaient tous réunis dans le grand salon autour de madame de Morsenne.

Le prince, traversant avec assez de peine

cette foule compacte, se rendait auprès de sa femme, lorsque soudain ces mots circulèrent à voix basse, avec une sorte de frémissement de surprise et d'indignation :

— Les voilà ! les voilà !

Puis un morne et profond silence succéda aux rumeurs.

Afin de donner tout son caractère à l'entrée de M. et de madame Bonaquet, il est nécessaire d'indiquer la disposition de l'immense appartement où cette scène se passait.

Jérôme Bonaquet et sa femme, après avoir monté le grand escalier, arrivèrent dans un premier salon, puis ils eurent à traverser une longue galerie de tableaux brillamment éclairée, mais alors complétement déserte ; elle aboutissait, par une large baie cintrée, au salon, où toute la société de madame de Morsenne, réunie en une foule compacte, se tenait silencieuse.

Ainsi, à mesure que Jérôme et sa femme avançaient dans la galerie, ils distinguaient de plus en plus clairement le menaçant aspect de cette foule muette, immobile, et dont les regards hostiles étaient fixés sur les nouveaux mariés. Aussi, bien des gens, et des plus courageux, auraient plutôt reculé devant une

réception pareille que devant un péril matériel.

Jérôme Bonaquet, vêtu comme on l'est pour aller en soirée, était calme, ainsi que doit l'être un homme sûr de soi, qui n'aborde une circonstance difficile qu'avec réflexion et fermeté.

Héloïse portait une robe de velours noir fort simple, mais qui l'habillait à ravir, et laissait voir ses beaux bras nus à demi cachés par des gants blancs : deux camélias pourpres, placés avec goût dans sa chevelure brune, composaient sa coiffure ; elle tenait à la main un fort beau bouquet. La démarche de la jeune femme était aussi tranquille, aussi libre dans sa gracieuse aisance, que lorsque, peu de temps auparavant, elle entrait en *grande dame* dans ce même salon où on l'accueillait alors avec autant de déférence que de distinction ; sa physionomie était d'une sérénité grave ; on y lisait, non pas la vaine forfanterie de venir braver des dédains immérités, mais la volonté d'accomplir un devoir que lui imposaient sa dignité et celle de son mari.

Parmi les témoins de la scène qui se préparait, et confondu dans cette foule brillante, se trouvait Ducormier. Bien que son ami Jérôme

Bonaquet l'eût prévenu la veille de sa résolution de se rendre à l'une des prochaines réunions de l'hôtel de Morsenne, Anatole ne pouvait en croire ses yeux; la témérité des nouveaux mariés lui semblait d'autant plus dangereuse qu'il pouvait juger, par les paroles échangées autour de lui, de l'accueil qui attendait le médecin et sa femme.

L'angoisse d'Anatole devenait de plus en plus poignante; son premier mouvement, dicté par un fonds de véritable affection pour son ami d'enfance, fut de se glisser au premier rang des spectateurs, afin d'offrir au moins à Bonaquet, au milieu de cette foule hautaine, glaciale ou hostile, un visage ami et au besoin un défenseur. Mais une égoïste et lâche appréhension retint Ducormier. Avouer qu'il connaissait Bonaquet, c'était s'exposer à partager le ridicule et le dédain sous lesquels le malheureux docteur allait sans doute être écrasé; prendre au besoin sa défense avec chaleur et courage, c'était s'exposer à être chassé sur l'heure de l'hôtel de Morsenne, et pour plusieurs raisons, Anatole tenait à sa nouvelle position auprès du prince. Ayant donc conscience de sa bassesse, Anatole s'effaça le plus qu'il put, courba même honteusement la tête,

de crainte d'être, grâce à sa haute taille, reconnu par Bonaquet, mais il ne quitta pas le salon, retenu par la curiosité et par l'intérêt que lui inspirait, malgré lui, la position de son ami dans une si grave conjoncture.

Le prince, sa femme, ainsi que madame de Robersac et M. de Saint-Merry, s'étaient consultés à la hâte pendant le temps que M. et madame Bonaquet avaient mis à traverser la longue galerie; aussi, lorsque tous deux, marchant parallèlement, ne furent plus qu'à peu de distance de la large baie cintrée qui terminait la galerie, M. de Morsenne, se détachant de la foule, s'avança seul jusqu'au seuil du salon, et s'y arrêta comme pour en interdire l'entrée à M. et à madame Bonaquet.

X

A la vue du prince, qui, se détachant de la foule silencieuse, était venu se planter sur le seuil du grand salon, dont il semblait vouloir leur défendre l'accès, Bonaquet et sa femme échangèrent un demi-sourire et parcoururent paisiblement les quelques pas qui les séparaient encore de M. de Morsenne.

Celui-ci, se plaçant alors devant Jérôme, afin qu'il n'avançât pas davantage, lui dit d'un ton hautain et glacial, au milieu d'un silence profond, presque solennel :

— Monsieur... où allez-vous? qui êtes-vous?

— Jérôme Bonaquet, docteur en médecine, répondit carrément notre homme en regardant M. de Morsenne entre les deux yeux.

— Vous vous trompez de maison, monsieur, reprit le prince en redoublant de hauteur et devenant pourpre de colère, car l'assurance de Bonaquet l'exaspérait ; l'on n'a pas demandé de médecin... Il n'y a pas de malades ici.

— Vous me paraissez pourtant, monsieur, être dans un état peu normal, répondit Bonaquet avec un sang-froid imperturbable ; votre pommette est colorée, votre œil injecté : il y a pléthore ; votre pouls doit battre quatre-vingt-dix pulsations à la minute, c'est beaucoup trop !... Mais à qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

Avant que le prince, suffoqué par la fermeté de Bonaquet et par sa réponse ironique, eût pu dire un mot, Héloïse, avec autant d'aisance que si elle eût été dans son propre salon, dit à Jérôme en lui montrant le prince du regard :

— Mon ami, permettez-moi de vous présenter M. de Morsenne, mon cousin et le chef de ma famille.

Puis, profitant de l'immobilité du prince,

de plus en plus confondu par le sang-froid et la présence d'esprit des nouveaux venus, Héloïse passa devant lui, entra dans le salon et alla droit à la princesse en disant à haute voix à Jérôme :

— Je vais maintenant, mon ami, si vous le voulez bien, vous présenter à madame de Morsenne.

Et la jeune femme s'approcha de la princesse; celle-ci se trouvait placée à côté de madame de Robersac et avait derrière elle le chevalier de Saint-Merry ; le reste de la réunion formait un demi-cercle un peu en arrière de ces trois principaux personnages.

— Ma cousine, dit alors Héloïse à la princesse, je vous présente M. Bonaquet, mon mari...

Jérôme s'inclina, puis ayant entendu quelques murmures difficilement contenus, il se redressa et promena circulairement son ferme regard sur la réunion. Madame de Morsenne, non moins stupéfaite que son mari de l'assurance d'Héloïse, et un moment dominée par cette dignité si calme, reprit bientôt avec un dédain courroucé :

— Je répondrai à madame la marquise de Blainville... que...

— Pardon, ma cousine... vous voudrez bien répondre à madame Bonaquet, c'est le nom que j'ai l'honneur de porter, dit Héloïse d'une voix douce et grave en interrompant la princesse.

Mais celle-ci répéta en élevant la voix :

— Je répondrai à madame la marquise de Blainville que je ne peux croire, que je ne veux pas croire, pour l'honneur de notre maison, que le prétendu mariage dont nous avons été informés soit réel ; c'est une déplorable mystification, rien de plus.

— Vous me dites, madame, reprit Héloïse, que mon mariage vous semble une mystification ? Me ferez-vous la grâce de m'apprendre pourquoi ?

— Mais c'est tout simple, madame, reprit madame de Robersac avec un sourire amer et insolent : l'on préfère croire à une mystification que d'avoir à rougir d'une honte !

Madame Bonaquet toisa madame de Robersac, et lui répondit avec une hauteur écrasante :

— Je ne permets pas à madame de Robersac de parler de honte. Si madame de Robersac savait ce que c'est que la honte, elle ne serait pas à cette heure dans ce salon, à côté de madame de Morsenne et de sa fille.

A cette sanglante allusion à sa liaison avec le prince, liaison affichée avec tant de cynisme, la baronne pâlit, se mordit les lèvres jusqu'au sang et fut atterrée.

Le prince, qui s'était rapproché du groupe, ressentit aussi vivement que madame de Robersac le juste châtiment qui venait de l'atteindre, et dit vivement à Héloïse :

— Madame, cette audace...

— Finissons, monsieur, reprit d'un ton net Jérôme Bonaquet, dont la physionomie si énergiquement accentuée se révélait alors dans toute sa mâle expression; ne jouons pas davantage aux propos interrompus : on sait fort bien ici que madame est ma femme ; elle a accompli un devoir de famille en vous faisant part de notre mariage. A cette politesse, voulue par les plus simples convenances, vous avez répondu, monsieur, par une circulaire qui, ayant trait à madame et à moi, est le comble de l'insolence... ou de la sottise : choisissez !

— Monsieur, s'écria le prince, ce langage...

— Si le choix vous embarrasse, monsieur, reprit durement Jérôme, priez quelque jeune membre de votre famille de choisir pour vous... Envoyez-le-moi... et nous causerons...Maintenant, monsieur, voici en deux mots pourquoi

ma femme et moi nous sommes chez vous ce soir : Vous avez dit, vous avez écrit publiquement que mon mariage avec madame de Blainville était un déshonneur pour votre maison. A cette assertion, il faut des preuves. Ces preuves, je les veux, et je viens, monsieur, vous les demander en présence des personnes qui nous écoutent. Elles verront, je n'en doute pas, en ceci, la démarche d'un homme d'honneur. Maintenant, monsieur, répondez... J'attends.

Et Jérôme Bonaquet regarda le prince d'un air interrogatif.

M. de Morsenne voulut le prendre de très-haut et reprit dédaigneusement :

— Quand je choisis mon interlocuteur, je lui réponds, monsieur... mais je ne réponds point au premier venu qui se permet de m'interroger de la sorte.

— Je me permettrai de vous faire observer, monsieur, reprit Bonaquet avec une affectation de parfaite urbanité, qu'un homme bien élevé doit une réponse même au *premier venu*, lorsque ce premier venu vient demander compte d'un outrage immérité. Vous allez donc, monsieur, avoir sur l'heure la bonté d'articuler nettement, positivement, en quoi et pourquoi mon mariage avec madame de

Blainville a pu déshonorer votre famille ; sinon, et j'en prends à témoin les personnes ici présentes, je regarde votre silence comme le désaveu formel d'un outrage dont vous reconnaissez l'injustice, et dont vous me faites ainsi humblement et silencieusement vos excuses. Ces excuses me satisferont, et ma femme et moi nous nous retirerons satisfaits.

— Des excuses, monsieur ! s'écria le prince indigné, des excuses, moi ! jamais !

— Alors, monsieur, articulez un fait contre moi, un seul... Allons... j'attends...

Le prince, troublé, resta muet et baissa les yeux devant le regard de Bonaquet.

Au bout de quelques moments d'un profond silence, le médecin reprit :

— Eh bien ! monsieur ! rien encore ? Ce fait honteux, déshonorant, qui doit faire rougir votre famille de mon alliance... ce fait, impossible de le trouver, n'est-ce pas ? Je comprends cela. Aussi, tenez, mon cher monsieur, ajouta Bonaquet avec un sourire dédaigneux, votre embarras me fait pitié ; pour en finir, je vais simplifier la question. L'énormité de mon mariage consiste-t-elle seulement, absolument, à vos yeux, en cela que ma femme était marquise... et moi médecin ?...

— Eh ! monsieur, s'écria le prince, que faut-il donc de plus qu'une pareille mésalliance pour...?

Bonaquet l'interrompit en souriant et reprit :

— Ainsi, monsieur, vous reconnaissez formellement, en présence des personnes qui nous entourent, n'avoir d'autre grief à me reprocher que d'être un pauvre diable de roturier, honnête, loyal, laborieux, intelligent, et qui a pour toute noblesse,—pardonnez cette fatuité,—quelque renom dans la science ? En un mot, monsieur, il est entendu, il est convenu que vous me tenez pour un parfait galant homme, sauf l'inconvénient de mon manque absolu de naissance , quoique, entre nous, ajouta Jérôme en souriant, il me semble pourtant parfois que je suis né... oui, j'ai l'impertinence de trouver que j'existe... Mais vous êtes, monsieur, en ces matières, meilleur juge que moi. Je vous accorderai donc que je ne suis point né du tout, si vous m'accordez que je suis un homme d'honneur.

— Monsieur, répondit le prince, ravi de sortir à ce prix d'un si cruel embarras, je n'ai jamais songé à mettre votre honneur en question. Rien ne me donne le droit de supposer

que vous ne soyez pas un très-honnête, un très-galant homme!

— Je n'en demande pas davantage, mon cher monsieur, dit Bonaquet, ni ma femme non plus...

— Et moi, je tiens à ajouter que non-seulement M. le docteur Bonaquet est un parfait galant homme, mais qu'il est doué d'une rare délicatesse, dit soudain une voix émue.

Et le neveu de feu le marquis de Blainville, M. de Saint-Géran, sortit du cercle et continua d'un ton plus élevé :

— Oui, car il faut que je répète encore ce que l'on ignore ou que l'on feint d'ignorer : c'est que, par un exemple de désintéressement peu commun, madame de Blainville, en se remariant, était convenue avec M. Bonaquet de renoncer à la fortune considérable dont elle était en possession par son premier mariage.

Puis s'adressant à Héloïse avec un accent de profonde déférence, M. de Saint-Géran ajouta :

— Veuillez croire, madame, qu'en disant ici très-haut la noblesse, la générosité de votre conduite et de celle de M. Bonaquet envers moi, j'obéis moins encore à un sentiment

de reconnaissance qu'au besoin de donner à l'homme si honorable que vous avez choisi un témoignage public de ma respectueuse estime.

— Bien, M. de Saint-Géran, dit Héloïse en tendant la main au jeune homme; très-bien ! je vous remercie.

Il y eut alors un nouveau et profond silence de quelques secondes.

Malgré leurs préjugés implacables, malgré leurs préventions enracinées, un grand nombre de témoins de cette scène ne purent s'empêcher de subir l'influence du caractère courageux et loyal de Bonaquet, et tout en persistant dans leur manière de voir à l'endroit de la monstrueuse mésalliance d'une marquise et d'un médecin, ils s'avouèrent, du moins, que M. et madame Bonaquet avaient fait preuve de convenance, d'à-propos et de fermeté, dans cette délicate occurrence.

Le prince et la princesse, sentant tout ce que leur position avait de pénible, étaient au supplice.

Héloïse eut pitié d'eux et dit à madame de Morsenne avec une dignité froide :

— Adieu, ma cousine; la vie retirée à laquelle M. Bonaquet et moi nous nous consa-

crons par goût m'aurait empêchée de continuer nos anciennes relations de famille et de société, lors même que l'incident de ce soir ne les rendrait pas désormais impossibles pour nous; j'emporte du moins la certitude que vous regrettez votre démarche irréfléchie, qui seule nous a amenés chez vous ce soir, M. Bonaquet et moi.

Et faisant alors une demi-révérence, pleine de noblesse et de grâce, Héloïse s'apprêtait à quitter le salon; mais soudain la jeune duchesse de Beaupertuis, qui, durant cette scène, avait gardé le silence et paru en proie à des émotions diverses dont aucune n'avait échappé à la pénétration de Ducormier, se détacha du cercle, et s'approchant de madame Bonaquet, lui dit d'un ton ému et pénétré :

— Je vous supplie, madame, de ne pas quitter cette maison sans me pardonner un outrage dont je sens à cette heure la honteuse injustice, et dont je vous demande excuse, car c'est moi...

— Ma chère Diane, reprit Héloïse avec son doux et fin sourire, en interrompant la duchesse, M. Bonaquet vous dira que le seul défaut que nous ayons trouvé à votre circulaire était d'y voir figurer notre nom. Sauf cette

erreur, nous n'aurions eu qu'à vous complimenter sur une idée qui, employée plus à propos, serait d'une dignité parfaite.

M. de Morsenne, désirant autant que possible réparer la grossièreté de son accueil envers les nouveaux mariés, dit à Héloïse d'un air contraint et formaliste, en la voyant sur le point de quitter le salon :

— Vous me permettrez, ma cousine, d'avoir l'honneur de vous offrir mon bras?

— Je prendrai celui de M. de Saint-Géran, si vous voulez bien me le permettre, répondit la jeune femme au prince, afin de lui faire sentir, par ce refus, qu'il ne suffisait pas d'un acte de politesse banale pour racheter une conduite outrageante.

Madame Bonaquet, se disposant à sortir du salon, chercha son mari du regard : elle le vit pâle, immobile, les traits empreints d'une douleur et d'une angoisse profondes.

— Mon ami, lui dit-elle à demi-voix en prenant le bras de M. de Saint-Géran, venez-vous?

Jérôme, rappelé à lui-même par la voix de sa femme, tressaillit et la suivit presque machinalement dans la longue galerie qui conduisait au premier salon.

— Mon Dieu, mon ami, qu'y a-t-il? lui dit tout bas Héloïse avec anxiété, vous avez les larmes aux yeux.

— Il était là! répondit Jérôme d'une voix étouffée; je l'ai aperçu se cachant dans cette foule, au lieu de venir à nous.

— De qui parlez-vous donc?

— D'Anatole, répondit Jérôme abattu.

— Lui, ici! dit Héloïse avec un accent de surprise et de dédain. Et il est resté loin de vous! Ah! c'est lâche... bien lâche!

— Maintenant, reprit Jérôme consterné, tout espoir de le ramener est perdu. Après un tel abandon, sa présence me serait odieuse.

Et Jérôme marcha silencieux, accablé, à côté de sa femme.

M. de Saint-Géran, qui donnait le bras à Héloïse, avait, en homme bien élevé, paru ne prêter aucune attention aux quelques paroles précédentes échangées à voix basse entre Jérôme et sa femme.

Nos trois personnages arrivèrent alors dans le premier salon, au fond duquel se trouvait un magnifique paravent de laque de Coromandel, cachant une porte de dégagement.

Cette porte venait de s'ouvrir au moment où M. de Saint-Géran s'arrêtant, ainsi qu'Hé-

loïse, à peu de distance du paravent, disait à la jeune femme :

— Madame, daignez m'accorder quelques instants, j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, je vous prie, M. de Saint-Géran, la loyauté de votre conduite de ce soir redouble encore mon estime pour vous.

— M. Bonaquet m'avait fait espérer qu'il serait mon interprète auprès de la mère de mademoiselle Duval. Le mariage dont nous avons parlé comblerait mes vœux. C'est à vous que je dois la pensée de cette union, madame... Achevez votre ouvrage, et je vous en aurai une éternelle reconnaissance...

— La mauvaise santé de madame Duval avait empêché mon mari de lui parler jusqu'ici de nos projets ; mais, grâce à Dieu, elle va beaucoup mieux, et je vous promets, M. de Saint-Géran, que M. Bonaquet s'occupera très-prochainement de ce que vous désirez; il fera tout au monde pour réussir.

— Ah ! madame, s'il réussit, je vous devrai le bonheur de ma vie.

— Il ne dépendra pas de moi que vos vœux ne soient réalisés, pour le bonheur de madame Duval et pour le vôtre.

M. de Saint-Géran ayant été obligeamment

demander le vieux domestique qui avait accompagné Héloïse, celui-ci fit avancer la voiture de remise que Jérôme avait louée pour ce soir-là, et les nouveaux mariés quittèrent l'hôtel de Morsenne.

Anatole Ducormier avait cédé à un remords de honte en voyant Jérôme et sa femme quitter avec tant de dignité cette réunion d'abord si hostile à leur égard. Connaissant déjà les êtres de l'hôtel, il était précipitamment sorti de l'un des salons par un corridor de dégagement qui aboutissait à la pièce d'entrée, où il espérait devancer Jérôme et sa femme et leur demander pardon de son indigne abandon ; mais madame Bonaquet causait avec M. de Saint-Géran au moment où Anatole, encore caché par le paravent qui masquait la porte dérobée, allait paraître ; aussi, n'osant pas aborder Jérôme en présence d'un étranger, Ducormier, restant invisible, entendit la promesse faite par Héloïse à M. de Saint-Géran, au sujet de mademoiselle Duval.

XI

Le lendemain du jour où Bonaquet et sa femme s'étaient si dignement présentés chez la princesse de Morsenne, Anatole Ducormier, après avoir travaillé dans la matinée avec le prince, se promenait pensif dans le vaste et superbe jardin de l'hôtel; le froid s'était adouci, le soleil brillait comme aux beaux jours du printemps.

Anatole venait d'entrer dans une sorte de labyrinthe d'arbres verts, séculaires, touffus et ombreux, lorsqu'il entendit le sable de l'allée légèrement crier derrière lui; il se retourna

et se trouva en face de madame de Beaupertuis. Elle portait, avec sa grâce accoutumée, une élégante toilette du matin. Anatole salua respectueusement la jeune femme, et afin de ne pas gêner sa promenade, il se disposait à prendre une allée latérale, lorsque Diane de Beaupertuis lui dit avec hauteur et d'une voix impérieuse :

— Monsieur, un mot.

Ducormier s'arrêta, s'inclina et attendit.

— Monsieur, reprit la duchesse, je trouve très-singulier de vous voir établi dans la maison de mon père.

— Je trouve aussi cela fort singulier, madame la duchesse.

— Depuis votre arrivée ici, monsieur, j'ai en vain cherché l'occasion de vous parler quelques instants sans témoins.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur, sera d'ailleurs très-court et très-simple : Il ne me convient pas que vous habitiez ici, vous n'y resterez pas.

— Dès que le prince m'aura signifié mon congé, madame, j'obéirai.

— Il est parfaitement inutile de faire intervenir mon père en tout ceci, monsieur ; il est

inimaginable qu'en vingt-quatre heures il se soit décidé à vous prendre pour secrétaire; il a eu nécessairement pour cela des raisons, de graves raisons; aussi, n'est-ce pas à lui que je m'adresserai pour obtenir votre départ de cette maison.

— Et à qui donc, madame?

— A vous, monsieur.

— Et quel dommage vous cause ma présence ici, madame?

— Monsieur, vous savez parfaitement que je suis la personne avec qui vous vous êtes longuement entretenu au bal de l'Opéra dans la nuit de jeudi.

— Et qui m'avait fait l'honneur de me donner pour cette nuit rendez-vous à ce même bal?

— Oui, monsieur, c'est précisément parce que j'ai eu avec vous l'entretien dont je vous parle, c'est précisément parce que je vous avais donné ce rendez-vous, qu'il ne me convient pas que vous demeuriez ici.

— Je suis assez malheureux, madame la duchesse, pour ne comprendre ni le sens ni le but de vos paroles; pardonnez à mon défaut d'intelligence...

— Je vous engage, monsieur, dans l'intérêt

de votre amour-propre, et vous en avez, je crois...

— Beaucoup, madame.

— Je vous engage donc à ne pas me forcer de m'expliquer plus clairement.

— Je sais tout entendre, madame.

— Peut-être, monsieur.

— Essayez, madame.

— Eh bien, monsieur, il ne me plaît pas que vous restiez ici, parce qu'il m'est particulièrement désagréable d'être exposée à rencontrer chaque jour un homme à qui j'ai parlé, et qui m'a répondu avec la licence que le masque autorise, lorsqu'il se fait que cet homme est aux gages de mon père.

— Le motif que vous me donnez là, madame, répondit froidement Anatole, est assez vraisemblable... mais il en est d'autres...

— M. Ducormier se permet de douter de mes paroles?

— Mon Dieu, madame, M. Ducormier est par habitude très-observateur, assez pénétrant; il voit ce qu'il voit... il sait ce qu'il sait.

— Et que voit, et que sait M. Ducormier?

— Une chose fort simple, madame. Les divers incidents de notre rencontre, notre conversation de l'autre nuit, la liberté de paroles

qui s'en est suivie, vous font craindre, dites-vous, qu'appelé à vivre dans cette maison, je ne m'autorise de quelques instants d'une familiarité due au hasard, pour ne pas vous rendre tous les humbles respects que vous doit le secrétaire à gages de monsieur votre père. Cette crainte n'est pas fondée, madame; ce que vous redoutez plutôt, le voici : c'est que votre éclatante beauté, votre esprit, votre charme, ne me rendent passionnément amoureux de vous. Or, rien de plus insupportable, en effet, pour une femme de votre rang, surtout de votre caractère, madame, que de rencontrer chaque jour un homme très-épris, mais si bassement placé, qu'on ne peut même descendre à s'amuser, par coquetterie, de cette ridicule passion; mais... rassurez-vous, madame.

— Que je me rassure! reprit Diane avec un redoublement de hauteur. Croyez-vous donc, monsieur, que je vous ai supposé capable d'une pareille insolence?

— Oui, madame, je le crois.

— Monsieur!...

— Sans cela, madame, vous ne m'ordonneriez pas de quitter cette maison.

— Voilà qui devient d'une audace...

— Non, madame, ce n'est pas de l'audace,

c'est de la logique. Vous vous ennuyez à la mort; aucun des hommes qui vous entourent et vous recherchent ne vous plaît; vous êtes pourtant vaguement tourmentée du besoin d'aimer; votre orgueil est votre vertu; je sais, j'ai deviné tout cela, lors de notre entretien de l'autre nuit. Or, il est assez naturel que me supposant moins pénétré que je ne le suis de l'humilité de ma condition, vous me croyiez capable d'oser lever les yeux sur vous, madame, et d'être assez sottement aveugle pour compter peut-être sur votre isolement, sur votre ennui, et jusque sur ma position dans cette maison, qui rendrait une liaison aussi commode qu'ignorée; la seule pensée d'une pareille insolence de ma part vous révolte, madame, et pour vous débarrasser de cette ennuyeuse appréhension, vous m'ordonnez de sortir de cette maison. Mais, je vous le répète, mais, je vous en conjure, rassurez-vous, madame : j'ai le cœur mort à toute passion, à tout amour; je ne suis pas de ces pauvres fous qui deviennent amoureux des étoiles; en un mot, à défaut de savoir-vivre, j'ai trop de bon sens pour ne pas comprendre que l'humble secrétaire à gages de M. le prince de Morsenne doit à jamais oublier l'entretien du bal de l'Opéra.

Daignez me croire, madame ; s'il m'est permis de continuer de vivre ici, je n'aurai qu'un seul but : faire en sorte que vous ne vous aperceviez jamais de ma présence.

— Monsieur ! dit Diane touchée de l'accent mélancolique et résigné d'Anatole en prononçant ces dernières paroles, il me serait pénible de vous...

— De grâce, madame... un dernier mot... Si vous l'exigez, je m'éloignerai, je sacrifierai, non sans regrets, je vous l'avoue, la position inespérée que j'avais trouvée auprès de monsieur votre père ; je suis sans fortune, sans protection ; la bienveillance du prince, justifiée par mon zèle et mon travail, pouvait un jour assurer mon avenir... Je vous dis cela sans honte ; je ne rougis pas d'être pauvre... et d'avouer que j'ai besoin d'appui... Aussi, madame, ajouta Ducormier avec un accent triste et pénétrant, je vous aurais une inaltérable reconnaissance, si vous étiez assez généreuse pour essayer de vaincre la répugnance que je vous inspire... m'engageant sur l'honneur, mon seul bien, à mériter votre oubli à force de dévouement et de respect...

— Il m'est sans doute pénible, monsieur, d'entraver votre carrière, répondit Diane de

Beaupertuis en contraignant son émotion croissante, mais je vous l'ai dit... votre présence... dans cette maison...

— Pas un mot de plus, madame, vous serez obéie ; le prince est chez lui, je vais à l'instant résigner mes fonctions.

Et Anatole, après s'être incliné devant madame de Beaupertuis, quitta lentement l'allée du labyrinthe.

La jeune femme semblait agitée par une violente lutte intérieure ; enfin, cédant à une pensée d'abord vivement combattue, elle s'écria au moment où Anatole disparaissait au détour de l'allée :

— M. Ducormier !

Anatole se retourna, sa physionomie était grave et affligée ; il s'avança vers madame de Beaupertuis et lui dit tristement :

— Que désirez-vous, madame?

— Je serais désolée, monsieur, que vous me crussiez assez égoïste pour briser votre avenir pour un simple caprice.

— Je ne vous accuse pas, madame ; je vous obéis...

— En me maudissant?

— Il y a longtemps, madame, que je ne maudis plus ceux qui me blessent.

— Vous les méprisez?

— Je les plains, madame; ils perdent en moi un dévouement sûr et fidèle.

— Et ils se font de vous un dangereux ennemi?

— Je suis de ceux que l'on peut, madame, écraser sans crainte et sans danger. L'habitude de souffrir m'a rendu clément.

— M. Ducormier, reprit madame de Beaupertuis après un moment de silence, peut-on croire à votre parole?

— C'est en douter que de me faire cette question, madame.

— C'est juste, j'ai eu tort; eh bien, promettez-moi donc de répondre avec sincérité à une question.

— Je vous le promets, madame.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur.

— A quoi attribuez-vous mon désir de vous voir vous éloigner d'ici?

Et la jeune femme, tâchant de lire au plus profond de la pensée d'Anatole, ajouta :

— Répondez-moi en toute franchise, en toute sécurité. Je pardonne l'audace; jamais le mensonge.

— Je vous ai dit, madame, que...

— Oui, vous m'avez dit que je craignais de vous voir ou impertinemment familier ou ridiculement amoureux ; mais, soyez franc, ce n'est pas à cette raison que vous attribuez mon désir de vous éloigner d'ici.

— Question pour question, madame?

— Soit!

— Franchise pour franchise?

— Soit encore!

— Est-il vrai, madame, que ce qui s'est passé hier soir entre le docteur Bonaquet et plusieurs personnes de votre famille ait été pour beaucoup dans votre résolution de me faire quitter cette maison?

La jeune femme tressaillit, rougit et répondit, confondue de la pénétration de Ducormier :

— C'est la vérité, monsieur.

— Est-il vrai, madame, qu'en voyant M. Bonaquet et sa femme faire preuve de tant d'à-propos, de courage et de noblesse, vous ayez compris, pour la première fois peut-être, qu'une femme de haute naissance pouvait, non pas s'abaisser, mais s'honorer en aimant un homme de rien, pourvu que cet homme fût digne d'un tel amour?

— C'est la vérité, monsieur.

— Il me serait maintenant plus facile, madame, de répondre à votre dernière question, si...

— Si...?

— Si vous étiez capable d'entendre sans colère, sans dédain, la réponse que vous avez provoquée.

— Je vous l'ai dit, monsieur, je pardonne à l'audace, jamais au mensonge ou à l'hypocrisie. Je vous ai demandé la vérité, je vous saurai gré d'être sincère.

— Il se peut, madame, que ma franchise cause fatalement ma sortie de cette maison et brise mon avenir; il n'importe, je ne reculerai jamais devant un appel fait à ma sincérité.

— Je vous écoute, monsieur.

— Eh bien! madame, tout à l'heure, espérant être compris, je vous disais en manière de contre-vérité que vous désiriez m'éloigner, de crainte que je ne devinsse épris de vous, madame... Ce que j'aurais dû dire, c'est que vous craignez que l'ennui, l'isolement, la facilité, le hasard, le caprice et surtout la profonde impression que vous a causée la scène d'hier soir, ne vous amènent peut-être un jour, par désœuvrement, à abaisser vos yeux jusqu'à

moi, si indigne que je me reconnaisse d'une pareille faveur; car, je vous le répète, madame, mon cœur est mort pour l'amour. En un mot, vous voulez m'éloigner, non dans la prévision d'un danger prochain, mais dans la vague appréhension d'un danger possible et lointain... Mais, tenez, madame, à cette heure, je le reconnais après ces paroles d'une téméraire franchise, il est impossible que je reste plus longtemps dans cette maison. Puisse ce sacrifice, madame, me faire pardonner la sincérité que vous avez exigée de moi!

— Diane, ma chère, où êtes-vous? dit tout à coup une voix grêle et glapissante en s'approchant du labyrinthe.

— C'est M. de Beaupertuis, reprit la jeune femme.

Et comme Anatole semblait vouloir s'éloigner, Diane ajouta :

— Restez et suivez-moi.

Puis, tout en marchant à la rencontre de son mari, madame de Beaupertuis dit à Anatole très-bas et très-vite :

— A une heure, cette nuit, au bal de l'Opéra, dans le corridor des secondes. Mettez un domino; ayez un ruban rouge et blanc à votre manche, j'aurai le pareil.

Diane achevait à peine ces mots, lorsqu'elle se trouva en face de son mari.

Le duc de Beaupertuis était un tout petit homme, maigre, blondasse, chafouin, avec de gros yeux bleuâtres à fleur de tête; sa chevelure en désordre s'échappait d'une calotte de velours noir crasseuse; sa barbe, jaunâtre et longue de deux ou trois jours, pointait drue sous sa peau terreuse; il portait une redingote du matin en flanelle grise, fort malpropre.

— Je savais, ma chère, vous trouver au jardin, dit M. de Beaupertuis en s'adressant à sa femme, et je venais...

Mais apercevant Anatole, qui, par discrétion, se tenait à quelque distance de la jeune femme, M. de Beaupertuis s'interrompit en regardant Diane d'un air étonné et interrogatif.

Celle-ci lui dit alors en lui présentant Anatole :

— M. Ducormier, le nouveau secrétaire de mon père.

Et se retournant vers Anatole, elle ajouta :

— M. de Beaupertuis.

Anatole salua respectueusement le duc, qui dit à sa femme :

— Tiens! votre père a un nouveau secrétaire? Je ne le savais pas.

— Votre ignorance n'a rien de surprenant, monsieur, reprit Diane en souriant, car voici, je crois, trois jours que vous n'êtes sorti de chez vous, pas même hier soir, quoique ce fût le jour de réception de ma mère.

— Ah ! ma chère, c'est qu'aussi si vous saviez, reprit le duc en levant les yeux au ciel avec jubilation, ces *pamphylocromoresinum*, ils sont inouïs, incroyables !

— Je ne sais, monsieur, ni de qui ni de quoi vous voulez parler.

— Je parle de ces scarabées, mâle et femelle, que j'ai reçus d'Alger ; ce sont des *pamphylocromoresinum* de la plus rare espèce.

Et s'adressant alors à Anatole :

— Monsieur a-t-il quelques connaissances en histoire naturelle ?

— Très-imparfaites, M. le duc.

— Mais vous en possédez toujours assez pour vous intéresser aux phénomènes naturels ?

— Certainement, M. le duc, rien de plus intéressant que ces études, même pour des profanes comme moi.

— A la bonne heure ! reprit le petit homme enchanté ; c'est ce que je ne cesse de répéter à madame de Beaupertuis ; on peut, sans être

savant, s'intéresser aux phénomènes naturels; oui, ma chère, et je venais justement vous faire part de la plus curieuse observation du monde, ajouta M. de Beaupertuis d'un air capable et triomphant. Savez-vous les mœurs des *pamphylocromoresinum?* Je viens de passer trois jours à les observer, mais il me faudrait, pour vous faire bien comprendre la chose, un fort tronc d'arbre auquel je puisse me cramponner, ajouta M. de Beaupertuis en jetant les yeux autour de lui d'un air affairé, afin de trouver le moyen de compléter sa mimique.

Mais madame de Beaupertuis, fort peu curieuse de cette pantomime, dit à son mari :

— Vous m'excuserez, monsieur, mais je n'ai, vous le savez, aucun goût pour l'histoire naturelle. M. Ducormier sera, je n'en doute pas, très-heureux de vous entendre.

— Mais, ma chère, permettez-moi seulement de vous figurer...

— Je vous prie de me laisser tranquille et de me faire grâce d'une pareille représentation, dit madame de Beaupertuis en s'éloignant et laissant Anatole aux mains de l'impitoyable amateur de scarabées, qui se mit à raconter à Ducormier des observations si étranges ; si saugrenues sur les mœurs privées des scara-

bées, qu'Anatole comprit à merveille l'éloignement de Diane pour ces inconcevables révélations physiologiques.

Heureusement, au bout de dix minutes, M. de Morsenne, accompagné d'un de ses amis, vint arracher Anatole à son patient martyre.

— M. Ducormier, lui dit le prince, je vais à la chambre des pairs. Vous me préparerez ma correspondance, je la verrai à mon retour.

Et il ajouta d'un air significatif :

— Vous n'oublierez pas la *commission que vous savez ?*

— Non, prince; je vais sortir à l'instant pour m'en occuper.

— Ainsi, vous m'en rendrez compte tantôt à mon retour de la chambre?

— Oui, prince, répondit Anatole en s'inclinant.

Et il s'éloigna prestement, enchanté d'échapper aux confidences scientifiques de M. de Beaupertuis.

Celui-ci, avisant alors le prince et son ami, lui dit :

—Mon cher beau-père, il faut que je vous fasse part d'une observation très-curieuse que je...

— Mon cher duc, répondit le prince en s'encourant avec terreur, je n'ai malheureu-

sement pas un instant à moi, sans cela je vous ferais une rude guerre à cause de votre sauvagerie. Voici trois jours que l'on ne vous voit point. Pour Dieu, devenez donc plus sociable, et abandonnez un peu les insectes pour les humains.

Et M. de Morsenne laissa le duc de Beaupertuis, qui, haussant les épaules de pitié, retourna s'enfermer avec ses chers scarabées, pendant qu'Anatole Ducormier se rendait au magasin de Maria Fauveau, qu'il n'avait pu rencontrer la veille.

XII

Lorsque Ducormier entra dans le magasin du *Gagne-Petit,* Joseph Fauveau était seul à son comptoir. Il parut si embarrassé, si mécontent à la vue de son ami, que celui-ci fut frappé de la froideur de cet accueil, mais il parut ne pas s'en apercevoir, tendit cordialement la main à Joseph et lui dit :

— Bonjour, mon ami ; comment se porte ta chère femme ?

— Ma femme est chez sa mère, répondit sèchement Fauveau sans prendre la main que lui offrait Anatole.

Celui-ci regarda Joseph avec surprise et reprit :

— Qu'as-tu donc? Tu me reçois d'une façon étrange!

— C'est que je ne sais pas dissimuler, moi.

— Dissimuler quoi?

— Écoute, Anatole, je n'ai pas ton esprit, je n'ai que mon gros bon sens, et mon bon sens me dit que tu te conduis mal pour toi et pour tes amis; or, je t'aime encore assez pour sentir que désormais je ne te verrais plus chez moi avec plaisir.

— Tes paroles me surprennent... D'où vient ce changement? Voyons, sois franc, Joseph. T'aurais-je blessé à mon insu?

— Oh! tu blesses tes amis en sachant très-bien que tu les blesses, toi.

— Et comment? Et quand cela?

— J'ai dîné avant-hier avec Bonaquet et sa femme. Nous t'avons attendu toute la soirée, en nous félicitant de ton retour au bien, car Jérôme nous avait instruits de ta résolution et de ta promesse... de ta promesse d'honneur de venir vivre auprès de lui. Tu as manqué à ta parole. Tu t'obstines à un genre de vie qui finira mal pour toi. Tu es libre; mais aussi tes vrais amis sont libres de t'éviter après avoir, comme Jérôme, tout tenté pour te ramener.

— Mon bon Joseph, ta sévérité, loin de me

blesser, me prouve ton affection, et de cette affection je ne suis pas indigne. Sais-tu pourquoi j'ai manqué à la parole que j'avais donnée à Jérôme?

— Peu importe la cause. Tu as menti à ta parole, et c'est mal! Jérôme en a été affligé jusqu'aux larmes.

— La cause de mon manque de parole n'est pas indifférente, surtout pour toi, Joseph; car si, comme tu le dis. j'ai menti à ma promesse, c'est dans ton intérêt.

— Dans mon intérêt, à moi?

— Oui, car il s'agit de ce que tu as de plus précieux, de plus cher au monde... entends-tu, Joseph? de plus cher au monde.

—Anatole, je ne sais pas ce que tu veux dire, reprit Fauveau tout surpris.

Puis il ajouta en réfléchissant et répétant les paroles de son ami :

— Ce que j'ai de plus précieux, de plus cher au monde... mais c'est Maria!

— Et tu as raison de penser ainsi, mon bon Joseph; ta femme est un trésor, mais les trésors...

— Achève donc!... les trésors?...

— Font des envieux.

— Des envieux? reprit Fauveau en regar-

dant son ami avec une surprise croissante. Comment, des envieux ?

— Hélas ! oui, mon bon Joseph.

— Tiens, Anatole, je ne sais pas ce que tu veux dire. Si c'est une plaisanterie, je te préviens que, même de toi, je ne la souffrirais pas, car j'ai pour Maria autant d'adoration que de respect... Et si tu avais le malheur de...

— Joseph... tu ne me comprends pas... Ai-je l'air de plaisanter ?

— Non, c'est vrai ; mais alors explique-toi... pour l'amour de Dieu, explique-toi ! Je ne sais pourquoi, je me sens déjà le cœur tout serré...

— Joseph, je viens te rendre un grand service ; mais ce service... je ne peux te le rendre qu'à une condition...

— Une condition... à un service? et tu te disais mon ami ?

— Il m'est impossible de t'être utile sans une condition.

— Enfin, quelle est-elle ?

— Donne-moi ta parole d'honnête homme... de ne pas répéter à Bonaquet un seul mot de ce que je vais te confier.

Fauveau regarda son ami d'un air méfiant, et reprit :

— Il s'agit d'une chose mauvaise, puisque tu veux la cacher à Jérôme.

— Il s'agit de prévenir peut-être de grands malheurs, répondit Anatole d'une voix grave et solennelle.

— De grands malheurs? Et cela regarde Maria?

—Oui, mais pour conjurer ce que je crains, il faut, je te le répète, que Jérôme ignore ce que je vais te confier; qu'il ignore même que nous nous sommes revus.

—Jamais je ne mentirai à mon meilleur ami; jamais je ne dissimulerai avec lui.

— Alors, adieu, Joseph.

— Anatole, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne te sois expliqué! s'écria Fauveau d'un air presque menaçant. Il ne s'agit pas, vois-tu, de venir vous jeter l'inquiétude dans le cœur, et puis de s'en aller; je t'ai dit que ce que j'avais de plus cher et de plus précieux au monde, c'était Maria: tu m'as répondu que j'avais raison parce qu'elle était un trésor, mais que les trésors faisaient des envieux! Voilà tes propres paroles. Il y a donc quelque chose là-dessous; je ne suis pas un crétin, non plus!

— Il y a là-dessous un grand service que je

puis te rendre, mais il faut que tu me gardes le secret envers Jérôme, que je continue d'aimer comme le meilleur, comme le plus noble des hommes ; mon manque de parole a dû le blesser, mais, je te le répète, mon attachement pour toi en est la seule cause.

— Tiens, Anatole, reprit le pauvre Joseph, dont l'inquiétude et la curiosité pleines d'angoisse croissaient à chaque instant, tu le vois, la sueur me coule du front à la seule pensée d'un danger qui menace Maria. Voyons, sois bon ; n'abuse pas de ta supériorité. Tu sais que pour l'esprit et les moyens, je ne suis qu'une buse auprès de toi. Anatole, serais-tu capable de me tourmenter à plaisir, de me jeter dans une fausse démarche envers Jérôme? Mon Dieu ! mon Dieu ! tu sais ce que tu veux de moi, et moi je n'en sais rien ; tu as tout l'avantage. Que veux-tu que je te dise? Tu me touches au plus vif du cœur en m'inquiétant sur Maria ; par ce moyen-là tu me feras dire et faire tout ce que tu voudras ; ne m'oblige donc pas d'avance à une promesse dont je serai peut-être ensuite désespéré, car tu me connais, si je te donne ma parole elle sera bien donnée... je mourrai plutôt que de la trahir.

— Cher et bon Joseph, reprit Anatole en serrant entre les siennes les mains de son ami, s'il ne s'agissait que de toi, je ne te demanderais pas un silence absolu envers Jérôme ; mais...

— Tiens, Anatole, reprit Fauveau en portant ses deux mains à son front brûlant, je ne peux résister à ce que j'endure ; je te promets tout ce que tu voudras, mais rassure-moi ; je te jure sur l'honneur de ne rien dire à Jérôme, et de lui cacher que nous nous sommes revus. Mais parle ! au nom du ciel, parle !

— Eh bien, donc, mon bon Joseph, écoute-moi. J'étais, en effet, convenu avec Jérôme de quitter mon ambassadeur et de renoncer à un monde où je n'avais trouvé qu'humiliation et dédains.

— Mais Maria ? mais Maria ?

— Un peu de patience : avant-hier matin, je quittai Jérôme dans la ferme résolution de me fixer auprès de lui et de suivre ses conseils ; je voulus seulement remplir une dernière mission dont mon ambassadeur m'avait chargé ; je me rendis donc chez un grand seigneur, chez un prince à qui je devais remettre des lettres de Londres.

— Mais encore une fois, et Maria ?

— J'y arrive... Tu te souviens qu'au bal de l'Opéra... un homme en domino vous a longtemps suivis, ta femme et toi?

— Oui. Eh bien, après?

— Tu ignores que, pendant que tu étais allé chercher ton manteau, et que je suis resté auprès de ta femme, ce même domino, descendu en même temps que nous, nous a longtemps regardés, ta femme et moi.

— Ensuite, ensuite?

— Ce domino était le prince chez qui je me suis rendu avant-hier au matin porter les lettres de mon ambassadeur.

— Mais, Maria? reprit ingénument Fauveau, dont la pénétration était lente, tu m'avais dit que tu allais arriver à ce qui la regardait?

— J'y suis arrivé, mon bon Joseph; car, je te le répète, le domino qui vous avait si obstinément suivis au bal de l'Opéra était le prince dont je te parle, et s'il a obstinément suivi ta femme, c'est que...

— C'est que...?

— C'est qu'il en est amoureux.

— Comment! amoureux! pour l'avoir vue cette nuit-là au bal masqué?

— Pour l'avoir vue ici, à son magasin, de-

vant lequel le prince passe et s'arrête depuis longtemps presque tous les jours.

— Ah ! il passe et il s'arrête devant la boutique presque tous les jours ! dit Joseph d'une voix altérée. Comment sais-tu cela ?

— Parce qu'il me l'a dit.

— Ce prince?

— Oui.

— Et pourquoi t'a-t-il dit cela, à toi?

— Parce que lorsque je suis allé chez lui, il m'a reconnu pour m'avoir vu rester auprès de ta femme pendant qu'elle attendait son manteau.

— Ah ! il t'a dit comme cela tout de suite, et à propos de rien, qu'il était amoureux de Maria ?

— Il me l'a dit, au contraire, à propos de quelque chose.

— Quelle chose ?

Après un moment de silence, Anatole reprit :

— Ta femme ne t'a pas parlé de certaines propositions ?

— Quelles propositions ?

— Celles qu'on lui a faites le jour où tu étais de garde, et où j'ai dîné avec toi.

— Avant-hier ?

— Oui.

— Des propositions ! répéta Fauveau d'abord stupéfait.

Puis devenant blême de colère et de douleur, il s'écria :

—Anatole, prends garde à ce que tu vas dire !

Mais il retomba dans son fauteuil avec accablement et cacha sa figure entre ses mains en murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie, Joseph, reprit Anatole d'une voix pénétrée, cela signifie que ta femme est la meilleure, la plus vertueuse des femmes. Cela signifie que tu dois redoubler de tendresse et de respect pour elle, car elle a résisté à des tentations qui eussent séduit des cœurs moins élevés que le sien. Ah ! Joseph, c'est une noble et digne créature que ta Maria ; elle t'aime vaillamment, et tu dois être fier d'une telle femme !

A ces paroles prononcées par Ducormier avec un accent de chaleureuse conviction, Fauveau releva soudain la tête, regarda son ami et reprit :

— C'est à en devenir fou ! je ne te comprends plus ; mais ce n'est donc pas une mau-

vaise nouvelle que tu as à m'apprendre? Mon Dieu! mon Dieu! explique-toi! Tu es donc sans pitié?

— De grâce! un peu de calme, mon bon Joseph; écoute-moi sans m'interrompre, et tu comprendras tout; en deux mots, le prince est depuis longtemps amoureux de ta femme; il a su qu'avant-hier tu étais de garde; il a envoyé ici un homme de confiance, chargé de faire à ta femme les offres les plus magnifiques.

— Tonnerre de Dieu! s'écria Joseph furieux, hors de lui, en se précipitant vers la porte, nous allons voir ça!

— Où vas-tu? dit Anatole en retenant son ami avec force; que veux-tu faire?

— Lui casser les reins!

— A qui?

— A ce prince!

— Tu ne le connais pas!

— Son nom? s'écria Fauveau effrayant de rage; son adresse?

— Dans l'état où te voilà, crois-tu que je te la dirais?

— Son nom? s'écria Fauveau exaspéré en étreignant dans sa large et puissante main le bras d'Anatole.

Et il ajouta d'un air menaçant:

— Son adresse? ou sinon...

Ducormier regarda froidement Joseph et lui dit :

— Moi, ton ami, tu me menaces?

— Le nom de cet homme? le nom de cet homme?

— Plus tard.

— Plus tard! Mais tu crois donc que j'ai du sang de macreuse dans les veines?

— Cette indignation, je la comprends, je la partage. Oui, je la partage tellement, que je veux te venger, Joseph!

— Je n'ai besoin de personne! reprit Fauveau d'un air sombre et farouche ; ces affaires-là, on les fait soi-même!

— Non, parce qu'on les fait mal ou pas du tout.

— Oser faire des propositions à Maria, à ma femme! reprit Joseph.

Et, s'interrompant, il frappa si violemment de ses deux poings sur le comptoir, qu'il l'ébranla.

— Tonnerre de Dieu! Ah! tout prince qu'il est, il aura de mes nouvelles!

— Joseph, veux-tu, oui ou non, continuer de m'écouter?

— Allons, parle!

Puis Fauveau ajouta comme par réflexion et avec une navrante amertume :

— Et Maria ne m'a rien dit, et ce jour-là je l'ai justement trouvée encore plus tendre, plus gaie, plus gentille pour moi que de coutume. Ah! c'est la première fois qu'elle a manqué de confiance envers moi et qu'elle a été dissimulée.

— Tais-toi, Joseph, lui dit Anatole d'un ton sévère; tu es injuste, tu n'entends rien au cœur des femmes; la tienne a sagement agi en ne t'instruisant pas de propositions rejetées par elle avec le dernier mépris. Est-ce qu'une honnête femme vient jamais inquiéter ou irriter son mari par le récit de pareilles ignominies? Ta Maria s'est, dis-tu, montrée envers toi ce jour-là plus tendre que de coutume; rien de plus naturel : elle était, non pas fière, mais heureuse d'avoir accompli son devoir.

— Tu as peut-être raison, reprit Fauveau avec accablement, elle aura voulu m'épargner la rage et la douleur de songer qu'on a seulement osé supposer ma femme capable d'écouter ces infamies! Elle... elle! la délicatesse même. Ah! je n'aurais jamais cru que cette ignoble pensée pût venir à quelqu'un!

— Et moi aussi je te l'aurais épargné ce chagrin, mon bon Joseph, si je n'avais su que

le prince n'en resterait pas là de ses poursuites, et de telles poursuites sont toujours dangereuses.

— Comment ! s'écria Fauveau. — et la colère et l'indignation vinrent encore enflammer ses traits, — mais il veut donc que je l'assomme !

— Veux-tu m'écouter, oui ou non ? Veux-tu rester calme ?

— Continue.

— Je me suis donc hier matin rendu chez le prince pour remplir ma mission ; ceci fait, il a très-adroitement amené la conversation sur le bal de l'Opéra de la veille, où il s'est rappelé, m'a-t-il dit, m'avoir vu causant avec une fort jolie femme ; il m'a demandé qui elle était. « La femme d'un de mes amis d'enfance, » lui ai-je répondu. Enfin, Joseph, il serait inutile et trop long de te dire comment le prince en est venu à me proposer... sais-tu quoi ?

— Achève.

— Il m'a proposé de parler de lui à ta femme, afin de... tu comprends?

Fauveau regarda Ducormier avec une expression de défiance et de dégoût involontaire, garda un moment le silence et reprit :

— Quelle réputation as-tu donc, pour que l'on ose, à la première vue, te proposer de

pareilles infamies? Pour qui passes-tu donc aux yeux de ces gens-là?

— Pour qui je passe, mon bon Joseph? reprit Anatole avec un éclat de rire sardonique; eh, pardieu! je passe pour ce que je suis; un pauvre diable de secrétaire, sans sou ni maille, fils d'un boutiquier; or, aux yeux de ce monde-là, un pauvre diable comme moi doit se trouver fort heureux d'être l'entremetteur d'un grand seigneur, moyennant quoi le grand seigneur assure sa protection à l'entremetteur; cela va tout seul et de soi-même. Oui, le prince m'a donné sa foi de gentilhomme, que si je lui facilitais la séduction de ta femme, ma fortune était assurée, mon ambition satisfaite, grâce à son tout-puissant crédit, car l'on a vu des hommes encore plus bas placés que moi devoir une élévation rapide à ces infâmes services.

— Anatole, je te ferais injure en m'étonnant de ce que tu as refusé cette ignominie.

— Tu te trompes, mon bon Joseph; je n'ai pas refusé.

— Que dis-tu?

— Écoute encore... Te dire ce qu'il m'a fallu, vois-tu, d'empire sur moi-même pour ne pas cracher à la figure de cet homme...

— Tonnerre de Dieu! je l'aurais pilé sous mes pieds!

— Non, c'est un vieillard.

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi? Oh! il y passera!

— Sois tranquille, tu seras vengé, Joseph... et terriblement, si tu m'aides!

— Je te l'ai dit, je me vengerai moi-même.

— Impossible!

— Impossible de lui casser les reins?

— Tu n'as aucune preuve contre le prince, il niera tout; il est très-haut placé, très-puissant. C'est un vieillard, te dis-je; le maltraiter, c'est t'exposer à un procès et à la prison.

— Parce qu'il a voulu séduire ma femme?

— Oui, c'est révoltant; mais c'est ainsi. Réfléchis un peu, et tu verras que j'ai raison.

— Mais que faire alors?

— M'écouter, nous entendre, et nous serons, je te le répète, cruellement vengés, toi, des indignes projets de cet homme sur ta Maria; moi, de l'insultant mépris qu'il m'a témoigné en me croyant capable d'accepter son offre infâme.

A ce moment la porte de la boutique s'ouvrit, madame Fauveau entra et resta tout interdite, presque tremblante, à la vue d'Anatole.

XIII

Madame Fauveau connaissait trop la physionomie de son mari pour ne pas remarquer combien il paraissait sombre et agité; elle attribua cette émotion à l'entretien qu'il venait sans doute d'avoir avec Ducormier, et elle éprouva une vive satisfaction en se disant que sans doute Joseph, suivant les avis réitérés du docteur Bonaquet, venait de faire entendre ou de déclarer à Anatole que désormais leurs rapports d'intimité devaient complétement cesser.

Quelle fut donc la surprise de madame Fauveau, lorsqu'elle entendit Joseph

lui dire d'une voix légèrement altérée :

— Maria, la domestique va rester au magasin pendant que nous monterons là-haut; nous avons à causer, et ici, nous serions dérangés par les acheteurs ; viens.

Ce disant, Fauveau sonna la jeune servante; elle descendit de l'entre-sol, reçut les ordres de son maître, et celui-ci, accompagné de Ducormier et de Maria qui les suivait presque machinalement, monta dans le petit entre-sol situé au-dessus du magasin.

Joseph ferma la porte de la chambre à coucher où allait se passer la scène suivante.

Maria, n'osant lever les yeux sur Anatole, ôta son châle et son chapeau : sa délicieuse petite figure ordinairement si rose, si franche, si éveillée, était déjà un peu pâlie et avait alors une expression mélancolique qui lui donnait un charme nouveau ; parfois ses grands yeux étonnés et attristés s'attachaient sur son mari avec inquiétude, attendant qu'il s'expliquât. Enfin il lui dit d'un air chagrin et contenu :

— Maria, je ne veux pas te faire de reproches, car tu as agi, selon toi, pour le mieux ; mais enfin tu m'avais caché qu'un misérable avait osé t'envoyer ici un homme pour...

Puis la colère de Joseph se réveillant à la

pensée de cet outrage, il frappa du pied avec fureur et s'écria :

— Vieux gredin ! quel front !

Maria devina de quoi il s'agissait et reprit avec l'expression d'une surprise profonde :

— Comment ! Joseph, tu sais...

— Oui, Maria, oui, je sais... je sais tout...

— Eh bien ! c'est justement à propos de cela que je suis sortie ce matin.

— Que veux-tu dire ?

— Ma première idée avait été, vois-tu, Joseph, de ne pas te parler de cette sotte et vilaine aventure ; car tu penses bien que j'ai reçu cet homme comme il le méritait.

— Anatole me l'a dit.

— M. Anatole ! reprit Maria stupéfaite; mais comment sait-il...?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure. Continue.

— Je te disais donc, mon bon Joseph, que j'avais d'abord résolu de ne te parler de rien, car si jusqu'ici je t'ai toujours raconté, afin d'en rire à nous deux, les bêtes de déclarations que me faisaient quelques-unes de nos pratiques, cette fois il s'agissait d'argent, et c'était si ignoble que j'ai craint de t'affliger ; cependant, comme l'on peut se tromper, hier

j'ai tout raconté à maman afin d'avoir son avis. Elle m'a répondu que je faisais bien de me taire là-dessus, au lieu de te chagriner inutilement. J'ai suivi ce conseil; pourtant, mon bon Joseph, je me sentais le cœur tout serré, depuis que je te cachais quelque chose; cela me pesait comme un remords; aussi ce matin j'ai retourné chez maman pour la consulter encore. « S'il en est ainsi, mon enfant, s'il t'en coûte d'avoir un secret pour ton mari, m'a-t-elle dit, raconte-lui la chose comme elle s'est passée. » Et c'est ce que j'allais faire en rentrant, mon ami.

— Je te remercie de ta confiance, répondit Joseph d'un air contraint. Je savais d'ailleurs, je te le répète, grâce à Anatole, ce qui s'est passé.

— Mais, mon ami, reprit Maria, douloureusement frappée de l'air sombre de Joseph, que la vue de sa femme ne déridait pas, comment M. Anatole a-t-il été instruit de ce que je n'avais confié qu'à maman ?

Joseph, en peu de mots, redit à sa femme ce qu'Anatole venait de lui raconter à lui-même.

Maria écouta ce récit avec autant de surprise que de dégoût ; puis elle fit la même réflexion

que Joseph, et regardant Anatole avec un mélange de crainte et de répugnance, elle s'écria involontairement :

— Ah! monsieur, ce prince avait donc de vous une opinion bien mauvaise, qu'il osait vous croire capable d'une telle infamie?

— Hélas! madame, avez-vous été plus épargnée que moi, vous? vous, mon Dieu! l'honneur, la délicatesse, la dignité même! dites, madame? Votre adorable tendresse pour Joseph, votre pieuse affection pour votre mère, votre dévouement angélique pour votre enfant, toutes ces vertus qui font le bonheur de Joseph, ont-elles été respectées? Ont-elles empêché un misérable d'essayer de vous séduire par ses offres, de vous croire enfin, comme l'on m'a cru moi-même, capable d'accepter une proposition infâme?

— C'est vrai, M. Anatole, répondit madame Fauveau frappée de ce raisonnement. Ce n'est pas la faute des braves gens si les méchants les jugent mal.

— Et c'est si vrai ce qu'Anatole dit là, reprit amèrement Fauveau, c'est si vrai, que ma première pensée a été celle-ci : « Pour que l'on ait seulement osé faire une pareille proposition à Maria, *il faut qu'il y ait eu quelque*

chose... de mauvais bruits répandus sur elle dans le quartier. »

— Ah! Joseph, reprit douloureusement la jeune femme sans pouvoir retenir ses larmes, c'est la première fois de ta vie que tu me dis un mot qui me blesse au cœur.

Et elle mit son mouchoir sur ses yeux.

— Allons, ne pleure pas, Maria, reprit Joseph avec un accent qu'il tâchait de rendre bienveillant, mais qui trahissait une défiance péniblement dissimulée. Je ne te dis pas que je pense cela maintenant... je le pensais tout à l'heure... Que veux-tu, l'on n'est pas maître de cela...

— Ah! madame, reprit Anatole avec une expression de cruelle amertume, voilà pourtant les résultats de ces tentatives infâmes! On les repousse de toute la hauteur de la vertu ou de l'honneur outragé, et pourtant les esprits les plus droits, les cœurs les plus nobles, vous et Joseph enfin, vous ne pouvez vous empêcher de dire : « Il faut qu'il y ait quelque chose. » Ah! vous le voyez, le contact de la corruption a cela d'horrible qu'aux yeux même les moins prévenus, sa fange semble souiller ce qui est toujours resté pur. Aussi, haine, vengeance implacable contre ces misérables

qui se font un jeu de ce qu'il y a au monde de plus sacré... le repos et l'honneur d'une femme!

— Oui, haine et vengeance! répéta Fauveau dont la loyale figure se contractait douloureusement, et qui plusieurs fois évita les regards de Maria, de plus en plus surprise et alarmée. Si la vengeance ne vous rend pas le repos, du moins ça console. Je souffre, mais je ne souffre pas seul.

— Et pourquoi souffrirais-tu, Joseph? dit Maria contenant difficilement ses larmes. Parce qu'une offre honteuse m'a été faite?... Est-ce donc ma faute?

— Non, non, ce n'est pas ta faute, répondit Fauveau avec une sorte d'impatience fébrile.

Puis, s'adressant à Anatole :

— Parlons vengeance! parlons vengeance!

— Lorsque madame est entrée, reprit Ducormier, je te disais, mon ami, qu'il m'avait fallu un grand empire sur moi-même pour ne pas éclater à la proposition du prince. J'ai fait plus, j'ai accepté l'indignité qu'il me proposait.

— Vous, M. Anatole! s'écria Maria en joignant les mains avec stupeur; vous avez accepté?...

— Oui, madame, et j'ai fait quelque chose

qui m'a coûté davantage encore, ajouta Ducormier avec une expression de regret navrant. Au risque de perdre l'amitié de Jérôme... j'ai menti à la promesse que je lui avais donnée... Aussi maintenant il me croit un homme sans cœur, sans parole... Plus tard, sans doute, il reconnaîtra son erreur; mais, en attendant, son cœur s'est refroidi pour moi, et quoique momentanée, la perte de l'estime d'un homme que j'aime, que je vénère autant... m'est cruellement douloureuse.

— Mais, M. Anatole, reprit Maria, qui vous a donc obligé à laisser M. Bonaquet dans cette erreur qui vous est aussi pénible qu'à lui ?

— L'intérêt de Joseph, le vôtre, madame, répondit Ducormier avec une douce résignation, et, je dois aussi vous l'avouer, le besoin de me venger, en vous vengeant. J'ai donc accepté l'offre infâme du prince : « Mais, lui ai-je dit, pour pouvoir parler en votre faveur à madame Fauveau, sans l'effaroucher tout d'abord, il serait indispensable que je remplisse auprès de vous une fonction intime... que je fusse, par exemple, votre secrétaire; cela me mettrait à même, toutes les fois que j'irais voir mes amis, de pouvoir, sans exciter l'ombrage de madame Fauveau, lui vanter votre généro-

sité, votre esprit, votre toute-puissance, et peu à peu je l'amènerais peut-être ainsi, en la disposant bien pour vous, à vous écouter un jour ; mais il faut du temps, prince, beaucoup de temps, et encore je ne réponds de rien, car madame Fauveau est la plus honnête des femmes, et elle adore son mari, qui mérite cet amour... »

— Au fait, Anatole, au fait! dit brusquement Fauveau, où veux-tu en venir?

— Tu vas le savoir, mon ami, reprit Ducormier. Le prince, enchanté de mon idée, m'a pris à l'instant pour son secrétaire ; tu vois, Joseph, que j'étais ainsi forcé de manquer à ma parole envers Jérôme.

— Soit, dit Joseph ; mais, au point de vue de ta vengeance, à quoi te servait d'avoir accepté les offres de ce vieil infâme et de lui avoir demandé d'être son secrétaire ?

— D'abord, mon bon Joseph, en acceptant l'ignoble mission qu'il me proposait, j'empêchais le prince d'en charger une autre personne. Or, tu vois, malgré l'adorable pureté de ta femme, le chagrin que vous a déjà causé une tentative de corruption, si méprisée qu'elle ait été. Ce n'est pas tout : le prince est amoureux comme un grand seigneur riche et blasé, c'est-

à-dire avec frénésie. Et malheureusement, mes amis, un grand seigneur comme lui ne se borne pas à être amoureux et à souffrir, il se croit tout permis envers de petites gens comme nous, il ne recule devant aucune méchante action, il risque tout, et le moindre danger de ces tentatives acharnées est de compromettre tôt ou tard la plus honnête femme du monde. Eh! mon Dieu, oui, les misérables qui acceptent le rôle que je dois jouer emploient tous les moyens, si odieux qu'ils soient. Ainsi, par d'affreuses calomnies, ils s'efforceront de perdre de réputation une femme dans son quartier, espérant ou avoir meilleur marché d'elle, ou se venger de ses refus en la déshonorant d'avance.

— Assez, assez, Anatole, reprit Fauveau en portant les deux mains à son visage. La tête me tourne... J'ai comme des éblouissements...

Puis il s'écria d'une voix étouffée :

— J'étais si heureux!

— Joseph, tu m'effrayes, reprit Maria les larmes aux yeux. Hélas! mon Dieu, en quoi notre bonheur est-il donc menacé? Est-ce que je ne t'aime pas toujours tendrement?

— Si, si, Maria... tu m'aimes toujours... tu me le dis, je le crois.

— Joseph, ai-je donc besoin de te le dire... pour que tu me croies ? dit Maria ne pouvant plus contenir ses larmes. Tu ne m'avais jamais parlé ainsi...

— Allons, pleure, pleure, s'écria Fauveau avec emportement, il ne me manque plus que cela pour m'achever...

— Non, non, je ne pleure plus, Joseph, répondit Maria en essuyant ses yeux, je ne pleurerai plus, puisque cela te contrarie.

Et pendant que sa femme restait absorbée dans un douloureux silence, Fauveau dit à Ducormier d'une voix brève et saccadée :

— Mon ami... de ma vie, je n'oublierai ce que tu fais pour nous. Maintenant je comprends quel service tu nous as rendu en acceptant les propositions de cette vieille canaille, afin qu'il n'en charge pas un autre. Mais la vengeance, la vengeance ! Sinon, quoi qu'il arrive, et malgré son âge, tonnerre de Dieu ! je le pilerai sous mes pieds !...

— Calme-toi, Joseph, reprit Ducormier, j'arrive à notre vengeance. En demandant au prince une place de secrétaire qui me permît de vivre dans sa maison, j'avais un double but. Te rappelles-tu un domino noir avec qui je causais à l'Opéra, dans une loge, lorsque

ta femme et toi êtes venus me retrouver?

— Oui, je m'en souviens.

— Eh bien, reprit Ducormier, le hasard... non, la providence, la justice de Dieu, a voulu que ce domino qui, par désœuvrement, m'avait, comme on dit, *intrigué*, fût la fille du prince, une duchesse, jeune, charmante, admirablement belle, mais insolente, mais hautaine comme toutes les femmes de sa race.

Et après une pause d'un instant, Ducormier reprit :

— Oui, c'est une arrogante et grande dame. Pourtant, un jour... bientôt peut-être... je veux dire au prince : « J'ai paru vous servir, mais c'était pour défendre mes amis contre vos projets infâmes; je vous ai demandé à vivre sous votre toit, mais c'était pour séduire votre fille. Oui, mon prince. Vous avez voulu porter la honte et le malheur dans une maison de *gens de rien*, comme vous les appelez ; eh bien! moi, mon prince, moi, *homme de rien*, j'ai porté la honte et le malheur dans votre maison de grand seigneur ! » Et cette révélation écrasante, sais-tu, Joseph, devant qui je veux la faire à ce prince?... Devant toi, devant ta femme, car il viendra ici pour subir cet outrage. J'ai mon projet.

— Oh ! s'écria Fauveau avec une expression de joie farouche, je l'avoue, cela vaut encore mieux que de lui casser les reins, à ce vieux brigand ! N'est-ce pas, Maria ?

— Mon ami, reprit timidement la jeune femme sans lever les yeux, il me semble...

— Quoi ! Que te semble-t-il?

— Cette jeune dame, que M. Anatole veut séduire et déshonorer, elle est innocente des indignités de son père...

— Ah ! vraiment? reprit Joseph avec un sourire sardonique. Tu as bon cœur ! tu es bien compatissante pour des gens qui veulent ton déshonneur et le mien !

— Joseph, laisse-moi t'expliquer ma pensée.

— Assez, reprit durement Fauveau, je n'ai pas besoin de ta permission pour me venger comme je l'entends. Cela ne regarde qu'Anatole et moi. Je t'aurais crue plus jalouse de notre honneur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la pauvre femme en cachant sa figure dans son mouchoir, c'est la première fois de sa vie qu'il me parle durement !

Joseph, s'adressant à Ducormier, reprit :

— Cette vengeance me va, en attendant mieux.

— Tu comprends maintenant, mon bon Joseph, reprit Anatole, pourquoi je t'ai demandé ta parole de ne rien dire de tout ceci à Jérôme : il a ses idées, je les respecte ; mais, j'ai les miennes. Quand je lui parlais des dédains dont je souffrais depuis longtemps dans ce grand monde, il me disait, Joseph, et tu l'approuvais : « Pourquoi subir ces dédains? Abandonne ce monde et oublie ses outrages ! »

— Dame ! dit Fauveau, entre nous, c'est un peu vrai.

— Oui, c'est vrai, au point de vue de Jérôme, au tien, Joseph, et c'est tout simple ; vous ne connaissez pas les horribles tortures que j'ai endurées. Mais, à cette heure que tu ressens pour toi-même l'amertume de ces offenses, crois-tu, Joseph, qu'il soit possible de les oublier?

— Les oublier? Jamais! s'écria Fauveau. Oui, avant d'avoir eu ma part de ces outrages, je pensais comme Bonaquet ; mais maintenant que l'on m'a cruellement blessé dans mon bonheur, je conçois que l'on sacrifie tout à sa haine. Cela lui est bien facile, à Jérôme qui n'a jamais souffert de pareille offense, de dire aux autres d'oublier les outrages!

— Et puis enfin, Jérôme a épousé une dame

du grand monde, elle est même parente du prince, et par conséquent de sa fille la duchesse. Or, tu comprends, Joseph, que si Bonaquet connaissait nos projets, il ne les tairait pas à sa femme, et celle-ci, tout naturellement, par amour-propre de famille...

— N'aurait rien de plus chaud que de prévenir ce prince que l'enfer confonde! reprit Fauveau. Il te renverrait de chez lui...

— Et chargerait un autre que moi de ses poursuites contre ta femme. Or, tu sais quels malheurs cela pourrait amener.

— Tiens, Anatole, je me ferais plutôt hacher en morceaux que de renoncer à nos projets. Non, non, Jérôme ne saura rien... je t'en ai donné ma parole, mon ami.

Et s'adressant à Maria d'un ton impérieux :

— Tu entends, pas un mot de tout ceci à Jérôme ni à sa femme quand nous les reverrons.

— Pourtant, Joseph...

— Ah! tu prends le parti du prince? s'écria le malheureux, dont la jalousie commençait d'aigrir le cœur et d'obscurcir l'intelligence; ah! tu te ranges du côté de cette vieille canaille qui voulait me déshonorer? C'est bon à savoir!

— M. Anatole, reprit Maria en sanglotant,

vous entendez Joseph, mon Dieu, vous l'entendez ! Oser me dire que je prends le parti du prince contre lui !

— Pardonnez-lui, madame, la douleur l'égare ; mais je pense, comme Joseph, qu'il serait indispensable à nos projets que ni Bonaquet ni sa femme n'en fussent instruits.

— Maria, reprit Fauveau, me promets-tu de garder le secret envers Bonaquet et sa femme?

— Mon ami...

— Réponds, me le promets-tu?... Tonnerre de Dieu ! mais tu veux donc me rendre fou à la fin? N'est-ce pas assez du chagrin que j'endure et dont tu es cause?

— Moi, mon Dieu, moi?

— Écoute, Maria, reprit Fauveau d'un air sinistre et menaçant, si tu ne me promets pas à l'instant sur l'honneur, — et je te connais, si tu me donnes ta parole, tu la tiendras,—si tu ne me promets pas à l'instant de ne pas dire un mot de nos projets à Bonaquet et à sa femme, je vais chez le prince, que l'enfer confonde, et je l'étrangle ! Choisis entre cette vengeance-là et celle que propose Anatole !

Maria, effrayée de la terrible résolution empreinte sur les traits de son mari, et espé-

raut conjurer quelque malheur, répondit d'une voix étouffée :

— Je te donne ma parole que je ne dirai pas un mot de tes projets ni à M. Bonaquet ni à sa dame.

A ce moment, la jeune servante, qui était restée au comptoir, entra et dit à Fauveau :

— Monsieur, il y a en bas une dame qui demande madame. C'est la femme de M. Bonaquet.

— Dites que ma femme est sortie, reprit Fauveau avec impatience. Allez !

—Mais, monsieur, j'ai répondu que madame était ici avec vous.

— Eh bien, dites que vous vous êtes trompée, que nous n'y sommes ni l'un ni l'autre.

— Joseph! s'écria Maria d'une voix suppliante, madame Bonaquet devinera que c'est un mensonge; elle s'en formalisera. Souviens-toi donc avec quelle bonté elle nous a accueillis.

— Elle se formalisera ou non, ça m'est égal, répondit Fauveau.

Puis, s'adressant à la servante en lui montrant la porte :

— Et vous, obéissez.

La domestique disparut.

— Malgré sa brusquerie, Joseph a raison, madame, dit Anatole à Maria qui fondait en larmes. Vous voici tout éplorée... Madame Bonaquet vous eût demandé la cause de votre chagrin, et ses questions vous auraient embarrassée. Allons, à bientôt, Joseph! Courage... espoir... nous serons vengés!

Ducormier, ayant quitté Joseph Fauveau et sa femme, se rendit en hâte au Marais chez madame Duval.

XIV

Pendant qu'Anatole Ducormier se rendait chez madame Duval, la scène suivante se passait chez cette cliente du docteur Bonaquet.

La pauvre malade, pâle et affaiblie, était assise dans son lit ; calme et presque souriante, elle écoutait avec intérêt la lecture d'une lettre que sa fille placée à son chevet lui lisait à haute voix. Cette lettre avait été trois jours auparavant apportée chez madame Duval, ainsi que de très-beaux livres, par Anatole Ducormier, commission dont l'avait chargé mademoiselle Emma Levasseur, institutrice chez lord Wilmot, amie d'enfance de Clémence Duval.

Celle-ci, ayant un instant suspendu sa lec-

ture, dit à sa mère avec une touchante sollicitude :

— Mère chérie, je crains de trop fatiguer ton attention par cette lecture et de réveiller ainsi tes douleurs de tête.

— Non, mon enfant, ne crains rien, je ne me sens pas fatiguée du tout; cette lettre d'Emma est charmante et me plaît beaucoup; il est impossible de faire, je crois, un tableau plus fidèle de la société anglaise; il y a çà et là quelques traits de malice sans méchanceté qui rendent cette lettre fort piquante.

— Aussi, l'autre jour, en la lisant toute seule avant ton malheureux accès, je sentais qu'elle t'intéresserait. Grâce à Dieu, aujourd'hui tu te trouves assez bien pour que je puisse te faire cette lecture; mais vraiment, mère chérie, cela ne te fatigue pas?

— Non, je t'assure.

— Tu n'as besoin de rien? tu n'éprouves pas de malaise?

— Aucun, je suis à merveille. Continue donc, je te prie, mon enfant; les portraits tracés par Emma doivent être d'une ressemblance frappante.

— Elle a l'esprit si juste, si pénétrant, reprit Clémence, qu'elle doit se tromper rare-

ment dans ses jugements ; son cœur est d'ailleurs trop excellent pour jamais subir l'influence de mauvaises préventions.

— Aussi, ai-je toujours trouvé, moi, qu'il y avait, moralement parlant, une grande ressemblance entre toi et Emma.

— Ah ! mère chérie, reprit Clémence en souriant, je ne t'aurais pas dit tout le bien que je pensais d'Emma si j'avais prévu cette flatterie, et comme tu pourrais bien ne pas t'arrêter là, je continue la lecture de la lettre de cette tendre amie.

Et Clémence lut ce qui suit :

« Après avoir tâché de te peindre, ma chère Clémence, les personnages les plus marquants de la société au milieu de laquelle je vis, et le caractère un peu excentrique de cette société, deux mots de reconnaissance et d'introduction en faveur de M. Ducormier, qui te remettra cette lettre pendant le court séjour qu'il doit faire à Paris avant de repartir pour Londres ; il me rapportera ainsi *oculairement* de tes nouvelles et de celles de ton excellente mère.

« Je suis heureusement si laide et si mal tournée, que je puis, par compensation, donner, sans me *compromettre,* des lettres de re-

commandation à de beaux jeunes gens. Je n'ai pas besoin de te dire que ce n'est pas à toi, mais à ta chère mère, que j'adresse M. Ducormier; elle me devra une véritable bonne fortune. Je te vois d'ici rire comme une folle, et c'est pourtant la vérité que je dis; n'est-ce pas une bonne et surtout rare fortune de rencontrer la modestie et la simplicité jointes au mérite le plus éminent, à demi caché dans une humble condition (mon protégé est secrétaire particulier de M. l'ambassadeur de France, dont la femme est intimement liée avec lady Wilmot, mère de mes élèves)?

« Lors d'un séjour assez long que M. l'ambassadeur de France et sa femme ont fait cet automne à la campagne, chez lady Wilmot, à *Wilmot-Castle*, j'ai beaucoup vu M. Ducormier, qui avait accompagné son patron. Toujours grâce à ma laideur et à ma tournure de l'autre monde, j'ai pu pendant deux mois vivre dans une sorte d'amicale intimité avec M. Ducormier, innocent plaisir qui m'eût été refusé si j'avais eu le malheur d'être, comme toi, chère Clémence, d'une beauté de... »

La jeune fille s'interrompit en rougissant et dit à sa mère :

— Je passe le reste de la phrase par compassion pour l'aveuglement de cette pauvre Emma...

— Passe... tant que tu voudras, reprit madame Duval en souriant à son tour; heureusement ta beauté est ailleurs encore que dans la lettre de ton amie. Mais poursuis, mon enfant; ce qu'elle dit de son protégé m'intéresse beaucoup, et certes, dès que j'irai mieux, je recevrai M. Ducormier, ne fût-ce que pour le remercier de l'empressement qu'il a mis l'autre nuit, m'as-tu dit, à t'offrir ses services lorsque tu es allée jusqu'à l'Opéra, pauvre enfant, pour chercher le docteur Bonaquet.

— En effet, M. Ducormier s'est montré dans cette triste occasion d'une parfaite obligeance...

Et la jeune fille continua ainsi la lettre de son amie :

« Ce qui contribuait à me rapprocher de M. Ducormier était une certaine conformité de position subalterne; *car qu'est-ce qu'une institutrice et un secrétaire?* Nous profitions donc de l'espèce d'isolement que nous faisaient les habitudes exclusives du monde aristocratique où nous vivions pour nous féliciter d'être ainsi délivrés d'une ennuyeuse contrainte;

c'est là que j'ai pu apprécier ce qu'il y avait de foncièrement bon, de généreux, d'élevé dans le cœur de M. Ducormier : tant d'autres à sa place se fussent aigris, eussent pris texte de cet isolement pour se révolter *contre la sotte fierté de ces grands seigneurs, de ces sots titrés dont le seul mérite est la naissance*, etc., etc., et autres banalités envieuses; point du tout, M. Ducormier acceptait comme moi l'honorable infériorité de sa condition avec une sérénité parfaite : il est de ceux que leur délicatesse et leur dignité personnelle élèvent toujours au-dessus des petits froissements d'amour-propre; aussi me disait-il un jour, avec cette noble et douce résignation qui le caractérise, ces mots que je n'ai jamais oubliés :

« — Tenez, mademoiselle Emma, je suis presque un enfant du peuple; mon pauvre père était un petit boutiquier; je gagne ma vie par mon travail, mais j'ai tellement conscience d'avoir toujours agi et pensé en homme de cœur, que je ne puis m'estimer au-dessous des plus grands personnages dont nous sommes entourés; une fois que l'on se maintient à ce niveau d'*honorabilité*, on considère le monde d'un point de vue si élevé que les plus humbles et les plus

hautes positions paraissent égales ; n'en est-il pas ainsi dans l'ordre physique ? Ayez le courage de gravir la cime d'une montagne escarpée, jetez alors les yeux au-dessous de vous ; distinguerez-vous au loin la moindre différence entre cet atome qu'on appelle palais et cet atome qu'on appelle chaumière ? Non, non, il n'est pas d'inégalité sensible pour l'homme de cœur qui s'élève et s'honore à ses propres yeux... »

— Cette image est noble et touchante, dit madame Duval en interrompant sa fille ; penser et agir ainsi, c'est faire preuve d'un noble caractère... Ne trouves-tu pas, mon enfant ?

— Certes, ma mère, il faut du cœur et du courage pour résister, dans une position pareille, à l'entraînement de l'envie ou au découragement, et, comme dit Emma, ainsi que tu le verras à la fin de sa lettre, on peut juger un homme d'après un pareil trait de caractère.

Au moment où madame Duval et sa fille s'entretenaient ainsi, Ducormier arrivait chez elles.

Il sonna.

Une servante vint lui ouvrir.

— Madame Duval ? demanda Anatole.

— Madame est malade et ne peut recevoir personne, répondit la servante.

Puis, regardant plus attentivement Anatole, elle ajouta :

— Mais si je ne me trompe, c'est monsieur qui est venu l'autre jour apporter des livres et une lettre pour mademoiselle?

— C'est moi-même. Madame Duval ne va donc pas mieux?

— Si, monsieur, il y a du mieux aujourd'hui.

— M. le docteur Bonaquet, son médecin, est-il venu ce matin?

— Oui, monsieur.

— Et savez-vous s'il reviendra dans la journée?

— Oh! non, monsieur; il a dit à mademoiselle, qui l'a reconduit, qu'il ne reviendrait plus que demain.

— Est-ce que vous avez assisté à la visite que M. le docteur Bonaquet a faite ce matin à madame Duval? demanda Ducormier avec intention.

Et il ajouta :

— Pardon de cette question, mademoiselle, elle doit être excusée par l'intérêt que je porte à la santé de madame Duval.

— Oh! je comprends cela, monsieur; j'ai,

comme d'habitude, assisté à la visite de M. le docteur ; il a dit à madame de ne pas s'inquiéter de la faiblesse où elle se trouvait ; qu'il répondait de tout maintenant, pourvu que madame se tranquillise.

— Jérôme n'a pas encore parlé de M. de Saint-Géran à madame Duval, pensa Ducormier, qui venait ainsi d'apprendre ce qu'il voulait savoir.

Puis il reprit tout haut, en remettant une carte à la servante :

— Veuillez, je vous prie, remettre ceci à mademoiselle Duval, et lui demander si elle ne pourrait pas m'accorder seulement quelques instants d'entretien pour une affaire extrêmement importante que j'aurais désiré communiquer à madame Duval, si elle eût été en état de me recevoir.

— Très-bien, monsieur, répondit la servante en faisant entrer Ducormier dans une petite antichambre ; je vais prévenir mademoiselle.

— Et dites-lui, je vous prie, reprit Anatole, qu'il s'agit de quelque chose de très-grave et de très-urgent.

— Oui, monsieur, répondit la servante.

Et elle laissa Ducormier seul.

— C'est étrange, se dit-il, ce mensonge

m'est indispensable pour arriver à l'instant même auprès de madame Duval et de sa fille; pourtant j'éprouve comme un remords. Je n'ai jamais cru aux pressentiments, et il me semble qu'une main de glace me comprime le cœur. Bah! puérilité! faiblesse! Pourquoi cette hésitation? Parce que je vais réveiller un instant chez ces deux femmes une espérance insensée!... Allons, c'est stupide!

Et après un moment de réflexion, Anatole ajouta :

— Ah! que j'ai sagement agi en dissimulant, seulement par habitude, et sans rien prévoir, mes véritables ressentiments aux yeux de l'amie de Clémence Duval! Combien cela va peut-être me servir, car la pauvre institutrice aura parlé de moi comme d'un saint! Aussi, maudit soit le fatal entraînement qui avant-hier m'a conduit à ouvrir mon âme à Jérôme! Céder à ces fiévreux accès de franchise, c'est folie; montrer son cœur à nu, c'est ôter sa cuirasse; de sorte que, pendant un moment, je n'ai pu me défendre contre la pénétrante influence de mon austère ami. Heureusement, le bon sens m'est revenu avec la réflexion...

Ces pensées d'Anatole furent interrompues par le retour de la servante, qui dit à Anatole :

— Monsieur, voulez-vous entrer au salon? vous y trouverez mademoiselle.

Anatole fut bientôt introduit auprès de Clémence.

Il l'avait à peine entrevue lors de sa rencontre avec elle sous le péristyle de l'Opéra; il resta un instant ébloui de cette suave et virginale beauté.

La jeune fille, avec un tact parfait, avait laissé entr'ouverte la porte de la chambre à coucher où se tenait alors sa mère, ne jugeant pas convenable d'avoir ainsi seule à seul un entretien avec un inconnu, bien qu'elle eût trouvé dans la lettre que son amie lui écrivait de Londres le plus flatteur éloge du caractère et de l'esprit de M. Ducormier.

Celui-ci, s'inclinant devant la jeune fille, lui dit :

— Excusez, mademoiselle, l'insistance que j'ai mise à avoir l'honneur de vous voir; mais il s'agit d'une chose tellement grave, que je me suis permis de vous demander un moment d'entretien. Je viens d'ailleurs d'apprendre avec joie que madame votre mère éprouve quelque mieux; aussi je regrette moins mon importunité.

— En effet, monsieur, l'état de ma mère

s'est amélioré grâce aux excellents soins du docteur Bonaquet, votre ami, car je n'ai pas oublié votre obligeance de l'autre nuit. Je saisis aussi, monsieur, cette occasion de vous remercier des livres dont vous avez bien voulu vous charger pour moi, de la part de ma meilleure amie. Vous l'avez laissée à Londres, me dit-elle, en bonne santé et très-heureuse de son sort? Mais, pardon, monsieur, vous avez, dites-vous, quelque chose d'important à nous apprendre?

— Oui, mademoiselle; seulement, je dois d'avance vous supplier de ne pas vous livrer à un espoir qui serait vain peut-être.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— La tendresse filiale est aussi prompte à s'alarmer qu'à espérer.

— Mon Dieu! monsieur, dit Clémence avec inquiétude, s'agirait-il de ma mère?

— Non, non, mademoiselle.

— Mais alors, monsieur, je ne comprends pas.

Puis tressaillant soudain et devenant si émue, si tremblante qu'elle put à peine parler, Clémence ajouta en joignant les mains, tandis que son ravissant visage peignait une anxiété à la fois douloureuse et ineffable :

— Monsieur... j'ose à peine croire... j'ai mal compris peut-être... Est-ce qu'il s'agirait de...?

— De monsieur votre père, mademoiselle.

— Mon père ! s'écria Clémence.

Cette exclamation fut si vive, si involontaire, que le bruit de cet éclat de voix arriva aux oreilles de madame Duval à travers la porte de sa chambre à coucher, laissée entr'ouverte. Appelant alors sa fille d'une voix inquiète, la malade lui dit :

— Clémence ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? Viens auprès de moi.

Il se fit alors un profond silence, pendant lequel Anatole dit tout bas à Clémence :

— Je vous en conjure, mademoiselle, prenez garde ! Si vague, si incertain que soit l'espoir que je viens vous apporter, il ne faut l'annoncer à madame votre mère qu'avec la plus grande précaution.

— Clémence, reprit de nouveau madame Duval d'une voix plus haute, tu ne me réponds pas ! Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?... Mon enfant, m'entends-tu ?

La jeune fille courut à la chambre de sa mère ; les deux femmes échangèrent quelques paroles, puis au bout d'un instant Clémence,

pâle, émue, revint au salon et dit à demi-voix à Anatole, en joignant ses deux mains d'un air suppliant :

— Monsieur, au nom de ce que j'ai de plus sacré au monde, la vie de ma mère ! apprenez-lui avec les plus grands ménagements ce que vous savez peut-être sur le sort de mon père... J'ai dit seulement à ma mère que vous aviez une communication très-importante à nous faire...

— Ne craignez rien, mademoiselle; je sais toute la gravité, je n'ose dire tout le danger, d'une violente secousse dans l'état où se trouve madame votre mère.

Et Anatole Ducormier suivit Clémence dans la chambre de la malade.

XV

Lorsque Ducormier entra chez madame Duval, celle-ci, lui montrant du geste un fauteuil en face de son lit, dit d'une voix émue tandis que Clémence restait à son chevet :

— Veuillez, monsieur, vous asseoir, et nous apprendre quelle chose si grave vous avez à nous annoncer.

— Ce que j'ai à vous apprendre, madame, est très-grave en effet, et cependant il ne s'agit que d'un bruit, reprit Ducormier, d'un simple bruit peut-être dénué de tout fondement, je me hâte de vous en prévenir... J'ai reçu ce

matin une lettre de Londres... où elle m'avait été d'abord adressée par un de mes amis qui me croyait encore dans cette ville... Cet ami a depuis longtemps quitté la France, et... Mais, madame, ajouta Ducormier en s'interrompant, permettez-moi d'insister de nouveau sur ceci : rien n'est moins certain que la nouvelle que me donne mon ami, il l'a recueillie en voyage, et il n'entre même à ce sujet dans aucun détail... ignorant à quel point ce qu'il m'annonçait pouvait m'intéresser. Ainsi, madame, n'accueillez les paroles suivantes qu'avec la plus extrême réserve ; il est malheureusement presque probable que mon ami n'est que l'écho d'un faux renseignement. Aussi, serais-je désolé d'éveiller chez vous de vaines espérances.

A mesure que Ducormier parlait, l'attention de madame Duval redoublait ; bientôt, grâce aux précautions dont Anatole entourait son exorde, elle entrevit, d'abord confusément, qu'il s'agissait d'une révélation qui pouvait lui causer un faux espoir contre lequel on voulait la prémunir ; puis, au bout de quelques instants de réflexion, elle en vint naturellement à supposer que cette nouvelle douteuse, recueillie durant un lointain voyage, devait

avoir trait à la mort du colonel Duval. Cette pensée, grâce aux extrêmes ménagements d'Anatole, ne se présenta donc que graduellement et sans dangereuse secousse à l'esprit de la malade. Aussi répondit-elle à Dücormier d'une voix presque calme :

— Monsieur, un mot seulement : dans quel pays voyageait votre ami ?

Clémence, craignant que la révélation ne fût encore trop brusque, dit vivement à Anatole avec un accent et un geste d'inquiétude :

— Monsieur, prenez garde !

Et comme Ducormier, échangeant un regard d'intelligence avec la jeune fille, hésitait à répondre, madame Duval reprit d'une voix ferme :

— Monsieur, votre ami voyageait en Algérie, n'est-ce pas ? Répondez-moi sans crainte.

Et s'adressant à sa fille :

— Rassure-toi, chère enfant ; monsieur a abordé ce sujet délicat avec tant de précaution et de sollicitude que je suis calme, tu le vois. Sois donc tranquille, je ne céderai pas à de folles espérances ; je sens trop bien que leur ruine me porterait un coup affreux. Ainsi, vous le voyez, monsieur, vous pouvez maintenant continuer en toute sécurité.

— Je le crois, je le vois, madame, reprit Anatole, et votre fermeté me soulage d'un poids cruel. Eh bien, oui, madame, mon ami voyageait en Algérie; il a entendu dire, dans une tribu lointaine qu'il visitait sur les confins du désert, qu'un colonel français que l'on croyait mort était, depuis longtemps, retenu prisonnier par des Arabes nomades, à la suite desquels il marchait.

Madame Duval, malgré sa résolution, ne put retenir les larmes de joie que lui causait une espérance vivement combattue cependant par un doute plein de sagesse.

Clémence s'aperçut de l'émotion de sa mère, et lui dit sans pouvoir non plus contenir son attendrissement :

— Mère chérie... je t'en supplie... pas de funestes illusions... Il me faut autant de courage qu'à toi pour résister à un pareil espoir, car, hélas!... il n'est pas nouveau pour nous!...

— C'est cela même qui doit te tranquilliser, mon enfant, et vous aussi, monsieur, car bien des fois ma fille et moi, sans preuves positives de la mort de mon mari, nous avions pensé qu'il pouvait être retenu prisonnier; mais, je l'avoue, nos suppositions n'avaient pas même pour base l'indice que vous nous donnez, et

dont je reconnais pourtant avec vous toute l'incertitude...

— Rien de plus douteux, en effet, madame, car, j'ai l'honneur de vous le répéter, la lettre de mon ami n'entre dans aucun détail sur le fait; il me le raconte seulement comme un bruit; je n'y aurais moi-même attaché aucune importance, si plusieurs fois mademoiselle Emma Levasseur, et avant-hier encore mon excellent ami, le docteur Bonaquet, ne m'avaient parlé des doutes malheureusement peu vraisemblables qui restaient sur le sort du colonel Duval. Aussi, madame, ce matin, en recevant cette lettre, ma première pensée a été de vous informer avec toutes les précautions possibles de ce que je venais d'apprendre, puis d'écrire à l'instant à mon ami. Il doit, m'a-t-il dit, séjourner quelque temps à Alger; je l'ai donc prié d'interroger scrupuleusement ses souvenirs, et surtout de m'instruire du nom et de la position géographique de la tribu où il a puisé ce renseignement, ce qui faciliterait peut-être les recherches.

— Ah! monsieur, dit madame Duval avec l'accent de la plus profonde reconnaissance, quoi qu'il arrive, et bien que je conserve peu d'espoir, je n'oublierai de ma vie combien vous

vous êtes montré bon et prévenant pour nous dans cette circonstance...

— Mon Dieu, madame, reprit Anatole d'un ton modeste et pénétré, qui n'eût pas agi comme moi? Mon seul regret est de ne pouvoir faire davantage, et de me trouver dans une position tellement dépendante, qu'il m'est imposible de disposer de moi; sans cela...

— Sans cela, monsieur?... dit madame Duval d'un air surpris et interrogatif.

— Sans la dépendance où je vis, madame, reprit Anatole avec une émotion contenue, je vous aurais priée de me laisser jouir de l'un des plus grands bonheurs qu'il soit donné à l'homme de connaître; mais ce beau rêve est impossible. Ah! pour la première fois de ma vie, je regrette la richesse et la liberté qu'elle donne!

— En vérité, monsieur, dit madame Duval de plus en plus étonnée, je ne vous comprends pas...

— N'est-il pas vrai, madame, que beaucoup de personnes, et l'ami dont je vous parle est de ce nombre, vont visiter l'Algérie en curieux ou en artistes?

— Sans doute, monsieur...

— Eh bien, madame, imaginez un homme

assez indépendant pour pouvoir entreprendre un pareil voyage, non dans le but de satisfaire ses goûts d'artiste ou sa curiosité de touriste, mais dans l'espoir de rendre peut-être à sa femme et à sa fille un des plus vaillants capitaines dont s'honore la France. Ah! madame, poursuivit Ducormier, dont les beaux traits semblaient rayonner d'enthousiasme, quel bonheur de braver fatigues, privations, dangers, pour se vouer à une si sainte entreprise! Quel plus noble emploi un homme riche et libre pourrait-il faire de son indépendance? Mais, hélas! le sort ne nous mesure pas également le pouvoir et le vouloir. Heureux, oh! bien heureux ceux-là à qui il est donné d'accomplir tout le bien qu'ils rêvent!

Il est impossible de peindre l'accent mélancolique et navrant d'Anatole en prononçant ces derniers mots; aussi madame Duval, non moins profondément touchée que sa fille de la généreuse pensée de Ducormier, s'écria :

— Ah! monsieur, chez tout autre la noblesse de ces sentiments me surprendrait, mais j'ai lu ce matin une lettre que mademoiselle Emma Levasseur a écrite à ma fille, et je sais, monsieur, ce que l'on peut attendre de vous.

— C'est aussi à mes fréquents entretiens avec mademoiselle Emma, sur vous et sur mademoiselle votre fille, que j'ai dû, madame, le profond intérêt que je prends à ce qui vous touche si intimement; mon seul regret est, je vous le répète, madame, de me voir borné à des vœux, hélas! aussi stériles que sincères.

— Des vœux appuyés de sentiments si généreux valent des actions, monsieur, reprit madame Duval de plus en plus sous le charme d'Anatole. Et puis enfin, tout en nous gardant de chimériques espérances, la raison la plus sévère ne nous autorise-t-elle pas à essayer du moins de tirer parti du renseignement qui vous est parvenu? Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il serait urgent d'en instruire un des anciens amis de mon mari, chef de division au ministère de la guerre pour les affaires de l'Algérie? Déjà plusieurs fois il m'a donné avis des tentatives, hélas! jusqu'ici toujours vaines, que l'on a faites pour s'assurer du sort du colonel Duval.

— Cela serait, je crois, indispensable, madame. Je vous enverrai ce soir la copie du passage de la lettre de mon ami où il est question du prisonnier français...

— Faites mieux que cela, monsieur, dit cor-

dialement madame Duval à Anatole, soyez assez aimable pour nous apporter demain cette copie. Vous devez, nous a écrit Emma, rester peu de temps à Paris ; accordez-nous du moins quelques-uns de vos instants, si la société d'une pauvre valétudinaire et de sa fille ne vous effraye pas trop. Nous pourrons du moins vous témoigner plus à loisir notre reconnaissance.

— Il se peut, madame, que mon séjour à Paris soit forcément prolongé ; mais je m'en féliciterai, puisque vous me permettez de venir quelquefois vous assurer de mon dévouement et vous tenir au courant de ce que j'aurai appris par la prochaine lettre de mon ami.

— Votre obligeance est si affectueuse, monsieur, qu'elle me rend confiante jusqu'à l'indiscrétion... Aussi j'oserai vous demander un nouveau service.

— De grâce, parlez, madame.

— D'ici à quelque temps, je ne pourrai quitter ma chambre ; il me répugnerait beaucoup de voir ma pauvre Clémence se rendre en solliciteuse aux bureaux de la guerre, quoiqu'il s'agisse d'être reçue en audience par l'un des anciens amis de mon mari. D'un autre

côté, les lettres souvent s'égarent ou éprouvent des retards considérables dans les bureaux. S'il en était ainsi de la lettre que je compte écrire demain, jugez de mes inquiétudes.

— Il vaudrait beaucoup mieux, en effet, madame, que je visse la personne dont vous me parlez ; cela épargnerait une démarche à mademoiselle votre fille ; je porterais la lettre de mon ami à la personne en question, la suppliant de donner les ordres les plus prompts, afin d'activer de nouvelles recherches. Veuillez seulement, madame, me donner un mot d'instruction ; je me chargerai de tout, et je viendrai vous rendre compte des résultats de nos efforts.

A cette nouvelle offre de service, madame Duval et sa fille se regardèrent, de plus en plus charmées de la cordiale obligeance d'Anatole. Aussi, après un moment de silence, la mère de Clémence s'adressant à Ducormier d'une voix émue :

— Je ne puis mieux, monsieur, dit-elle, vous témoigner ma gratitude qu'en vous disant qu'à part le moment d'inévitable anxiété dont j'ai été saisie lorsqu'il s'est agi de mon mari, votre présence, vos généreuses paroles, votre sollici-

tude pour tout ce qui nous touche, me font un bien infini. Je me sentais mieux ce matin; à cette heure je me sens mieux encore. Sans doute, si incertain qu'il soit, l'espoir qu'il m'est permis de concevoir, grâce à vous, est pour beaucoup dans ces heureux ressentiments; mais enfin, monsieur, tout cela vient de vous. A vous donc ma reconnaissance et celle de ma fille.

Un regard expressif de Clémence, timidement jeté sur Anatole, lui prouva qu'elle partageait les sentiments de sa mère.

— Ah! madame, reprit Ducormier, fasse le ciel que vos espérances ne soient pas trompées! Rien ne manquerait alors au bonheur de votre famille, car je puis, je crois, vous complimenter sur le prochain mariage de mademoiselle votre fille.

— Le prochain mariage de ma fille? s'écria madame Duval en se tournant vers Clémence.

Celle-ci parut non moins stupéfaite que sa mère, qui répéta :

— Le prochain mariage de ma fille, dites-vous, monsieur?

— Oui, madame, avec M. le comte de Saint-Géran.

— Le comte de Saint-Géran! reprit madame

Duval en échangeant avec sa fille un nouveau regard de stupeur ; c'est la première fois que nous entendons prononcer ce nom.

— Je puis pourtant vous assurer, madame, qu'hier soir, chez M. le prince de Morsenne, auprès de qui je remplis momentanément les fonctions de secrétaire, on considérait comme conclu le mariage de M. le comte de Saint-Géran et de mademoiselle Duval.

— Après tout, ma mère, dit Clémence en souriant, cela n'a rien d'extraordinaire, notre nom est commun à beaucoup de personnes. De là sans doute l'erreur de M. Ducormier.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, j'ai entendu M. de Saint-Géran, lui-même, annoncer qu'il allait épouser mademoiselle Duval, fille du colonel d'artillerie de ce nom.

— En vérité, monsieur, reprit madame Duval abasourdie, ce que vous me dites là me confond!

— Et je suis, je vous l'avoue, madame, non moins confondu de votre surprise; car un de nos amis communs m'avait déjà parlé de ce mariage... vaguement... il est vrai...

— Un de nos amis communs?

— Oui, madame, le docteur Bonaquet.

— M. Bonaquet ! il connaissait ces bruits ? demanda madame Duval.

— Nécessairement, madame, puisque M. de Saint-Géran est le neveu de madame de Blainville, que notre ami vient d'épouser.

— En effet, M. Bonaquet nous a, hier, appris son mariage avec une dame de ce nom, reprit madame Duval, mais il n'a pas même prononcé le nom de M. de Saint-Géran.

— Ce que vous me dites, madame, me surprend de plus en plus ; car tout le monde assure que madame de Blainville, par une rare délicatesse, a, lors de son mariage avec notre ami, renoncé à ses grands biens en faveur de M. de Saint-Géran, à la condition (et Anatole appuya sur ces mots) qu'il épouserait mademoiselle Duval ; or, sachant, madame, le vif intérêt que notre ami vous porte, ainsi qu'à mademoiselle, j'ai cru cette union convenue entre vous et lui.

Clémence devint pourpre, et dit à madame Duval avec une pénible expression de honte et de douleur :

— Ah ! ma mère... je ne m'attendais pas à tant d'humiliation... me supposer capable de consentir à un mariage dans lequel ma personne serait pour ainsi dire imposée !... Mais

pourquoi pas? ajouta la jeune fille avec un sourire amer, l'envie d'un titre et d'une grande fortune font faire tant de bassesses!

Et deux larmes d'indignation coulèrent des yeux de la jeune fille.

— Mademoiselle... pardon... mille fois pardon, reprit Anatole d'un ton pénétré, je suis désolé de vous avoir involontairement affligée en répétant un bruit qui circule dans le monde...

— Mais ce bruit est absurde, monsieur, il est de toute fausseté, croyez-moi, je vous en conjure! reprit vivement madame Duval. Certes, nous serons toujours très-reconnaissantes des bons soins de M. Bonaquet, mais, en vérité, il a de singulières façons de s'intéresser aux gens! Il me semble que son premier devoir, avant de livrer le nom de ma fille aux commérages du monde, était de m'informer de ses projets...

— Sans doute, madame, l'état de votre santé a jusqu'ici empêché M. Bonaquet de vous faire part de ses projets.

— Alors, monsieur, il devait attendre, et ne point engager, sans nous consulter, la personne de ma fille. C'est agir avec une impardonnable légèreté!

— Pourquoi donc, ma mère? reprit Clémence avec un redoublement d'amertume et d'ironie. Ce magnifique mariage devait nous sembler si riche, si éblouissant, si inespéré, que M. Bonaquet, sûr de notre empressement à accepter un tel honneur, n'a pas seulement daigné nous consulter.

Et Clémence reprit avec abattement :

— Moi qui le croyais notre meilleur ami!... Être si mal connue, si mal jugée! C'est cruel!

— De grâce, mademoiselle, reprit Anatole, ne vous hâtez pas d'accuser notre ami; quel que soit le motif qui l'ait fait agir, il a cédé, j'en jurerais, à un excellent sentiment.

— Vous défendez votre ami, monsieur, reprit madame Duval, cela prouve la noblesse de votre cœur; mais moi qui sais ce que ma fille doit souffrir de cette humiliation, je ne puis partager votre indulgence.

— Croyez-moi, madame, le seul tort de notre pauvre ami aura été de se laisser égarer par l'intérêt qu'il vous porte; mais plus que personne je comprends la susceptibilité de mademoiselle votre fille... Un mariage conclu sous de tels auspices est rarement heureux. Dès qu'un homme a subi une condition, ou cru faire un sacrifice en épousant une femme,

fût-elle aussi rarement douée que mademoiselle votre fille, tôt ou tard et presque malgré lui il la rend malheureuse.

— Et pourquoi donc aurait-on pitié d'elle, monsieur? reprit vivement Clémence; ne mérite-t-elle pas aversion et mépris, la femme qui s'abaisserait à une telle union afin de satisfaire son orgueil ou sa cupidité?

Clémence fut interrompue par la servante, qui lui remit une lettre en disant :

— Mademoiselle, c'est une lettre qu'un cuirassier à cheval vient d'apporter ; j'ai été obligée de descendre chez le portier pour donner un reçu au nom de madame. Cela vient du ministère de la guerre.

Et après avoir laissé l'enveloppe entre les mains de Clémence, la servante sortit.

— Une lettre du ministère de la guerre! dit madame Duval fort surprise en regardant sa fille. Cela ne peut être que de la part de M. Dufrenoy, l'ancien ami de ton père dont je parlais tout à l'heure à M. Ducormier. En tout cas, vois ce que c'est, mon enfant.

Clémence décacheta la lettre, et devint bientôt si pâle, si tremblante, que sa mère s'écria :

— Clémence, qu'y a-t-il? Tu m'effrayes!

Mais la jeune fille, se jetant éperdue au cou

de sa mère, la couvrit de larmes et de baisers, en murmurant d'une voix entrecoupée :

— Mère chérie, du courage!

— Que dis-tu?

— Oui, du courage, il en faut aussi pour supporter des joies trop vives.

— Des joies trop vives! reprit madame Duval en étreignant sa fille contre son sein. Au nom du ciel, explique-toi!

Clémence, se dégageant des bras de sa mère, le visage radieux, les yeux humides, dit à Ducormier avec une expression de bonheur ineffable :

— Ah! monsieur, soyez béni; c'est Dieu qui vous a envoyé vers nous!

— Clémence! s'écria madame Duval, qu'y a-t-il?

— Mère, mère! nous pouvons tout espérer.

— Espérer! répéta madame Duval. Grand Dieu! est-ce que cette lettre...?

— Mère, continua la jeune fille dans un ravissement inexprimable et d'une voix palpitante, nous pouvons faire plus que d'espérer!

— Ah! mon Dieu! mon enfant... achève!

— Mère, l'ami de M. Ducormier avait été bien informé.

— Ton père!...

— Il vit, il est sauvé! Nous le reverrons bientôt. Tiens, lis, lis!...

Et se jetant de nouveau au cou de sa mère, Clémence redoubla ses caresses; puis, sa tête appuyée sur l'épaule de la malade, elle lui tint devant les yeux le billet suivant, qu'elle relut à haute voix :

« Madame,

« Mon travail avec le ministre me retient ici toute la journée. Je vous écris ce mot en toute hâte pour vous annoncer une nouvelle inespérée, que je reçois à l'instant : M. le colonel Duval a survécu; il est prisonnier de la tribu des Ben-Souli. Au départ du courrier d'Afrique, on traitait de l'échange du colonel; il est certain qu'avant un mois il sera libre.

« Ce soir ou demain, j'aurai l'honneur de vous voir pour vous donner tous les détails de cet événement; il me comble d'une joie que je n'ai pas besoin de vous exprimer.

« Votre dévoué serviteur,

« Dufresnoy. »

La foudre serait tombée aux pieds de Ducormier, qu'il n'aurait pas été plus stupéfait, plus épouvanté.

Ses prétendus renseignements sur le colonel Duval étaient un mensonge indigne, au moyen duquel il avait voulu s'introduire le jour même chez madame Duval, dans le but de se ménager ainsi des motifs de rapprochement et de relations pour l'avenir, et surtout dans l'espoir de ruiner d'avance les desseins du docteur Bonaquet à l'endroit du mariage de Clémence avec M. de Saint-Géran.

Cet odieux mensonge, un hasard incroyable, providentiel, le changeait en une réalité. Se rappelant le sinistre pressentiment dont il avait été saisi au moment de réveiller chez ces deux malheureuses femmes des espérances insensées, Anatole se dit :

— Mon pressentiment ne me trompait pas ; il y a quelque chose de fatal dans cette circonstance. Cet homme qui semble sortir de sa tombe me sera funeste...

Madame Duval et sa fille étaient restées silencieuses et embrassées après la lecture du billet.

Ducormier eut le temps de se remettre de sa stupeur passagère ; cette âme indomptable ne se laissait pas longtemps abattre ; aussi ses traits, qu'il savait composer avec tant d'art, exprimèrent un mélange de joie et de surprise

parfaitement *en situation*, lorsque madame Duval lui dit en essuyant ses larmes et lui tendant la main avec effusion :

— Ah ! monsieur, ma fille a raison... vous êtes notre bon ange... c'est Dieu qui vous a envoyé à nous. L'espoir que vous nous avez donné m'avait préparée à apprendre sans secousse cette nouvelle qui me rend au bonheur, à la vie ; oui, car je ne puis vous exprimer ce que j'éprouve : il me semble que la certitude de voir bientôt mon mari entre ma fille et moi renouvelle mon existence, qu'un sang nouveau circule dans mes veines. Enfin, j'ai la conscience de revivre, tandis qu'avant... je puis bien t'avouer cela maintenant, ma pauvre chère enfant, ajouta madame Duval en attirant encore Clémence contre son sein, tandis qu'avant, chaque jour je me sentais mourir.

— Va, ne crains rien, reprit la jeune fille avec un accent d'indicible confiance, à cette heure je te défie de m'inquiéter sur toi...

— Madame, dit Anatole d'une voix pénétrée, en portant une main à ses yeux comme pour contenir ses larmes, mon émotion vous dira mieux que mes paroles ce que j'éprouve en ce moment.

— Je le crois, monsieur, reprit madame Duval attendrie, un cœur comme le vôtre sait comprendre et partager les plus nobles ravissements de l'âme ; aussi, nous vous le demandons en grâce, venez souvent, très-souvent nous voir, vous jouirez du moins de l'aspect d'un bonheur auquel vous avez si généreusement contribué ; puis vous nous conseillerez, vous nous guiderez sur bien des choses, car dans ce premier étourdissement de joie on est éblouie, enivrée, mais l'on ne songe à rien, l'on ne raisonne rien.

— Je suis trop honoré, madame, de la confiance que vous m'accordez pour ne pas tâcher d'y répondre de mon mieux, reprit Anatole en se levant afin de prendre congé de madame Duval et de sa fille, qu'il voulait laisser à leur bonheur.

Et il ajouta avec un sourire de bonté charmante :

— Madame, les grandes félicités disposent à l'indulgence et au pardon, n'est-ce pas ?

— Oh! sans doute, monsieur.

— Eh bien, au nom de cette joie que le ciel vous envoie, pardonnez à notre ami l'intérêt peut-être mal entendu, mais du moins sincère,

qui l'a conduit à projeter le mariage dont je vous ai parlé.

— Oh! de grand cœur, monsieur, dit Clémence, et pourvu que M. Bonaquet ne nous parle jamais de cette malheureuse idée, nous oublierons qu'il l'a conçue. N'est-ce pas, mère chérie?

— Certainement, mon enfant.

— Je crois, madame, reprit Anatole, que notre ami vous fera cependant cette proposition. Sans doute, vous la refuserez?

— Oh! oui, dit Clémence, nous la refuserons, et de toutes nos forces.

— La seule grâce que je vous demande alors, madame, est de taire à notre ami que je vous avais instruite de ces bruits venus jusqu'à moi; il m'attribuerait, je le crains, une part de la froideur que vous lui témoignerez peut-être malgré vous, et j'en serais, madame, au désespoir, car je suis lié avec Bonaquet depuis mon enfance, et c'est, je vous l'atteste, le meilleur cœur qu'il y ait au monde.

— Toujours généreux et bon! dit madame Duval touchée de la tendre affection qu'Anatole témoignait pour Jérôme Bonaquet. Eh bien! soit, nous ne parlerons pas de vous; nous respecterons la délicate susceptibilité de votre cœur.

Si M. Bonaquet nous adresse son inconcevable proposition, nous la refuserons comme nous le devons; mais nous ne paraîtrons pas avoir été prévenues qu'il devait nous la faire, et d'ailleurs je ne sais si le bonheur qui me transporte change ma manière d'envisager les choses, mais je crois, comme vous, à cette heure, M. Ducormier, que ce pauvre docteur aura été ébloui à la seule pensée d'un pareil mariage. Son tort a été de croire que ma fille et moi nous partagerions cet éblouissement, et nous sommes, comme vous le dites, si heureuses, que nous pardonnerons de tout cœur. N'est-ce pas, mon enfant?

— Oh! oui, ma mère... Et puis, si nous tenions rigueur à M. Bonaquet, cela ferait grand chagrin à M. Ducormier.

— Merci, merci, mademoiselle, dit Anatole avec effusion. Hélas! les amis comme Bonaquet sont rares... et grâce à vous, notre tendre affection restera ce qu'elle a toujours été...

— A bientôt... à demain, n'est-ce pas, M. Ducormier? dit madame Duval. Vous nous trouverez plus raisonnables, plus remises de notre émotion.

— A demain, madame, dit Anatole en s'inclinant avec respect.

Et il quitta la chambre de la malade.

A peine fut-il sorti que madame Duval dit à sa fille :

— Quel noble et excellent cœur ! quelle âme sensible et délicate ! Comme toutes ses généreuses qualités se lisent sur sa charmante figure !

— Emma ne se trompait donc pas trop, mère chérie, dit Clémence en souriant, en me disant qu'elle te ménageait une véritable bonne fortune en te recommandant M. Ducormier.

— Et conçoit-on ce fou de docteur Bonaquet ? ajouta étourdiment madame Duval. Puisqu'il était si possédé de la rage de te marier, que ne pensait-il du moins à un mari comme M. Ducormier, n'est-ce pas, mon enfant ?

Clémence regarda sa mère en rougissant, puis elle baissa les yeux et répondit avec un demi-sourire :

— C'est que, vois-tu, mère chérie, les hommes de cœur comme M. Ducormier sont, je crois, fort rares à rencontrer.

. . . .

Nous laissons le lecteur s'imaginer les délicieux épanchements de la mère et de la fille, lorsque seule à seule elles s'entretinrent de la prochaine délivrance du colonel Duval.

. . . .

XVI

Environ trois mois après les événements que nous venons de raconter, le docteur Bonaquet se promenait dans son cabinet d'un air inquiet, consultant de temps à autre d'un regard impatient la pendule, qui marquait alors cinq heures du soir. Tantôt il s'asseyait d'un air pensif, tantôt, allant à son balcon, il jetait au loin les yeux sur le quai, comme s'il eût attendu l'arrivée de quelqu'un avec anxiété. Il venait de se rasseoir depuis quelques instants, après une nouvelle exploration au dehors, lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison : il cou-

rut à la fenêtre, vit un fiacre, et à côté du cocher le vieux domestique de sa femme. Jérôme sortit de chez lui, descendit précipitamment et trouva sous la porte cochère Héloïse Bonaquet, accompagnée de sa femme de chambre, chargée, ainsi que le vieux serviteur, de quelques bagages.

Héloïse, tendant vivement la main à son mari, lui dit :

— Vous étiez inquiet, n'est-ce pas, mon ami?

— En effet, répondit le médecin en examinant avec une tendre sollicitude les traits de sa femme, j'espérais vous voir arriver ce matin à midi. J'étais allé vous attendre aux messageries, je ne les ai quittées qu'à trois heures; je craignais un accident... Mais votre vue me rassure, Dieu merci.

— La diligence a cassé à quinze lieues de Paris, mon ami; telle est la seule cause de notre retard.

— Et votre voyage s'est bien passé? dit le docteur à sa femme, tout en montant l'escalier. Vous n'avez pas été trop fatiguée, trop mal dans cette voiture, vous qui étiez habituée à voyager dans la vôtre, et d'une manière si confortable?

— Je me suis trouvée à merveille, mon ami. J'avais pris le coupé pour moi et pour ma femme de chambre; Louis était sur l'impériale, et je vous assure que c'est une façon de voyager très-commode.

Après un échange de ces tendres épanchements qui suivent toujours une assez longue séparation, Jérôme dit à Héloïse :

— Vos lettres m'ont appris que vous étiez enchantée de l'accueil de votre vieille parente.

— Oui, mon cher Jérôme, elle a été si reconnaissante de ma visite, qu'elle m'avait demandée avec instance; nous avons tant parlé de ma mère, qui était la meilleure amie de madame de Felmont, que le temps a passé bien vite! Elle a seulement beaucoup regretté de ne pas vous voir, mais elle a compris que vos occupations, surtout en ce moment, vous retenaient à Paris, me faisant toutefois promettre que, dès que vous pourriez disposer de quelques semaines, je vous amènerais à Felmont. « Car avant de quitter ce monde, m'a-t-elle dit, je veux connaître et remercier l'homme à qui vous devez le bonheur de votre vie. Puis, a-t-elle ajouté, il y a aussi un peu d'égoïsme dans mon désir de voir votre mari; son renom

d'illustre médecin est arrivé depuis longtemps jusqu'à moi, et quoique ma plus grande maladie soit mon grand âge, je désirerais fort consulter M. Bonaquet. » J'ai donc, mon ami, pris l'engagement formel de vous amener auprès d'elle aussitôt que ce voyage vous sera possible; car, je ne vous le cache pas, j'ai trouvé cette excellente femme bien affaiblie, et, durant mon séjour chez elle, je l'ai vue en proie à une sorte de crise nerveuse qui m'a d'abord beaucoup inquiétée. Mais heureusement cet accident n'a eu aucune suite fâcheuse.

— Hélas! ma chère amie, tout est grave à cet âge. Aussi je vous promets de me rendre avec vous chez madame de Felmont aussitôt que je pourrai. Une fois que je l'aurai vue, que je me serai rendu compte de sa position, il me sera facile, je l'espère, d'indiquer un régime et quelques mesures de précaution qui pourront soutenir aussi longtemps que possible cette vie affaiblie par l'âge.

— Merci, mon ami, car, après ma mère, madame de Felmont a été et est la personne que j'aime et révère le plus au monde.

— Et comment supporte-t-elle la complète solitude où elle vit?

— Elle s'en arrange à merveille... elle est, je vous l'ai écrit, mon ami, reprit Héloïse en souriant, *très-philosophe;* et quoique le revenu de son petit domaine soit modeste, elle y vit très-honorablement, au milieu de quelques bons et anciens serviteurs qui ont vieilli avec elle et qui l'adorent; la lecture, sa tapisserie, ses fleurs, ses oiseaux, ses visites de bienfaisance et ses longues promenades à travers l'une des contrées les plus pittoresques de la France, suffisent à madame de Felmont pour employer tellement ses instants, que les journées lui paraissent trop courtes.

— A soixante et dix ans, cette faculté de vivre seule est rare et annonce toujours une intelligence supérieure.

— Vous avez eu, mon ami, une preuve de la noblesse, de la fermeté de l'esprit de madame de Felmont par la lettre si touchante, si digne, qu'elle nous a adressée en nous renvoyant la fameuse contre-lettre de faire part qu'elle avait reçue comme toutes les personnes de ma famille. Ce que je lui ai écrit à cette époque, et surtout ce que dernièrement je lui ai dit de vous, ajouta Héloïse en souriant, a achevé de lui tourner la tête : vous avez fait sa conquête... Mais, mon ami, continua soudain

Héloïse avec une sorte d'inquiétude, je vous trouve l'air triste, préoccupé.

— Il est vrai; aussi avais-je doublement besoin de vous voir.

— Qu'avez-vous, mon ami? Vous m'inquiétez.

— De peur de troubler la quiétude de votre séjour chez madame de Felmont, je n'ai pas voulu vous instruire de ce qui me tourmente; et d'ailleurs, qu'aurais-je pu vous apprendre? J'ai plutôt le pressentiment que la certitude des malheurs que je redoute; mais c'en est assez pour m'alarmer. Aussi bénie soit votre arrivée, ma chère et bonne Héloïse! reprit Jérôme avec effusion. Je retrouve la meilleure partie de moi-même; je me sens déjà moins abattu, moins découragé.

— En vérité, Jérôme, vous m'effrayez. De quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit de Fauveau, de sa femme et de cette malheureuse orpheline.

— Mademoiselle Clémence Duval?

— Hélas! oui.

— Que leur est-il donc arrivé?

— Je n'ai que des soupçons; mais j'ai peur.

— Vous les avez donc vus pendant ces derniers temps, mon ami?

Après un moment de silence, Jérôme reprit :

— Vous vous rappelez, ma chère Héloïse, qu'il y a près de trois mois, cette pauvre madame Duval, qui, d'abord, n'avait éprouvé aucune secousse en apprenant le salut presque miraculeux de son mari, a malheureusement bientôt succombé à l'espèce de fièvre dévorante qu'un espoir si longtemps trompé et enfin réalisé avait allumée chez cette pauvre femme, déjà épuisée par de longues souffrances.

— Oui, mon ami, je me rappelle aussi l'incompréhensible froideur avec laquelle mademoiselle Duval a refusé l'offre que nous lui avions faite, après la mort de sa mère, de venir habiter près de nous jusqu'à l'époque de son mariage avec M. de Saint-Géran; union que, malgré nos instances, elle a repoussée comme une proposition presque outrageante pour sa délicatesse. Mais vous le savez, mon ami, quoique exagérée, l'ombrageuse susceptibilité de mademoiselle Duval m'a plutôt touchée que blessée, puisqu'elle part d'un scrupule honorable. M. de Saint-Géran a d'ailleurs cruellement souffert; il souffre cruellement encore d'avoir vu ses propositions refusées; il m'a

écrit à Felmont une lettre navrante. Ce qu'il savait par nous du caractère et des mérites de mademoiselle Duval, sa rare beauté, ont fait sur lui une impression si profonde, qu'il lui semble, m'a-t-il dit, que ce mariage ayant manqué, toutes les espérances de sa vie sont à jamais ruinées. Mais j'y songe, mon ami, et du colonel Duval, quelles nouvelles?

—Aucune, depuis celles qui portaient qu'au moment où l'on traitait de son échange, une nouvelle prise d'armes des Kabyles a rompu la négociation. Dieu sait à cette heure ce qu'est devenu le colonel! Double et cruelle incertitude, car plus que jamais cette malheureuse enfant aurait besoin de la protection paternelle. Lorsque Clémence Duval nous a annoncé son intention de continuer de vivre seule dans la retraite qu'elle avait si longtemps partagée avec sa mère, cette résolution, pourtant assez étrange chez une jeune personne de dix-sept ans, ne m'a, vous le savez, ni très-surpris ni très-alarmé.

— Non... et ce que je savais par vous de la fermeté du caractère de mademoiselle Duval, de la solidité de ses principes, de son goût pour la retraite, m'a aussi rassurée; puis enfin, j'ai senti ce qu'il y avait de pieusement filial

dans ce désir de ne pas quitter un lieu où tout rappelait à cette pauvre enfant le souvenir de sa mère. Mais qu'est-il survenu ? Qui vous fait surtout regretter aujourd'hui que Clémence ne soit pas protégée par la sollicitude paternelle ?

— Avant votre départ, j'avais été péniblement frappé de la froideur, je dirais presque de la défiance que nous avait peu à peu témoignée Clémence Duval ; pendant votre absence, après avoir plusieurs fois, mais en vain, tenté de la rencontrer chez elle, j'y suis parvenu. Loin d'être pour moi affectueuse et cordiale comme autrefois, elle eut un accueil réservé, glacial. Trop franc pour lui cacher l'étonnement, le chagrin que me causait une telle réception, je l'ai suppliée de m'avouer sans détour la cause du changement que, depuis la mort de sa mère, je remarquais en elle ; ses paroles ont été contraintes, évasives, et il m'a été impossible de tirer d'elle aucune réponse satisfaisante.

— C'est étrange, mon ami.

— Je l'ai quittée très-attristé, ne pouvant plus douter que l'on m'eût nui dans son esprit, d'autant plus facile à prévenir qu'il est plus confiant et plus ingénu.

— Mais, mon ami, qui donc avait intérêt à vous nuire auprès de mademoiselle Duval?

— Je me suis fait aussi cette question, ma chère Héloïse... sans pouvoir d'abord y répondre; mais il y a quelques jours, voulant tenter un dernier effort auprès de Clémence, je suis retourné chez elle; je n'ai pas été reçu; je m'éloignais, lorsqu'au détour du quai de l'île Saint-Louis j'aperçus Anatole... Je ne l'avais pas rencontré depuis notre visite à l'hôtel de Morsenne. La nuit commençait à tomber; il ne me vit pas, ou ne voulut pas me voir. Sa présence dans cette rue retirée où demeurait Clémence Duval me donna le pressentiment qu'il se rendait chez elle.

— Cependant, lors de nos entretiens avec elle, jamais mademoiselle Duval n'a prononcé le nom de M. Ducormier?

— Cette dissimulation même augmenta mon inquiétude; je suivis Anatole de loin, je le vis entrer dans la maison de Clémence; il me fut facile, en gardant la plus complète réserve, de savoir du portier qu'Anatole venait de monter à l'appartement de mademoiselle Duval, et qu'elle le recevait tous les jours.

— M. Ducormier? dit la jeune femme avec anxiété, cette pauvre enfant reçoit chaque

jour un homme si dangereux ! Ah ! maintenant je conçois vos alarmes.

— J'eus la patience de me mettre en observation et d'attendre, grâce à la nuit, la sortie d'Anatole, sans être vu de lui ; il était resté chez elle environ trois heures.

— Pauvre enfant ! si loyale, si candide, livrée à elle-même sans appui, sans conseil, sans surveillance ! Oh ! il y a danger, mon ami, grand danger !

— Le soir même, en rentrant, j'écrivis à Clémence une lettre pressante, m'autorisant de l'amitié que m'avait portée sa mère, et des soins dévoués que je lui avais prodigués ; je lui demandais rendez-vous pour le lendemain.

— Et cette lettre ?

— Est restée sans réponse. De plus en plus effrayé, voulant à tout prix arriver jusqu'à cette malheureuse enfant, il y a trois jours, je me suis rendu chez elle ; sa servante m'a ouvert, et, malgré ses assurances réitérées que sa maîtresse était sortie, j'ai forcé la porte, et j'ai trouvé mademoiselle Duval dans son salon. A mon aspect, surprise, irritée de ma persistance, elle s'est levée d'un air indigné.

« — Malheureuse enfant, lui dis-je, vous

vous perdez, car chaque jour vous recevez Anatole Ducormier, un des hommes les plus dangereux que je connaisse.

« — Monsieur, me répondit-elle résolûment, je suis libre de mes actions, je ne dois compte de ma conduite qu'à Dieu : j'ai d'ailleurs de graves raisons pour ne plus croire à la sincérité de l'intérêt que vous semblez me porter; voilà pourquoi je désire éviter votre présence.

« — Mais, pauvre enfant, lui dis-je, on vous trompe, on vous perd ; écoutez-moi.

« Elle ne me laissa pas continuer, et reprit :

« — Vous vous êtes, monsieur, introduit chez moi malgré moi ; je vous laisse la place.

« Et sans vouloir m'entendre davantage, elle prend son châle, son chapeau et sort, me laissant désespéré. »

Après un moment de réflexion, Héloïse reprit :

— Après tout, mon ami, peut-être aussi nos craintes sont-elles exagérées.

— Comment ?

— Les fâcheux antécédents de M. Ducormier, son manque de parole envers vous et surtout la lâcheté de sa conduite lors de notre visite à l'hôtel de Morsenne, doivent donner, je le sais, une triste opinion de son cœur ; mais

n'a-t-on pas vu souvent les plus mauvaises natures, cédant à l'influence d'une femme angélique, éprouver de salutaires retours? Pourquoi M. Ducormier n'aimerait-il pas sincèrement, honnêtement, mademoiselle Duval?

Bonaquet secoua tristement la tête et reprit :

— Si les vues d'Anatole étaient honorables, il n'aurait pas cherché à éloigner Clémence Duval de nous, il ne m'aurait pas calomnié auprès d'elle; car, je n'en doute plus, il m'a perdu dans l'esprit de cette pauvre enfant, parce qu'il redoutait ma clairvoyance.

— Il est vrai, mon ami.

— Songer sérieusement à épouser Clémence Duval, n'était-ce pas pour Anatole vouloir se régénérer, abjurer sa vie passée? Alors pourquoi ne pas revenir à nous? Ne savait-il pas que malgré son ingratitude mes bras lui eussent été ouverts? N'était-ce pas moi qui le premier avais songé à cette union pour lui, lorsque je croyais à sa conversion? Non, non, tout me fait craindre que ses vues ne soient coupables.

— Et moi, mon ami, je ne puis croire à tant de perversité. Cet homme serait un monstre! Abuser de la candeur de cette enfant, la

séduire, la déshonorer! Encore une fois, mon ami, si corrompu que soit M. Ducormier, il ne commettrait pas de sang-froid un crime si lâche, si odieux.

L'entretien de Jérôme Bonaquet et de sa femme fut interrompu par le vieux domestique, qui dit au docteur :

— Monsieur, il y a là une personne qui voudrait vous parler tout de suite.

— Son nom?

— M. Joseph Fauveau.

— Joseph! s'écria Bonaquet avec une surprise mêlée d'anxiété. Priez-le d'entrer.

Le domestique sortit. Héloïse allait se retirer, mais son mari lui dit :

— Non, non, restez, je vous prie, ma chère Héloïse, car, je vous l'ai dit, je ne suis pas seulement inquiet sur le sort de Clémence Duval; il est un autre malheur que je redoute. Mais silence! voici Joseph, ajouta le docteur au moment où Fauveau entrait introduit par le vieux domestique.

XVII

Le docteur Bonaquet et sa femme, à la vue de Fauveau, ne purent cacher leur douloureuse surprise.

Joseph n'était plus reconnaissable; sa figure, qui respirait naguère la franchise et la bonne humeur, était amaigrie, pâle, sombre et à demi cachée par son épaisse barbe brune, qu'il avait laissée pousser dans toute sa longueur; ses vêtements malpropres, en désordre, achevaient de lui donner une apparence misérable et sinistre; sa taille robuste et élevée s'était courbée, comme s'il se fût affaissé sur lui-

même ; sa physionomie exprimait un singulier mélange d'amertume et d'hébétement ; sa démarche, sans être chancelante, était lourde, indécise ; et, faut-il le dire ? aux premières paroles que Joseph adressa au docteur, celui-ci s'aperçut qu'une forte odeur d'eau-de-vie s'exhalait de la bouche de son ami. Le pénible étonnement de Jérôme se peignit si lisiblement sur ses traits, que Fauveau lui dit d'une voix lente et creuse :

— Tu me trouves bien changé, hein ! Jérôme ?

— Tu as donc eu quelque grand chagrin ? s'écria Bonaquet d'un ton d'affectueux reproche ; et je n'en ai rien su ! et tu n'es pas venu à nous !

— Non ! je t'ai évité depuis près de trois mois, Jérôme ; Maria et moi, nous t'avons battu froid, ainsi qu'à ta dame, qui avait été si avenante pour nous. Alors, vous vous serez dit, n'est-ce pas : « Oublions ces ingrats ? » Vous avez eu raison.

— Non, M. Fauveau, reprit Héloïse, nous ne vous avons pas ainsi jugés ; nous avons été, je vous l'avoue, affligés de la froideur qui, peu à peu, a succédé à nos premiers rapports remplis de cordialité ; mais, tout en déplorant ce

changement, dont nous ignorions la cause, nous parlions toujours de madame Fauveau et de vous comme de deux amis qui devaient nous revenir tôt ou tard.

— Et vous voyez, madame, reprit Joseph avec abattement, vous voyez, en voilà déjà un qui vous revient; mais trop tard.

— Trop tard! mon bon Joseph, dit Bonaquet, et pourquoi?

— Parce que ma vie est empoisonnée, est perdue, murmura Fauveau avec abattement.

— Ta vie perdue! s'écria le docteur Bonaquet avec une angoisse croissante. Joseph, je t'en conjure, explique-toi; ne te désespère pas ainsi; confie-nous tes peines en toute sincérité; peut-être te serons-nous de bon conseil.

— Je ne mérite plus ton amitié, Jérôme, répondit Fauveau avec confusion; je t'ai menti, je t'ai trompé!

— Toi? toi?

— Et en venant ici, je manque à une promesse jurée. C'est encore un acte de malhonnête homme; mais, bah! une fois qu'on y est, qu'est-ce que cela fait?

— Vous vous calomniez, M. Fauveau, reprit doucement Héloïse. Jamais vous n'agiriez en

malhonnête homme ; un cœur loyal comme le vôtre ne change pas ainsi.

— Cela vous étonne tant que vous ne pouvez pas le croire, n'est-ce pas, madame? reprit Fauveau ; ni moi non plus, je n'aurais pu le croire, et pourtant cela est ! C'est comme si l'on m'avait dit que moi, qui ne buvais que de l'eau rougie, j'en viendrais un jour à tâcher de m'abrutir à force d'eau-de-vie ! j'aurais haussé les épaules.

— Joseph, tu m'épouvantes! s'écria le docteur Bonaquet. Parle, au nom du ciel ! Que t'est-il arrivé ?

— Il m'est arrivé, balbutia Fauveau d'une voix étouffée, il m'est arrivé que je rends Maria malheureuse comme les pierres.

— Toi, mon bon Joseph ? toi ?...

— Oui, moi.

Le docteur et sa femme échangèrent un nouveau regard de surprise douloureuse, tandis que Fauveau continuait :

— Je vais m'expliquer, Jérôme ; c'est mon devoir, puisque je viens à toi malgré mes torts. Que veux-tu? un malheureux qui se noie essaye de se raccrocher où il peut, n'est-ce pas? Mais, va, il sera trop tard. Je me sens perdu. Aussi je viens plutôt te faire mes adieux que te

demander un conseil. Lorsque tu m'auras entendu, tu verras qu'il ne me reste rien... non, rien dans la vie !

— Qui sait ? M. Fauveau, reprit Héloïse ; il y a tant de consolations, tant de ressources dans l'amitié !

Fauveau ne parut pas entendre les paroles de la jeune femme ; il passa par deux fois ses larges mains sur son front en disant à Jérôme avec un sourire navrant :

— Toi qui es médecin, tu dois comprendre cela ? Depuis que je bois tant d'eau-de-vie, j'ai peine à me souvenir... *Heureusement*, ajouta-t-il en manière de triste parenthèse, oui... mes idées s'appesantissent, s'embrouillent, se perdent même, lorsque, comme à présent, je suis presqu'à jeun ; aussi voilà que maintenant je ne sais plus par où commencer...

— Mon bon Joseph, écoute-moi... je...

— Ah ! j'y suis, reprit Fauveau en interrompant son ami. Tu te souviens, Jérôme, que la fois où Maria et moi nous avons dîné ici, il avait été convenu que nous ne devions plus recevoir Anatole ?

— Sans doute.

— Eh bien ! malgré tes avis, nous avons continué de voir Anatole sans oser te l'avouer.

— Je regrette ce manque de confiance de ta part, mon pauvre Joseph, répondit le docteur en échangeant un regard avec sa femme; mais enfin pour quel motif as-tu revu Anatole?

— Parce qu'il voulait m'aider à me venger.

— De qui?

— D'un prince.

— Pourquoi cette vengeance?

— Parce qu'il voulait séduire Maria.

— Que dis-tu?

— Oui, il avait fait offrir à ma femme de l'argent, beaucoup d'argent.

— A ta femme?... s'écria Jérôme en joignant les mains avec indignation, à ta femme!

— Elle a méprisé ces offres; plus tard, le hasard a fait qu'Anatole est entré comme secrétaire chez ce même prince; celui-ci a su qu'Anatole nous connaissait, il lui a dit: « Aidez-moi à séduire Maria Fauveau, et ma protection vous est assurée. »

— Mais c'est horrible! s'écria Jérôme en échangeant avec sa femme un regard de dégoût.

— Anatole a eu l'air d'accepter, reprit Joseph Fauveau, parce que ce prince avait une fille, une grande dame, une duchesse. Et Anatole nous a dit: « J'aurai l'air de vouloir servir

l'amour du prince pour Maria, afin de prendre pied chez lui et de séduire sa fille; et puis un beau jour nous le ferons venir et je lui dirai devant ta femme et toi : « Mon prince, vous « vouliez porter le déshonneur dans la maison « de mon ami, c'est moi qui ai porté le dés- « honneur dans la vôtre : votre fille a été ma « maîtresse et je la méprise. » Voilà comme tu seras vengé, Joseph. »

— Cette vengeance serait odieuse! s'écria Héloïse; car la fille du prince n'est sans doute pas complice des honteux projets de son père.

— Tant pis pour elle! reprit Joseph d'un air sombre; son brigand de père nous a fait assez de mal. Il est cause de tous mes malheurs. Oui, car en apprenant qu'on avait cru Maria capable de se vendre pour de l'argent, ma première idée, — et depuis elle ne m'a plus quitté, — ma première idée a été de me dire : « Pour qu'on ose ainsi marchander ma femme, il faut qu'elle ait donné motif à cela, il faut enfin qu'il y ait eu quelque chose à dire sur elle... »

— Mais ce raisonnement était insensé, M. Fauveau! reprit vivement Héloïse; la plus honnête femme du monde est-elle donc à l'abri de propositions indignes?

— Oui, au premier abord cela paraît ainsi,

madame. Anatole m'avait dit la même chose que vous. Aussi un moment je l'ai cru; mais bientôt, malgré moi, cette maudite pensée ne m'est plus sortie de la tête, et depuis j'ai toujours soupçonné Maria. Moi qui, jusque-là, avais été à rire le premier avec elle des déclarations qu'on lui faisait quelquefois au magasin; moi qui de ma vie n'avais été jaloux, je suis devenu jaloux comme un tigre. Anatole avait beau me vanter la sagesse de Maria, je me disais : « Il me cache ses soupçons pour ne pas m'inquiéter; mais pour sûr mon tort aura été jusqu'ici de ne pas assez surveiller ma femme, d'avoir eu trop de confiance en elle. » De ce moment, la jalousie a bouleversé mon caractère; au lieu d'être, comme autrefois, doux et bon pour Maria, je me suis peu à peu montré dur, bourru, méfiant; je n'avais ni le courage d'avouer ma jalousie, ni le courage de ne pas être jaloux de Maria. Et pourtant elle souffrait avec une douceur d'ange mes injustices, mes duretés, à quoi elle ne comprenait rien; je la voyais de plus en plus triste; souvent je la surprenais tout en larmes embrassant sa petite fille. Alors Maria me disait avec un sourire qui me navrait, car il ressemblait à un sourire de folle : « La sorcière n'avait peut-

être pas tort de me prédire d'affreux malheurs; je ne sais pas comment ils arriveront, mais voilà déjà qu'ils commencent. »

— Pauvre enfant! Comment, toi, Joseph, avec ton bon cœur, ton bon sens, tu ne pouvais vaincre une jalousie insensée?

— Jérôme, on ne raisonne pas la jalousie. Enfin un jour Maria m'a dit : « Joseph, je ne t'ai jamais menti; je t'ai aimé autant qu'on peut aimer quelqu'un. Chaque jour tu me dis des paroles blessantes. Je les ai si peu méritées que je ne les comprends pas. Il faut nous expliquer franchement; car si tu continuais à te montrer si méchant, si injuste, toi autrefois si bon, je finirais peut-être, malgré moi, par ne *plus t'aimer*.

« — Si tu ne m'aimes plus, m'écriai-je en me sentant frappé au cœur, c'est que tu as un amant, malheureuse! Je m'en suis toujours douté d'après les propositions du prince; mais aujourd'hui je ne doute plus... Je suis certain de ton indignité.

« Alors j'ai eu comme un vertige de désespoir... de rage. Et j'ai levé la main sur Maria. »

— Ah! s'écrièrent à la fois le docteur et sa femme avec effroi.

— C'est ignoble, c'est lâche, n'est-ce pas, de

vouloir battre une pauvre femme? reprit amèrement Fauveau; je le sais bien; mais la jalousie, ça vous rend fou, Jérôme, fou furieux! Aussi, j'ai repris en *secouant Maria par le bras :* « Avoue que tu as un amant, malheureuse! » — « Si j'avais un amant, Joseph, m'a-t-elle répondu, je te l'avouerais, quand tu devrais me tuer sur la place, car de ma vie je n'ai menti. Je ne t'ai pas dit que je ne t'aimais plus : car Dieu sait combien j'ai pleuré, combien je pleure chaque jour en songeant à notre bon temps d'autrefois, ce temps qu'il ne tiendrait qu'à toi de faire renaître pour tous deux. Je t'ai seulement dit que si tu continuais d'être si injuste et si méchant, peut-être, malgré moi, je finirais par ne plus t'aimer, ce qui serait plus terrible pour moi que d'avoir le cou coupé, comme l'a prédit la sorcière. Tu viens de m'outrager, de me frapper... Tu n'as pas la tête à toi, mon pauvre Joseph... je te pardonne. » — « Tu me pardonnes! C'est toi qui devrais me demander pardon à genoux, malheureuse! » — « Je le veux bien, car pour me maltraiter ainsi, tu dois cruellement souffrir, et si j'en suis involontairement cause. je t'en demande pardon, me voici à genoux. Es-tu content? Mais, au moins, sois bon et juste pour moi. Crois à ma fran-

chise, à ma tendresse, qui ont survécu à tant de chagrins! »

— C'est un ange! dit Héloïse les yeux mouillés de larmes; malheureuse enfant!

— Et cette soumission ne t'a pas désarmé? s'écria le docteur non moins ému que sa femme; ces paroles si sincères ne t'ont pas convaincu?

— Pour que Maria, elle si fière, se soit agenouillée devant moi, répondit Fauveau en secouant la tête d'un air farouche, il faut qu'elle ait quelque chose à se reprocher; et puis, j'en reviens toujours là : on n'offre pas de l'argent à une femme qui n'a jamais fait parler d'elle. Aussi est-ce l'offre de ce vieux scélérat de prince qui m'a ouvert les yeux.

— Mais cette résignation que tu reproches à ta femme, tu la lui imposais par tes violences; elle n'avait pas d'autre moyen de t'apaiser.

— M'apaiser, reprit Joseph avec un sourire sinistre. Cette hypocrisie a redoublé ma fureur, et je l'ai si indignement traitée, qu'elle m'a dit : « Joseph, sans notre petite fille et le chagrin que je crains de faire à mes parents, je te quitterais pour toujours après la scène d'aujourd'hui. » Ces paroles m'ont exaspéré. Heureusement Anatole est entré en ce mo-

ment-là, sans quoi je crois que j'aurais tué Maria; il l'a arrachée de mes mains en me reprochant ma brutalité. Alors, comme un égaré, marchant devant moi sans savoir où j'allais, je me suis sauvé de la boutique. Au bout de je ne sais combien de temps, je suis revenu à moi. J'avais tant marché que j'étais éreinté. Je suis entré dans un café pour me reposer; le garçon m'a demandé si je voulais un petit verre d'eau-de-vie; j'ai accepté machinalement. Alors, sans doute, l'agitation où j'étais et mon peu d'habitude de boire de cette liqueur en ont doublé l'effet, car, au premier petit verre, ma tête s'est troublée, je me souvenais à peine de ce qui s'était passé dans la journée. J'ai trouvé cela bon, d'oublier... Aussi, afin d'oublier tout à fait, j'ai bu un second, un troisième verre, peut-être davantage, car j'ai fini par être si complétement ivre, que le maître du café a eu pitié de moi : il m'a fait faire un lit dans son arrière-boutique, où j'ai passé la nuit. Quand je me suis réveillé, au petit jour, je croyais rêver; mais bientôt je me suis souvenu de tout. Alors je me suis dit : « C'est une belle invention que l'eau-de-vie, ça fait oublier... » De ce jour-là, j'ai commencé à boire pour m'étourdir. Tout m'est devenu égal; je ne me suis

plus occupé de mes affaires ni de moi-même ; j'ai laissé pousser ma barbe, je me suis jeté la tête la première dans l'abrutissement ; aussi, on me montre au doigt dans le quartier, et quand je ne suis pas ivre mort, je fais des scènes affreuses à Maria. Elle a encore enduré cela avec sa patience d'ange. Mais hier, après une querelle où je l'ai maltraitée devant sa fille, elle m'a déclaré qu'elle n'en pouvait supporter davantage, que notre commerce allait de mal en pis, et qu'elle était décidée à se retirer chez sa mère avec notre enfant. Elle a ajouté en fondant en larmes : « Au moment de te quitter pour jamais... si méchant que tu sois devenu, je ne t'en veux pas et te pardonne, Joseph... L'auteur de tous nos chagrins est ce prince maudit, puisque ses offres honteuses ont éveillé ta jalousie... Sans cette jalousie, tu serais resté bon et juste comme autrefois. Mais patience... la dernière fois que M. Anatole est venu, il m'a dit que le jour de la vengeance approchait. Le malheur m'a rendue méchante, et je me réjouis de tout ce qui peut arriver de cruel à cet indigne prince... Cela n'empêche pas notre bonheur d'être à jamais perdu... mon pauvre Joseph... Mais console-toi comme je me console, en songeant

que la sorcière se sera seulement trompée de mort en me disant que je dois mourir toute jeune... sur l'échafaud. Digne femme, pourvu qu'elle n'ait fait que cette erreur-là, je la remercierai de tout mon cœur, car maintenant je serais bien heureuse de mourir. »

— Tu ne songes donc pas, s'écria Jérôme, qu'après tant de secousses, tant de chagrins, l'imagination de ta pauvre femme peut à la fin se frapper de cette ridicule et sinistre prédiction... sa raison s'égarer?

— Si, car j'ai eu peur lorsque hier Maria m'a dit ces dernières paroles; il m'a passé comme une lueur dans l'esprit, et un moment j'ai pensé que peut-être j'avais tort d'être jaloux; et puis au point où j'en suis avec ma femme, ça aurait dû m'être égal de me séparer d'elle. Eh bien! non, ce dernier coup m'a accablé. Si peu que je voyais Maria, c'était toujours cela... Et quand j'avais la tête à moi, je regardais ma femme en me rappelant comme d'un rêve d'il y a longtemps notre gentil ménage d'autrefois, notre amour, nos beaux projets de nous retirer jeunes encore à la campagne. C'était, je le sais bien, autant de coups de poignard que je me donnais à moi-même en songeant à cela. Mais c'est égal, je me di-

sais : « J'ai pourtant été heureux, moi ! »

Les larmes vinrent aux yeux de Jérôme et de sa femme. Fauveau ne s'en aperçut pas et continua :

— Enfin, quand Maria m'a signifié que nous devions nous séparer, je te l'ai dit, Jérôme, ç'a été mon coup de grâce. Au lieu de me mettre en fureur et de la supplier de ne pas m'abandonner, je suis resté comme un idiot, j'ai pleuré, et je suis remonté dans la petite chambre que j'avais prise au quatrième ; je me suis jeté sur mon lit, j'ai bu de l'eau-de-vie à perdre la mémoire... Tantôt, j'allais recommencer, espérant que j'en mourrais peut-être, lorsque, je ne sais comment, j'ai pensé à toi, Jérôme ; j'étais comme un noyé qui se raccroche à une dernière branche. Je me suis dit : « Allons voir Jérôme, et en tout cas lui faire mes adieux et lui demander pardon de l'avoir trompé ; » car, vois-tu, du premier mensonge que nous avons été obligés de te faire au sujet d'Anatole, a commencé de ma part et de celle de Maria ce que tu as pris pour de la froideur. Et pourtant, ce n'était que de l'embarras, de la honte : car, Maria et moi, nous avions le remords de te manquer de confiance. De ton côté, toi et ta femme, nous croyant refroidis à votre égard,

vous êtes devenus de plus en plus réservés envers nous. Aussi, va, Jérôme, sans tous mes malheurs tu ne me verrais pas ici. Maintenant, tu m'as entendu ; avais-je raison de te dire que tous les conseils du monde ne changeraient rien à ma position? Maria me hait, me méprise; elle est pour toujours perdue pour moi, oui, pour toujours, pour toujours!

Et le malheureux, cachant dans ses mains sa figure inondée de larmes, qu'il ne put contenir plus longtemps, tomba dans un fauteuil en poussant des sanglots déchirants.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

vés
nes
nt,
que
ient
mé-
noi,

is sa
enir
en

fumigated with thyme...)

3

paver, t. an ... parry
riais. silly
naïf artless candid
-ing[illegible]

